

La Mort de l’Aigle (Ivoi)

Paul d'Ivoi

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

p01 · Ch01

J'avais mis mon petit chapeau,
Ma robe de crêpe amarante,
Mon châle et mes souliers ponceau.
Ma toilette était ravissante.

Le chanteur, un jeune garçon, s'interrompit :

— Ça, dit-il, ça ferait plaisir à cette pouponne d'Emmie… C'est la chanson qu'elle préfère.

Et philosophiquement :

— Ces petites filles, déjà femmes et coquettes… ; pas onze ans, et ça ne rêve que toilettes.

Il s'était arrêté. La route de Saint-Dizier à Ligny qu'il suivait, était bordée en ce point par les taillis du bois d'Ancerville, et les branches dénudées cliquetaient lugubrement sous la poussée de la bise glacée de décembre.

Grand pour son âge, — il avait près de quatorze ans, — robuste, bien découplé, la figure rieuse, hâlée par le soleil des étés passés, le piéton offrait toutes les apparences de la santé et de la confiance en ses forces.

Mais en dépit de son costume modeste : casaque en peau de mouton, pantalon de velours déteint, gros souliers ferrés, l'adolescent conservait une tournure élégante, souple, et ses yeux bleu clair avaient une flamme que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans le regard des gens de sa condition.

Il avait passé à son épaule l'anse d'un grand panier d'osier qui brimbalait sur son dos. Enfin il secoua sa tête nue, dont les cheveux châtains voltigeaient au vent et se remettant en marche :

— Brrrr ! On gèle sur cette route. Allons, Espérat, allonge les jambes. Tu as encore deux kilomètres à faire pour gagner Stainville, où t'attendent Emmie et ce brave monsieur Tercelin… Ils seront contents ; j'ai vendu mes six poulets au marché de Saint-Dizier… bien vendu encore… un demi-napoléon, deux francs de plus que je ne comptais… Du coup, je vais payer un pot de raisiné à Emmie… une débauche quoi… Après la victoire, faut faire bombance, comme dit l'Empereur.

D'un violent coup de talon, le voyageur brisa la glace qui recouvrait une ornière, et la voix changée :

— L'Empereur !… il ne doit pas connaître la bombance depuis deux ans. 1812… le désastre de Russie. 1813… le désastre de Leipsick ! et à cette heure, en cette fin de décembre 1813, paraît que les Autrichiens, les Russes, les Prussiens, les Suédois, les Anglais se préparent à nous envahir !

Mais brusquement il haussa les épaules.

— On les battra en France, voilà tout… comme en 1792. Est-ce que l'Empereur n'est pas sûr de vaincre à la fin… Lui, pas victorieux… allons donc… on les battra, et après nous chanterons comme en 1810.

Et d'une voix juste, vibrante et forte, l'adolescent entonna l'ode d'Arnault, musique de Méhul, qu'un chœur de femmes chanta lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche :

Mais lui-même a cédé la terre
Au seul dieu que la paix ne puisse désarmer.

Sous un ciel plus serein, vois tout se ranimer,
Tout s'attendrir, tout s'enflammer.

Sous le chêne, sous la bruyère,
Vois, cédant au besoin d'aimer,
L'Aigle altière elle-même oublier son tonnerre.

— C'est drôle tout de même, murmura le virtuose, c'est drôle l'histoire des peuples. On a coupé la tête à Marie-Antoinette d'Autriche, et on a fait des vers pour sa petite nièce Marie-Louise… Guillotin pour la reine, alexandrins pour l'Impératrice.

Le jeune homme secoua la tête :

— Non pas pour elle… pour Lui, pour Lui seul… lui qui était et redeviendra le maître du monde.

Et levant les bras dans un geste lyrique, Espérat cria sur la route déserte :

— Vive l'Empereur !

Ce monologue musical et parlé avait conduit le piéton hors des bois d'Ancerville.

En avant de lui apparaissait le clocher de Stainville, ce joli village couché au bord de la claire rivière Saulx, qui réunie, plus au nord, à l'Ornain, va rejoindre la Marne à Vitry-le-François.

Àcette vue Espérat hâta le pas.

C'est que là-bas, il retrouverait les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, ceux qu'il avait nommés tout à l'heure : Emmie, Tercelin.

Étaient-ils ses parents ? Non. Espérat n'avait pas de parents. Un beau jour de l'an 1800, M. Tercelin, maître d'école à Stainville,

l'avait trouvé, emmailloté de langes grossiers, dans un champ de seigle proche de l'agglomération.

Le magister n'avait jamais songé à se marier, uniquement occupé d'inculquer à ses élèves les principes de la lecture et de l'écriture ; mais en voyant l'enfant abandonné, il se sentit devenir père.

Il rapporta sa trouvaille vagissante au village, déclara l'adopter, et comme le calendrier indiquait que le jour était consacré à saint Espérat, et que le millésime de l'année était mil huit cent, le bébé inconnu fut baptisé par tous les voisins : Espérat Milhuitcent. Le nom lui resta.

L'enfant grandit, reçut ses premières leçons de son père adoptif, mais, dès sa neuvième année, il savait tout ce que M. Tercelin était capable de lui enseigner.

— Le petit dépasse ma science, disait naïvement le maître d'école.

Émerveillé par cette intelligence précoce, le brave homme s'adressa au curé. Celui-ci, par bonheur, était un savant et un philosophe. Il avait connu les rigueurs de l'exil durant l'émigration. Rentré en France, lors du rétablissement du culte, il avait sollicité la petite cure de Stainville, et là, oublié des grands, il savourait la vie si douce sur la terre natale, au milieu de Français, exprimant sa satisfaction toujours croissante par une phrase sans cesse répétée :

— Ah ! mes enfants. Si vous saviez comme il est dur de vivre hors de son pays.

Le laïque et l'ecclésiastique, étant de bonnes gens, s'entendirent sans peine, et Espérat eut à la fois un nouveau professeur, un nouvel ami.

Latin, botanique, chimie, physique, littérature, on mena tout de front. Le curé, stupéfait de la prodigieuse faculté d'assimilation de son élève, confia plus d'une fois sa pensée intime au maître d'école :

— Voyez-vous, monsieur Tercelin, cet enfant est victime d'un drame de famille. Il appartient à une race à l'esprit cultivé. L'intelligence poussée à ce point ne peut être qu'une faculté atavique.

Et Tercelin se frottait les mains :

— Alors, monsieur le curé, bourrez-le de science, car si jamais il reprend son rang, il ne faut pas que notre fils détonne dans sa société.

Point n'était besoin de pousser le petit. Il travaillait avec ardeur, satisfaisant son précepteur en tout, sauf peut-être au point de vue religieux. Non qu'il eût l'esprit voltairien. Il apprit son catéchisme avec soin, écouta respectueusement les cours théologiques du curé de Stainville, mais le bon abbé se rendait compte que l'amour, la vénération, l'adoration d'Espérat étaient accaparées par un Être génial, un Titan couronné.

Napoléon faisait tort à Dieu.

Napoléon était la véritable religion de l'enfant trouvé.

Bien d'autres éprouvèrent, à cette époque, le même dévouement passionné pour l'homme qui, malgré ses fautes, dresse encore aujourd'hui sur la mesquine humanité sa haute figure de gloire.

Espérat ne rêvait que victoires.

Ayant l'âge du siècle, les années avaient pour lui le nom des défaites de l'Europe. Dans la conversation, au lieu de 1801, 1805, 1806, il disait :

— Marengo, Austerlitz, Iéna !

Àses yeux, Eylau : signifiait : 1807 ; Wagram : 1809 ; Lutzen, Bautzen : 1813.

Et dans ce rêve héroïque, un seul sentiment tendre avait trouvé place, ainsi qu'une minuscule fleurette dans le chaos d'une montagne éboulée.

La fleurette était Emmie Exeton, une petite Anglaise. Oui, par une bizarrerie inexplicable, Espérat, admirateur fanatique de l'Empereur, s'était pris d'une affection infinie pour cette enfant née au pays de Pitt, de l'adversaire irréductible de Napoléon.

Au demeurant, il eût été difficile de traiter en ennemie cette délicieuse blondinette de onze ans, qui commandait avec une dignité et un accent réjouissants :

— Ami de moi, donnez des roses, si vous plaisez, des sucres d'orge, des gâteaux.

Et puis l'enfant était arrivée à Stainville, anémiée par les brouillards de Londres. Son tuteur s'était d'abord installé à Paris, mais la fillette ne se remettant pas, il l'avait confiée, par relations, à M. Tercelin, avec l'espoir que l'air pur des champs rétablirait la mignonne malade.

L'air pur n'avait pas failli à sa tâche, et souvent Espérat songeait, non sans tristesse, que bientôt il lui faudrait se séparer de sa petite amie, et que celle-ci s'en irait, bien loin, rejoindre l'unique parent qui lui restât : un oncle, Sir Dalcombe, établi dans une île perdue de l'Atlantique, du nom de Sainte-Hélène.

Sainte-Hélène ! ces mots inspiraient au jeune homme une horreur instinctive. Peut-être son âme, incomprise de son cerveau,

avait-elle le pressentiment confus que ce rocher sauvage serait la prison morose des deux êtres qui remplissaient sa pensée : Napoléon, Emmie.

Cependant Espérat marchait toujours. Bientôt il atteignit Stainville. Dans la rue, sur le seuil des maisons basses, des commères péroraient, commentant avec force gestes la présence insolite, sur la petite place ménagée au centre du village, d'une chaise de poste couverte de poussière, dont les chevaux fumaient comme après une longue course.

Elles interrompaient un instant leurs caquets pour saluer le jeune garçon.

— Bonsoir, Espérat.

— Eh donc ! fieu… es-tu content des affaires ?

Et lui, sans s'arrêter, répondait :

— Bonsoir, mère Darlu, bonsoir, père Fantache… un bon marché aujourd'hui, les poulets se vendaient comme du pain.

La chaise de poste, qui préoccupait la population de Stainville, avait fait halte devant la boutique de Nicolas Buzaguet, principal négociant de l'endroit, lequel dirigeait d'une main ferme un magasin d'épicier-drapier et autres, dont l'approvisionnement excitait l'admiration à trois lieues à la ronde.

— Sapristi, murmura l'adolescent, Buzaguet reçoit de belles visites.

Sans plus de réflexion, il entra dans la boutique du pas assuré d'un client qui vient acheter un pot de raisiné… et du meilleur.

L'établissement se composait de deux salles contiguës : la première réservée aux articles d'épicerie, la seconde, à la draperie et annexes.

L'épicerie était vide ; mais de la draperie venait un bruit de voix, qui indiqua au jeune garçon que le négociant et ses visiteurs se trouvaient de ce côté.

— Bon, pensa-t-il, Buzaguet est en affaires, il ne faut pas le déranger.

Et il s'assit philosophiquement sur un sac de haricots rouges posé à terre auprès de lui.

— Hum ! c'est dur ! soupira-t-il lorsque le contact s'établit entre le fond de sa culotte et les farineux secs.

Mais stoïquement il ajouta :

— Tant pis !

Puis pesa de toutes ses forces sur les féculents, prouvant ainsi que, même en s'asseyant parmi des haricots, on peut faire montre de caractère.

Le front penché, Espérat s'abandonnait à ses réflexions, quand un mot, prononcé par les causeurs invisibles, le fit brusquement tressaillir.

— Ainsi, Buzaguet, vous vous chargez d'aviser le Comité royaliste de Saint-Dizier ?

Celui qui parlait avait une voix claire, nette, autoritaire.

— Le Comité royaliste ? grommela le gamin.

L'organe papelard de l'épicier se fit entendre :

— Soyez sûr de mon zèle, monsieur le vicomte.

— Un vicomte ? fit encore Espérat.

— Et, reprit l'interlocuteur du négociant, pas de discours, des actes.

Si l'on ne tergiverse pas, les armées coalisées de l'Europe seront ici avant un mois.

— Ici ? balbutia l'enfant devenu pâle.

— Quant à l'usurpateur, il sera abattu.

Espérat serra les poings :

— L'usurpateur… c'est l'Empereur que les royalistes appellent comme cela.

Il fit un pas vers la petite porte vitrée qui conduisait à la draperie, mais il se ravisa :

— Non, je ne puis pas avouer que j'écoutais… cela n'est pas propre.

Puis comme à regret :

— Va faire un bout de promenade, Espérat ; tu reviendras chercher ton raisiné quand ces gens auront fini de causer de leurs affaires.

Sa main s'étendit menaçante vers la draperie :

— Ces gueux de royalistes… ils ont de la chance que je sois un honnête garçon.

Délibérément il marcha vers l'entrée s'ouvrant sur la place. Déjà il avait la main sur le loquet, quand une pensée lui vint :

— Ces gens-là complotent contre l'Empereur.

Ses doigts lâchèrent le loquet.

— Il y a peut-être un danger pour Lui… Mon devoir, à moi, son sujet, est de le défendre… Si je m'en vais, je le trahis.

L'adolescent hésita une seconde, puis avec un geste violent :

— C'est pour Lui… je reste.

Bien décidé cette fois, Espérat se rapprocha de la porte vitrée du magasin de draperie, et, l'oreille tendue, suivit la conversation de ceux qu'il épiait.

— Donc, résumons-nous, reprit le personnage qui répondait au titre de vicomte. Écoutez-moi bien, Buzaguet, les minutes sont précieuses, et il importe de répéter textuellement mes paroles.

— Oui, monsieur le vicomte, psalmodia le négociant.

— Oui, monsieur le vicomte, gronda avec un accent intraduisible Espérat Milhuitcent.

— Primo, poursuivit l'inconnu, le Tugendbund…

— Association secrète de tous les intelligents d'Europe, ennemis de la tyrannie de Napoléon, prononça très vite l'épicier du ton d'un écolier qui récite une leçon.

Un ricanement ponctua sa phrase :

— C'est cela même, digne Buzaguet. Cette association, qui s'est formée pour abattre le Tyran, et qui compte dans son sein des hommes comme l'illustre musicien Beethoven, comme le philosophe Fichte, comme le ministre prussien Stein, le grand homme d'État autrichien Metternich, le valeureux général Blücher…

D'un mouvement soudain, Espérat se glissa derrière le comptoir, déchira une page du livre de comptes de l'épicerie, prit la plume d'oie, dont Buzaguet se servait à l'ordinaire pour inscrire ses opérations commerciales, et écrivit rapidement, tout en suivant la conversation.

— Tout cela est gravé dans ma tête, affirma le négociant, gravé mot pour mot, monsieur le vicomte.

— Bien, mon ami. Le Comité royaliste sait — rappelez-le-lui néanmoins — que, dans la séance du Tugendbund, tenue en Bohême, le 2 février 1811, la résolution suivante fut adoptée.

Et d'une voix grave, le vicomte déclama :

— Napoléon est un général invincible ; il faut renoncer à le battre sur les champs de bataille.

Espérat écrivit avec un sourire.

— Pas trop bête, le Tugendbund, fit-il.

— Il faut donc arriver à le priver de l'instrument indispensable à ses combinaisons, de son armée, continua le gentilhomme.

— Moins malin le Tugendbund, plaisanta le gamin… Priver l'Empereur de son armée… si vous n'avez pas d'autre moyen de le vaincre…

Il s'interrompit, le vicomte parlait.

— Or, les soldats ont pour l'usurpateur une adoration presque religieuse.

— Parbleu ! souligna Espérat.

— La mort seule peut les détacher de lui.

Le jeune garçon frissonna :

— La mort ! Ils veulent tuer toute l'armée… Eh ! dites donc, est-ce que vous croyez qu'elle se laissera faire ?

— La marche à suivre, continuait imperturbablement la voix claire de l'inconnu, est donc la suivante : multiplier les guerres, obliger Napoléon à recourir sans cesse à de nouvelles levées de conscrits, épuiser la France de soldats, la saigner à blanc.

Espérat s'était dressé à demi. Il ne riait plus. Il comprenait la gigantesque conspiration ourdie par l'Europe contre le pays de France.

— Ce plan, disait cependant le vicomte dont l'organe froid sonnait ainsi qu'un glas aux oreilles de l'enfant, ce plan a été suivi scrupuleusement. L'empereur Alexandre de Russie a accepté la guerre avec Napoléon. Ci : campagne de 1812, Smolensk incendié, Moscou brûlé, non par les agents de Rostopchine comme le peuple le croit, mais par les affiliés du Tugendbund. Résultat : 348.000 soldats français ensevelis sous la neige.

Espérât ne faisait aucun mouvement. Livide, les yeux troubles, il écoutait ce funèbre chant de victoire de l'Europe assassinant la France.

— Campagne de 1813, reprenait impitoyablement l'interlocuteur de l'épicier. Déjà il est difficile de recruter des combattants. On prend des conscrits atteints de légères infirmités qui les eussent fait réformer les années précédentes. Ces troupes sont écrasées à Leipsick. Total : 300.000 hommes tués, dispersés, hors d'état de nuire.

Et après un lourd silence.

— Aujourd'hui, Napoléon est à Paris. Il essaie vainement de rassembler une armée. La France est à bout de forces. Et sur le Rhin des nuées d'ennemis sont prêtes à fondre sur elle. Je ne m'occupe pas des troupes d'Italie et d'Espagne. Le sort de la campagne dépend uniquement des succès des deux armées de l'Est. L'armée de Bohême, commandée par le prince de Schwarzemberg, avec Bulma, Coloredo, Maurice Lichtenstein et leurs régiments autrichiens, qui entreront en France de Genève à Pontarlier ; Giulay, par Montbéliard ; le maréchal de Wrède et ses contingents bavarois, wurtembergeois, par Huningue, Belfort, Colmar ; les gardes russe et prussienne sont en réserve à Bâle, autour des souverains alliés ; l'armée de Silésie, sous les ordres du maréchal Blücher, va franchir le Rhin à Mayence, Manheim, Coblenlz. Bernadotte, ancien général de l'usurpateur, devenu roi de Suède, arrive à marches forcées avec 100.000 hommes. C'est la marée qui monte, qui va submerger l'Empire et ramener le roi Louis XVIII sur le trône de ses pères.

Et d'un ton joyeux contrastant avec le lugubre tableau qu'il venait de tracer, le vicomte cria en sourdine :

— Vive le Roi !

Du coup, Espérat ne se contint plus. D'un bond furieux, il fut à la porte de la draperie, repoussant le battant vitré avec violence, se dressa sur le seuil, hagard, éperdu, et d'une voix terrible cracha à la face des interlocuteurs un rauque et rugissant :

— Vive l'Empereur !

Il y eut un instant de stupeur.

Trois hommes étaient là… d'abord Buzaguet, petit, replet, la face grasse et blême, les cheveux grisonnant sous une calotte de soie,

l'abdomen se gonflant sous le tablier à plastron, insigne de sa profession.

Puis deux personnages dont les longues capes de voyage, en s'ouvrant, laissaient apercevoir les bottes à revers, les culottes de drap pelucheux, la redingote courte à boutons de bois guillochés.

L'épicier se rejeta en arrière, s'abritant derrière une pile de pièces d'étoffé, mais ses visiteurs ne firent pas un mouvement. Le plus âgé, dont le visage ouvert et fin portait de quarante-cinq à cinquante ans, se borna à demander :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Milhuitcent le regarda sans répondre, étonné. La voix qu'il entendait n'était point celle qui tout à l'heure parvenait à ses oreilles, et pourtant, étant donnée l'autorité de l'âge, c'est celui-ci qui eût dû exposer le plan atroce de l'Europe liguée contre la France.

Son compagnon, en effet, n'avait pas, selon toute apparence, plus de vingt-sept ou vingt-huit hivers. Grand, élancé, les cheveux blonds, ce dernier montrait un visage agréable, déparé cependant par un front trop bas, des yeux gris, perçants et durs, et par des lèvres trop minces, traçant comme une ligne de sang sous sa fine moustache retroussée avec coquetterie.

C'était donc ce dernier qui avait prononcé ce blasphème :

— Morte la France !... Vive le Roi !

Comme un rayon d'éclair, ces pensées se succédèrent dans l'esprit d'Espérat. L'adolescent lança un regard méprisant à l'élégant voyageur.

Mais comme l'autre répétait :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Buzaguet se décida à sortir de sa cachette et obséquieux :

— C'est un petit gars du pays, monsieur le baron…

— Vicomte, baron, grommela le gamin… toute l'armée de Condé alors !

— Il est un peu braque…, continuait le négociant… c'est un pauvre enfant trouvé…

Il n'acheva pas. La main d'Espérat venait de s'abattre lourdement sur son épaule, et d'une voix rude l'enfant disait :

— Épicier…, tais-toi !

Buzaguet pensa tomber à la renverse de saisissement. Mais, avant qu'il fût revenu de son émotion, l'adolescent l'avait lâché et venant se planter en face des gentilshommes :

— Enfant trouvé, oui, Messieurs ; trouvé le jour de saint Espérat, en l'an mil huit cent, c'est pourquoi les gens du pays m'appellent : Espérat Milhuitcent. Mais je connais votre code de noblesse : Tout enfant trouvé doit être réputé gentilhomme, car il vaut mieux admettre parmi nous dix vilains, qu'exclure un homme de race. Je réclame donc à cette heure qualité de gentilhomme, et, comme tel, j'exige que vous parliez de moi, à moi-même, non à ce débitant.

L'enfant était transfiguré, ses yeux lançaient des éclairs et son attitude, son accent commandaient. Il y avait une grandeur irrésistible en ce petit paysan vêtu d'une peau de mouton.

Buzaguet vexé essaya de protester :

— Permettez, fit-il.

Brusquement Espérat lui coupa la parole :

— Rien… épicier !

Et avec un ton impossible à rendre :

— Un pot de raisiné de huit sols… va le chercher, Buzaguet.

— Pardon… vous dites ? balbutia le négociant bouleversé.

— Je dis : va le chercher de suite… et du meilleur, tu sais… : c'est pour Emmie.

L'ordre était sans réplique, et le commerçant, dominé, se glissa, l'échine basse, dans le compartiment de l'épicerie.

Les visiteurs avaient assisté en silence à cette petite scène, mais leur attitude était bien différente.

Le baron souriait, approuvant du geste ; tandis que le vicomte, dont les joues s'étaient brusquement décolorées, considérait Espérat avec un mélange de colère et de terreur.

— Espérat Milhuitcent, fit-il si bas que son compagnon ne put l'entendre… à quelle date vient la Saint-Espérat ?

Et la porte vitrée s'étant refermée sur Buzaguet, comme l'adolescent revenait vers les royalistes, le vicomte demanda d'une voix sourde :

— Espérat… à quel moment célèbre-t-on cette fête ?

— 17 juillet,… vous n'avez pas l'intention de me la souhaiter, je pense.

L'interpellé ne répondit pas. Sa pâleur s'était encore accentuée, et ses yeux semblaient ne pouvoir se détacher du visage du gamin.

Celui-ci attendit un instant, puis voyant qu'aucune réplique ne venait, il haussa philosophiquement les épaules et avec une gravité qui assombrissait son jeune visage :

— Çà, Messieurs, dit-il, nous conspirons donc contre l'Empereur ?

Le vicomte grinça des dents :

— Drôle ! commença-t-il.

— Oh ! vous ne l'êtes pas drôle, vous, fit imperturbablement Espérat. J'ai entendu votre récit… je sais la façon dont vous et les vôtres avez fait couler tout le sang de la France, sans doute pour lui inculquer l'amour de… ce bon roi, que vous prétendez ramener à la faveur de l'invasion étrangère.

— Faquin ! gronda le gentilhomme.

Le gamin fit entendre un rire nerveux :

— Ne vous épuisez pas en épithètes malsonnantes, nulle ne vaut celle que vous méritez, monsieur le vicomte dont je ne sais pas le nom ; je puis vous en donner un qui effacera toutes vos insultes… Vous êtes le vicomte… Trahison !

— Morbleu !

Fouetté par l'injure, l'interlocuteur d'Espérat fit mine de se ruer sur lui, mais son compagnon le retint par le bras et chuchota rapidement à son oreille :

— Prenez garde de sacrifier notre mission à un moment d'emportement.

Ces paroles suffirent. Le vicomte se contraignit au calme, et son interlocuteur ajoutant :

— Je vais parler à cet enragé gamin.

Il répondit :

— Faites.

Le baron profita aussitôt de la permission, et avec cette exquise ironie des hommes de cour :

— Messire Espérat, dit-il, enfant trouvé, vous êtes réputé gentilhomme, vous avez eu raison de l'affirmer. Vous pouvez être marquis, duc… prince même, nul titre ne m'apparaît vous être supérieur ; aussi n'hésité-je pas à vous adresser une question. Croyez-vous digne d'un fils de la noblesse de livrer des hommes nobles dont il a surpris la conversation ?

L'interrogation était adroite. En quelques mots, le royaliste avait retourné la situation, contraignant l'esprit de l'adolescent à passer de l'idée de vengeance à celle de la complicité du silence.

Un instant, le jeune garçon ferma les yeux comme pour regarder en lui-même, puis prenant son parti :

— J'entends ce que vous me demandez, monsieur le baron. Je me tairai, non parce que je puis être gentilhomme… cela m'est bien égal ; mais parce que votre ami s'est trompé lorsqu'il a annoncé la défaite possible de l'Empereur.

Et s'animant par degrés :

— Il n'a plus d'armée, disait-il. La France n'a plus d'hommes à enrôler dans ses légions… soit… alors elle lui donnera ses enfants, ses morveux comme moi, et les gamins de France, avec Lui, repousseront les envahisseurs.

Espérat était beau en parlant ainsi. Tout son être exprimait le désir ardent de l'héroïque sacrifice.

Le baron fut frappé de la vaillance de cet enfant, et obéissant à un mouvement irraisonné, il fit un pas vers lui, les mains tendues :

— Serrez-moi la main, mon jeune ami, vous êtes un brave.

Mais Milhuitcent secoua la tête :

— Nous sommes ennemis, Monsieur.

— On peut être adversaires, sans bannir toute courtoisie, plaisanta le baron…

Il ne continua pas ; Espérat avait haussé les épaules :

— Vous ne comprenez pas. On peut rester courtois avec celui qui attaque votre fortune, votre existence mais en est-il de même pour celui qui prétend tuer votre mère ?

Le gentilhomme eut un ricanement :

— Je ne pense pas que vous parliez sérieusement… ; jamais on ne voit enfant trouvé être chargé de famille, et Madame votre mère…

D'un ton méprisant Espérat l'interrompit :

— Vous ne comprenez pas, monsieur le baron.

— C'est fort possible.

— Vous avez trop vécu de l'autre côté du Rhin.

— Le fait est que le roi étant exilé…

— Vous l'avez suivi… Sa noblesse n'a rien appris… le roi, celui qui distribue les grades, les pensions, les honneurs, est resté tout pour elle…

— Comme l'Empereur pour vous autres.

— L'Empereur…

Le jeune garçon eut un soupir profond :

— Non, monsieur le baron… nous qui sommes restés ici, nous dont les amis ont versé leur sang sur les champs de bataille, nous qui avons vaincu l'Europe, nous avons appris de l'Empereur qu'aucun enfant abandonné, aucun orphelin n'est isolé dans le monde… tous nous avons une mère.

— Vraiment… une mère Gigogne alors… et vous l'appelez ?

— France, monsieur le baron… France, que vous travaillez à égorger.

Il y eut un silence. Le gentilhomme avait baissé les yeux sous le regard flamboyant de son jeune interlocuteur.

Il se sentait gêné, mal à l'aise, avec l'impression confuse que la vraie grandeur, la noblesse véritable étaient du côté du petit paysan qu'il avait tenté de railler.

Par bonheur, l'apparition de Buzaguet le tira d'embarras.

L'épicier venait d'entr'ouvrir la porte vitrée, et avançant sa face ahurie, grasseyait :

— Monsieur Espérat, le pot de raisiné est prêt, faut-il vous le donner ?

La vue de cette tête effarée dérida le gamin.

— Certainement, apportez le raisiné.

Et comme le négociant s'avançait prudemment, portant ainsi qu'une châsse un pot de faïence blanche, Milhuitcent reprit :

— On jurerait que vous avez peur.

— Peur, non, monsieur Espérat, seulement je craignais…

— Vous aviez tort, Buzaguet…

Ce disant, l'adolescent prit le pot, souleva le papier jaune dont il était recouvert, trempa sans façon l'index de sa main droite dans le raisiné, le porta à sa bouche, cligna des yeux, fit claquer sa langue, et d'un ton de fin connaisseur :

— Il est bon.

La face grasse de l'épicier s'épanouit.

— Alors vous n'êtes plus fâché ?

— Contre vous, jamais…

— Pourtant tout à l'heure ; j'ai cru que vous alliez me… manquer de respect.

L'adolescent se prit à rire :

— Si vous aviez jamais à l'avenir de ces idées-là, Buzaguet, songez au Capitole.

— Le Capitole ?

— Vous ne connaissez pas. Le Capitole était la citadelle de Rome.

— Vraiment ?

— Or, un jour que la forteresse était sur le point d'être surprise par une attaque de nuit, devinez qui donna l'alarme et permit à la garnison de repousser les assaillants ?

Le négociant se gratta la tête :

— Je donne ma langue aux chiens… je ne connais rien à l'histoire romaine.

Et il ajouta stupidement, avec une réjouissante prétention à la finesse :

— Vous comprenez, la romaine, une salade ; c'est de la fruiterie, et je suis épicier.

— Eh bien, Buzaguet, l'éveil fut donné…

— Par ?

— Par des oies de la basse-cour du Capitole.

Avec conviction, le débitant s'écria :

— Les braves volailles !

Le jeune homme s'inclina :

— C'est ce que j'ai pensé, Buzaguet… et voilà pourquoi vous n'étiez pas raisonnable de trembler tout à l'heure…

Espérat aligna huit sous sur le comptoir, devant le marchand qui le considérait bouche bée ; puis assujettissant son panier sur son épaule et le pot de raisiné dans sa main, il se dirigea vers la porte.

Buzaguet courut après lui :

— Attendez donc… Pourquoi le Capitole doit-il m'empêcher d'avoir peur ?

— Vous n'avez pas saisi ?

— Non.

— Alors j'explique… c'est que, depuis le Capitole, je respecte les oies.

Et, laissant son interlocuteur absolument médusé, Espérat sortit majestueusement du magasin.

p01 · Ch02

Sans la regarder, le gamin passa près de la chaise de poste qui stationnait toujours devant la porte de Buzaguet.

Àl'autre extrémité de la place se dressait la maison d'école, avec sa porte basse de logis de paysan, ses fenêtres à petits carreaux verdâtres, distinguée des habitations voisines par cette inscription alléchante, tracée en lettres noires au-dessus de l'entrée.

A. B. C.
L'ABC EST UN BOUT DU BÂTON DE MARÉCHAL.

Devise attrayante, bien faite pour entraîner la jeunesse à la culture des lettres au moins alphabétiques.

Mais la maison d'école, d'où s'échappait à l'ordinaire un murmure confus de b… a… ba, b… u… bu, respiration rythmée de jeunes cerveaux en travail, était ce jour-là silencieuse et morne. Rien n'est triste comme un logis d'enfants, quand les enfants sont absents. Espérat se sentit secoué par un frisson devant l'école muette, et sa main se posa avec une sorte d'hésitation sur la poignée de fer dont le mouvement circulaire soulevait le loquet.

L'huis s'ouvrit sur le couloir au carrelage rouge, aux murs blanchis à la chaux, fermé à l'extrémité opposée par une porte vitrée, au delà de laquelle s'apercevaient la cour de récréation et le jardinet de M. Tercelin.

Le gamin n'accorda pas un coup d'œil à ces choses familières. À deux pas, adossée au mur, essuyant ses yeux gonflés de larmes du coin de son tablier à damier, Emmie, la petite Anglaise, se tenait debout, dans une attitude désolée et boudeuse.

— Emmie, s'écria-t-il bouleversé en la voyant ainsi.

La fillette tressaillit, leva la tête et tendant ses mains vers le nouveau venu :

— Vous, ami de moi, gémit-elle… oh ! Emmie a un chagrin très énorme.

— Du chagrin, petite Mie, du chagrin, il ne faut pas… Fais-moi une risette, je t'apporte du raisiné.

Et il brandissait triomphalement le pot de faïence.

Mais elle, avec ce flegme britannique dont les gens de sa nation s'enveloppent dès le berceau :

— Vous êtes bon, ami de moi ; mais j'ai fait à vous la prière de ne pas tutoyer. Cela est non convenable… cela est pas reçu en Angleterre.

Il accepta la mercuriale d'un air soumis, habitué à céder à la mignonne si jolie avec sa taille svelte, son teint blanc et rose, ses yeux bleus, ses blonds cheveux bouclés. Bien plus, il s'excusa :

— Je sais, j'ai eu tort, Mie, il ne faut pas te… non, vous fâcher contre moi. Je suis tout troublé quand tu… encore, satané tu ?…

quand vous pleurez.

La bambine daigna sourire à travers ses larmes et vraiment très digne :

— Je donne le pardon, ami de moi… parce que c'est vous-même… si la culpabilité venait d'un autre, je ne donnerais pas.

— Alors, prends le raisiné.

Espérat s'appliqua une calotte sur le crâne…

— Non, non, non… c'est lapsus linguæ… une erreur de la langue, comme disait Cicéron à qui il arrivait d'en commettre, bien qu'il fût un grand orateur… Je voulais prononcer : Prenez le raisiné.

Elle secoua la tête, encore que ses regards se fixassent avec une vague convoitise sur le récipient grossier qui enfermait la friandise annoncée.

— Le raisiné ne consolerait pas mon cœur.

Du coup, Espérat posa le pot à terre, et se rapprochant de la fillette, il la prit dans ses bras, murmurant d'une voix anxieuse :

— Voyons, Mie, qu'y a-t-il ?

Elle se remit à pleurer :

— Je dois demain prendre la diligence pour Paris.

— Demain ?…

Et avec un cri :

— Ton… votre tuteur vous rappelle ?

— Non, ce n'est point cela.

— Alors, pourquoi partir ?

Avec un redoublement de sanglots, elle dit :

— C'est M. Tercelin…

— Mon père adoptif ?

— Oui, lui… il est méchant… il veut que je fasse mon départ… et le curé trouve cela très bien.

— Le curé… M. Vaneur ?

— Oui il a raconté des choses pas claires du tout. C'est Dieu, c'est l'Empereur qui veulent me voir rentrer dans Paris…

— Dieu, l'Empereur, répéta le gamin abasourdi ?

— Oui, vous comprenez, je ne crois pas cela…, j'aime le bon Dieu… je fais prière tous les jours, vous aimez l'Empereur. Alors ils ne peuvent pas vouloir nous désoler… C'est bien sûr des menteries… Seulement le curé, il cause avec Dieu… tandis que moi, je ne sais pas où il demeure le bon Dieu…, et alors je ne peux pas savoir, et j'ai du chagrin.

Le raisonnement naïf de la fillette faisait battre le cœur d'Espérat ; mais le cerveau du jeune garçon, plus sérieux, plus meublé, discerna sans peine que la mignonne avait dû prendre « à la lettre » les paroles de M. Vaneur, dont « l'esprit » lui échappait.

Il eut l'intuition rapide que l'événement était une répercussion des malheurs dont la France sentait alors la menace, et retrouvant soudain toute sa décision :

— Où est mon père ?… où est M. le curé ? demanda-t-il.

Du geste, Emmie indiqua une porte à droite du couloir.

— Dans la classe ?

Elle fit oui de la tête.

— Je vais voir.

Et il pénétra dans la salle d'école.

Des bancs, des tables étroites, dans un angle un tableau noir. En face de l'entrée, la chaire du maître, sorte de caisse de bois noirci posée sur une estrade élevée de la hauteur d'une marche.

Et debout près de ce dernier meuble, deux hommes, maniant un vieux fusil. Voilà le tableau qu'Espérat embrassa d'un coup d'œil.

Ses deux professeurs étaient devant lui. M. Tercelin, maigre, sec, la face brune sous une toison grisonnante, avec sa grande redingote de ratine, sa culotte de même étoffe, ses bas noirs, ses souliers à grosses boucles de cuivre ; l'abbé Vaneur grand, athlétique sous sa soutane, la face pleine, colorée, qu'auréolaient les cheveux blancs.

Au bruit, tous deux se retournèrent, et d'une voix où vibrait une émotion inaccoutumée, ils dirent :

— Espérât… c'est toi, mon enfant.

Le gamin les considéra une seconde, sentant son appréhension redoubler, puis lentement :

— Bonsoir, père… Bonsoir, Monsieur le curé…

Il n'acheva pas, M. Tercelin l'avait enlacé de ses bras et le serrait contre sa poitrine avec une sorte de sanglot intérieur.

— Espérat, j'ai à te parler…

— Moi aussi, père.

Et se dégageant doucement :

— Seulement il faut d'abord que je vous rende mes comptes… — ce disant, le jeune garçon tirait de sa poche une grosse bourse de cuir et la posait sur la chaire. — J'ai vendu mes six poulets à Saint-Dizier, dix francs. J'ai dépensé deux sous de pain pour déjeuner, et huit sous de raisiné pour Emmie.

— Pauvre petite, soupirèrent les deux hommes.

L'enfant les regarda encore et doucement :

— Elle pleure.

— Tu l'as vue ?

— Oui, père.

— Elle t'a dit que, demain matin, je vous conduirais, elle et toi, à Saint-Dizier pour vous installer dans le Vélocifère de Paris ?

Les nerfs d'Espérat se tendirent ; c'était donc vrai ? Sa chère petite compagne ne s'était pas trompée.

— Moi, fit-il d'une voix étranglée…, à Paris ?

Le maître d'école baissa les yeux et avec une nuance d'embarras.

— Oui, tu la conduiras chez son tuteur, M. Shaw, qui habite à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue de la Loi (rue Richelieu).

— Et je reviendrai… ?

— Non.

— Non ?…

Le gamin avait eu un haut-le-corps. Très vite, comme pour arrêter toute protestation, M. Tercelin expliqua :

— Toi, tu te rendras au quai Malaquais, chez le fils d'un de mes vieux amis d'autrefois, qui t'offrira l'hospitalité.

— À quoi bon… Je préfère vous rejoindre.

Espérat avait relevé la tête. Il regardait son père adoptif bien en face. Celui-ci détourna son regard.

— Alors vous m'exilez, commença l'enfant…, vous me chassez, père ?

Mais l'abbé Vaneur intervint :

— Tu ne peux pas revenir ici, mon enfant.

— Et pourquoi donc, Monsieur le Curé ? gronda Milhuitcent, prêt à se révolter contre celui qui prononçait ces paroles incompréhensibles.

— Je vais te le dire.

— Ah ! curé, curé…, supplia M. Tercelin d'un ton de reproche :

Mais l'ecclésiastique ne tint aucun compte de l'interruption.

— Ah ! curé, curé, répéta-t-il avec ironie. Il ne faut pas de cachoteries ; il ne faut pas que l'enfant croie qu'il a démérité. Espérat est un homme par l'esprit ; par le cœur, j'espère qu'il est un brave homme… nous y avons fait tous nos efforts…, il doit savoir.

Et avec la brutalité de l'émotion qui craint de manquer de courage :

— Tu ne peux pas rentrer à Stainville parce que tu trouverais vide la maison d'école.

— Vide ?

Le père et le fils redirent ce mot avec des intonations différentes : stupeur chez l'enfant, tristesse chez Tercelin.

— Vide, fit encore Espérat…, où serez-vous donc ? où, cela ? Où…, j'irai vous retrouver…

— Impossible, balbutia l'interpellé.

M. Vaneur intervint de nouveau :

— Oui, impossible… Tercelin ignore où il sera…, — et après une pause, — où nous serons.

Milhuitcent se prit la tête à deux mains. Que signifiaient ces phrases mystérieuses ?

La réponse ne se fit pas attendre. L'abbé continua.

— Écoute, petit. Tu aimes l'empereur, n'est-ce pas ? Tu aimes la France ?

Se redressant soudain, Espérat murmura d'un ton profond :

— Oh ! oui !

— Eh bien, écoute les nouvelles qui nous sont arrivées tandis que tu étais à Saint-Dizier. Napoléon, à Paris, cherche à rassembler une armée… Il pense que les ennemis, massés le long du Rhin, attendront le printemps pour envahir notre pays…

— Ils n'attendront pas ?

— Non. Dans quelques jours, demain peut-être, les alliés seront en France !

Et, dans le silence, d'une voix ardente que ses auditeurs ne lui connaissaient pas, appel de clairon succédant aux chants des orgues, le prêtre, ce ministre de charité et de pardon, parla en soldat :

— Pour les arrêter, vingt mille hommes à peine, débris de nos régiments décimés, sous les ordres de Macdonald, de Ney… C'est la retraite fatale… l'invasion s'avançant sur Paris. Tout ce qui pourra ralentir la marche de l'ennemi doit être tenté… L'immobiliser, ne fût-ce qu'une heure, c'est donner une heure à la Patrie pour préparer la lutte suprême… Et alors, les anciens, comme ton père adoptif, décrochent le vieux fusil de Valmy…, 1792… 1814, mêmes adversaires, mêmes dévoués, mêmes armes.

La main du curé de Stainville s'étendait vers la chaire de bois noir, sur laquelle s'allongeait le fusil qu'Espérat avait aussi longtemps accroché dans la salle à manger.

— Tous les braves gens se réunissent ; ils se groupent dans la forêt d'Argonne.

Les yeux du gamin lancèrent des flammes :

— Alors, dit-il, je n'en suis donc pas des braves gens, moi ?

— Si…, mais tu es un enfant.

Espérat haussa les épaules et crispant ses doigts sur la crosse du vieux fusil :

— Avec ça…, un enfant vaut un homme.

Puis suppliant :

— Vous irez bien, vous, Monsieur le Curé… vous l'avez avoué… et vous ne sauriez vous battre, vous, tandis que moi… Je sais déchirer

la cartouche, je sais tirer… je sais marcher durant plusieurs heures… et pour ce qui est de mourir… les petits meurent aussi bien que les grands.

Et comme l'abbé Vaneur passait la main sur ses yeux, sans doute pour voiler une larme, Milhuitcent se tourna vers le père Tercelin :

— Et vous, vous qui m'avez consacré votre existence… vous auriez le courage d'aller vous faire tuer tout seul… sans moi ?…

Une exclamation du prêtre arrêta la parole sur ses lèvres. Instinctivement il suivit la direction des regards de celui-ci et, par l'une des fenêtres donnant sur la place, il aperçut l'épicier Buzaguet, reconduisant obséquieusement jusqu'à leur chaise de poste les gentilshommes rencontrés tout à l'heure dans la boutique.

Le visage de M. Vaneur exprimait la surprise. Il devait connaître ces hommes qui, eux aussi, avaient parlé de l'invasion… autrement que le pauvre maître d'école et le modeste desservant de Stainville.

— Vous connaissez ces voyageurs ? demanda l'enfant.

— Oui… durant l'exil… j'ai en effet…

— Ah ! des soldats de l'armée de Condé… leurs noms, Monsieur l'abbé, leurs noms ?

— Que t'importe, petit ?

— Répondez, répondez, je vous en supplie.

— Eh bien, le plus âgé est M. de Vitrolles, gentilhomme dauphinois, baron de l'Empire.

— Baron de l'Empire, grommela le gamin.

— Et, inspecteur des Bergeries Impériales.

— Misérable, bégaya l'enfant en serrant les poings.

— Qu'as-tu donc ? questionna l'abbé étonné par son attitude.

— Rien, continuez, Monsieur le curé… et l'autre, l'autre ?

— L'autre est le vicomte d'Artin, fils aîné du comte de Rochegaule, dont le petit castel se trouve au nord de Saint-Dizier, vis-à-vis le château du Plessis.

— Je vois, je vois… et est-ce aussi un fonctionnaire de Napoléon ?

— Non. C'est un ennemi qui n'a jamais désarmé. Il est le bras droit du secrétaire de l'Empereur Alexandre de Russie, de ce Corse Pozzo di Borgho qui, sous prétexte d'une haine de famille entre les siens et les Bonaparte, sème depuis quinze ans, par toute l'Europe, la haine du nom français.

Àce moment, le postillon fit claquer son fouet et, devant Buzaguet courbé en accent circonflexe, la chaise de poste partit à grande allure, filant dans la direction de Saint-Dizier, avec un roulement de tonnerre.

— Ces messieurs nous ont distraits de nos préoccupations personnelles, fit lentement M. Vaneur, revenons à nos moutons.

Mais à sa profonde stupéfaction, Espérat lui répondit tranquillement :

— Inutile, Monsieur le Curé, il n'y a plus de moutons.

— Que veux-tu dire… ?

— J'accompagnerai Emmie à Paris.

— Hein ?

— Je m'installerai au quai Malaquais, chez le fils de l'ami de mon père.

— Vraiment ?

— Et tu seras le bienvenu, appuya le maître d'école enchanté de la tournure de l'entretien. Antoine était à Valmy… ; bien que nous ne nous soyons pas revus, il ne s'est jamais passé un an sans que nous nous écrivions ! Il te connaît par mes lettres, son fils te connaît aussi, ce fils qu'il adore et qui a grande envie de te recevoir à Paris.

— Et, murmura l'enfant en a parté, l'Empereur saura que des traîtres conspirent autour de lui ; — il ajouta rêveur. — Espion il n'y a qu'un instant, délateur demain, voilà tout ce que peut un enfant pour défendre la patrie.

Brusquement il alla à la chaire, saisit le vieux fusil, le porta à ses lèvres avec un geste passionné :

— Ah ! fusil, fusil, dit-il, comme je t'aimerais.

Puis il revint à M. Tercelin, lui mit l'arme entre les mains, et d'un accent où tremblaient une affection, une volonté inexprimables.

— Tenez, père, je vous arme et… je vous aime !

p01 · Ch03

Clic, clac, la lourde diligence qui arrive de Saint-Dizier, par Troyes, pénètre bruyamment dans Paris.

Le fouet claque, le postillon siffle, les chevaux font sonner leurs fers sur le pavé, et le lourd véhicule roule pesamment, en couvrant

d'éclaboussures les piétons qui ne se garent pas assez vite.

Depuis deux jours, Espérat et Emmie sont cahotés, secoués dans la voiture. La tristesse de la séparation prochaine a fait place à un ahurissement fatigué. Leurs compagnons de voyage ; eux sous-officiers, un notaire grassouillet, une bourgeoise de Troyes, bavarde et prétentieuse, ne les inquiètent pas. Ils regardent les hautes maisons grises entre lesquelles la diligence se meut. Ils ont l'impression de marcher au fond d'un puits sombre.

C'est cela Paris, ce Paris qu'en province on considère comme un foyer de lumière.

C'est grand, certes, mais triste aussi, et sombre ; les murailles percées de fenêtres ont quelque chose de perfide. Chaque croisée semble un œil qui épie.

Et Emmie se presse contre son ami, et lui se sent mal à l'aise. Il lui apparaît que dans la ville géante, il est plus petit, plus faible qu'à Stainville.

Cependant, il a revêtu pour le trajet sa veste de drap, sa culotte neuve, son chapeau des dimanches. La petite Anglaise, dont la garde-robe n'a cessé d'être l'objet des préoccupations de M. Shaw, est mise avec une recherche inconnue à Saint-Dizier. Elle porte le casque antique avec bouquet de plumes, le pardessus de soie ouatée, la jupe à deux volants s'arrêtant à la cheville.

Les jeunes voyageurs ont tout à fait bon air… mais Paris les impressionne.

La diligence les emporte toujours. Elle parcourt la rue Saint-Honoré, se jette dans la rue de la Croix des Petits Champs, puis dans celle du Bouloi et s'arrête enfin dans la cour de l'hôtel des messageries Saint-Simon, siège de l'entreprise de transports.

Les clients s'empressèrent de descendre, tandis que les employés déchargeaient les malles, caisses, ballots empilés sur l'impériale.

Il y avait là des soubrettes, des courtauds de boutique, des bourgeois venant recevoir les voyageurs ou prendre livraison des colis.

Espérat et sa compagne, que personne n'attendait, puisque M. Tercelin n'avait pu prévenir le tuteur de la fillette, quittèrent la voiture, un peu abasourdis par le brouhaha d'éclats de rires, d'embrassades, qui chantait autour d'eux et dont ils n'avaient aucune part.

Le jeune garçon ne se démonta pas cependant et arrêtant un commissionnaire par la manche :

— La rue Saint-Honoré et la rue de la Loi ? demanda-t-il. — Vous avez des bagages ? répliqua l'homme.

— Non. Ils suivent pour être remis à domicile… mais je ne connais pas Paris.

— Bien, bien. Vous allez prendre la rue du Bouloi à gauche… vous tomberez, rue de la Croix des Petits Champs…, toujours tout droit, jusqu'à la rue Saint-Honoré. Là tournez à droite et à trois cents mètres, vous verrez la rue de la Loi.

— Merci, Monsieur.

Sur ce, Espérat saisit la main d'Emmie et quitta l'hôtel des Messageries.

Suivant de point en point les indications reçues, ils atteignirent sans encombre la rue Saint-Honoré.

Mais là, un groupe compact leur barra le passage.

Une foule grouillante entourait deux chanteurs en plein air, un homme et une femme, qui, s'accompagnant d'une guitare et d'un

violon, écorchaient la chanson frondeuse de Fanchette, au refrain déchirant dans sa forme niaise :

Mes prières n'obtiennent
Rien. Les frimas reviennent :
MesMais Colas,
MesMon doux gas,
Hélas ! ne revient pas.

Un capitaine d'infanterie s'était approché, attiré par la curiosité. En reconnaissant la complainte, il haussa les épaules et se rejeta en arrière pour sortir du cercle. Dans ce mouvement, son talon s'appuya fortement sur le pied d'Espérat. Celui-ci tenta de se dégager, et à son tour écrasa les orteils d'Emmie qui poussa un cri de douleur.

— Maladroit, rugit le gamin exaspéré par la plainte de sa petite amie !

L'officier se retourna en fronçant le sourcil, mais il se calma en reconnaissant le jeune âge de son irascible voisin. Un sourire passa sur sa figure régulière, bronzée par le soleil, éclairée par des yeux noirs très doux ; ses lèvres surmontées d'une moustache châtaine s'ouvrirent :

— J'allais m'excuser, mon camarade, dit-il ; vous ne m'en avez pas

laissé le temps. Je vous ai meurtri le pied, vous avez froissé mon oreille, nous sommes quittes.

— Tel n'est point mon avis, gronda Milhuitcent que le sourire de son interlocuteur avait cinglé ainsi qu'un coup de fouet.

— Oh ! oh ! railla le capitaine, nous avons un avis… voilà un enfant qui avance…

— Et voilà un officier qui recule, ricana le gamin le visage en feu.

L'interpellé tressaillit. Il regarda plus attentivement Espérat et doucement :

— Tu as du nerf, petit, et ma parole, à tout autre moment, je croiserais le fer avec toi… en témoignage d'estime particulière… mais aujourd'hui…

— Aujourd'hui ?

— Le sang français est trop précieux pour être gaspillé ; il doit couler seulement pour la France, pour l'Empereur.

L'Empereur. Ce mot passa comme un sillon lumineux dans l'esprit d'Espérat. L'Empereur ! C'était pour le voir, pour lui apprendre les menées du parti royaliste, qu'il avait consenti à quitter M. Tercelin et le brave curé de Stainville ! Cet officier pourrait l'aider peut-être.

Et subitement radouci :

— L'Empereur est à Paris ?

— Oui, murmura le capitaine, un peu surpris du changement de ton de l'entretien, aux Tuileries…

— Pourrais-je le voir ?

Du coup, l'interlocuteur d'Espérat passa de la surprise à l'ahurissement.

— Le voir, lui ?… Ah ! çà, vous vous figurez que l'on entre aux Tuileries comme dans un moulin ?

Autour des causeurs, les badauds écoutaient, amusés par la prétention de ce jeune garçon, qui parlait de rendre visite à Napoléon, avec la même tranquillité que s'il se fût agi d'un modeste citoyen.

Le gamin s'en aperçut, et attirant l'officier à quelques pas :

— Il faut que je le voie, car il y a des traîtres dans son entourage.

Graves étaient les paroles ; grave le visage de l'enfant.

Le capitaine en fut frappé.

— Vous les connaissez, fit-il comme malgré lui ?

— J'en connais au moins deux.

Et avec expansion :

— Vous servez l'empereur, vous… ; vous devez haïr les conspirateurs… Peut-être réussirez-vous là où j'échouerais ;… je veux vous les nommer.

— J'écoute.

— L'un est baron de l'empire, inspecteur des bergeries impériales.

— M. de Vitrolles ?

— Lui-même, l'autre est un émigré… le vicomte d'Artin.

— D'Artin ?

L'officier répéta ce nom avec une sorte d'angoisse, ses yeux se voilèrent :

— D'Artin, dit-il encore… d'Artin, le frère aîné de M de Rochegaule.

Mais se reprenant très vite, tandis qu'une rougeur ardente montait à ses joues :

— Le fils du comte de Rochegaule.

Espérat inclina la tête :

— C'est bien lui.

— Et il est à Paris, demanda le capitaine d'une voix indistincte ?

— Je l'ignore. Mais, il y a trois jours, il se trouvait avec M. de Vitrolles, à Stainville, près Saint-Dizier, adressant un messager au comité royaliste de cette dernière ville, annonçant la venue des alliés avant un mois.

— Un mois… ils oseront une campagne d'hiver ?

— Peut-être commencée à cette heure… Mon père adoptif a emporté son vieux fusil dans la forêt d'Argonne, et moi, je viens pour parler à l'Empereur.

Une agitation étrange se manifestait chez l'interlocuteur de l'enfant. Soudain, il questionna :

— Où descendez-vous à Paris ?

— Sept, quai Malaquais, chez M. Antoine, fils.

— Bien, je m'occuperai de vous.

Et se désignant :

— Marc Vidal, capitaine… Souvenez-vous.

Mais le gamin n'écoutait plus. Pendant sa conversation avec Marc Vidal, les chanteurs s'étaient éloignés, entraînant avec eux le groupe ambulant des mélomanes de la rue, et là-bas, dans la percée

étroite qui, à cette époque, continuait le couloir de la Croix des Petits-Champs jusqu'à la place du Vieux Louvre, occupée aujourd'hui par le square auquel s'adosse la statue de Gambetta, l'enfant apercevait un homme, s'éloignant rapidement.

Malgré le carrick au collet retroussé, jeté comme un voile sur la silhouette du promeneur, le gamin l'avait reconnu. Sa main s'étendit dans sa direction.

— Le vicomte d'Artin !

L'officier poussa une sourde exclamation ; vivement il murmura :

— Il faut que je sache…

Et s'élançant sur les traces du personnage :

— Au revoir, quai Malaquais.

Espérât et sa compagne le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu ainsi que le vicomte.

p01 · Ch04

Une heure plus tard, le fils adoptif de M. Tercelin, ayant remis la petite Emmie aux mains de son tuteur, M. Shaw, quittait la demeure luxueuse de celui-ci en s'essuyant les yeux. Oh ! il avait été convenu que les enfants se reverraient. Très gracieusement, M. Shaw avait invité le jeune garçon à venir dans sa maison quand il lui plairait. N'empêche que la séparation avait été cruelle et que, la porte refermée, seul dans le grand escalier sombre, Espérat avait senti quelque chose se briser en lui.

La défaillance du courageux petit bonhomme n'avait pas été longue. De même que l'arbrisseau un instant courbé par la rafale, il s'était redressé, et d'un pas délibéré avait gagné le Pont des Arts.

Traversant les serres qui ornaient la légère passerelle, jetée en 1802-1803 entre les deux rives de la Seine par Dillon, il parvint en face du dôme de l'Institut, et de là au quai Malaquais.

Pour parcourir ce trajet dans la grande ville inconnue, Espérat s'était renseigné une seule fois auprès d'un passant.

La maison portant le numéro sept se présenta bientôt à ses yeux. C'était une grande bâtisse ayant des prétentions à l'architecture. Sur le pas de la porte, le concierge, petit vieux ratatiné, nettoyait à la fleur de soufre, les bornes de bronze que des chiens mal élevés avaient salies.

— M. Antoine, demanda le voyageur ?

Le cerbère s'arrêta net, porta la main à sa coiffure, avec une célérité qui en disait long sur l'estime en laquelle il tenait son locataire, et poliment :

— Au deuxième. Il y a une sonnette avec un gland d'or.

— Merci, Monsieur.

Ce disant, le gamin pénétra dans le vestibule ; l'escalier s'ouvrait à droite, il s'y engagea et parvint devant la porte, reconnaissable au cordon à gland d'or signalé par le concierge. D'une main hésitante, il sonna.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et une forte commère, le tablier aux reins, parut.

Elle considéra le gamin avec surprise :

— Tiens, fit-elle, je ne vous ai jamais vu, vous.

L'accueil amena un sourire sur les lèvres du voyageur.

— En effet, Madame. Je viens à Paris pour la première fois…

— Ah ! c'est ça… Alors vous vous êtes dit : je vais voir le grand Bobèche…

— Bobèche, répéta Milhuitcent… Bobèche… je n'ai jamais entendu ce nom…

— Pas entendu, grommela la servante en fronçant les sourcils, pas entendu… Alors, qu'est-ce que vous demandez ?

— M. Antoine fils.

Cette fois la maritorne se campa les poings sur les hanches et éclata de rire, bégayant au milieu des fusées bruyantes de sa gaieté :

— M. Antoine… et il ne connaît pas Bobèche… Vous arrivez donc du pays des sauvages ?

— J'arrive de Stainville, proche Saint-Dizier, répliqua sèchement le gamin prêt à se fâcher.

Mais à ces mots, la servante se calma comme par enchantement :

— De Stainville !… attendez donc… treize à quatorze ans, solide… les yeux bleus… Vous êtes le petit du maître d'école, hein ?

Et son interlocuteur affirmant d'un signe de tête :

— Oui… oh ! alors ça change tout, M. Bobèche…, pardon,… M. Antoine est rentré tout à l'heure. Il se repose ce soir et ne voulait recevoir personne… ; mais le fils du vieil ami de son père, ça n'est pas quelqu'un. Venez.

Elle avait empoigné l'enfant par le bras et l'entraînait à travers l'antichambre.

En face se trouvait une porte à deux battants, aux panneaux enluminés de peintures bizarres. La femme l'ouvrit et poussant Espérat devant elle :

— Patron, le gars du magister de Stainville.

— Le fils du père Tercelin ?

— Oui.

— Il soupera avec moi… un souper soigné, Sophocle, tu entends ?

— Ayez pas peur, patron… Après manger, vous serez ronds comme des pommes.

Sur ce, la domestique disparut.

Tout interloqué par cette présentation burlesque, Espérat se tenait debout, son chapeau à la main, promenant autour de lui des regards vaguement inquiets.

La salle où il venait d'être introduit offrait l'apparence d'un bureau. Livres, mappemondes, tableaux, voisinaient dans un désordre pittoresque avec des bronzes, des meubles modernes ou anciens, des armes.

Au milieu de tout cela, un beau garçon blond, de taille moyenne et bien prise, souriait au visiteur.

Mais quel étrange costume portait Antoine fils. Une veste rouge, des culottes jaunes, bas bleus, cravate noire, et près de lui, au milieu de la table encombrée de papiers, une perruque rouge s'ap-

puyait à un chapeau gris à cornes sur lequel se détachait un gros papillon.

L'effarement d'Espérat parut amuser son hôte. Le sourire de ce dernier s'accentua.

— Ton père a sauvé la vie du mien à Valmy, donc nous sommes amis depuis longtemps. Je te tutoie pour commencer, fais-en autant, puis passons aux présentations.

Et comme Milhuitcent, effaré par cette réception originale restait sur place, tournant d'un air embarrassé son chapeau entre ses doigts, Antoine s'approcha de lui, l'amena vers un fauteuil, l'y installa, puis d'un ton jovial :

— Mon vieil Espérat, tu ne me connais pas à ce que je vois. Mon papa, le bon vieux tapissier du faubourg Saint-Antoine, car les Antoine sont tapissiers comme les Poquelin de Molière, mon père dédaigne ma profession et a dû éviter d'en faire mention dans ses lettres à son vieil ami. Oui… je devine juste… tu ouvres des yeux comme un chauve à qui on parle d'un bonnet à poils. Savais-tu que tu venais chez Bobèche ?

— Bobèche, s'écria le gamin retrouvant enfin la voix… Qu'est ce Bobèche dont tout le monde m'entretient ?

— Moi-même.

— Vous ?

— Tutoies-moi.

— Je veux bien… Toi ?

Le jeune garçon se confia in petto que la vie est peuplée de conversations difficiles. Tout à l'heure, il était près d'Emmie qui

proscrivait le tu ; maintenant son interlocuteur affichait l'horreur du vous. Mais sa curiosité le poussant :

— Soit ! vous… tu es Bobèche. Qu'est-ce que cela veut dire ?

La question parut suffoquer Antoine fils :

— Quoi ? À Saint-Dizier, vous ignorez… commença-t-il.

Mais se ravisant aussitôt :

— C'est la gloire cela… tout commerçant est un César dans sa boutique ; passé le seuil de sa porte, il devient un simple contribuable. C'est la gloire.

Et avec un sourire d'artiste saluant le public :

— Tu sauras donc que Bobèche est acteur-improvisateur, ainsi que son compère Galimafré, présentement en représentation chez Dromale, au Théâtre des Pygmées, sis boulevard du Temple, ce qui vaut à tous deux les faveurs du peuple et les foudres du Gouvernement.

— Quoi, seriez-vous… pardon… Serais-tu mal avec l'Empereur ?

Il y avait une anxiété dans la voix d'Espérat :

— Avec l'Empereur, non pas, mais avec sa police, qui s'évertue à démontrer que, comme la rose, la pourpre a des épines.

D'un ton narquois, le célèbre pitre ajouta :

— Elle a raison, une puissance qui ne punit pas, abdique ; l'amour paternel a pour signe distinctif le martinet, et le coup de pied aux reins, distribué sur les tréteaux, est la philosophie de l'art de gouverner.

Mais secouant les épaules, Bobèche reprit :

— Laissons cela… causons de toi. Conte-moi ce qui t'amène à Paris… de la sorte nous ne parlerons pas de l'Empereur.

Àces mots, Espérat courba la tête, tel un écolier pris en faute, et d'une voix sourde :

— Si.

Le pitre sursauta :

— Quoi, Napoléon est pour quelque chose dans ton voyage ?

— Oui.

— Tu ne veux pas t'engager… trop jeune.

— Ce n'est pas cela.

— Alors quoi… conspirerais-tu par hasard ?

— Non… mais j'en connais qui conspirent en faveur des étrangers, du roi… et je veux avertir l'Empereur.

Le petit avait relevé le front. Dans ses yeux noirs scintillait une flamme. Bobèche cessa de plaisanter.

— Des conspirateurs, fit-il en baissant la voix.

Le gamin fixait sur lui des regards ardents. Sans doute l'expression du visage de son nouvel ami lui inspira confiance, car il poursuivit :

— Oui. Des noms. En voici : le vicomte d'Artin, le baron de Vitrolles.

— Vitrolles, répéta Bobèche. Vitrolles, tu es sûr ?

— J'ai vu, j'ai entendu.

— Vitrolles, murmura le pitre d'un ton pensif… un familier de Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent… cela est grave.

— Tu trouves, s'exclama Milhuitcent employant le tutoiement sans hésitation pour la première fois ?

— Oui… tu ne le connais pas ce Talleyrand… Son esprit est plein de ressources. Ancien évêque d'Autun, rallié à la Révolution, intime de Mirabeau, excommunié en 1790, établi négociant en Amérique en 1793, devenu en 1796 ministre des Affaires Étrangères du Directoire, il soutint Bonaparte le 8 Brumaire, devint grand Chambellan, prince de Bénévent en 1806. Toujours en quête de places, d'honneurs, ce boiteux se fait enlever le portefeuille des Relations Extérieures en 1807, parce que sa faconde l'entraîne à blâmer rudement la guerre d'Espagne. Il avait raison dans le fond, tort dans la forme. En disgrâce depuis, il a repoussé les avances de l'Empereur qui, il y a quinze jours, lui offrit de lui rendre le Ministère. Quand un homme comme lui refuse un poste envié, c'est que son attitude doit lui rapporter davantage… ; les alliés, les Bourbons prêts à rentrer en France derrière les régiments ennemis, disent ses espérances. Tu as raison, petit…, Vitrolles conspirant… c'est Talleyrand qui conspire… et c'est très grave.

— Alors, plus que jamais, je dois voir l'Empereur.

Le pitre secoua tristement la tête :

— Le moyen de l'approcher…

— Quoi ? C'est donc impossible ?

— À peu près.

— Et il sera frappé sans se douter du coup qui le menace… et avec lui, on nous livrera à l'étranger ?

Espérât s'était dressé, tremblant d'une colère généreuse qui plaquait des taches rouges sur ses joues.

— J'irai aux Tuileries, continua-t-il avec exaltation ; je forcerai les consignes… je…

— Tu seras arrêté, mon pauvre Milhuitcent… arrêté et emprisonné.

L'enthousiasme du gamin tomba aussitôt. C'était vrai. Un enfant comme lui ne pouvait être admis en présence de ce maître de la victoire. Les Tuileries étaient le temple du dieu de la guerre et l'accès devait en être interdit aux profanes.

Et écrasé par la vision de la tâche irréalisable qu'il s'était donnée, le fils adoptif de M. Tercelin, se prit la tête à deux mains en gémissant avec désespoir :

— Alors… que faire ? que faire ?

La face rieuse de Bobèche était sérieuse à cette heure. Les rides de la réflexion s'y marquaient effaçant celles de la gaieté.

Soudain le pitre émit une exclamation :

— Pourquoi pas ? fit-il entre ses dents.

Vivement Espérat vint à lui :

— Tu as une idée ?

— Peut-être.

— Et c'est ?

— De voir l'Impératrice…

Le gamin le considéra avec étonnement :

— Aux Tuileries… ?

— Non, à la Malmaison… oui… elle lui a conservé toute sa tendresse… elle nous recevra… et par elle…

Bobèche parlait pour lui seul ; il semblait avoir oublié la présence de son compagnon.

Celui-ci le tira par la manche et timidement :

— Mais… à la Malmaison… ce n'est pas l'Impératrice…

— Marie-Louise d'Autriche… certes, non. C'est l'Impératrice française, Joséphine de la Pagerie de Beauharnais. La raison d'État l'a faite répudier en 1809 par Napoléon, mais elle a conservé le titre d'Impératrice ; plus que cela, la confiance de l'Empereur, et l'Autrichienne lourdement frivole n'a pu la chasser du cœur de celui qui mène la France.

— Ainsi, d'après toi, elle consentirait…

— À tout pour le préserver du danger.

— C'est une brave femme.

— Oui, Espérat, une brave femme, à qui le peuple a décerné un titre plus doux, plus glorieux que la couronne elle-même.

— Dis… je ne sais rien, moi qui arrive de la province.

— On l'appelle : la bonne Joséphine.

Et brusquement :

— C'est convenu. Nous irons demain à la Malmaison. Je ferai prévenir Dromale…

— Dromale ?

— Mon directeur, qu'il ne compte pas sur moi. Et maintenant que nous nous occupons de politique, n'oublions pas le souper, c'est la politique de l'estomac.

D'une voix de stentor Bobèche cria :

— Sophocle, Sophocle.

Et comme Espérat, ravi des résolutions prises, riait :

— Qu'as-tu, mon vieux Milhuitcent, demanda le pitre ?

— Il me paraît amusant, que ta servante ait le nom du grand poète tragique grec.

— Elle ne l'a pas, malheureux… Son patronymique est Sophie.

— Alors pourquoi Sophocle ?

— Comme compatriote.

— Elle est donc originaire de Colone, près d'Athènes, où le poète naquit 495 ans avant notre ère.

— Presque… elle est née plus loin d'Athènes voilà tout.

— Pas à Colone alors.

— Si, jeune homme, à Colonne… Vendôme, au pied même du fût de bronze.

Et comme tous deux riaient, la porte s'ouvrit et la domestique annonça.

— Patron, les petits plats sont dans les grands, vous pourrez vous lécher les doigts.

— Dis donc, les babines, Sophocle, c'est plus distingué.

Et la bizarre créature, ancêtre de Calino et de la dame aux Sept petites chaises, illustrés par leurs à peu près, répéta complaisamment :

— Vous pourrez vous lécher les badines.

L'hilarité des jeunes gens devint du fou rire, et, bras dessus bras dessous, ils passèrent dans la salle à manger.

p01 · Ch05

Le lendemain, vers neuf heures, après une nuit durant laquelle, en dépit de ses préoccupations, Espérat avait dormi à poings fermés, le gamin descendit sur le quai, accompagné par Bobèche.

Le pitre s'était métamorphosé en un élégant bourgeois. Coiffé d'un chapeau haut de forme, il portait, sous un ample manteau, l'habit à collet montant, le gilet de casimir, la culotte collante et les bottes à revers. Ses mains se cachaient sous des gants jaune clair, ornés sur la face externe de deux lettres tricolores entrelacées : N.-S., que des partisans de l'Empire traduisaient par : Napoleo Semper (toujours Napoléon), et les adversaires du régime par Napoleo Satanas (Napoléon, Satan).

Avec leur devise pour tous les partis, ces gants, lancés par un industriel de génie, Carville, faisaient fureur et, comme le disaient les anglomanes d'abord, dont le dialecte offrait une analogie frappante

avec celui des snobs ou smarts de nos jours, ils étaient… dernière escouade.

Bobèche, très grave, héla un cabriolet de louage, y prit place avec son jeune ami, et d'un ton qui fit croire à l'automédon qu'il transportait quelque haut dignitaire :

— À la Malmaison… grand train.

Un magistral coup de fouet transmit l'ordre à la haridelle qui soufflait entre les brancards, et le véhicule se mit en mouvement.

Le cabriolet franchit bientôt la porte de Chaillot, longea le bois de Boulogne, s'engagea sur le pont de Puteaux, et laissant à gauche le Mont-Valérien couvert d'un bois ombreux, gagna Rueil. Là, il abandonna la route Impériale, et par un chemin courant à travers champs, se dirigea vers la résidence de l'Impératrice répudiée.

Le concierge fit mine d'arrêter l'équipage, à l'entrée de l'avenue bordée d'arbres à l'extrémité de laquelle apparaissait la maison, mais Bobèche se pencha et d'une voix terrible lança :

— Service de l'Empereur !

Le gardien s'effaça respectueusement, le cocher se redressa sur son siège et la voiture passa.

Àdroite et à gauche filaient des massifs de rosiers, frileusement couvert de manchons de paille.

Joséphine adorait les roses, et le souvenir de tendresse d'une femme pour une fleur est perpétué par l'espèce qui répond au nom rêveur de Souvenir de la Malmaison.

La voiture s'arrêta devant la tente-marquise, étendue au-dessus du perron accédant au vestibule central de ce palais coquet, aux

murs d'un blanc d'ivoire, aux toitures d'ardoises violacées.

Le cœur d'Espérat battait bien fort à la pensée que là, derrière ces murailles, ces fenêtres, était celle qui avait été la compagne, qui était demeurée l'amie de l'empereur.

Pris d'une sorte d'extase, tel un croyant au seuil du temple, il oubliait le but de son voyage, et restait sur la banquette, les jambes molles, le cerveau brouillé.

Bobèche le tira de cette stupeur :

— Arrive, dit-il.

L'enfant obéit, mit pied à terre et d'un pas chancelant gravit les degrés du perron.

En haut des marches, un laquais attendait.

Tranquillement le pitre tira un carnet de sa poche, traça au crayon sur une feuille blanche ces mots :

« Le comédien Bobèche supplie Sa Majesté de le recevoir. Il s'agit de chose qu'elle seule peut faire entendre à l'Empereur. »

Puis il plia le papier, le glissa dans une enveloppe toute préparée, et tendant le tout au laquais :

— Veuillez remettre ceci à Sa Majesté, j'attends ses ordres… Service de l'Empereur.

Service de l'Empereur ! L'effet de ces mots fut magique. Le valet fit traverser la salle du billard aux visiteurs, les conduisit au salon, et bien qu'il fût à peine dix heures et quart, heure trop matinale pour se présenter chez Joséphine, il s'éloigna sans tarder pour remplir la mission dont on venait de le charger.

Tout étourdi, Espérat regardait sans voir, les yeux fixés sur la merveilleuse cheminée, constellée de gemmes, que le pape avait naguère offerte à Napoléon.

— Très jolie, murmura Bobèche, mais quand il n'y a pas de bûches dedans, elle ne chauffe pas plus qu'une autre.

Son compagnon ne répondant pas, il lui frappa sur l'épaule :

— Eh bien, mon brave, nous dormons ?

— Ce n'est pas cela.

— Alors ?

— Que va penser l'Impératrice… sans aucun droit, nous nous présentons comme…

— Ah ! c'est mon : Service de l'Empereur, qui te blesse. Ah ! çà, voyons, protéger Napoléon contre les traîtres, est-ce, oui ou non, lui rendre service.

— Sans doute.

— J'ai donc dit la vérité… dans les termes les plus avantageux, c'est évident… Mais le choix des termes… Je ne parle pas de ceux du propriétaire… cela s'appelle la littérature, et l'Empereur aime les arts.

— Oui, mais elle ?

— Joséphine… elle nous remerciera, nous bichonnera… je ne serais pas surpris qu'elle t'embrassât… tu es joli garçon.

Espérat rougit jusqu'aux oreilles :

— Allons bon, voilà que tu empruntes la couleur des coquelicots !… Infortuné Milhuitcent, tu te trompes de palette… ici

c'est le séjour des roses.

Et narquois, le pitre ajouta :

— Avec cela… tu n'as peut-être pas l'habitude de couvrir de baisers les Impératrices.

Le fils de M. Tercelin n'eut pas le loisir de répliquer. La porte de la salle de billard s'ouvrit, et le laquais reparut disant dans un murmure respectueux :

— Si ces messieurs veulent me suivre.

Espérat pâlit ; il se leva d'un mouvement automatique, tandis que son ami, sans rien perdre de son flegme, accueillait l'annonce du valet par un petit signe de tête plein d'aisance.

Et tous deux, l'enfant frissonnant d'émotion, le pitre imperturbable, se mirent en marche précédés par le laquais.

Processionnellement ils montèrent l'escalier. Sur le palier du premier étage, le domestique les remit à une suivante, qui leur fit traverser plusieurs pièces. En face d'une dernière porte, celle-ci les pria d'attendre un instant, puis elle entr'ouvrit et prononça quelques mots que les visiteurs n'entendirent pas. Mais une voix douce, un peu dolente, parvint à leurs oreilles :

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent… J'ai presque terminé… ; dans cinq minutes, je serai tout à eux.

La servante ouvrit le battant au large, et les jeunes gens s'arrêtèrent sur le seuil, le cœur serré par le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Joséphine était là, nonchalamment assise sur un canapé, au centre de sa chambre à coucher, de forme ovale, au plafond peint

d'azur, aux tentures vertes, aux colonnettes dorées.

Sur le front, elle portait le double bandeau d'un diadème bleu sur lequel se gonflaient de grosses perles, et sa longue tunique d'un blanc crémeux flottait autour d'elle ainsi qu'un nuage, coupée très haut, presque sous les bras, par un ruban bleu, également rehaussé de perles.

Et sur cette toilette de fête, dont le décolletage découvrait les épaules amaigries, les bras amenuisés, l'Impératrice montrait son visage pâle, aux yeux cerclés de bistre, aux joues creuses, ravagé par la lente maladie qui, quelques mois plus tard, devait conduire au tombeau celle que l'on avait si souvent nommée la coquette Joséphine. Dans l'attitude de son portrait peint par Proudhon, elle eut un doux sourire :

— Entrez, Messieurs, entrez… asseyez-vous. J'en ai encore pour un instant… je n'ai pas voulu vous laisser vous morfondre en bas. Vous excuserez ma coquetterie d'avoir voulu passer la première.

Les visiteurs s'inclinèrent. Il leur eût été impossible de prononcer une parole, tant était navrant le contraste entre la légèreté affectée des paroles et l'aspect maladif de la pauvre femme.

Ils s'assirent et immobiles regardèrent :

Plusieurs personnes entouraient l'Impératrice.

— Voyons, finissons-en, reprit cette dernière. Vous, Leroy, vous serez un amour de couturier, et vous, Garneray, le plus aimable des dessinateurs ; il me faut cette robe pour demain soir… une merveille inédite… ; pour les essayages, à n'importe quelle heure… il n'y a pas de consigne pour vous. Est-ce convenu ?

Le couturier Leroy, chez lequel Joséphine avait des notes annuelles de 450.000 francs, se campa avantageusement, et avec cette familiarité des « artistes de son espèce » pour les femmes qu'ils parent :

— Vous savez bien que, pour vous, j'ai rayé le mot impossible de mon vocabulaire. Mais c'est un tour de force.

Quant à Garneray, il se pencha vers Joséphine et murmura à mi-voix :

— Cette robe sera un poème. On verra que vous n'êtes point une Impératrice du Danube.

L'allusion à Marie-Louise, dont l'élégance était loin d'être comparable à celle de la première femme de Napoléon, fit sourire celle-ci, et amena un nuage rose à ses joues.

— Je compte sur vous, mes amis. Demain est le 1 janvier 1814 ; j'aurai beaucoup de monde à ma soirée.

— Chenilles chez une étoile, modula le couturier ; flatterie qui lui valut un regard reconnaissant de la malade.

Puis se tournant, tel un général dictant ses ordres, vers un petit homme anguleux et une femme replète, debout à deux pas :

— Fizelier, M Bonjour, je vous prends dans ma voiture pour rentrer à Paris. Chemin faisant, nous discuterons des broderies applicables à notre conception.

Les interpellés s'inclinèrent puis sortirent avec le couturier que les gazettes désignaient sous le surnom de : l'enchanteur Leroy.

Alors Joséphine fit ses commandes aux autres fournisseurs habituels de l'arsenal de sa coquetterie, rangés autour d'elle.

M Narrey, Beuvry, les sœurs Lolive, reçurent mission de lui procurer des dentelles ; Bourbon, Cassagnes et Legrand, furent conviés à un concours de chaussures, le vainqueur devant avoir créé une mode nouvelle pour faire valoir les jolis pieds de la créole devenue Impératrice.

Enfin Contant discuta à voix basse, mystérieusement, une fourniture de corsets.

L'un après l'autre, les marchands s'éloignèrent. Joséphine et les visiteurs restèrent seuls en présence. Elle considéra les jeunes gens et doucement :

— Quelles sont les choses que je puis seule faire entendre à l'Empereur ?

Espérat ne répondit pas. Son trouble s'était dissipé, remplacé pur l'étonnement. Dans ses rêves d'enfant, l'Impératrice lui apparaissait comme une divinité vêtue de pourpre et d'or, dominant, du haut d'un autel, la foule prosternée, et celle qu'il avait sous les yeux était une femme, alanguie par la souffrance, ayant, il l'avait bien vu tout à l'heure, les préoccupations futiles de son sexe. Était-ce donc là, l'ancienne compagne du titan couronné ?

— Eh bien, fit encore Joséphine ?

Alors Bobèche s'avança.

— Je désirais présenter à Votre Majesté, ce jeune homme, fils d'un vieil ami de mon père.

Elle se prit à rire :

— Jolie caution, compromettante pour lui et pour moi.

Et le pitre la considérant, un peu interloqué par cette sortie :

— La police de l'Empereur va me représenter comme pactisant avec ses ennemis.

— Ses ennemis… Le pouvez-vous croire ?

— Certainement, M. Bobèche. Le commerce se plaint en ces jours sombres. N'avez-vous pas dernièrement souligné la chose de cruelle façon sur vos tréteaux du boulevard du Temple.

— Je ne me souviens pas…

— Ma mémoire est plus fidèle, M. Bobèche. Durant la parade, vous avez dit, et la phrase cinglante a été répétée par tout Paris : On prétend que le commerce ne va pas… pure calomnie… J'avais trois chemises, j'en ai déjà vendu deux.

Le visage du comédien se contracta.

— Pardonnez à une faute, non de cœur… mais d'improvisation… On est sur les planches, la griserie des bravos vous prend… ; on veut forcer le succès… Aujourd'hui ce n'est pas le pitre c'est le citoyen, le sujet dévoué, qui vous conjure d'écouter ce jeune garçon. Il sait des choses graves.

Le sourire se figea sur les lèvres de Joséphine.

— Des choses graves… de quel ton vous affirmez cela, M. Bobèche. Moi qui pensais m'amuser.

Toute la légèreté de la folle et bonne créature passa dans ses paroles.

Mais le cœur d'Espérat ressentit comme une blessure, et oubliant l'endroit où il se trouvait, celle à qui il s'adressait, l'enfant s'écria :

— Eh ! Madame. À l'heure où l'on conspire contre l'Empereur, contre la France, les gamins comme moi, eux-mêmes, ne songent plus à jouer.

Une tache rouge se plaqua sur les joues de l'Impératrice… ; le reproche l'avait cinglée.

— Mon jeune ami, commença-t-elle d'une voix irritée…

Il l'interrompit :

— J'arrive de Saint-Dizier… mon père adoptif a décroché son fusil pour aller défendre, comme en 1792, les défilés de l'Argonne… ; et moi, moi, je serais auprès de lui, si les circonstances n'avaient voulu que je devinsse espion… C'est un espion… un espion des ennemis de l'Empereur qui est devant vous.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Milhuitcent. Sa voix chaude chassa la colère de l'Impératrice, et intéressée, comme malgré elle :

— Qu'avez-vous donc appris ?

— Les alliés vont franchir la frontière, si ce n'est déjà fait.

Elle haussa les épaules :

— Une campagne d'hiver… allons donc. Ils attendront le printemps… et sur leur route, ils trouveront Napoléon avec l'armée de 300.000 hommes qu'il aura rassemblée d'ici là.

— Ils sont en France peut-être déjà…

— Impossible.

— Ils ne veulent pas que l'Aigle puisse reposer ses ailes meurtries.

— Non encore.

— Ils veulent abattre la France dont ils ont peur. À leur suite, marche un descendant des rois, que l'on nomme déjà Louis XVIII. En avant-garde, des émigrés, des gentilshommes apportent aux comités royalistes le mot d'ordre de l'ennemi.

Elle secouait la tête :

— J'ai surpris deux d'entre eux, acheva l'enfant avec une insistance rageuse… le vicomte d'Artin, le baron de Vitrolles…

— Ce dernier… factotum de M. de Talleyrand, appuya Bobèche.

Joséphine s'était levée, une métamorphose s'était opérée en elle ; la femme avait disparu pour faire place à l'amie, dont la tendresse dévouée pour l'Empereur ne se démentit jamais.

— Vitrolles… oui, oui, il y a du Talleyrand là-dessous.

Et, avec tristesse. :

— Mais Bonaparte — elle lui avait toujours conservé ce nom — Bonaparte est trop bon, il ne sait pas punir.

Et les mains crispées l'une contre l'autre, parlant avec son exubérance habituelle, sans souci des oreilles qui l'entendaient :

— Tout le monde l'a combattu, l'a jalousé… Il a pardonné. Ses frères… Lucien sacrifiant tout à l'argent ; Joseph fait roi d'Espagne, Louis fait roi de Hollande, ont été les pires ennemis de l'Empereur. Seul Jérôme, le dissipé, Jérôme qui a condamné à la douleur sa noble femme Catherine de Wurtemberg, Jérôme, roi de Westphalie, aime et vénère Napoléon. Les sœurs de l'Empereur, Élisa, princesse Bacciochi, Pauline, princesse Borghèse, l'ont compromis par leur conduite insensée ; Caroline épouse de Murat, reine de Naples,

traite avec les alliés pour leur livrer l'Italie, après avoir spéculé sur la mort possible de celui à qui elle doit tout. Il a pardonné. Et les autres ; Bernadotte, roi de Suède par sa volonté, qui recrute dans ses États une armée destinée à envahir la France, sa patrie ; Fouché, trafiquant des secrets d'État ; Talleyrand en correspondance avec Metternich ce perfide ministre d'Autriche, Talleyrand, chargé jadis de négocier, avant qu'il fût question de Marie-Louise, le mariage de l'Empereur avec la sœur du Czar, et qui dit à ce dernier : C'est à vous, Sire, de sauver l'Europe ; vous n'y parviendrez qu'en tenant tête à Napoléon. Bonaparte a pardonné !

Elle s'arrêta. Milhuitcent courbé en un salut plein de vénération murmurait :

— Vous aussi avez pardonné, Madame.

Elle le regarda surprise, puis comprenant soudain :

— Le divorce, veux-tu dire, petit… ; mais la raison d'État l'exigeait… Et puis étais-je digne de lui. Va, il m'a pardonnée souvent… il est resté bon pour moi… pour moi que le ciel, moins clément, a frappée en m'interdisant de lui donner un héritier.

Mais soudain un remue-ménage se produisit dans le palais… ; on courait dans les couloirs, des exclamations parvenaient jusqu'à la chambre de Joséphine.

— Que se passe-t-il donc, demanda-t-elle en faisant un pas vers la porte ?

Àce moment, celle-ci s'ouvrit brusquement. Une suivante parut essoufflée et lança d'une voix haletante :

— L'Empereur… il vient d'arriver avec un officier d'ordonnance.

— Lui !

Joséphine courut aux jeunes gens, leur serra les mains :

— Partez vite… Je vais lui parler… Cette fois, le danger est trop grand ; il faut qu'il punisse.

Mais se ravisant :

— Lui parler de quoi ?… je n'ai aucun détail… tenez-vous ici près, je vous ferai appeler.

Ils se dirigeaient vers la porte.

Une voix se fit entendre au dehors qui les cloua sur place.

— L'Impératrice est dans sa chambre… merci.

Simples étaient les mots, mais l'organe étrange, caressant et métallique, fit battre le cœur d'Espérat et de son compagnon.

Indécis, ils consultèrent Joséphine du regard.

— Trop tard, murmura celle-ci, il vous rencontrerait.

Et les poussant derrière un grand paravent blanc à monture dorée, sur les panneaux duquel se détachaient des J. surmontés de la couronne et soutenus de faisceaux de licteurs à l'Aigle Impériale.

— Tant pis s'il se fâche… vous êtes de braves gens et vous l'aimez comme moi.

p01 · Ch06

Bobèche, Espérat, dans leur cachette s'entreregardèrent. Leur situation était bizarre. Les circonstances faisaient d'eux les confidents du maître de la France.

Entre les panneaux du paravent, ils distinguaient Joséphine debout en face de la porte, le front barré par une ride qui indiquait la réflexion.

Mais ils n'eurent pas le temps de se communiquer leurs pensées. Un pas rapide, nerveux, que le tapis ne réussissait pas à assourdir complètement, résonna, et la voix entendue tout à l'heure, cette voix troublante, où les inflexions de la prière et du commandement se confondaient, s'éleva de nouveau :

— Bonjour Joséphine… 31 décembre 1813. Je viens te souhaiter une année 1814 aussi bonne que toi-même. Un peu tôt peut-être, j'ai voulu devancer tout le monde.

Et avec une gravité tendre :

— Pour exprimer l'affection, l'Empereur doit aussi marcher à la tête de son peuple.

Les yeux collés aux interstices des feuilles du paravent, Espérat, et Bobèche considéraient Napoléon.

L'Empereur portait sa grande redingote grise, ouverte sur l'habit vert liséré de rouge, aux boutons ornés d'aigles gravés, sur le gilet de casimir blanc, la culotte de même étoffe disparaissant dans les hautes bottes.

De la main droite, il tenait le bicorne, ce petit chapeau légendaire, qui avait fait trembler les couronnes et forcé l'entrée des palais des rois.

Et son visage pâle souriait, et sur son front large, une mèche de cheveux noirs tombait, tel un sceau du destin marquant l'homme prédestiné.

Ah ! cette fois, Espérat n'était pas déçu. Dans son amour instinctif pour Napoléon, il l'avait rêvé impressionnant d'allure, d'apparence. Comme la réalité dépassait le songe… Tout doucement, sans bruit, l'enfant se mit à genoux derrière l'abri du paravent. Il lui semblait qu'il serait mieux ainsi pour le contempler : Lui.

Joséphine s'approcha :

— Bonjour, Bonaparte, — jamais elle n'avait pu lui donner un autre nom que celui sous lequel elle l'avait connu jadis — bonjour. Merci de tes souhaits, mais fais les meilleurs encore… que l'année 1814 soit bonne comme toi et non comme moi.

— Bon, fit l'Empereur, nous sommes tous deux, et c'est toi qui cultives le madrigal. Attends… je veux t'embrasser pour te punir… Auparavant, je me débarrasse.

Il alla vers le guéridon, y déposa un écrin et une cassette dissimulée jusque-là sous son manteau, puis gaiement.

— Dans ce coffret, il y a 300.000 francs. Tu ne sais pas refuser à ceux qui font appel à la bourse… tu dois bien avoir quelques notes en retard, cela te permettra de mettre ordre à tes affaires. Premier point terminé. Passons à l'écrin. Tu aimes toujours les perles, en voici.

Ouvrant la gaine de maroquin, il présenta à son interlocutrice un collier de perles du plus merveilleux orient que lui, l'homme simple, n'ayant besoin de rien pour lui-même, avait payé quatorze mille louis à Neubracht, le joaillier de Stuttgard.

Àla vue de cette parure, Joséphine oublia un instant la présence de Bobèche et de Milhuitcent, les graves nouvelles qu'elle s'était chargée d'annoncer. Un cri d'admiration s'échappa de ses lèvres, et elle se jeta dans les bras de Napoléon en murmurant :

— Ah ! Bonaparte ! Bonaparte ! c'est de la folie.

Lui appliqua paternellement deux baisers sur ses joues :

— Tu es contente, Beppe, c'est le principal. Ta joie va me donner une journée heureuse.

— Heureuse, répéta-t-elle brusquement, secouée par le souvenir de sa conversation avec les jeunes gens.

L'intonation douloureuse frappa l'Empereur.

— Comme tu dis cela, Beppe ? Aurais-tu l'intention de faire une scène à ton pauvre ami Bonaparte ?

— Non, balbutia-t-elle… non, mais…

— Bonaparte, continua Napoléon avec un sourire mélancolique… j'aime ce nom à l'heure trouble où l'Empereur, la France se retrouvent dans la situation que le général Bonaparte a jadis dénouée par la victoire.

Elle lui appuya les mains sur les épaules et d'une voix tremblante :

— L'invasion… n'est-ce pas… ?

— Non… les alliés vont prendre leurs quartiers d'hiver… et, au printemps… j'aurai une armée… je prépare un coup de foudre…

Il s'interrompit. Joséphine le regardait les yeux brouillés de larmes.

— Qu'as-tu, Beppe ?

Elle fit un grand effort ; et vite, comme si elle craignait de manquer de courage :

— J'ai… j'ai qu'ils ne te laisseront pas rassembler tes troupes…

— Comment ?

— Ils savent le pays désarmé… ils veulent l'abattre… et la frontière est franchie peut-être en ce moment…

Elle éclata en sanglots. L'empereur la prit dans ses bras :

— Rassure-toi, Beppe… cela n'est pas… tu fais un mauvais rêve. Mes agents me tiennent au courant… l'ennemi ne songe pas à ce que tu dis…

Elle eut un cri :

— Ah ! Bonaparte !… Bonaparte ! ils te trahissent…

— Non… la trahison atteindrait la France.

— Que leur importe.

Et comme il secouait la tête, Joséphine courut au paravent, démasqua les jeunes gens et dans un geste tragique :

— Écoute ceux-ci, venus ce matin pour m'apprendre la terrible vérité.

L'étonnement se peignit sur les traits de l'Empereur à la vue de Bobèche qui saluait respectueusement, d'Espérat toujours agenouillé, les mains tendues en un mouvement de supplication.

— Qu'est cela, murmura-t-il ?

Milhuitcent bondit sur ses pieds, se précipita vers Napoléon, lui prit la main, la couvrit de baisers éperdus, balbutiant :

— Cela, c'est un comédien, c'est un enfant dont tout le sang est à toi, qui veulent que tu vives, que tu triomphes, et qui implorent

Dieu, avec ce cri, avec cette pensée… Vive l'Empereur.

Mais abandonnant la main de Napoléon, se reculant effaré, consterné,… tel un croyant qui aurait profané l'autel :

— Pardon, sire, pardon… j'oublie que je suis un sujet devant le Maître… je parle en enfant, en fils… pardonnez, pardonnez-moi… Je vous appartiens à ce point que j'ai cru un instant que vous m'apparteniez.

Un sourire bienveillant éclaira la physionomie de l'Empereur. L'homme que les soldats adoraient, qui savait en une seconde apprécier quiconque se présentait devant lui, avait compris l'ardent dévouement contenu dans la jeune âme d'Espérat.

— L'Empereur est le père de tout bon Français, dit-il d'une voix très douce. Je n'ai rien à te pardonner, mon enfant… Qui es-tu ?

— Espérat Milhuitcent, répondit le gamin, dont le visage rayonnait…

— Et celui qui t'accompagne ?

— Bobèche.

Les sourcils de Napoléon se froncèrent légèrement :

— Bobèche, répéta-t-il… le comédien du boulevard du Temple, dont les lazzis amusent les salons royalistes…

Le blâme qui allait s'échapper de ses lèvres fut arrêté par l'artiste. S'inclinant avec aisance, celui-ci dit d'une voix grave :

— Le pitre frondeur est mort, Sire. C'est Antoine qui est devant vous, Antoine, fils d'un combattant de Valmy, qui veut, ainsi que son père le fit, défendre le pays contre l'invasion.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la sincérité du brave garçon.

— Eh bien, Antoine, reprit l'Empereur d'un ton bienveillant, approchez… Asseyez-vous là, près de moi… avec votre jeune ami… et expliquez-moi votre présence ici.

Puis avec cette bonne grâce native qui lui avait conquis tant de dévouements :

— Seulement, Antoine, quand se lèveront des jours meilleurs, ressuscitez Bobèche. Il avait bien de l'esprit, ce comédien… et son cœur français lui donnera le droit d'en avoir encore davantage.

p01 · Ch07

Il y avait à cette époque, rue Saint-Florentin, à peu près à égale distance de la place de la Concorde et de la rue Saint-Honoré, un hôtel sur lequel se fixaient tous les regards.

Les partisans de l'Empire montraient le poing à ses murailles, les royalistes les saluaient avec des mines équivoques.

C'était l'hôtel de M. de Talleyrand.

Or, ce jour-là même, dans le grand salon du rez-de-chaussée, M. de Talleyrand, — le diable boiteux comme on l'appelait dans le peuple, — recevait quelques amis, dont il avait pu dire naguère avec son cynisme spirituel :

— Ils sont chers à mon cœur… car leur dévouement ne saurait être mis en doute… Il s'applique à leurs propres intérêts.

Le duc de Dalberg, descendant des illustres Dalberg d'Allemagne, était là, se redressant pour faire valoir sa petite taille, cher-

chant à éteindre l'expression de sa physionomie, aiguisant comme malgré lui, les critiques les plus vives, les plus fines. Puis l'abbé de Pradt, naguère ambassadeur à Varsovie, où il avait laissé le souvenir d'un brouillon confit en vanité, le financier baron Louis, hostile à tout ce qui touchait Napoléon.

Assis à l'écart, le baron de Vitrolles et le vicomte d'Artin écoutaient, indifférents en apparence à ce qui se disait autour d'eux.

— Oui, clamait l'abbé de Pradt, le moment est venu d'agir contre l'ogre de Corse. M. de Rochechouart, aide de camp de l'Empereur de Russie, d'Alexandre le libérateur, a fait tenir une lettre à la noblesse de Paris. Venus des confins de la Moscovie, écrit-il, nous avons refoulé Napoléon en France. À vous de l'en chasser maintenant et de rouvrir au Roi son palais.

— Qui prouve, plaisanta le duc de Dalberg, que la rhétorique ne conduit pas toujours à la philosophie.

Mais l'abbé continuait :

— Aimée de Coigny, MM. de Vauvineux, Thibaut de Montmorency, Gustave d'Autefort sont prêts à tout tenter. Autour d'eux se groupent MM. du Theil, de Crisnoy, de Choiseul, de la Ferté-Menu, de Fitz-James, Adolphe de Las Cases, Florian de Kergolay, d'Adhémar, le vicomte de Chateaubriant, Dubois de Lamotte, de Mâlartie, de Béthisy, de Pimodan, de Mazaucourt. Qu'en pensez-vous, mon cher prince ?

Talleyrand, prince de Bénévent, ainsi mis en cause, quitta l'attitude nonchalante qu'il avait adoptée depuis le début de l'entretien.

— Je pense, fit-il, que voilà de beaux noms, de nobles têtes pour l'échafaud, si la police impériale vous entendait.

M. de Pradt devint fort pâle :

— Est-ce que vous craindriez les espions… dans cet hôtel, demanda-t-il en baissant la voix ?

— Pour moi, non. Je laisse conspirer mes hôtes, en amphytrion courtois, mais je ne conspire pas moi-même.

— Alors vous n'approuvez pas mes paroles ?

Le prince se leva, et avec un salut onctueux que semblait railler le sourire narquois crispant ses lèvres :

— Désapprouver un ami en visite serait discourtois, et vous m'avez proclamé vous-même, mon cher abbé, l'homme le plus poli de France.

L'abbé se dressa sur ses pieds d'un ton agressif, il demanda :

— Rapporterai-je cette réponse à ceux que j'ai nommés ?

— Ne rapportez rien, mon bouillant ami, un refus de répondre n'est point une réponse.

— Le roi compte en ce moment ses fidèles, doit-il vous porter parmi eux ?

Avec une révérence de roué, le rusé diplomate répliqua :

— Le roi tient son pouvoir de Dieu seul, du moins vous le prétendez, l'abbé ?

— Certes !

— Il fait donc ce qu'il veut. Pourquoi me permettrais-je, moi, simple mortel, de lui dicter sa conduite ?

— Eh, s'écria impétueusement le baron Louis, les libéraux du Sénat, les républicains du peuple m'ont chargé de vous pressentir, doivent-ils voir en vous un ami ou un ennemi ?

Exagérant encore son urbanité :

— Baron, dit Talleyrand, le peuple s'intitule roi depuis la chute de Louis XVI. Je ne puis lui parler que comme à un souverain. Ayant la toute-puissance, je lui suppose la toute perspicacité, et je me tais.

— Ah ! fit doucement Dalberg, représentant du Tugendbund européen, je n'interrogerai même pas le prince de Bénévent, je vais me retirer avec ces Messieurs.

L'abbé de Pradt et le baron Louis se disposaient en effet à prendre congé.

Talleyrand retint le duc.

— Un instant, mon bon Dalberg, j'ai un petit service personnel à vous demander. En faveur du motif, vous consentirez bien à retarder votre départ.

Et l'obligeant à se rasseoir :

— Cinq minutes à peine. L'exposé d'un petit ennui où je me trouve..., je serai ménager de vos instants.

Puis accompagnant les autres jusqu'à la porte, l'astucieux diplomate, tout en claudicant, réussit, par une manœuvre habile, à séparer l'abbé du baron Louis et à lui glisser à l'oreille :

— Le roi sait que je travaille pour lui, mais je ne pouvais l'avouer devant le délégué des sans-culottes.

Et de Pradt sortant avec un éclair de triomphe dans les yeux, Talleyrand susurra de manière à être entendu de Louis seul :

— Laissons les royalistes coopérer au triomphe de la République, sans les décourager par des aveux inutiles en public.

La face loyale du baron s'illumina, et après une vigoureuse poignée de mains, le financier suivit le laquais, appelé par un coup de sonnette, qui allait le reconduire ainsi que l'abbé jusqu'à la grille.

Un instant le prince de Bénévent demeura tourné vers la porte refermée, le visage crispé par un rire silencieux, puis il alla vers la cheminée, tira par deux fois le cordon de sonnette terminé par une figurine de bronze représentant les traits de Napoléon.

Dalberg, d'Artin, de Vitrolles, le regardaient faire. Les deux premiers semblaient ne pas comprendre l'attitude du diplomate. Seul le gentilhomme dauphinois — de Vitrolles était originaire des environs de Grenoble — observait ses mouvements avec un hochement de tête approbateur. Un instant même, il se pencha vers le vicomte d'Artin et murmura :

— Attention, le renard juge le moment venu de hurler avec les loups.

Àce moment la porte s'ouvrit, et un laquais à la livrée du prince parut.

— Un beau garçon, remarqua Dalberg, un physique à se pousser dans le monde.

Mais à sa profonde stupéfaction, le duc vit Talleyrand prendre la main du domestique, conduire celui-ci vers les gentilshommes, il l'entendit expliquer lentement :

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter M. le chevalier de Roysset.

Et une triple exclamation trahissant la stupéfaction de ses interlocuteurs, le prince poursuivit.

— M. de Roysset a consenti à revêtir la livrée, à faire bonne garde dans la pièce voisine, afin que vous soyez assurés qu'aucun indiscret n'ouïra les paroles qui vont être prononcées.

Tous tendirent la main au jeune homme, le plus habile des agents royalistes, car jusqu'à cette heure, son nom n'avait pas appelé l'attention.

— Messieurs, fit celui-ci, je me sens honoré au delà de mon mérite par cette présentation, mais je dois l'abréger afin que vous écoutiez au plus tôt ce qu'a décidé notre chef.

Il s'inclina devant Talleyrand, et regardant d'Artin avec une insistance étrange.

— Tout pour le roi, continua-t-il avec énergie, tout… même la vie, même l'honneur.

Dans ses yeux passa rapide l'exaltation mystique qui auréola le front de quelques chouans, de quelques dévoués, noyés parmi les rebelles mûs surtout par l'intérêt, mais ce fut un éclair, il reprit, son calme, redit doucement sur le ton de la prière :

— Tout pour le roi.

Et pivotant sur ses talons, il marcha vers la porte en ajoutant :

— Je vais à mon poste ; causez en toute sécurité, Messieurs.

Le battant retomba sur lui. Talleyrand et ses hôtes étaient seuls.

— Ah çà ! que signifie cette cérémonie, s'écrièrent d'une voix les hôtes du prince de Bénévent ?

Celui-ci les calma d'un geste :

— Vous allez le savoir, Messieurs. Les bavards sont partis. Notre factionnaire est un homme sûr et vous êtes des gens discrets.

Ce disant, Talleyrand s'assit, puis avec une inclination de tête à l'adresse de Dalberg :

— M. le Duc, veuillez-nous dire ce que le Tugendbund vous a chargé de nous communiquer.

Le courtisan de tous les régimes s'était métamorphosé en quelques secondes. Plus de sourires, plus de ronds de bras, plus de clignotements de paupières. Toute sa personne avait pris un air de gravité, ses yeux regardaient bien en face, il y avait en lui une autorité, une volonté irrésistibles.

Pourquoi cet homme supérieurement doué usa-t-il de ses étonnantes facultés pour écraser la France et non pour la relever ?

Question sans réponse. Sans doute, ainsi que beaucoup d'autres de moindre valeur, fut-il offusqué par le génie de Napoléon, ce pauvre grand homme dont la destinée fut d'être trahi par quiconque l'approchait.

Car il faut écarter pour Talleyrand l'idée de l'ambition personnelle. Jamais dans sa carrière, il ne rencontra d'avantages équivalents à ceux que lui offrait l'Empire. Peut-être était-il de ceux qui, regardant l'histoire de haut, avaient compris que, Napoléon, héritier de la Révolution, Napoléon aux mains de qui le destin avait remis le drapeau tricolore, emblème de liberté, devait succomber

sous les coups des souverains menacés par l'Idée Républicaine dans leurs plus chères prérogatives ?

Quoi qu'il en soit, il fut bien réellement le chef de l'immense conspiration à laquelle succomba l'Empereur.

Cependant Dalberg parlait. Dans le silence il disait :

— Parmi les monarques alliés, il en est un qui hésite à jeter à terre le tyran Napoléon.

— François d'Autriche, souligna de Vitrolles.

— Lui-même. Napoléon est son gendre… Le renverser, c'est détrôner Marie-Louise… Sa défection serait un désastre pour la coalition ! Et pourquoi hésite-t-il surtout ? parce que M. de Metternich, son ministre, son conseiller, son cerveau, est hésitant lui-même. Metternich a été ambassadeur à Paris, il s'est trouvé en contact avec Napoléon ; il a pour lui une admiration…

— Oh fi ! pas de ces mots-là, mon cher duc, interrompit encore le gentilhomme dauphinois.

— Pas de discussions futiles, riposta un peu sèchement M. de Talleyrand. Laissez Dalberg s'exprimer comme bon lui semble. On ne nous écoute pas, que diable, et entre nous, il convient d'appeler les choses par leur nom.

De Vitrolles courba la tête sous la réprimande et le duc poursuivit :

— Pour décider le ministre autrichien, il faudrait lui mettre sous les yeux certaines lettres écrites jadis par Joséphine à sa fille, la reine Hortense, épouse de Louis, souverain de Hollande, lettres où M. de Metternich est jugé un peu vertement, en propos attribués à l'Empereur.

Tous avaient tressailli :

— Ces lettres, ces lettres, où sont-elles ?

— Où, je l'ignore, celui qui les détient ne l'a avoué à personne.

— Mais celui-là, quel est-il ?

— Le jeune Enrik Bilmsen, fils d'un banquier de Francfort, qui est secrétaire intime de Metternich, tout comme le comte Pozzo di Borgho l'est d'Alexandre de Russie.

— Mais alors, rien de plus simple… il fait partie du Tugendbund ?

— Depuis trois ans.

— Eh bien que le Tugendbund ordonne.

— Il a ordonné.

— Et… ?

— Enrik Bilmsen a refusé d'obéir.

D'Artin et de Vitrolles laissèrent échapper une exclamation indignée. Le prince de Bénévent seul ne sourcilla pas. Probablement il savait déjà ces choses.

— Mais ce Bilmsen, que le ciel confonde, gronda le Dauphinois, est un misérable.

— Un faquin, continua d'Artin.

— Qu'il faut contraindre.

— Absolument.

Talleyrand se frotta doucement les mains l'une contre l'autre. On eût dit qu'il était ravi de la tournure de l'entretien. Il adressa un regard expressif au duc de Dalberg, et ce dernier, comme se conformant à un commandement, reprit :

— Enrik Bilmsen est en effet un homme surprenant. Il raisonne son insubordination.

D'Artin haussa les épaules :

— Raisonner cela !

— Parfaitement, vicomte. À telle enseigne que je suis ici tout simplement pour vous faire connaître les arguments de cet aimable garçon.

— À moi… balbutia le jeune gentilhomme au comble de la stupéfaction ?

— À vous-même, à vous, fils aîné de M. le comte de Rochegaule, présentement en résidence en son castel, sis près de Saint-Dizier, où il ratiocine sur les malheurs du temps avec mademoiselle votre sœur, M Lucile de Rochegaule.

— À moi, répéta le vicomte en se passant la main sur le front, à moi… pourquoi à moi ?

— Parce qu'il dépend de vous qu'Enrik Bilmsen agisse.

— Vous plaisantez, je pense.

— Point, et vous l'allez bien voir.

Il y avait une nuance d'émotion dans la voix du duc, le vicomte en fut frappé.

— Vous semblez me plaindre, Dalberg, qu'attendez-vous donc de moi ?

Lentement le duc se leva, vint se planter devant son interlocuteur, et les yeux dans les yeux, avec une âpreté soudaine :

— Enrik Bilmsen est amoureux.

— Vraiment ?

— Ce roturier a levé les yeux vers une noble demoiselle.

— Que m'importe cela ?

— Celle qu'il veut pour femme… qu'il veut, vous entendez… est M Lucile de Rochegaule.

D'Artin se dressa tout d'une pièce et d'un accent irrité :

— Ma sœur… à ce manieur d'argent de Francfort…

— Louis XVIII l'anoblira.

— Est-ce qu'on anoblit ces gens-là… Le badigeonnage nobiliaire ridiculise ces rustres sans les élever.

— Le roi répandra ses bienfaits sur la famille de Rochegaule qui aura tout sacrifié pour son service. Il est des mésalliances dont on peut s'enorgueillir.

— Ah ! fit d'Artin dont la colère tomba soudain… le roi approuve… ?

— Oui.

Il y eut un silence, le vicomte semblait réfléchir :

Brusquement il secoua la tête :

— Cela n'est pas possible.

— Vous refusez, vous… ?

— Ma volonté ne peut rien contre celle de ma sœur.

— Comment ?

— C'est une vraie Rochegaule, elle. Tout d'une pièce. Elle a donné son cœur et rien ne la décidera à le reprendre.

Le duc hocha le chef d'un air satisfait.

— Vous la connaissez bien. C'est là exactement ce qu'elle a répondu.

— Vous l'avez consultée ?

— Un ami s'est chargé de ce soin.

— Quel ami ?

— M. de Vitrolles.

D'un mouvement violent d'Artin se tourna vers le baron.

— Vous… quand… ?

Mais étendant les mains :

— Je comprends… cette course mystérieuse pendant laquelle vous m'avez laissé seul à Saint-Dizier. Vous avez vu Lucile… ?

— M de Rochegaule, rectifia de Vitrolles, m'a fait l'honneur de m'entendre. Elle m'a répondu en propres termes : « Le roi a pour soldats, les étrangers ; ses sujets sont les Russes, les Prussiens, les Autrichiens et non les Français. Ses fantaisies ne nous intéressent pas de ce côté du Rhin.

— La malheureuse, soupira d'Artin… elle ruine sa famille.

Dalberg et le prince de Talleyrand échangèrent un coup d'œil. De Vitrolles toisa le vicomte avec quelque dédain et d'une voix plus forte :

— M de Rochegaule est une noble fille, et si je n'étais moi-même au roi, corps et âme, je sortirais à l'instant d'une conspiration qui exige le sacrifice d'une jeune fille. Elle m'a dit, loyalement, sans détours : Après le désastre de Russie, quand nos troupes décimées rentraient en désordre, en haillons, un lieutenant tomba sur la route, près de l'entrée de notre demeure.

Le typhus, ce terrible mal qui s'était fait l'allié de l'étranger, l'étreignait. Il serait mort là, abandonné au revers du chemin, si mon père n'avait eu pitié.

C'est un Français, dit-il, l'amour du roi n'exclut pas celui de la France. Que la maison s'ouvre devant cet officier de l'usurpateur.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura le comte… ma sœur m'a écrit cela à Dresde, où j'étais alors.

— Et, poursuivit de Vitrolles, l'officier fut soigné, guéri. Mais, la destinée a de ces ironies, la blanche fille des preux, élevée dans la tendresse des lis royaux, avait laissé son âme s'envoler vers ce défenseur des aigles impériales… ; le drapeau aux trois couleurs ne lui faisait plus horreur, et elle priait pour tous ceux qui dormaient dans les steppes moscovites, qu'ils fussent champions du roi où soldats de l'Empereur.

— Hélas ! grommela le vicomte que, décidément, la promesse des faveurs de Louis XVIII avait rallié à l'idée d'avoir Enrik Bilmsen pour beau-frère.

— Tendresse sans espérance, acheva tristement le baron, car votre père, d'Artin, fervent royaliste, ne consentira jamais à une union qu'il considérerait comme une injure.

— Jamais, répéta le gentilhomme, jamais.

Puis avec une brusquerie anxieuse :

— Alors, que voulez-vous de moi ?

Ce fut Talleyrand qui répondit :

— Je vais vous l'apprendre, d'Artin.

Le prince ouvrit la bouche, mais avant qu'il eût prononcé une parole, la porte tourna sans bruit sur ses gonds, et le chevalier de Roysset se montra sur le seuil.

— Excellence, fit-il doucement.

— Qu'est-ce, chevalier ?

— Un aide de camp de Napoléon.

— Que veut-il ?

— Vous ramener aux Tuileries… Le tyran désire vous entretenir.

Talleyrand eut un geste d'impatience.

— Je dois me rendre à l'invitation du maître, dit-il ironiquement.

Attendez-moi, mes amis… Vous, Dalberg, faites part à d'Artin de ce que le roi espère de son dévouement.

Et se tournant vers M. de Roysset :

— Quel est l'officier qui m'est envoyé… le connaissez-vous ?

— Oui, Excellence c'est le capitaine Marc Vidal.

— Lui… s'exclamèrent les assistants ?

Le prince de Bénévent eut un ricanement :

— Ma foi, c'est au mieux. Ce gaillard là ne me fatiguera pas de sa conversation durant la route, car les oreilles vont lui tinter.

Dalberg, de Vitrolles, d'Artin lui-même se prirent à rire.

— Allons, mon cher duc, parlez de ce jeune capitaine à notre ami d'Artin. Surtout ne le ménagez pas, ce petit officier de l'Ogre de Corse qui s'est introduit comme un voleur, dans le cœur de M de Rochegaule.

Il pirouetta sur le talon de sa jambe la plus longue, et boitillant :

— À tout à l'heure… Je me laisse guider par le capitaine Marc Vidal.

Quelques minutes plus tard, le prince de Bénévent, rejoignait au salon d'attente l'officier rencontré la veille par Espérat Milhuitcent.

— Vous le voyez, Monsieur, dit-il, je me suis empressé. Si ma toilette est un peu négligée, c'est que j'ai pensé qu'avant toute chose, il fallait éviter de faire attendre Sa Majesté l'Empereur.

Nul n'eût reconnu dans le courtisan, l'homme que l'appel de Napoléon venait de surprendre en pleine conspiration.

Devant la grille, une voiture stationnait. Les deux hommes y prirent place, et le véhicule, enlevé par deux chevaux impatients, se mit à rouler à une vive allure.

Ni l'un ni l'autre n'avaient pris garde à un gamin tapi sous la porte d'une maison voisine. Le capitaine l'eût certainement recon-

nu, car ce jeune garçon n'était autre qu'Espérat Milhuitcent.

De retour de la Malmaison avec Bobèche, l'enfant, mû par un secret instinct avait laissé son compagnon s'occuper de ses affaires, et se faisant indiquer l'hôtel de Talleyrand, il était venu se poster dans la rue Saint-Florentin.

Quel était son but ? Il n'eût su l'expliquer. Il obéissait à un sentiment obscur, averti par cette double vue des dévoués, que là s'élaborait le danger inconnu qui menaçait l'Empereur.

Une heure durant, la demeure du prince de Bénévent était restée close, muette.

Transi par le froid, Espérat commençait à s'engourdir, quand une voiture, arrivant de la place de la Concorde, avait fait halte devant l'hôtel.

Milhuitcent l'avait reconnue. C'était celle qui, le matin même avait amené Napoléon à la retraite de l'impératrice Joséphine.

Un homme en était descendu, et l'enfant avait eu peine à retenir un cri… Cet homme c'était Marc Vidal.

Dans un éblouissement sonnèrent aux oreilles d'Espérat les paroles prononcées la veille par le capitaine :

— On ne pénètre pas comme cela auprès de l'Empereur.

Et le personnage, qui avait dit cela, descendait d'une voiture de Napoléon, il pénétrait chez M. de Talleyrand.

Le petit se prit la tête à deux mains. Un soupçon passa dans son cerveau :

— Est-ce que l'officier était un traître… ? Et s'il ne l'était pas, pourquoi n'avoir pas facilité l'accès des Tuileries, dont il paraissait

un familier, au pauvre gamin accouru de Stainville pour crier à l'Empereur : Gardez-vous, l'ennemi marche en avant, les royalistes sèment la guerre civile… Pourquoi ? Oui, pourquoi ?

Les minutes s'écoulent en interrogations fiévreuses :

— Si Bobèche n'avait eu l'idée d'entraîner son jeune ami à la Malmaison, si Joséphine n'avait daigné les recevoir, Lui, Napoléon… ignorerait encore le péril.

Mais la pensée libératrice avait germé dans l'esprit du comédien… l'Empereur savait maintenant. Dieu était donc avec lui, avec la France ! Il fallait aider la volonté du Tout-Puissant, pourchasser les fourbes, démasquer les traîtres, tous les traîtres.

Tout à coup, un voile s'étendit sur les yeux d'Espérat.

La grille de l'hôtel de Talleyrand s'était rouverte. Le prince de Bénévent sortait, suivi par le capitaine Vidal.

Tous deux disparaissaient dans la voiture.

— Ah ! s'écria l'enfant… Je veux savoir, je le veux.

Et bondissant en avant, il s'accrocha à l'arrière du véhicule, au moment même où il s'ébranlait, et se laissa emporter vers la destination inconnue de l'équipage impérial.

p01 · Ch08

— Emmenez le petit, Lisch', son père l'énerve vraiment trop…, il sera malade.

— Non, non, Maria-Luisa.

Lisch', une plantureuse viennoise, à la peau blanche, aux cheveux d'or, rit bruyamment :

— Madame, faut-il désobéir à S. M. l'Empereur ?

— Sans doute, sans doute. Il n'est pas raisonnable. C'est la santé de l'enfant.

Après avoir déjeuné à la Malmaison, Napoléon était rentré à Paris. À peine de retour aux Tuileries, il déléguait à Marc Vidal le soin d'aller chercher M. de Talleyrand, et pour préluder de façon souriante à l'entretien qu'il voulait avoir avec le diplomate, il montait aux appartements de sa femme, Marie-Louise d'Autriche.

Il avait trouvé la jeune Impératrice, jouant avec son fils, le petit roi de Rome, pauvre être qui portait déjà sur son visage poupin, l'empreinte de la fatalité dont sa vie devait être assombrie. Le front, le menton des Bonaparte s'accusaient chez lui, non pas tempérés, mais combattus par le regard vacillant, les boucles blondes de la maison d'Autriche.

On lui essayait un petit uniforme de grenadier, et Marie-Louise, aidée de Lisch', fille de chambre du jeune héritier du trône, riait de son rire perlé, monotone, de femme insignifiante et futile qu'était la compagne de l'Empereur.

Grande, déjà épaissie, le front étroit, le nez mignon, elle avait la lèvre inférieure qui avançait légèrement ; gentille malgré ces imperfections, elle donnait l'impression d'un esprit vain, quelque peu égoïste,... et aussi capable de rouerie intime, de la basse diplomatie du ménage.

En ce temps où il était de mode de chercher dans les visages humains une vague ressemblance avec tel ou tel animal, et d'appliquer à cet examen, les règles d'une phrénologie rudimentaire, on mur-

murait tout bas que l'Autrichienne tenait aux oiseaux par le crâne, aux félins par les traits.

Oiselle et chatte… hélas ! les frondeurs avaient la plaisanterie plus cruelle qu'ils ne le pensaient eux-mêmes. Cherchant une raillerie, ils avaient rencontré la vérité.

Marie-Louise accueillit son impérial époux par ces mots :

— Ah ! vous voilà. Vous avez senti que nous jouions au soldat, et en grand batailleur que vous êtes, vous vous dépêchez d'accourir.

Le roi de Rome, né le 20 mars 1811, allait avoir bientôt trois ans. Il s'arrêta dans ses ébats, regarda l'Empereur.

— François, appela doucement celui-ci.

Le mignon grenadier ne bougea pas.

— Charles, Joseph, fit encore l'Empereur.

Même immobilité.

— Napoléon s'écria enfin l'Impérial visiteur d'une voix forte. Alors le bambin, comme secoué d'un frisson, s'élança vers lui en criant :

— Papa Poléon ! Papa Poléon.

Et tandis que l'empereur l'enlevait dans ses bras, le couvrait de baisers pressés, le petit parlait, bredouillant :

— Moi veux pas être François, Joseph, Charles… Moi, Poléon, comme toi… moi soldat… moi à l'armée de la guerre.

Les baisers redoublaient :

— C'est cela, railla nonchalamment Marie-Louise. Encouragez-le à devenir un grand tueur d'hommes.

Il la regarda sans répondre, blessé une fois de plus par cette femme qui, sans méchanceté aucune, prononçait sans cesse des paroles cruelles.

Un léger mouvement des épaules trahit seul sa pensée et enlevant son fils à bout de bras, il le fit sauter en l'air à plusieurs reprises, à la grande joie du roi de Rome qui riait aux éclats.

— Maintenant, vous allez le chiffonner, s'écria Marie-Louise.

Et grondeuse, elle avait donné à la Viennoise Lisch' l'ordre d'emmener l'enfant.

Mais Napoléon serrait le petit sur son cœur.

— Non, non, laissez-le-moi un moment encore. Avant peu, vous l'aurez tout à vous, Marie-Louise. De sombres nouvelles me sont arrivées ce matin…

— Chez M Joséphine, interrompit-elle en pinçant les lèvres.

Ah ! c'était là l'objet de querelles fréquentes. La jeune Autrichienne ne comprenait pas que l'Empereur fut resté l'ami de la femme détrônée.

— Oui, chez Joséphine, articula nettement Napoléon, chez Joséphine que je ne pourrai voir demain et que j'ai saluée après avoir rempli le même devoir auprès de M Lætitia, ma mère.

— Oh ! minauda-t-elle, je ne suis point jalouse.

— Vous auriez tort de l'être, Marie-Louise. Cette amie dévouée, que vous accusez sans cesse, s'occupait à défendre notre trône menacé par l'Europe.

— Encore des histoires politiques.

— Il le faut bien quand les armées de votre père sont prêtes à envahir le territoire français.

— Eh bien, faites la paix.

— La paix. Vous ne comprenez donc pas ce qu'ils veulent. Enlever à la France la frontière du Rhin, la Belgique, l'Alsace, les provinces rhénanes.

Elle secoua la tête avec insouciance :

— Bah ! il en resterait encore assez pour vivre heureux.

Une pâleur envahit le visage de l'Empereur et d'une voix douloureuse :

— Marie-Louise, Marie-Louise, souvenez-vous donc que vous êtes impératrice des Français.

Impressionnée par l'accent profond dont ces paroles avaient été prononcées, la frivole créature demeura muette.

Lui, remit l'enfant à Lisch'.

— Emmenez-le, Lisch'…

Et souriant au roi de Rome qui se débattait :

— Sois sage… Poléon va travailler pour que tu règnes plus tard.

Puis il sortit brusquement, et pensif, il gagna son cabinet, où si souvent il avait préparé ces campagnes éblouissantes qui avaient stupéfié l'Europe.

Sur ses traits, il y avait une fatigue, une tristesse.

— Elle n'est point mauvaise, la folle Marie-Louise, mais quelle tête légère, quel raisonnement d'enfant.

Ce fut tout. Il demeura là, le front penché, songeant peut-être à l'avenir, peut-être à cette femme blonde qu'il venait de quitter et qui jamais ne comprendrait les hauts devoirs incombant à l'épouse d'un Napoléon.

Un grattement léger le tira de ses réflexions.

— C'est un familier, murmura-t-il.

Ainsi s'annonçait en effet l'officier, chargé de l'administration du palais.

— Entre, entre, mon vieux camarade, fit l'Empereur à haute voix.

La porte s'entre-bailla seulement. Une tête rude se glissa par l'ouverture :

— Talleyrand est là.

Napoléon secoua sa tête volontaire et lentement :

— Introduis-le.

L'homme disparut, puis la porte se rouvrit et le prince de Bénévent se montra sur le seuil, empressé, souriant :

— Sire, je me rends à votre appel. Telle fut ma hâte que j'ai conservé mon costume d'intérieur. Vous pardonnerez, j'espère, cette faute de tenue en faveur de l'intention.

— Les fautes de tenue sont moins graves que d'autres auxquelles j'ai été clément. Prenez place, là en face de moi, et écoutez attentivement.

Le diplomate obéit et s'installa dans un fauteuil à deux pas de son souverain.

— M. de Taillerand, — ainsi prononçait l'Empereur, par taquinerie prétendent les uns, par un reste d'accent corse disent des autres.

— M. de Taillerand, commença Napoléon ; les armées alliées vont m'obliger à une campagne d'hiver.

— Ah ! s'exclama le prince avec une surprise parfaitement jouée.

— Oui, contrairement à toute prévision, la mauvaise saison ne les arrête pas. À cette heure, ils se préparent à l'invasion, j'ai donné ordre à mes généraux de se replier vers Langres. Sous peu de jours, j'irai moi-même prendre le commandement des troupes de France… Vous me suivez n'est-ce pas ?

— Oh ! Sire, toute mon attention est concentrée sur ce que vous me faites l'honneur de me dire.

Cette fois, Talleyrand ne mentait pas. Il écoutait avec une sourde inquiétude, se demandant où l'Empereur voulait en venir.

— La lutte sera chaude, reprit celui-ci, car les forces dont j'aurais pu disposer au printemps sont loin d'être rassemblées. Je dois permettre l'invasion, n'étant pas assez fort pour la prévenir.

Comme un éclair, une lueur joyeuse passa dans les yeux du prince de Bénévent à l'énoncé de cet aveu.

Mais il se contraignit et d'un ton pénétré :

— Votre Majesté est-elle certaine de la situation qu'elle expose ?

L'Empereur abaissa la tête à plusieurs reprises :

— Oui, elle ne m'inquiète pas d'ailleurs. Les alliés seront vaincus dans les plaines de France, voilà tout. Ce que je redoute, c'est que les partis domptés ne profitent de mes embarras pour relever la tête, pour conspirer.

Du coup, Talleyrand ressentit un léger froid entre les épaules ; ses paupières clignotèrent. Pourtant sa voix ne trahit pas son émotion lorsqu'il demanda :

— Pensez-vous vraiment que les royalistes ?…

Napoléon frappa dans ses mains.

— Je ne les avais pas nommés, M. de Taillerand. Je pensais bien qu'un homme aussi habile devait être informé mieux que moi-même.

Se mordant les lèvres, le diplomate tenta de réparer son étourderie.

— Il est facile de paraître au courant, Sire. En dehors des partisans du roi, je ne vois personne en état de vous inquiéter…

Son impérial interlocuteur l'interrompit.

— Tout est facile, M. de Taillerand, vous avez raison ; tout est possible aussi, l'erreur même sur les faits qui se déroulent sous nos yeux. C'est de cela seulement que je souhaite vous convaincre. Avez-vous étudié l'histoire de l'Europe depuis le milieu du dix-huitième siècle, M. de Taillerand ?

Àcette question qui semblait étrangère au sujet de l'entretien, le diplomate ne trouva pas de réponse.

Un instant l'Empereur attendit, puis doucement :

— Non, n'est-ce pas ? Je ne vous adresse aucun reproche. Pour se livrer à ce travail, il fallait être l'homme choisi par le sort pour être le triomphateur ou la victime expiatoire.

— Cet homme, sire…

— C'est moi, M. de Taillerand. Je me suis donc, prenant sur mes nuits déjà si courtes, plongé dans l'histoire et je veux vous résumer ce que j'y ai vu.

Napoléon se leva, se promena un instant à travers le cabinet, puis revenant auprès du prince de Bénévent, il s'accouda sur le dossier du fauteuil de ce dernier.

— Au milieu du règne de Louis XV, a commencé la révolution, c'est-à-dire l'éveil de l'idée de liberté. Des gazetiers, des philosophes, par des romans, libelles, pamphlets, sapent l'autorité royale, les privilèges des classes riches, exaltent les droits des déshérités. Ironie et sentiment mêlés se glissent dans les esprits, émeuvent les cœurs. Les étrangers regardent, sans le comprendre, ce mouvement qu'ils considèrent comme purement intellectuel, et ils l'encouragent, car dans leur égoïsme, ils pensent que la France divisée, en proie aux discussions philosophiques, sera une voisine peu à craindre. L'Angleterre fournit de l'or ; la Hollande, l'Allemagne mettent leurs imprimeries au service des pamphlétaires. Le pays est inondé d'écrits qui stigmatisent les fautes des grands, éveillent les espérances des humbles. Le jour où commença cette campagne, Louis XVI, pas né encore, était virtuellement décapité ; moi, embryon perdu dans les limbes, j'avais ma tâche tracée, car la révolution avec toutes ses conséquences débutait.

— Oh ! sire, protesta le prince surpris par cette affirmation, audacieuse de prime abord, vraie en y réfléchissant.

— Cela est ainsi, reprit Napoléon avec force. Dès ce moment aussi, l'Europe avait déclaré à la France, la guerre qui continue à cette heure.

Sur les traits du souverain s'épandit comme un rayonnement. Ce fils géant de la minuscule Corse était bien réellement inspiré. Il expliquait, avec cette lucidité dont sa vie offre tant de preuves, la genèse de cette liberté bénie dont la France était, et devait être si longtemps la martyre admirable.

— Le temps passe, reprit-il d'un accent vibrant, les esprits se montent ; la noblesse, la royauté aveugles, n'ont pour les idées nouvelles que mépris d'abord, que colère ensuite. Un frisson d'angoisse secoue l'Europe, c'est la prise de la Bastille qui vient de dénoncer au monde une force, une volonté, ignorées jusqu'à ce jour… le peuple !

— Si les républicains pouvaient, entendre Votre Majesté, murmura le courtisan.

Mais l'Empereur coupa la phrase flatteuse et avec énergie :

— Il n'y a pas de républicains, il n'y a pas de république, ce sont là des mots conventionnels n'ayant point de sens propre… Il y a une idée, une religion nouvelle jaillie du sein des masses, la Liberté.

— La Liberté ?

— Oui, elle qui secoue la nation tout entière, qui la fait se lever avec des cris d'allégresse, qui la pousse au sacrifice. Les Français ne sont plus des hommes comme les autres, ils sont des apôtres, comme les premiers chrétiens dans la Rome des Césars. S'émanciper, ne leur suffit plus ; ils veulent convertir l'humanité.

Lentement Napoléon passa la main sur son front brûlant, et en phrases brèves, hachées :

— Les années marchent. Les yeux des monarques sont dessillés. Ils sentent qu'un ennemi formidable se dresse en face de leurs trônes. Marie-Antoinette est en correspondance avec eux, entraînant son bonhomme d'époux… Une vaste conspiration s'organise… Mort à Jésus, disait-on naguère… ! Mort à la Liberté et à la France qui la personnifie, dit-on alors ! Les événements se précipitent. La fuite de Varennes, la mort du roi. L'Europe jette le masque ; 1792 c'est la première coalition des rois contre nous. Et l'or anglais coule incessamment en France. Il paie les hordes de chouans, il paie la lie de la population qui égorge. Les échafauds, les septembriseurs, inondent de sang les rues des cités, tandis que les armées versent le leur sur les frontières. Le mot d'ordre, parti des palais royaux, est : noyer la liberté dans le sang.

Et avec une tristesse poignante :

— On réussit ainsi à obscurcir l'idée. Un immense malentendu s'opère. Des mots, toujours des mots : Girondins, Montagnards, Feuillants, Cordeliers font fortune, éclipsant le nom de la Liberté divine. Les divisions, alimentées par les millions étrangers, amènent le désordre. La France est acculée à la banqueroute, ses armées ont fondu sous la mitraille du monde ; c'est l'agonie, c'est la fin, c'est l'effondrement de la foi nouvelle.

Talleyrand regardait, troublé par cette évocation du passé.

Napoléon abaissa ses yeux sur lui.

Des éclairs pétillaient dans ses pupilles sombres. Ce n'était plus l'Empereur qui parlait, c'était le grand prêtre d'un culte terrible et mystérieux :

— Non, tout n'est pas fini, s'écria-t-il d'une voix éclatante… Je suis là, moi, tenu en réserve par la destinée, pour rétablir l'ordre,

pour porter le drapeau tricolore, l'insigne de Liberté, à travers l'Europe ; moi, le soldat de la Révolution. J'ai en moi l'orgueil de l'homme destiné à ce dangereux honneur, j'ai l'inspiration qui force la victoire, j'ai l'amour profond de la France… Dans les jours les plus prospères, je n'ai jamais été, je n'ai jamais pensé être autre chose que le général de la Liberté.

Mais avec une colère soudaine :

— Pourtant on m'accuse. Je suis un ambitieux… J'aime la guerre pour la guerre, je me repais de massacres… Ah ! Monsieur de Taillerand, vous qui m'avez suivi de près, vous qui fûtes mon ministre, mon ambassadeur, vous savez bien que cela n'est pas. Vous savez bien que tous, en Europe, poursuivent contre moi, la lutte contre la liberté. Vous savez bien qu'ils ont détaché de moi mes frères, mes sœurs, mes amis. Est-ce moi qui ai voulu la campagne de Russie ? Est-ce moi, qui ai engagé la guerre d'Allemagne ? Non, c'est le Tugendbund, qui s'intitule société libérale, qui caricature la liberté, le Tugendbund auquel les souverains, les ministres, les généraux, tous ceux qui craignent la liberté, sont affiliés. Il faut me renverser, garrotter la nation de France afin que les peuples restent en esclavage… Pour le pays, il ne faut pas que je tombe encore, car je vois dans l'avenir… J'ai semé l'unité française, j'ai semé la liberté… il faut que je sois là jusqu'au moment où la semence germera… Après, ma tâche sera finie, je pourrai disparaître… mais je veux parachever mon ouvrage… sinon les sacrifices sont vains, le sang versé est inutile… un siècle, plus peut-être, s'écoulera avant que la liberté sourie à l'Univers.

Et saisissant le bras du diplomate qu'il serra avec force :

— Vous entendez, Monsieur de Taillerand, vous entendez ?

— Oui, Sire, balbutia le prince de Bénévent.

— Eh bien, répétez mes paroles aux fous qui, sous votre toit, conspirent contre moi, sans se rendre compte qu'ils conspirent contre leur patrie.

— Votre Majesté, protesta M. de Talleyrand…

Mais avec violence l'Empereur le repoussa au fond de son fauteuil :

— Silence, écoutez-moi… J'aurais pu les punir… de Vitrolles, le baron Louis, Dalberg, de Pradt, je les connais tous… Je veux pardonner encore, pour la dernière fois…

Et s'apaisant soudain par un incroyable effort de volonté :

— J'ai été clément, trop clément peut-être… mais il me semblait que je devais à la gloire de la France victorieuse d'oublier les trahisons, les injures. Aujourd'hui, c'est la France envahie que je représente… je n'ai plus le droit de pardon. Vous avez compris ?

— Oui, Sire, mais permettez-moi de vous assurer…

— Rien. À quoi bon ? Tout ce que vous pourriez dire ne détruirait pas le fait brutal. L'étranger nous inflige l'invasion. Des hommes pactisent avec lui. Comment désignerez-vous leur action ?

Le diplomate demeura muet.

— Aucun euphémisme ne se présente à votre esprit subtil, Monsieur de Taillerand. Je vous en félicite d'ailleurs. Vous me prouvez ainsi que les phrases creuses des avocats n'ont pas tué chez vous le sentiment de l'idée. Rentrez chez vous, réfléchissez, et tâchez de convertir les égarés, dont, cette fois encore, je veux oublier les noms. Allez, Monsieur de Taillerand.

Le diplomate se leva aussitôt, salua très bas et gagna la porte.

Mais quand il fut dehors, quand le panneau de bois fut retombé sur lui, une effroyable grimace convulsa son visage :

— Ah ! gronda-t-il, tu es le général de la Liberté… c'est pour cela que tu dois tomber. Le peuple est fait pour l'obéissance… Sois tranquille, une fois jeté à bas de ton piédestal, nous présenterons ta mémoire de telle sorte que le peuple lui-même verra en toi le pire de ses ennemis.

Puis reprenant son attitude paisible et souriante :

— Allons décider ce niais de d'Artin à nous gagner Enrik Bilmsen, et la divine Liberté, comme l'appelle ce fou, descendra au tombeau. Nous scellerons la pierre funéraire de manière qu'elle ne se relève jamais.

Dans l'antichambre, le capitaine Marc Vidal attendait.

Il se leva en apercevant le prince de Bénévent. Celui-ci lui tendit la main :

— Je vous rends la liberté, capitaine, je désire rentrer à pied. Sa Majesté m'a fait l'honneur de me dire des choses qui m'ont impressionné au dernier point et je souhaite être seul pour me recueillir.

Vidal salua, lui livra passage et M. de Talleyrand s'éloigna en murmurant à part lui :

— Ce benêt à grand sabre redira sans doute à Napoléon ce que je viens de confier à son entendement. D'Artin expédié, je ferme mon hôtel aux visiteurs, je parais m'être rendu aux raisons du maître… et quoi qu'il arrive, je suis en bonne posture vis-à-vis du vainqueur. Voilà la sagesse… et aussi la liberté… on est toujours libre lorsque l'on jouit de la faveur du souverain.

Sur ce, le prince tira de sa poche une élégante bonbonnière, et y prit une pastille de chocolat à la violette dont, il était très friand.

Sa bonbonnière elle-même était un petit chef-d'œuvre d'astuce diplomatique. Le couvercle était orné d'une miniature représentant Napoléon. Mais ce couvercle était double, et en appuyant sur un ressort, la plaque supérieure se relevait, en démasquant une seconde sur laquelle étaient reproduits les traits de Louis XVIII.

Passé maître en l'art de tromper, M. de Talleyrand ne négligeait aucun détail ; sa boîte à bonbons elle-même pouvait à l'occasion devenir une aide pour le courtisan.

Àpetits pas, boitant, souriant aux chambellans, aux factionnaires qu'il rencontrait, le diplomate gagna la cour des Tuileries.

Un instant il s'arrêta devant l'arc de triomphe de la place du Carrousel, à l'entablement orné de huit statues de soldats de différentes armes, qui dominaient les six bas-reliefs figurant la capitulation d'Ulm, la victoire d'Austerlitz, l'entrée à Munich, l'entrevue des deux empereurs, la paix de Presbourg et l'entrée à Vienne.

Il considéra en connaisseur le quadrige couronnant l'édifice, quadrige dont les quatre chevaux de bronze avaient été pris à Venise ; enfin hochant la tête, il passa sous la voûte, grande entrée des Tuileries, et à travers le Carrousel, se dirigea vers la rue Saint-Honoré pour rentrer à son hôtel.

p01 · Ch09

M. de Talleyrand sorti, Napoléon revint lentement vers le guéridon à trois pieds formés de lions dorés supportant des aigles aux ailes

déployées, sur lesquelles posait la tablette de marbre.

Il se laissa tomber dans le fauteuil occupé tout à l'heure par le diplomate, et demeura immobile, sa tête pâle renversée en arrière sur le dossier sculpté.

Bientôt sous ses paupières closes filtrèrent deux larmes qui coulèrent sur ses joues. Seul dans la pièce, où le ciel gris versait une lumière blafarde, l'Empereur osait être homme ; il pleurait.

— Aucun ne comprend la fatalité de ma vie, dit-il doucement, d'une voix douloureuse comme une plainte. Talleyrand et ses conspirateurs m'accusent. Le Sénat, par la voix de Raynouard, de Laine m'accuse ; Cambacérès n'a pu l'empêcher de voter l'impression du rapport Laine où l'on m'enjoint de faire la paix. Plus que cela, le peuple m'abandonne. La paix, disent-ils, la paix. Mais la paix, malheureux, c'est la défaite ; c'est l'abandon des libertés conquises.

Il se tut un instant, puis les yeux levés vers le ciel :

— Ô Inconnu formidable qui as chargé mon front de la tâche lourde de créer une tradition à la Révolution française, de l'orner de souvenirs si éclatants qu'ils effacent ceux de siècles de monarchie, exiges-tu, suprême sacrifice, que je porte le poids des fautes du monde ?

Quelques minutes s'écoulèrent. L'Empereur semblait attendre une réponse de l'Infini qu'il venait d'évoquer.

Puis brusquement il se leva. Sur le guéridon, des papiers étaient rangés. Il les prit, saisit une plume et, le regard ardent, les traits contractés par la sublime volonté de l'immolation :

— Qu'importe moi… ? Venu du néant, j'y retourne pas à pas. L'histoire humaine n'est rien auprès de l'histoire éternelle de Tout. Un dernier effort contre l'ennemi, un dernier sacrifice à la Pensée… Tous veulent la paix… ils l'auront, mais pas au sein des provinces envahies… non, non… elle ne doit être signée que sur la frontière délivrée, en présence des étendards victorieux ; et alors j'abdiquerai, un conseil de régence administrera l'Empire ; plus tard, mon fils, point condamné à la guerre comme moi, donnera à cette terre bien-aimée les joies d'une paix féconde.

Et pensif :

— Oui, il faut les rassurer, leur faire comprendre que la France humiliée, vaincue, mutilée, jetée par l'étranger aux mains des Bourbons, manquerait à sa mission… m'accuser, oui… c'est cela ; m'accuser moi-même pour pénétrer jusqu'à ces esprits étroits… Que les commissaires qui vont partir en province pour me recruter les compagnons de la lutte finale, prêchent la guerre en annonçant la paix, qu'ils disent : L'Empereur fut coupable d'ambition, affolé de gloire. Il le reconnaît… Il veut vous apporter encore la victoire et il disparaîtra, il rentrera dans l'ombre. Ayant été le premier, il deviendra le plus humble des citoyens.

Et d'une écriture nerveuse, écrasant sur le papier les becs de la plume qui l'éclaboussait de gouttelettes d'encre, jetant autour des mots comme une auréole de mitraille, il traça les phrases du discours qui allait faire jaillir du sol de la France sa dernière armée.

« Je ne crains pas de l'avouer, j'ai trop fait la guerre. J'avais formé d'immenses projets, je voulais assurer à la France l'empire du monde. Je me trompais, ces projets n'étaient pas proportionnés à la force numérique de notre population… Je dois expier le tort d'avoir trop compté sur ma fortune, et je l'expierai. Je ferai la paix, je la fe-

rai telle que la commandent les circonstances, mais elle ne sera mortifiante que pour moi. C'est moi qui me suis trompé, c'est à moi à souffrir, ce n'est pas à la France. »

Il s'interrompit et d'un ton déchirant :

— S'ils me croyaient cependant… Si j'écrivais ici l'acte d'accusation dont mes ennemis poursuivront ma mémoire.

Mais secouant la tête avec énergie :

— C'est le sort des élus de la fatalité d'être calomniés… Les républicains m'accuseront d'avoir confisqué la République, plutôt que d'avouer que j'ai ramassé son drapeau sombrant dans l'anarchie… Les royalistes traîneront mon nom dans la boue pour éteindre ma gloire qui effacera leurs princes ; l'étranger se vengera d'avoir tremblé, continuera sa lutte contre l'idée, en m'accablant d'injures… C'est le sort… L'avenir lointain seul amènera les peuples à entendre la voix de la justice !

Et il se remit à écrire :

« La France n'a pas commis d'erreurs ; elle m'a prodigué son sang : elle ne m'a refusé aucun sacrifice… Qu'elle ait donc la gloire de mes entreprises ; qu'elle l'ait tout entière, je la lui laisse… Quant à moi, je ne me réserve que l'honneur de montrer un courage bien difficile, celui de renoncer à la plus grande ambition qui fut jamais et de sacrifier au bonheur du peuple des vues de grandeur qui ne pourraient s'accomplir que par des efforts que je ne veux plus demander. Partez donc, Messieurs, annoncez à vos départements que je vais conclure la paix, que je ne réclame plus le sang des Français pour mes projets, pour moi, comme on se plaît à le dire, mais pour la France et pour l'intégrité de ses frontières ; que je leur demande uniquement le moyen de rejeter l'ennemi hors du territoire, que

l'Alsace, la Franche-Comté, la Navarre, le Béarn sont envahis, que j'appelle les Français au secours des Français ; que je veux traiter, mais sur la frontière et non au sein de nos provinces désolées par un essaim de barbares. Je serai avec eux, général et soldat. Parlez et portez à la France l'expression vraie des sentiments qui m'animent. »

Trois petits coups secs, frappés à la porte du bureau, interrompirent le travail de l'Empereur.

Il releva la tête, regarda vers l'entrée d'un air surpris :

— Qui donc est là ?

Puis il haussa les épaules et dit :

— Entrez.

Malgré la permission, la porte ne tourna point sur ses gonds.

Plus étonné encore, Napoléon se dressa, alla ouvrir lui-même, et se trouva en face d'Espérat Milhuitcent, rougissant, embarrassé, qui bredouilla au hasard, sans avoir bien conscience de ses paroles :

— Bonjour, Sire… c'est encore moi.

Accroché derrière la caisse de la voiture qui amenait Talleyrand et Marc Vidal aux Tuileries, le gamin était parvenu sans encombre dans la cour d'honneur.

Là, une inspiration subite, telle qu'il en naît dans le cerveau seulement aux moments de crise, l'avait empêché d'être chassé, comme il l'aurait infailliblement été sans elle.

Se glissant entre les roues, il était entré dans le véhicule par une portière, tandis que le diplomate et son compagnon sortaient par l'autre.

Accroupi sur les coussins, il les vit disparaître par une petite baie vitrée, s'engager sur les degrés d'un escalier de marbre, et quand il les jugea assez loin, il descendit à son tour de l'équipage, à la profonde stupéfaction du cocher qui, ayant pris deux voyageurs, se trouvait en déposer trois devant la résidence impériale.

Espérat ne lui laissa pas le temps de l'interroger. Il courut à un officier qui passait et l'avait vu sortir du véhicule :

— Monsieur, dit-il avec un aplomb dont il ne se serait jamais cru capable ; je dois rejoindre M. de Talleyrand mandé par Sa Majesté l'Empereur… Pourriez-vous m'indiquer où se trouve le cabinet de Sa Majesté ?

Comme tous les gens du palais, l'interlocuteur de l'enfant connaissait bien l'équipage simple, sans armoiries, dans lequel Napoléon aimait à faire de longues promenades en compagnie d'un seul aide de camp.

Aussi n'eut-il aucune défiance et désignant la porte, qui tout à l'heure avait livré passage à ceux que poursuivait le fils adoptif de M. Tercelin :

— Là. Montez au premier. À gauche, une ouverture, masquée par des tentures, accède à l'antichambre. Traversez cette pièce et à l'autre extrémité vous trouverez l'entrée du cabinet de Sa Majesté. Au surplus, vous rencontrerez l'officier de service qui vous guidera.

— Merci, Monsieur.

D'un pas rapide, Espérat gagna la porte et s'élança dans l'escalier.

L'étage gravi, il aperçut à sa droite un couloir orné de glaces et parsemé de torchères en bronze doré ; à sa gauche, d'épais rideaux

de velours pourpre, bordés de larges galons d'or, masquaient l'entrée de l'antichambre.

L'enfant s'en approcha sans bruit et, les écartant avec précaution, glissa par l'ouverture ainsi pratiquée un regard scrutateur.

La pièce qu'il voyait ainsi était vaste, les murailles tendues d'étoffe verte, apparaissaient partagées, par des demi colonnes surmontées de têtes égyptiennes supportant la corniche, en panneaux au centre desquels flamboyaient des N laurés. De chaque côté, s'alignaient des banquettes à pieds de lions, et assis, les coudes aux genoux, la tête enfouie dans ses mains, Marc Vidal songeait seul. M. de Talleyrand avait donc franchi la porte que Milhuitcent distinguait à l'autre extrémité de l'antichambre, la porte du cabinet de l'Empereur.

Que faire ?

Le capitaine Vidal était là ; impossible de passer sans être vu. D'autre part, demeurer sur le palier eut été imprudent. À toute minute, un valet, un fonctionnaire, un chambellan pouvait survenir et s'étonner de la présence d'Espérat.

Cette fois encore, le gamin trouva le moyen de tourner la difficulté. Les rideaux de pourpre étaient notablement plus larges que la baie qu'ils masquaient. Espérat se glissa entre l'étoffe et la muraille. Là, immobile, retenant son haleine, il attendit que le prince de Bénévent sortît.

Son raisonnement était simple :

— Le capitaine, pensait-il, accompagnera l'illustre visiteur et j'aurai le chemin libre.

Comme on l'a vu, il se trompait. M. de Talleyrand refusa les services de Marc Vidal et s'éloigna sans se douter du malaise qu'il causait au spectateur invisible de la scène.

S'il l'eût osé, Milhuitcent aurait piétiné de rage. Le capitaine avait repris sa place sur la banquette. Ah çà ! allait-il obliger l'enfant à passer sa vie derrière le rideau ?

La colère ranima dans l'esprit d'Espérat des souvenirs bibliques. Que n'avait-il sous la main les trois cents renards aux queues garnies de torches ou bien la célèbre mâchoire d'âne, moyens pratiques et sûrs, grâce auxquels les héros de Palestine se débarrassaient des factionnaires gênants.

Mais voilà, semblable en cela à beaucoup de ses concitoyens, le petit n'avait sur lui, ni trois cents renards, ni une mâchoire d'âne.

Force lui était donc de chercher autre chose, quand un soldat faisant irruption dans l'antichambre, le tira d'embarras.

Ce digne fantassin prononça à mi-voix quelques mots que le gamin n'entendit pas, mais qui eurent pour effet de faire sauter le capitaine sur ses pieds.

— Un factionnaire insulté, gronda celui-ci… Vite, conduisez-moi…

Et il s'élança dehors, frôlant au passage le jeune garçon voilé par la tenture.

Espérat écouta le bruit des pas des deux hommes descendant l'escalier, puis certain de n'être pas dérangé, il sortit de sa cachette, traversa l'antichambre en courant et heurta à la porte du cabinet de l'Empereur.

Le battant s'ouvrit. Napoléon parut. Bouleversé à la vue du maître, l'enfant balbutia :

— Bonjour Sire, c'est encore moi !

En dépit de ses préoccupations, l'Empereur ne put s'empêcher de sourire à l'aspect de la mine effarée de son interlocuteur.

— C'est encore toi, je m'en aperçois bien… Que fais-tu là ?

En quelques mots, le petit expliqua comment il avait réussi à entrer aux Tuileries.

— Bien, bien, tu es adroit, audacieux… Peut-être trop… car si tu n'as pas une raison sérieuse à me donner pour justifier ta conduite, je te tirerai les oreilles.

Espérat se redressa, rassuré par l'expression bienveillante de l'Empereur.

— J'ai une raison sérieuse, Sire.

— Oh ! oh ! alors entre, Espérat.

L'enfant joignit les mains :

— Vous vous souvenez de mon nom…

— Comme de celui d'un jeune ami, fit doucement Napoléon. Ce matin, tu m'as prouvé ton dévouement… Je ne suis pas ingrat… Entre Espérat.

Et soudain :

— Où donc est l'officier de service.

— Un soldat est venu le chercher à l'instant… une sentinelle attaquée, je crois… C'est ce qui m'a permis d'arriver jusqu'à vous, Sire…

et puis cet officier… le capitaine Marc Vidal… c'est de lui que je veux vous parler.

— De lui ?

L'Empereur attira le gamin dans son bureau, et refermant la porte :

— Qu'as-tu à me dire ?

— Ceci… M. Vidal est celui que j'ai rencontré hier, rue Saint-Honoré.

— Celui auquel tu as fait allusion ce matin.

— Celui qui a paru considérer comme impossible d'approcher de vous, Sire.

— Un de mes officiers d'ordonnance, pourquoi ce scrupule ?

— Je ne sais pas. Vous vous souvenez, Sire, que nous nous sommes séparés, moi pour conduire ma petite Emmie à son tuteur, lui pour suivre un homme en qui je venais de reconnaître le vicomte d'Artin.

— Oui, oui, tu m'as dit cela.

— Eh bien ! tout à l'heure, je surveillais l'hôtel Talleyrand, jugez de ma surprise. Vidal descend de cette même voiture qui vous amena ce matin à la Malmaison, il y reprend place avec le prince de Talleyrand, celui-là je l'ai reconnu tout de suite à sa claudication… Alors j'ai eu peur pour vous.

— Pour moi ?

— Si vos officiers empêchent vos fidèles de vous approcher, s'ils pactisent avec vos ennemis…

L'Empereur eut un mouvement d'improbation…

— Prends garde, petit, tu doutes d'un brave…

Mais Espérat était lancé :

— Vous a-t-il parlé du vicomte d'Artin, Sire ?

Le visage de Napoléon s'assombrit à cette question.

— Vous en a-t-il parlé, répéta le gamin avec plus de force ?

— Non, répondit l'Empereur d'une voix sourde.

— Vous a-t-il fait part de notre rencontre ?

— Non.

— Alors, Sire, que pensez-vous de ce silence ?

Durant quelques secondes, l'impérial interlocuteur du jeune garçon demeura muet.

Sur ses traits pâles, il y avait de l'indécision, de la tristesse. Enfin avec un geste de dénégation :

— Je ne veux pas croire cela, je ne le veux pas.

Et appuyant ses mains sur les épaules d'Espérat, parlant en tenant le gamin sous son regard, comme pour le persuader :

— Vidal a été page aux Tuileries ; il a fait ses premières armes avec moi, je l'aime comme un enfant… Comprends, Espérat, comprends. S'il agissait contre moi, il ne serait pas traître, il serait parricide.

Puis avec une résolution soudaine :

— Je ne dois pas conserver davantage ce doute qui m'afflige, je vais lui parler… il est revenu, je pense.

Milhuitcent entr'ouvrit la porte, regarda au dehors :

— Oui, il est là… au revoir, Sire.

— Non, appelle-le, et reste… Je veux que tu lui rendes ton estime.

Le cœur du gamin se gonfla d'orgueil à cette parole. Ainsi Napoléon, ce géant devant qui, tout enfant, il s'inclinait comme devant une divinité, Napoléon le traitait, en homme, en ami, dont l'estime a du prix.

D'une voix tremblante, il appela :

— Capitaine Vidal.

L'officier tourna la tête, considéra celui qui lui parlait, eut un haut-le-corps et rougit. Il reconnaissait le jeune garçon.

— Sa Majesté vous prie d'entrer, continua Milhuitcent, auquel aucun de ces détails n'avait échappé.

La rougeur du capitaine s'accentua.

Cependant il traversa l'antichambre, pénétra dans le cabinet, et la main droite à hauteur du front, dans une impeccable attitude militaire, il se tint debout en face de l'Empereur.

Espérât avait repoussé la porte et, adossé au vantail, il observait, le cœur serré, souhaitant tout bas s'être trompé.

— Capitaine Vidal, commença Napoléon, vous connaissez ce jeune homme ?

— Oui, Sire.

— Il dit donc vrai lorsqu'il prétend vous avoir parlé hier ?

— En effet.

Les sourcils de l'Empereur se froncèrent :

— Et vous l'avez bien quitté pour suivre le vicomte d'Artin, un ennemi, un royaliste qui conspire contre moi. Pourquoi m'avoir caché ces choses ?

Un tressaillement imperceptible agita Vidal. Mais sans doute, il s'attendait depuis un instant à la question, car il répondit sans hésiter :

— Nous nous étions trompés. Le personnage entrevu n'était pas d'Artin…

— Comment le savez-vous ? Est-ce que déjà vous vous êtes trouvé en sa présence ?

— Jamais, Sire.

— Je le pensais aussi. Ce gentilhomme a toujours vécu parmi nos ennemis, tandis que vous… Mais alors, Vidal, comment pouvez-vous déclarer avec certitude… ?

— Le vicomte, Sire, est le fils de M. de Rochegaule qui me sauva la vie, lorsque, atteint du typhus, je tombai sur la route en face de sa demeure. Un portrait de M. d'Artin existe au château. La toile était accrochée dans la pièce où j'étais enfermé… Je l'ai regardée souvent.

— Bon, bon, reprit l'Empereur avec un vague sourire… et ce n'était pas lui ?

— Non, Sire.

Quelle que fût la volonté du capitaine, il y avait un léger tremblement dans sa voix.

— Vous êtes certain, insista Napoléon, certain ?

— Oui, Sire.

— Eh bien, vous mentez, s'écria l'Empereur avec éclat ; mais changeant soudain de ton : tu mens, Marc Vidal, et comme tu n'as pas l'habitude du mensonge, je le vois.

L'officier avait fait un pas en arrière, une pâleur livide s'épandit sur son visage.

— Toi, un enfant des Tuileries, toi que j'aime, tu le sais… tu ne songes pas que tu déchires le cœur de ton général en le trahissant.

— Traître, moi, oh non, Sire, non cela n'est pas vrai.

Vidal avait chancelé sous l'outrage, ses mains tremblantes s'étendaient en un geste d'ardente dénégation, et ses traits bouleversés disaient le trouble de son esprit.

— Traître… oh non… mon sang est à vous, ma vie vous appartient.

— Que dois-je donc penser de ton silence ?

— Pensez, sire, que l'ennemi est à nos portes… que conspirer à cette heure est le plus grand des crimes… qu'en parlant, je condamnais à mort…

Des larmes jaillirent des yeux du soldat, il eut une aspiration profonde comme si l'air manquait à ses poumons, et acheva d'une voix déchirante :

— Je condamnais à mort… le fils de l'homme qui m'a sauvé la vie… le frère de celle qui possède mon âme, que je nomme ma fiancée malgré l'abîme creusé entre nous par la politique.

D'un violent coup de talon, l'Empereur ébranla le plancher et avec une colère réelle :

— Imbécile, gronda-t-il, est-ce que je sais faire pleurer ceux que j'aime.

Il y avait tant de bonté vraie dans cette apostrophe brutale, c'était si bien le cri d'un cœur blessé par l'injustice, qu'Espérat sentit ses yeux devenir humides, que Vidal fléchit le genou :

— Pardonnez-moi, Sire, pardonnez-moi. Votre générosité m'accable. J'ai obéi à des calculs misérables, j'ai été infâme en manquant de confiance en vous.

Et bégayant :

— C'était bien le vicomte. Je l'ai abordé, je lui ai dit : Mon devoir serait de vous livrer… Je n'en ai pas le courage. Je dois l'existence au comte de Rochegaule… Je lui devrai aussi la pire souffrance, car il ne consentira jamais, lui, le fervent royaliste, à accorder la main de sa fille, de M Lucile, à un soldat de l'Empereur… Mais il a fait taire les haines de partis devant un mourant, je veux agir de même… Vous allez quitter Paris… à l'instant… ou sinon, ne pouvant me résoudre à vous accuser je vous tue… Il railla : Singulière façon de faire votre cour à ma sœur. Mais je l'interrompis : Entendez donc que c'est la voix de l'honneur qui parle, cette voix devant laquelle toute autre se tait… partirez-vous… ? Alors il répondit : Je partirai. Voilà, Sire, ce que j'espérais conserver pour moi seul.

Espérat fut tenté de se jeter au cou de l'officier. En l'écoutant, il avait songé à Emmie et ressenti au plus profond de son être l'abné-

gation sublime de Marc.

Payer sa dette au noble comte qui l'avait tiré d'entre les morts et sacrifier sa tendresse, son espoir en l'avenir, pour éloigner un ennemi de l'empereur. Dévouement double, immense et touchant, dont le héros semblait oublier qu'il était l'unique victime.

Napoléon aussi pensa cela, car étreignant Vidal dans ses bras, il le releva :

— L'Empereur est trop pauvre pour récompenser des hommes comme toi, Vidal.

Et lui donnant l'accolade :

— J'embrasse un ami. Après la victoire, je te le jure, j'assurerai ton bonheur compromis pour moi.

Puis il désigna Milhuitcent :

— Serre la main à cet enfant, lui aussi m'aime. Vous venez tous deux de me consoler d'une grande affliction.

L'officier et le gamin se pressèrent les mains :

— Maintenant laissez-moi, j'ai beaucoup à travailler. Chaque jour, Vidal, tu verras Espérat, et s'il pense avoir besoin de me voir, tu me l'amèneras. Partez, mes amis, l'Empereur vous remercie.

L'homme et l'enfant sortirent.

p01 · Ch10

L'horrible mois que ce mois de Janvier 1814, où Paris avait la fièvre, où les nouvelles se succédaient sans relâche, sombres,

désespérantes.

D'abord on avait appris les ravages que le typhus exerçait sur les débris des armées impériales. L'effectif des 4 et 12 corps, fusionnés à Mayence, tombant de 30 722 à 14 857 combattants.

Puis une grêle de sénatus-consultes, de décrets. Appel de conscrits, formation de cohortes de gardes nationaux ; l'argent, les armes manquaient.

Alors Napoléon tirait de leur cachette, les soixante quatre millions économisés sur sa liste civile, il en confiait la libre disposition au général Drouot pour doter de fusils la dernière armée, pour reconstituer la garde impériale réduite à 12 000 fantassins, 3 000 cavaliers, et répartie en 8 divisions.

Un peu plus tard, c'était la mise en état des places fortes qui agitait les esprits. Et enfin la série des désastres.

L'armée de Schwarzenberg entrant en France par l'Alsace, le Jura, la Franche-Comté, celle de Blücher par Mayence. Molitor isolé en Hollande, menacé par Bernadotte : Hambourg bloqué avec sa garnison de 70.000 soldats de 1813. Le prince Eugène, en Italie, avec 40.000 hommes faisant courageusement tête à l'ennemi, mais tremblant de voir Murat l'attaquer en flanc avec ses régiments napolitains. Les troupes d'Espagne, dont une partie arrivait à marches forcées sur Paris, luttant désespérément sous les ordres des maréchaux Suchet et Soult, contre l'invasion anglo-espagnole qui avait forcé les passes des Pyrénées.

On s'arrêtait dans les rues, les uns étranglés par l'angoisse à l'aspect de l'Europe se ruant à la curée de la France ; les autres étalant une joie malsaine, affectant de dire que Napoléon seul était mena-

cé, que le pays n'avait rien à craindre, qu'il retrouverait bientôt bonheur et puissance sous le sceptre paternel de Louis XVIII.

La situation empirait d'heure en heure.

Maintenant on savait que le maréchal Victor, le duc de Raguse, Ney, trop faibles pour arrêter le flot montant de l'invasion, se repliaient sur Langres, que Macdonald battait en retraite par Mézières.

On se confiait tout bas que les alliés, se rendant compte que, durant l'hiver, l'Empereur rassemblerait 500.000 hommes et sauverait la France, avaient résolu de l'accabler alors qu'il disposait à peine de 50.000 combattants.

Des agents royalistes colportaient sournoisement des imprimés, où étaient rapportées les paroles de Pozzo di Borgho, ce Corse dont l'envie, née de la gloire de Napoléon, avait fait le secrétaire intime d'Alexandre de Russie, l'affilié du Tugendbund, le lien de haine contre la patrie.

« Rois d'Europe, ne vous laissez pas intimider par l'idée d'aller braver chez lui le colosse qui vous a tous opprimés si longtemps. Le plus difficile est fait ; c'était de le ramener des bords de la Vistule aux bords du Rhin. Un pas vous sépare de Paris. Les forces prodigieuses de la France sont épuisées ; elles ont été dépensées au dehors ; il n'en reste rien au dedans. À peine votre épée aura-t-elle brisé le lien qui la tient enchaînée, qu'elle vous livrera aussitôt son oppresseur et le vôtre. »

Des libelles commentaient l'insuccès des négociations de Caulaincourt, de Saint-Aignan, du général Delort, qui avaient tenté, au congrès de Francfort, de négocier la reddition des places fortifiées

de l'Oder et de la Vistule et la rentrée des garnisons en France, l'inutilité des pourparlers conduits par M. de Laforest en Espagne.

Et puis, au milieu de ces tristesses, de ces viles compétitions d'intérêts où les partis oubliaient d'être Français avant tout, de hautes figures de patriotes se dressaient, dont des haines immondes n'ont pu ternir la gloire, la loyauté.

C'étaient : Lazare Carnot, le vieux républicain, reprenant du service ; Caulaincourt suppliant l'Empereur de lui permettre d'aller au camp des alliés traiter de la paix et répondant à son souverain

— Qu'importent les humiliations que je subirai, si le pays, si vous-même êtes sauvés ?

C'était M. de Bassano, que l'on avait considéré jusque-là comme un vil courtisan du maître, et qui, dans ces jours sombres, se montra plus courtisan qu'aux époques de grandeur, élevant sa flatterie que l'on raillait au niveau admirable d'un culte profond et sincère.

Comme tous, Espérat subissait le contre-coup des événements. Tout le jour il errait par la ville, allait embrasser Emmie dont le départ pour Sainte-Hélène était proche, se rendant ensuite auprès de Marc Vidal, rapportant les nouvelles à Bobèche. Le comédien, lui, continuant ses représentations avec son compère Galimafré, couvrait de brocards acérés qu'applaudissait la foule, les ennemis extérieurs et intérieurs de la nation.

— Dans un pays où il se trouve des gens qui travaillent, disait-il sur ses tréteaux, ceux qui ne font rien seraient condamnés à la misère, concevez-vous cela, Galimafré ?

— Mais il me semble que cela serait juste, observait l'interpellé.

Son interlocuteur lui décochait aussitôt un coup de pied au bas de l'échine et reprenait :

— Vous êtes un sot, M. Galimafré.

— C'est bien possible, patron Bobèche.

— Dans un État, tout le monde doit vivre, surtout les paresseux qui économisent leurs forces tandis que les travailleurs les dépensent.

— Alors vous devriez mourir de faim, car votre pied est prodigue à mon endroit… pardon, je me trompe, à mon envers.

Nouveau coup de botte, et se tournant vers la foule des badauds, Bobèche concluait :

— Ce garçon est magistralement stupide. Mais vous m'avez compris, vous autres, et vous aimez le roi, désigné par le ciel, pour prendre aux travailleurs ce qu'ils ont acquis, afin de le donner aux fainéants, seul espoir des nations.

Àmoins d'être idiots comme Galimafré, mon raisonnement vous a convaincus que la monarchie est de droit divin, et que les gentilshommes, ne faisant œuvre de leurs dix doigts, ont reçu mission de dépenser ce que vous gagnez.

Tenu au courant des événements par Milhuitcent, le pitre, devinant que le jour où l'Empereur irait se mettre à la tête de ses troupes, l'enfant le suivrait, lui avait fait une proposition :

— Écoute, mon vieil Espérat, si tu pars, fais-moi signe, je t'accompagnerai. À nous deux, nous ferons campagne gaiement. J'en ai parlé au père Antoine. C'est un ancien de la république, mais il m'a approuvé tout de même. Donc…

— Nous partirons ensemble, avait déclaré l'enfant, je serai heureux de combattre pour Lui à tes côtés.

Et chaque jour, il se rencontrait avec Marc Vidal. Le capitaine et le gamin s'étaient pris d'une vive amitié l'un pour l'autre. La loyauté, la décision d'Espérat, lui avaient attiré la confiance de Marc. Puis n'était-il pas tout naturel que celui-ci ouvrît son cœur au jeune garçon, devenu confident de son secret de tendresse, en présence de l'Empereur ; à cet adolescent pour qui Napoléon lui-même lui avait demandé son affection.

Enfin, n'étaient-ils point déjà rapprochés par un sentiment commun : leur dévouement passionné pour l'homme qui leur apparaissait comme pouvant seul sauver la France ?

En dehors de ces raisons héroïques, il y avait bien aussi un motif intime, — tout humain à sa faiblesse, — Marc se sentait ravi d'avoir un auditeur complaisant, auquel il pût vanter la beauté de Lucile de Rochegaule, raconter à satiété son séjour au château, dépeindre le vieux comte, sa haute taille que l'âge n'avait point voûtée, son visage ridé, sévère sous ses cheveux blancs, sa politesse hautaine et maniérée.

Ensuite il passait au tableau représentant le vicomte d'Artin, ce portrait qui l'avait toujours impressionné douloureusement, et dont les yeux lui semblaient, durant les heures de fièvre où l'officier se débattait contre la mort, se fixer sur lui avec une expression sardonique et méchante. Il plaisantait son impression maladive, lui faisant considérer cette figure peinte comme celle d'un ennemi, d'un adversaire qui lui serait fatal.

Àson tour, le chevalier Henry de Mirel, le plus jeune fils du comte de Rochegaule, se montrait dans les récits du capitaine. Un enfant de quatorze ans à peu près, maigre, pâle et blond, avec une

mine souffreteuse et craintive ne rappelant en rien la physionomie altière de ses parents, un enfant qui frissonnait au seul nom du vicomte d'Artin. Et aussi une femme du peuple : Marion Pandin, autrefois nourrice du chevalier Henry, étrange, mystérieuse, inclinée et familière, résistant au vieux comte, suivant son ex-nourrisson de regards humides de tendresse, et tremblant comme celui-ci quand le nom de d'Artin était prononcé.

Mais Lucile, Lucile surtout était l'objet des discours de Marc Vidal. Il la montrait dans le grand salon Louis XVI, aux colonnes cannelées, avec des « bergeries » peintes au dessus des portes, le plafond d'azur où courait une large couronne de roses soutenue par des amours volants. Dans ce cadre du passé, Lucile se mouvait, grande, souple, ses cheveux châtains relevés en casque, son corps juvénile ondulant en sa robe claire-empire, dont la taille haute se marquait d'un simple ruban de soie.

Et avec la prolixité des cœurs épris, l'officier disait son front pur, ses yeux bleu-clair que lui rappelaient les yeux d'Espérat, son nez fin, délicat, aux narines roses palpitantes, sa bouche s'ouvrant, grenade en fleur, sur la ligne nacrée de ses dents. Et puis sa dignité sereine, sa démarche gracieuse et chaste que Diane eût enviée, et sa voix musicale, enveloppante, harmonie qui parait les idées les plus simples, ainsi qu'une robe bon faiseur, multiplie le charme d'une femme.

Au chevet de l'officier terrassé par le typhus, elle était apparue telle une fée bienfaisante. Sa présence semblait réduire le mal… et ensuite la convalescence ; alors que plongé dans une lassitude délicieuse, le capitaine s'abandonnait, dans un grand fauteuil, à un demi-sommeil sans pensée, sans souffrance, la chaleur tiède des regards bleus se posant sur lui, douce comme un printanier rayon de soleil.

Enfin les aveux balbutiés, s'échappant des lèvres tremblantes, se serrant en vain pour les retenir, et ce cri de la loyale jeune fille :

— Oh ! soyez vainqueurs, rejetez au loin les armées qui se préparent à nous infliger l'invasion… et après, après… ? L'Empereur fera peut-être fléchir le royalisme de mon père, il le décidera peut-être à ne pas sacrifier sa fille au roi.

Pour la France, pour Lucile, Espérat palpitait en même temps. La patrie, la jeune fille se confondaient en son esprit, celle-ci incarnant en quelque sorte celle-là.

Les jours passaient un à un, apportant chacun une nouvelle, une affliction avant de tomber pour jamais dans le gouffre du passé.

Le 10 janvier, Marc reçut une lettre d'Henry de Mirel.

Le jeune frère de Lucile lui mandait que le vicomte d'Artin était arrivé au château de Rochegaule depuis plusieurs jours, très irrité contre lui, Vidal, qui l'avait obligé à quitter Paris.

Une discussion assez vive avait éclaté à cette occasion entre d'Artin et Lucile, la jeune fille ayant déclaré que le capitaine avait agi de la façon la plus honorable.

Sur une riposte acerbe de son frère aîné, elle s'était même laissée aller à dire :

— Conspirer, aujourd'hui où l'ennemi est en France, ce n'est point se montrer royaliste, mais traître à la patrie.

Chose étrange ! Le comte de Rochegaule, présent à l'entretien, avait baissé la tête sans relever les paroles de sa fille, paroles cependant bien audacieuses dans une maison toute dévouée aux Bourbons, où les meubles, les bibelots eux-mêmes décelaient l'attachement entêté au roi.

Espérat eut cette lettre entre les mains. Il la commenta sans fin, avec l'officier. Emmie devait quitter Paris le 14, et le gamin, torturé par le chagrin de la séparation prochaine, se prenait à s'intéresser avec passion à la tendresse de Marc et de Lucile.

Comme tous les êtres vraiment bons, la douleur le rendait meilleur. Malheureux pour son compte, il souhaitait le bonheur des autres.

Le 23, nouvelle lettre, toujours du petit chevalier de Mirel.

« Mon frère aîné, écrivait l'enfant, a rejoint les alliés. Les troupes françaises se replient sur Châlons. On prétend que l'Empereur prendra le commandement dans cette ville. S'il en est ainsi, Lucile espère qu'il vous sera possible de pousser jusqu'à Rochegaule.

« Elle est triste, Lucile, elle ne sourit plus. Il paraît que le Tugendbund a fait une démarche auprès de notre père. La terrible association a ordonné au comte de donner la main de ma pauvre sœur à un certain Enrik Bilmsen, issu d'une famille allemande de tripoteurs d'argent. D'après quelques mots échappés au comte, ce mariage serait désiré par le roi Louis XVIII, par l'Empereur Alexandre de Russie, par Frédéric Guillaume de Prusse, par Bernadotte de Suède, par lord Castlereagh, délégué du gouvernement anglais.

« Nous ne savons que penser, que résoudre devant tant de hautes influences exigeant de nous une mésalliance aussi horrible : la fille des Rochegaule unie à un banquier. Vous qui êtes brave, vous qui êtes vaillant, vous nous donneriez du courage. Venez. Lucile pleure. Venez. Chaque jour je vous attendrai à la Croix des Cosaques pour vous conduire au château et vous y introduire à l'insu du comte. »

Cette missive bouleversa Marc et, par ricochet, Espérat. Celui-ci, en rentrant au quai Malaquais, fit part de l'aventure à Bobèche.

Le pitre l'écouta pensif :

— Tu as lu ce poulet, mon vieil Espérat ?

— Oui, et avec attention, je t'assure, puisque je le sais par cœur.

— Il y est bien dit que tous les monarques…

— … Tiennent à ce mariage ? Oui, certes… c'est là ce que je ne comprends pas.

— Moi non plus. Seulement une chose est claire.

— Tu vois quelque chose de clair là dedans ?

— Parbleu ! Si l'hymen en question réjouit les alliés, c'est qu'il doit peiner l'Empereur.

— Tu crois ?

— J'en donnerais la tête de mon directeur à couper.

— Alors, à ton avis ?

— Le capitaine ferait sagement de tout confier à Napoléon.

Le gamin protesta :

— Lui, qui est déjà si préoccupé… l'entretenir d'une pareille misère.

Mais le pitre lui pinça l'oreille :

— Mon petit, en politique, il n'y a pas d'incident négligeable. Tout ce qui met l'ennemi en joie est dangereux. Sois persuadé que

l'Empereur, qui est beaucoup plus malin que moi, partagera cette appréciation.

Milhuitcent n'était pas difficile à convaincre. L'Empereur lui apparaissait chaque jour davantage comme un dieu. Il résoudrait sans effort le problème incompréhensible pour Marc, pour lui-même.

Aussi le lendemain de bonne heure, le fils adoptif de M. Tercelin se présentait aux Tuileries, gagnait la chambre du capitaine, trouvait ce dernier prêt à sortir et lui racontait sa conversation avec Bobèche.

— Il a raison, fit Marc sans hésiter. Mais pourrai-je joindre l'Empereur.

— Oh ! vous, s'écria le gamin avec confiance…

— Vous ne savez pas ce qui se passe ?

— Non… quoi donc ?

— On est bien informé au château de Rochegaule. Demain, 25 janvier, Napoléon quittera Paris, pour aller à Châlons, se mettre à la tête de notre armée.

Espérat se frotta les mains :

— Enfin… les alliés vont donc être étrillés ?

Un sourire mélancolique passa sur les lèvres de l'officier à l'audition de cette exclamation naïve.

— Hélas ! nous avons à peine quarante-cinq mille hommes, et encore… à opposer aux deux cent mille concentrés par les envahisseurs.

Milhuitcent haussa insoucieusement les épaules :

— Qu'est-ce que cela fait ? Quarante-cinq mille… avec l'Empereur… ils n'en feront qu'une bouchée des alliés.

— Le ciel t'entende, brave petit Français,… murmura le capitaine en passant sa main sur les cheveux du gamin. Au fond, j'espère comme toi,… Il est si grand !

Mais revenant à son idée première :

— En attendant, l'Empereur a fait nommer Marie-Louise régente de l'Empire, il a confié le gouvernement de Paris à son frère Joseph Bonaparte. Il doit présenter l'Impératrice et le roi de Rome aux officiers de la garde nationale organisée pour la défense de la capitale.

— Ah.

— Malgré tout, nous allons tenter la chance. Venez avec moi… au cabinet de notre général.

p01 · Ch11

Tout était en mouvement dans le palais. Des estafettes entraient, sortaient incessamment. La cour était pleine d'officiers, de chevaux. Sur tous les visages resplendissait une ardeur guerrière.

L'Empereur conduirait les troupes ; donc on allait à la victoire.

Voilà ce que pensaient tous ces vaillants, dans leur confiance en leur général.

Et là-bas, sur la place du Carrousel, la foule se pressait, oubliant les inquiétudes des jours précédents, secouée par un frisson d'espérance.

— Napoléon allait marcher contre les armées d'invasion.

La nouvelle s'était propagée comme une traînée de poudre. Les conspirateurs avaient tremblé au fond de leurs hôtels, et le peuple avait poussé un soupir de soulagement.

L'Invincible partait. Dans le silence de son cabinet, il avait bien certainement préparé le coup de foudre qui anéantirait les cohortes ennemies. Dans les plaines de France, il renouvellerait les prodiges d'Austerlitz, de Friedland, d'Iéna.

Un enthousiasme patriotique faisait palpiter tous les cœurs à l'unisson.

Des vivats saluaient les estafettes, les officiers. Les républicains eux-mêmes, emportés par l'espoir général, oubliaient leurs rancunes et criaient comme les autres :

— Vive l'Empereur !

Sentant bien qu'en ce jour, ce cri signifiait aussi :

— Vive la France !

Tout ragaillardis par ce spectacle, Marc et son compagnon, traversèrent la cour, se glissèrent dans l'escalier accédant au cabinet impérial et parvinrent au premier.

Mais là, l'officier de service les arrêta.

Napoléon s'était rendu chez l'Impératrice. On attendait son retour. Cambacérès, l'archichancelier, et plusieurs dignitaires se proposaient de lui soumettre diverses dispositions concertées depuis la veille.

— Venez, murmura Vidal à l'oreille de Milhuitcent.

Le gamin obéit et s'engagea, avec le capitaine, dans la galerie aux torchères de bronze doré, qui faisait face à l'antichambre, où naguère Espérat avait eu tant de peine à pénétrer.

— Où allons-nous ? demanda l'enfant.

— À la rencontre de l'Empereur. C'est le seul moyen de lui parler ce matin.

— Il se fâchera, peut-être.

— Non ; à toute heure, il est prêt à écouter ceux qu'il sait ses amis.

En dépit de l'affirmation, Espérat était ému. Son cœur sautait dans sa poitrine et le sang, affluant à ses tempes, remplissait son crâne d'un bourdonnement semblable au roulement continu des tambours.

Il lui semblait sacrilège de détourner Napoléon des graves occupations qui l'absorbaient alors.

En vain, il se répétait que Bobèche avait sans doute eu raison, que le mariage de Lucile avec Enrik Bilmsen, désiré par les souverains ennemis de l'Empereur, devait certainement être préjudiciable à ce dernier, mais vu l'impossibilité d'expliquer le pourquoi de l'énigme, le doute rentrait en vainqueur dans son esprit et son trouble augmentait.

Comme en un brouillard, il vit défiler des salons somptueux, des glaces, des meubles lourds et majestueux, il franchit des portes, des couloirs.

— Attention, dit tout à coup Vidal, nous voici aux appartements de l'Impératrice.

Partout du monde, chambellans, généraux, ministres, sénateurs… Des femmes, malgré l'heure matinale, circulaient parmi les groupes.

Mais Vidal chercha vainement une dame d'honneur, une chambrière qui le pussent renseigner. En ce jour, plus d'étiquette, plus de service organisé. On entrait chez Marie-Louise comme dans un moulin.

De guerre lasse le capitaine entraîna Espérat. Tous deux pénétrèrent chez l'Impératrice. Et soudain ils s'arrêtèrent saisis, pris en pleine âme par une apparition inattendue.

En face d'eux, une porte, mal fermée sans doute, avait tourné lentement sur ses gonds, permettant à leurs regards d'embrasser la chambre à coucher de Marie-Louise.

Et debout au milieu de la pièce, le roi de Rome emprisonné dans ses bras, les yeux rayonnants de tendresse, et ses joues pâles tremblotant d'émotion, Napoléon était debout vis-à-vis de la blonde impératrice, qui le regardait avec son sourire insignifiant de femme incapable de comprendre les sentiments de son interlocuteur.

Marc, Milhuitcent demeurèrent sans mouvement, les pieds lourds, comme cloués au sol.

Ils comprenaient, eux, que le hasard leur montrait, non pas le souverain, mais le père disant adieu à son fils.

Et qu'eussent-ils ressenti si l'avenir, écartant les brumes qui le voilent, leur avait permis de se rendre compte que Napoléon pressait son enfant sur son cœur pour la dernière fois ; que sorti des Tuileries pour n'y plus rentrer, il ne reverrait jamais son fils, non plus que l'épouse légère et lâche qui abandonnerait platement le génie vaincu, plus encore, insulterait à sa défaite, et suprême injure,

ferait du prince français, de ce bambin dont les veines contenaient du sang de l'Empereur, un pâle falot et débauché archiduc d'Autriche.

Sans doute, ils se fussent agenouillés dévotieusement, offrant leur existence au Très-Haut comme rançon de l'illustre victime qui allait lentement, déchirée, trahie, calomniée, commencer la dure ascension de son calvaire.

Par bonheur, la nature en sa sagesse infinie cache à l'homme les deuils futurs, ceux du passé suffisant à lui infliger toute la douleur qu'il peut supporter.

Et involontairement, ils abrégèrent le dernier adieu de Napoléon.

Celui-ci les vit ; devinant à leur attitude qu'un événement sérieux justifiait leur présence en ce lieu, il posa le roi de Rome sur le tapis, serra tendrement la main de Marie-Louise, et vint aux deux visiteurs en repoussant la porte derrière lui.

Excuses, explications… Vidal exprima le tout en quelques phrases brèves. Napoléon, chassant de son esprit les tristesses du moment, l'écouta attentivement. Puis d'une voix nette, précise :

— Vous avez raison, il faut savoir quel intérêt ont les princes alliés au mariage de M de Rochegaule. Vidal, tu partiras aussitôt après que j'aurai confié l'Impératrice et son fils aux officiers de la garde nationale. Qu'ils les défendent, que, quoi qu'il arrive, ils empêchent ces êtres chers de tomber aux mains de l'ennemi.

Mais dominant l'attendrissement qui se faisait jour dans ces dernières paroles, l'Empereur poursuivit :

— Je quitte Paris demain matin. Je serai le soir à Châlons, je prendrai le lendemain Saint-Dizier, où les alliés s'installent. Tu m'y retrouveras. Va. Je garde mon jeune ami Espérat.

Et resté seul avec le gamin :

— Écoute, Espérat. Tu es courageux, intelligent, adroit. Je veux te charger d'une mission.

— Oh merci, s'exclama Milhuitcent avec feu, Sire, je vous remercie.

Comme Vidal tout à l'heure, Napoléon passa sa main sur les cheveux de l'enfant :

— Que n'ai-je cent mille petits amis comme toi. Je serais assuré de triompher.

Il eut un mouvement de tête volontaire :

— On doit vaincre avec les ressources que l'on possède, grommela-t-il comme s'il se gourmandait…

Puis baissant la voix :

— Écoute. Tu connais bien les environs de Saint-Dizier.

— Oui, Sire, pas un sentier que je n'aie parcouru, pas un massif d'arbres que je n'aie exploré.

— Bien. Alors l'endroit que l'on nomme La Croix des Cosaques… ?

— Tout le pays sait que cette croix lut élevée à la mémoire de deux habitants de la ville tués par les Autrichiens en 1792.

— Par les Autrichiens ?… pourquoi ce nom… : Croix des Cosaques.

— Je l'ignore… les paysans ne sont pas des géographes bien remarquables…

— Tu as raison, laissons cela. Tu vas te rendre aux écuries.

— Bien.

— Tu feras seller un cheval.

— Pour quitter Paris ?

— Oui.

— Alors deux chevaux, Sire, je vous en prie, supplia le gamin.

— Pourquoi deux ?

— Parce que j'ai promis à mon ami Bobèche de faire campagne avec lui… Vous ne voudriez pas me faire manquer à ma parole.

L'Empereur pinça gaiement l'oreille de son jeune interlocuteur.

— Tu as raison, va pour Bobèche. Tu feras seller deux chevaux, sans avertir Vidal…

— Je ne l'avertirai pas.

— Tu fileras sur Saint-Dizier. Pour les relais ne t'inquiète de rien, voici un ordre de ma main.

Tout en parlant Napoléon avait tracé quelques mots sur une feuille arrachée à son calepin.

Espérat la prit avec respect :

— J'arrive à Saint-Dizier, Sire… et…

— Tu tâches d'apprendre ce qui s'est passé exactement au château de Rochegaule.

— J'essaierai.

— Et surtout…

— Surtout ?

— Assure-toi que Vidal ne court aucun danger, c'est de la Croix des Cosaques que doit partir le coup.

— Vous craignez, Sire… ?

— Oui, mon ami. Je ne vois pas en quoi l'union de M Lucile pourrait jamais me nuire, mais je vois très bien la satisfaction qu'aurait le vicomte d'Artin à attirer mon brave capitaine dans un guet-apens.

Le jeune garçon tressaillit. La lumière se faisait en son esprit. Oui, l'Empereur avait du premier coup distingué la vérité. C'était à Marc Vidal certainement que l'on en voulait.

— Bon, fit-il les yeux étincelants, avec Bobèche, nous serons à la parade.

— Oh ! oh ! plaisanta Napoléon, tu fais des mots maintenant ?

— Cela ne m'empêchera pas de mourir s'il le faut pour le service de votre Majesté.

— Je le crois ; va donc, petit, mais ménage-toi. Je désire te revoir après demain soir au quartier général.

Le gamin saisit la main de son interlocuteur, la porta à ses lèvres et s'élança à travers les salles où la foule augmentait toujours.

Une heure après, monté sur un superbe cheval, en tenant un second en main, Espérat passait sous l'arc de triomphe du Carrousel.

Sur le quai, il trouvait Bobèche qui l'attendait.

— Aussitôt prévenu, mon vieil Espérat, déclara le pitre, j'ai envoyé une lettre d'adieu à mon directeur. Je me retire du monde pour un temps, lui ai-je affirmé. Je suis donc libre comme l'air et tout à ton service… À celui de l'Empereur aussi, ajouta-t-il après un silence, car, quoi qu'en pense Sa Majesté, la recherche de M de Rochegaule par Enrik Bilmsen ne menace pas seulement Vidal… Cela, personne ne me l'ôtera de la tête, personne… à moins d'ôter la tête tout entière avec le célèbre instrument de M. Guillotin.

Et sautant en selle.

— Allons, mon vieil Espérat, en route.

Les deux cavaliers rendirent la main, et les chevaux prirent un trot rapide.

p01 · Ch12

Sur le coup de deux heures après-midi, la petite porte sale et disjointe de l'auberge du Dragon vainqueur livra passage à un homme à la face bourgeonnée, à la longue barbe d'un roux éteint, personnage puissant de partout, fait de proéminences assemblées, résolvant le difficile problème de la quadrature du cercle en se montrant à la fois rond et carré.

Une fois sur la route qui conduit de Saint-Dizier à Vitry-le-François, l'homme s'arc-bouta sur ses jambes, avec une difficulté évidente à assurer son équilibre. Ses yeux clignotants se fixèrent un instant sur l'enseigne qui avait donné son appellation à l'auberge. Il parut admirer la feuille de zinc, se balançant en drapeau le long d'une tige de fer et ornée d'un barbouillage demi déteint, où l'observateur attentif discernait confusément un dragon, sabre au poing,

lardant en un geste héroïque un brouillard de teinte neutre qui, sans doute figurait l'ennemi.

— Ça, fit le bonhomme, ça, c'est un soldat.

Et d'un air attendri, avec une émotion qui en disait long sur ses habitudes bachiques :

— Ces dragons sont nés coiffés… bien coiffés, les gaillards, d'un casque aussi vaste qu'un seau… Avec un instrument pareil, on doit dédaigner les verres… un casque c'est bien plus commode pour boire beaucoup à la fois.

Ce disant il retira le bonnet haut qui recouvrait son crâne et le tenant devant lui, il reprit piteusement :

— Moi, je n'ai qu'une mitre grecque, la mitre d'un pauvre pope de Russie. C'est de la soie, ça laisse filtrer le liquide. Y mettre du vin serait sacrilège, cela ne peut servir que pour l'eau.

Et avec une grimace :

— L'eau… pouah ! le schnaps des grenouilles. Rien que le mot sur ma langue me donne la nausée… Comment l'homme, ce roi des êtres, peut-il admettre l'eau, après le désastre du déluge… L'homme est imparfait, Messieurs, il l'est… l'expérience ne lui profite pas. Sans cela l'humanité n'aurait que deux occupations : cultiver la vigne d'abord, faire disparaître ensuite les fleuves, rivières, puits, tous ces récipients méprisables de l'eau… ; aqua disent les prêtres de

Rome, et ils ont raison, car l'aqua sert à quoi, vous réduit à quoi ? à l'état de canard, de poule mouillée.

Puis brandissant sa calotte, le personnage dans lequel on a sans peine reconnu un ivrogne, entonna d'une voix tonitruante sur un

air lent, solennel, rappelant les rythmes larges des chants sacrés.

Terre
Et tonnerre,
Cœlum
Hum !
De par l'universe boule
Qui dans l'espace roule
Rien n'est divin
Que le vin !

Mais l'homme remit son bonnet, s'appliqua les mains sur la bouche, comme pour empêcher les sons de jaillir au dehors et grommela :

— Tais-toi, Yvan Platzov, tais-toi… Tu te ferais arrêter pour tapage… nocturne.

Nocturne, à deux heures de l'après-midi, était osé. Cependant l'ivrogne s'entêta dans son erreur et, montrant le poing au soleil pâle d'hiver qui brillait au ciel momentanément dégagé de nuages, il acheva :

— D'autant plus que cette nuit, la lune éclaire comme un petit soleil.

Sur ce il se mit en marche avec un effort aussi violent que s'il avait été attelé à une charrette lourdement chargée, et tout en décrivant des festons irréguliers, il bredouillait :

— C'est à la Croix des Cosaques que le chevalier m'attendra… je l'aime ce chevalier que je ne connais pas… car je me souviens… Ah ! ah !

Il rit d'un rire sonore :

— On a beau plaisanter le pope Ivan Platzov, l'appeler sac à vin, futaille sans fond… il a la mémoire.

Et se plantant devant un arbre qui bordait la route :

— Tiens, tu as l'air d'un bon garçon, toi… Écoute si Ivan Platzov se rappelle bien. Le vicomte d'Artin m'a dit : Va à la Croix des Cosaques, un peu après le village de Perthes… tu y rencontreras le chevalier de Mirel, mon jeune frère.

Il se frotta les mains avec satisfaction :

— Hein ? Je récite ma leçon sans broncher.

Puis il poursuivit :

— Tu répéteras ceci au chevalier : Qu'il m'attende à la nuit à la Croix des Cosaques, je viendrai avec les amis qu'il sait. Il faut que nous pénétrions dans le château de Rochegaule, sans être vus de personne. Pour toi, pope, Mirel te conduira à la cave et te laissera en tête à tête avec les fûts et bouteilles.

D'un ton pénétré, le Russe murmura :

— Il n'y a pas de meilleure société.

Brusquement il se pencha vers l'arbre auquel il tenait ce discours.

— Hein ? Tu dis ?… Parfaitement, j'ai compris… il y aura des victimes… Tu penses bien, une cave de gentilhomme contient du noble vin… et je compte lui marquer mon estime… à tout seigneur, tout honneur.

L'ivrogne se secoua :

— Seulement pour boire, il faut marcher… On m'offrait bien un cheval… mais je crains le cheval… ; c'est un animal imparfait… jamais je n'ai pu en rencontrer un qui trotte droit… ils trottent tous de travers… comme les crabes… Du reste qu'attendre d'une bête qui absorbe de l'eau à seaux… évidemment elle ne peut pas être solide sur ses jambes. Aqua est stultitia non virtus… oui, Messieurs, aquatiques hérétiques, je le maintiens du haut de cette chaire auguste : Stultitia, non virtus… Notre Seigneur lui-même a voulu vous indiquer la transmutation, but de la création de l'homme. Aux noces de Cana, il transforma l'eau en vin, vinum… et la Bible, ce livre saint, n'enseigne-t-il pas l'amour du vin, le respect de l'être qui contient beaucoup du précieux breuvage. Noë était ivre et dormait nu, non vestitus, et ses fils le plaisantant furent punis… Maledictio Domini.

Mais tendant les poings à d'invisibles adversaires :

— Au surplus, je vous abandonne à votre hérésie… je vais à la Croix des Cosaques.

Pesamment Ivan Platzov poursuivit son chemin.

Depuis le matin, l'avant-garde du corps russe de Landskoï avait occupé Saint-Dizier, et le pope circulait comme en pays conquis avec sa casaque aux larges manches, sa robe poussiéreuse et sa mitre de soie. Ce prêtre de l'église orthodoxe grecque allait sur la route, aussi paisiblement qu'en sa lointaine patrie, alors qu'il portait d'isba en isba, son ivresse et les consolations de sa religion.

Du reste son allure n'avait rien de conquérant, et quand de pauvres gens, fuyant l'invasion, le dépassaient, fouaillant des chevaux essoufflés qui tiraient des voitures, des charrettes sur lesquelles s'empilaient meubles, matelas, portraits de famille, etc., le pope les saluait d'un amical et retentissant :

— Pax vobiscum.

Sans se douter évidemment que souhaiter la paix aux victimes de la guerre constitue une sanglante ironie.

Zigzaguant, monologuant, Ivan atteignit le village de Perthes en partie abandonné par la population. Des chiens errants, oubliés par leurs maîtres dans la précipitation de la fuite, aboyèrent après lui.

— Cave canem, gronda-t-il, prends garde au chien, Platzov, ces animaux immondes ne reconnaissent point en toi un vase d'élection ; ce sont des infidèles… mais pratiquant le pardon des injures, je les bénis et j'appelle sur eux la clémence divine.

Mais il s'interrompit à la vue de la branche de houx d'une auberge.

— Un sanctuaire de Bacchus, s'écria l'ivrogne avec extase, templum vini ! Salut, houx sacré, salut, cathédrale de la vigne. Piéton lassé, je vais réparer mes forces en ce lieu.

Cinq minutes plus tard, le pope installé sur un banc, devant un pot de vin blanc de dimension respectable, s'occupait à faire passer le liquide du broc de terre dans son estomac, entremêlant ce travail de transvasement, d'actions de grâces rugies à l'adresse du Très-Haut.

Un second, puis un troisième pot succédèrent au premier. Si bien que le crépuscule venait, lorsque le buveur se décida à poursuivre son voyage.

Il se leva non sans peine, solda son écot, et gagna la porte :

— Courage, murmura-t-il, je dois être bientôt arrivé… toujours tout droit, m'a-t-on dit à Saint-Dizier… Allons donc tout droit.

Mais làs ! Quand on lui avait donné cette indication, le pope était sans doute dans l'axe de la route, tandis qu'à cette heure il se trouvait à l'extrémité d'une perpendiculaire à cet axe. Aussi traversant la rue en quelques enjambées, il alla heurter de l'abdomen le mur de la chaumière faisant face à l'auberge.

Le choc fut violent… si violent, que l'ivrogne recula de trois pas, et conserva son équilibre uniquement par un de ces miracles qui ont fait dire aux gens sobres :

— Il y a un dieu pour les buveurs !

Ivan Platzov oscilla un instant ainsi qu'un pendule, se frictionna l'endroit endolori, et rêveur.

— Ces Français… toujours portés à rire… Voilà qu'ils ont mis une maison au milieu de la route.

Cependant il eut une lueur, revint sur ses pas, et entr'ouvrant la porte de l'auberge demanda :

— De quel côté est la Croix des Cosaques, mon fils ?

Le cabaretier sans se déranger répondit :

— À main gauche.

— Parfait !

Et Ivan referma l'huis.

Mais une nouvelle difficulté surgit. L'ivrogne éleva sa main gauche à hauteur de ses yeux.

— Bon, fit-il, c'est de ce côté…

Par malheur il oscilla sur ses jambes, pivota sur lui-même, et naturellement, sa main exécuta un demi-cercle avec le reste de sa

personne.

— Patatras, bredouilla-t-il, ma gauche tourne, c'est une gauche-girouette — sinistra circulans, — si encore j'étais certain que la terre évolue dans le même sens, je pourrais la suivre… mais la certitude me manque.

Une émotion bachique grandissait en lui. Presque pleurant, il tendit les bras vers le ciel.

— O Domine ! Si tu ne m'envoies un roi mage, un astronome, ou quelque autre marcheur à l'étoile, ton serviteur va s'égarer.

Soudain le pope eut une exclamation joyeuse. Des pas sonnaient sur la route, et à peu de distance, une silhouette humaine se montrait, se rapprochant du Russe.

— Le Seigneur est le secours et le protecteur de ceux qui se confient à lui, psalmodia Platzov, adjutor et protector corum. Voici le roi mage.

Cependant l'inconnu était parvenu à la hauteur du pope. Celui-ci le salua, pensa choir durant ce mouvement courtois, mais reprenant son aplomb :

— Salut, ô roi de l'étoile, salut. Le Seigneur t'envoie à l'aide d'un malheureux perdu dans la nuit. Sois mon guide, le guide du voyageur égaré dans les ténèbres.

Le promeneur attardé avait d'abord fait mine de se mettre en défense, mais reconnaissant l'état d'ébriété de son interlocuteur, il parut, bannir toute crainte :

— Vous cherchez votre chemin, mon brave homme.

— Homo fortis, tu l'as dit, mon fils, s'écria le pope, un adorateur de la vertu, virtutis adorator, que les démons de la nuit enveloppent de ténèbres…

— Ah çà ! murmura à part lui le nouveau venu, il parle comme l'abbé Vaneur, à Stainville.

Et à haute voix :

— Seriez-vous prêtre ?

— Je le suis, mon fils, en vérité. Pope religieux, religiosus, de la sainte Russie, venu en France pour combattre l'erreur et proclamer la vérité !

Son interlocuteur s'était reculé :

— Un Russe, gronda-t-il à mi-voix, un ennemi. Espérat, laisse cet homme ivre et poursuis ton chemin.

Le hasard venait de jeter Milhuitcent en face de l'émissaire du vicomte d'Artin.

Après avoir galopé tout le jour, en compagnie de Bobèche, le jeune garçon avait appris, à Héricourt, agglomération située à quelques kilomètres à l'ouest de Saint-Dizier, l'occupation de la ville par le corps d'armée russe de Landskoï.

Sa résolution fut aussitôt prise. Il laissa le pitre s'occuper du gîte, des chevaux, et s'enfonçant bravement dans la campagne, il avait rejoint, trois cents mètres en deçà de Perthes, la route de Vitry-le-François.

Il se hâtait vers la Croix des Cosaques, quand l'interpellation de l'ivrogne avait suspendu sa marche.

Donc il allait s'éloigner, quand une parole d'Ivan piqua sa curiosité :

— Sois-moi propice comme l'étoile du matin, Stella matutina — enseigne au pauvre pope où perche la Croix des Cosaques.

— La Croix des Cosaques, interrogea avidement le gamin ; vous allez à la Croix des Cosaques ?

— Sans doute, sans doute… puisque ma langue l'affirme — non mendax sum — mais les génies de l'ombre m'emprisonnent dans leurs nuages obscurs… j'ai des oreilles et je ne vois pas, mes yeux seuls me permettent d'entendre… Aures habeo et non video, sed oculi mei audiunt.

Comme on peut le remarquer, les dernières libations du pope lui avaient suggéré des idées bizarres à l'endroit de ses appareils auditif et visuel. Il continua :

— Et vois la malice du démon… mon retard fera attendre un gentilhomme, un jeune gentilhomme de noble race, au nom doux comme le miel… Va, va, mon fils, tu penses peut-être que le vin m'a fait oublier… non, rassure-toi, il s'appelle Henri de Mirel…

— Henry de Mirel, s'exclama Espérat, stupéfait d'entendre prononcer le nom du correspondant de Marc Vidal, de cet adolescent qu'il comptait lui-même trouver à la Croix des Cosaques. Henry de Mirel ?

Son intonation frappa Ivan malgré son ébriété :

— Tu le connais, mon fils ? Plus heureux que moi, tu connais celui vers qui m'envoie son frère vénéré, vicomte d'Artin.

— Son frère, reprit le gamin d'une voix étranglée par l'émotion…

Comme un éclair, le pressentiment de la vérité traversa son esprit. L'empereur lui avait formellement déclaré qu'il craignait un guet-apens contre Marc Vidal… Et voilà que cette crainte vague prenait corps.

— Oh ! pensa Milhuitcent. Je veux savoir… je veux faire parler cet ivrogne.

Au même instant, le pope s'écriait avec une joie débordante :

— Hosannah ! tu as dit : Mon frère… tu t'es trahi, tu es celui que je cherche… La voix du sang — vox sanguinis — a disjoint tes lèvres.

Dans le trouble de l'ivresse, Ivan avait mal entendu.

Espérat frissonna de plaisir. Il n'avait plus besoin de se creuser l'esprit pour délier la langue de son interlocuteur. Celui-ci, s'acharnant dans sa méprise, parlait, parlait sans s'arrêter :

— Oui chevalier, mon fils, le vicomte m'envoie vers toi. Ambassadeur fidèle — fidelis legatus — je t'apporte ses paroles. Vers le milieu de la nuit, attends-le à la Croix des Cosaques. Il y viendra avec ceux que tu sais… Tu les introduiras secrètement dans le château de Rochegaule.

— Secrètement, redit Espérat ?

— C'est-à-dire de façon que nul ne les aperçoive. La nuit est favorable à cette opération.

Puis s'accrochant au bras du jeune garçon qui, machinalement, se dirigeait vers le lieu désigné :

— Sois le bâton du pèlerin fatigué, lassatus sum et non satiatus, lassé, non rassasié. Entends la volonté de ton frère. Il te charge de me conduire aux caves de Rochegaule et de m'enfermer parmi les

futailles, les bouteilles… ; et dans l'arôme des vins généreux, plus subtil, plus aimable que les vapeurs de l'encens, mes actions de grâces monteront vers le ciel.

Pris d'un enthousiasme subit à la pensée de ce tableau délectable, Ivan Platzov rugit d'une voix de tonnerre :

La sève vermeille
De la treille
Pétillera,
Coulera
Portant partout à la ronde
L'oubli des fautes du monde

On eût dit un buffle beuglant dans la plaine.

Espérat essaya de se dégager, mais l'ivrogne ne lâcha pas prise :

— Bien… tu n'aimes pas la musique, mon fils ; je mettrai une sourdine à mes vocalises. Tu préférerais peut-être me voir danser comme le roi David devant l'arche. Je le ferais si mes jambes le permettaient. Par malheur, tout ce qu'elles peuvent, c'est marcher.

Et se cramponnant au bras du jeune garçon, entraînant son guide dans les zig zags imprévus de sa déambulation bachique :

— Allons, allons, mon fils. Gagnons la Croix des Cosaques, et de là, les caves du castel de Rochegaule.

Àprésent, Milhuitcent se trouvait fort embarrassé de son compagnon. Certes, il était ravi d'avoir si aisément obtenu les renseignements de l'ivrogne, mais celui-ci lui serrait le bras comme dans un étau. À cinq cents mètres à peine, tous deux arriveraient au petit carrefour où la Croix des Cosaques dressait ses bras de pierre. Et alors qu'adviendrait-il ?

Si le véritable Henry de Mirel était là, la supercherie se découvrirait. Il faudrait renoncer à percer le mystère que le gamin sentait autour de lui.

Oh ! à tout prix, il importait de se débarrasser du pope.

Soudain Espérat eut un cri de joie :

— Hein, tu trébuches, mon fils, grommela Ivan Platzov, prends garde de tomber, cave ne cadas, remercie le Seigneur, et son humble serviteur d'avoir soutenu tes pas chancelants.

Et son esprit, tourmenté par les fumées du vin, se portant vers les idées sacrées, l'ivrogne entonna ce verset des Psaumes :

— Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem. — Il tire l'indigent de la poussière et relève le pauvre de dessus son fumier !

Il aurait continué, si son interlocuteur ne l'eût interrompu :

— Bon pope, une idée me vient.

— Cela est possible, mon fils, fit onctueusement le disciple de Bacchus, profitant de l'occasion pour s'arrêter au milieu de la route.

— La nuit est venue.

— Cela doit être, car il fait noir comme en un four.

— Je ne puis donc vous conduire au château.

Ivan poussa un gémissement de détresse.

— Inspiratio diabolica… Chasse cette pensée diabolique… Prétendrais-tu me laisser exposé aux intempéries, dans l'ombre humide, où le ciel pleure la rosée froide. Non, non, tu n'agiras pas ain-

si… Le Seigneur se détournerait de toi, chevalier ; il ne bénirait pas la maison d'Israël, il ne bénirait pas la maison d'Aaron.

Comprimant avec peine une violente envie de rire, Espérat répliqua lentement :

— Je dois obéir aux ordres de mon frère aîné.

— Le vicomte d'Artin, sans doute, sans doute… Le frère aîné, en l'absence du père, est le chef de famille, Caput, oui, Caput et dux, tête et général.

— Il m'a commandé de l'attendre à la Croix des Cosaques, la nuit venue. Je suis donc forcé de m'y arrêter, car mon frère y pourrait arriver, tandis que nous ferions route vers le château.

Un soupir, bruyant comme un souffle d'orage, s'échappa de la bouche du pope.

— Tu as raison… cela est juste, fit-il en courbant le front. Loin de moi le désir de semer la division entre les frères… Au pied de la croix, nous nous assoirons sur la terre humide et la pluie des nuées nous transpercera et ce sera l'expiation douloureuse de nos fautes.

Milhuitcent cligna des yeux. Son interlocuteur était dans l'état d'esprit où il avait désiré l'amener :

— Je m'en voudrais d'exposer un saint homme au brouillard sans lui assurer le moyen de le combattre.

Du coup l'ivrogne dressa l'oreille :

— Ah ! mon fils, il n'en est qu'un… la douche intérieure d'un crû généreux. Y a-t-il une auberge aux environs ?

— Non.

— Alors que comptes-tu faire ?

— Nous munir à Perthes d'un broc de vin.

Ivan étreignit le gamin, le pressa sur sa poitrine :

— Tu es inspiré par l'Esprit Saint, Spiritu sancto, la gloire du monde sera la tienne… Viens, enfant béni en ta jeune raison, chevalier de mon cœur, allons quérir le broc, grâce auquel nous vaincrons les maléfices de la nuit.

Cinq minutes après, tous deux pénétraient dans l'auberge délaissée un instant plus tôt par l'ivrogne. Espérat se fit remettre une cruche de vin, où il versa, tandis que son compagnon, assis sur un banc, soufflait d'aise, une bouteille d'eau-de-vie. Puis, ayant payé le cabaretier, il sortit, traînant à la remorque le pope et portant le broc empli de liquide.

Les croix dressées dans la campagne en souvenir d'un événement tragique sont assez rares dans les environs de Saint-Dizier.

Néanmoins, du village de Perthes au château du Rochegaule, il s'en trouvait deux : celle des Cosaques, située sur la grand route, à son croisement avec le chemin d'Arrigny à Sermaize, l'autre entre cette route et les rives de la Marne. Cette dernière s'appelait la Croix Baudouin.

Sans que l'ivrogne en eût conscience, le gamin se jeta avec lui dans un sentier de traverse conduisant à celle-ci. Quelques centaines de pas les amenèrent auprès du monument grossier, et le désignant, Espérat déclara sans sourciller :

— Voici la Croix des Cosaques.

Ne connaissant ni l'une ni l'autre, Ivan Platzov ne pouvait protester. Il s'installa donc sur le sol, le dos appuyé au montant de la

Croix Baudouin et, joyeux de se sentir enfin en équilibre stable :

— Passe-moi la cruche, chevalier, le vin n'est pas seulement curatif de l'humidité, il est préventif… réchauffons-nous avant d'avoir froid.

Son interlocuteur s'empressa de déférer à ce désir. L'ivrogne avala une longue lampée, puis déposant le vase à portée de sa main :

— Oh ! oh ! ce tavernier t'a traité en gentilhomme. Ce vin est meilleur que celui qu'il me servit tantôt.

Et hochant la tête d'un air entendu :

— Depuis sept ans que je suis en France, je n'en bus jamais de plus agréable au palais. Ce vin est angélique… Angelicum vinum beatificat cor hominum.

L'eau-de-vie mélangée au breuvage expliquait assez la réflexion de l'ivrogne. Mais les dernières paroles avaient fait tressaillir le gamin ;

— Depuis sept ans, répéta-t-il, vous ne suivez donc pas l'armée russe ?

— La suivre… non pas, chevalier… je l'ai précédée.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ?… Ah ! mon jeune ami… tu es curieux, curiosus scientiæ… C'est une histoire, vois-tu… et les histoires donnent soif… Cependant je parlerai… Car tu es aimable… tu es agréable à voir comme un cep de vigne chargé de grappes… je parlerai. Passe-moi la cruche, vase d'éloquence, vas eloquentiæ, fons ciceronica, source cicéronienne.

Puis après une tendre accolade au broc, il reprit d'une voix pâteuse :

— En 1807, j'étais un pauvre pope, desservant le village d'Orslaïef, près de Saint-Pétersbourg. Pour boisson : de la bière d'orge, du schnaps vulgaire… Je les buvais par esprit de pénitence, espérant arriver à la rémission de mes fautes… Mais le Seigneur veillait sur moi… Un Français émigré, résidant à Orslaïef m'avait enseigné sa langue, la seule digne d'un franc buveur, la seule propre à définir les mérites nuancés du sang de la vigne.

Ivan respira :

— Tu ne bois pas, mon fils ?

— Non, pope, j'écoute, ta voix me réjouit plus que le vin.

— Plus que le vin, murmura le Russe d'un ton pénétré, tu me flattes, chevalier… n'importe, je boirai pour deux.

Une nouvelle caresse à la cruche et Platzov poursuivit, les yeux clignotants, la tête oscillant sur ses épaules :

— Le Tzar avait peur de Napoléon… Il recrutait des espions à envoyer en France…

— Et il vous choisit, pope.

— Je savais le français, mon fils, le Czar en fut informé… Spes et fides, espérance et foi, il mit tout en moi.

Le visage d'Espérat s'était contracté. Ainsi, il avait en face de lui un espion, un homme payé par la coalition européenne pour trahir l'Empereur. Un désir fou de briser le crâne du pope gronda en son esprit… Mais le souvenir de Vidal, de Lucile le retint. Il ne s'appartenait pas. Il devait, suivant l'ordre reçu aux Tuileries, veiller sur le

capitaine qui, sans doute, à cette heure galopait à toute bride sur la route de Saint-Dizier.

Oui, il fallait bien vite mettre l'ivrogne, cette brute pesante, dans l'impossibilité de le retenir, de contrarier ses projets. Il souleva la cruche et presque de force, il l'appliqua aux lèvres d'Ivan, obligeant celui-ci à ingurgiter une énorme rasade. Le Russe n'y vit pas malice :

— Merci, mon fils, bégaya-t-il, merci… tu es gracieux comme Rébecca puisant à la fontaine.

Puis lentement :

— Tu me parlais de Napoléon. Voilà sept ans que je vis en France… sept ans… sept fois douze mois, à la fin de chacun desquels j'envoie en Russie un rapport…

Oh ! ça ne me fatigue pas… deux pages à écrire par mois… sans me déranger, car les Français sont aimables, bavards, ils me dictent ce que je dois conter… et mon gouvernement me paie largement, je m'offre les meilleurs vins de France et je bois… à la santé de l'Empereur… de cet homme de génie à qui je dois le bonheur…

Avec attendrissement, il appuya :

— Je lui dois tout… depuis sept ans, j'ai toujours été ivre, toujours,… hein ! mon fils, c'est le ciel sur la terre.

Maintenant Espérat souriait, amusé par la logique bizarre de son interlocuteur.

— Mais alors, demanda-t-il, à moins d'être ingrat, vous devez aimer Napoléon ?

Ivan eut un grand geste :

— Si je l'aime… sans doute… il est mon héros… mon seigneur, mon maître… Avez-vous cru le pauvre pope incapable de reconnaissance… Oh ! ôtez-vous cela de l'esprit… Ministre du Très-Haut, j'élève mes prières vers lui : — Salvum fac imperatorem. — Sauve l'Empereur, souverain de l'espace, sauve-le. Car si les fous qui le combattent réussissaient à le renverser, c'en serait fait de ma félicité, ma carrière serait à jamais brisée.

Et dans un hoquet, d'une voix qui s'empâtait de plus en plus, l'ivrogne clama lourdement :

— Vive l'Empereur !

Cette fois, Milhuitcent dut se tenir pour ne pas céder au rire qui montait à ses lèvres.

Une dernière fois il souleva la cruche, entonna le reste du contenu dans la bouche du pope.

— Merci, soupira celui-ci, et définitivement vaincu par cette suprême rasade, Ivan s'allongea sur le sol, anéanti par le sommeil soudain de l'ivresse.

D'un bond Espérat fut debout :

— Bonne nuit, compère, s'écria-t-il avec un accent de triomphe. À présent, à la Croix des Cosaques.

Et à toutes jambes il regagna la route de Vitry-le-François.

p01 · Ch13

Quand Milhuitcent eut atteint la large voie, il se garda bien de marcher au milieu de la chaussée. Il se jeta dans les champs en bordure

et parvint ainsi au carrefour, à l'un des angles duquel s'élevait la croix de briques, connue dans le pays sous l'appellation de Croix des Cosaques.

Des arbres, des buissons formaient un petit bois auquel s'adossait le monument commémoratif.

Espérat se glissa dans le fourré, et rampant, se coulant ainsi qu'une couleuvre entre les branchages dépouillés, il se trouva bientôt derrière la croix. Avec précaution il avança la tête à droite et à gauche, sondant l'obscurité. Il ne vit rien. Enhardi par cette première constatation, il s'avança davantage.

— Personne, murmura-t-il enfin, personne.

Puis par réflexion :

— Si, ainsi qu'il le promettait dans sa dernière lettre, Henri de Mirel a attendu tout le jour le capitaine Marc Vidal, il a dû retourner à Rochegaule. N'étant pas averti de la venue du vicomte d'Artin, il ne se trouvera pas au rendez-vous. Ici je ne puis prendre sa place. Un frère ne peut se tromper comme un messager de rencontre… Alors que vais-je faire ?

Et pensif :

— Me montrer est impossible. Le vicomte m'a vu chez l'épicier Buzaguet…

Il eut un mouvement de dépit :

— Ce qu'il m'est interdit de faire m'apparaît clairement… Mais les choses réalisables ne se présentent pas à mon idée. J'ai eu tort de laisser Bobèche à Héricourt. À deux on débrouille mieux une affaire… Il est vrai que si je l'avais attendu, je n'aurais pas rencontré le pope… j'ignorerais les projets de d'Artin.

Il frappa du pied.

— C'est un cercle vicieux.

Ses mains se crispèrent sur son crâne :

— Voyons, voyons, que vais-je faire ?

Longtemps il demeura immobile, si absorbé à la recherche du problème posé, qu'il fut surpris par le passage à travers le carrefour d'un cavalier lancé au galop. Il ne l'avait pas entendu venir.

Mais à la vue de la silhouette filant rapide sur la route, il eut un cri :

— Capitaine Vidal… Marc Vidal !

Le cavalier n'entendit pas et disparut dans l'obscurité ainsi qu'un fantôme.

Le bruit décroissant des sabots frappant la terre prouvait seul au gamin qu'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination.

Marc Vidal se rendait à Rochegaule, cela était certain. Parti de Paris deux heures après Espérat, il avait doublé les relais et arrivait à 8 heures du soir près de la demeure de celle à qui appartenait son âme.

La perplexité de Milhuitcent redoubla. L'empereur lui avait enjoint de veiller sur l'officier ; en prenant à la lettre ses instructions, il devait se rendre au château, avertir Vidal de la venue prochaine du vicomte d'Artin avec des compagnons inconnus… ; oui, sans doute, mais les circonstances modifient le devoir… En quittant son poste d'observation, le jeune garçon laissait la place libre au conspirateur royaliste, il renonçait à connaître ses affiliés, désignés par le pope au moyen de la phrase imprécise

— Ceux que le chevalier de Mirel sait.

Pourtant, l'enfant allait courir au plus pressé, c'est-à-dire à Rochegaule, quand un pas rapide et léger retentit sur la route. Le bruit venait de la direction de Vitry-le-François ; ce n'était donc pas la troupe du vicomte qui le produisait, puisque celle-ci devait arriver de Saint-Dizier.

Instinctivement Espérat se rejeta dans sa cachette et attendit. Comme pour faciliter ses observations, la lune perça la voûte de nuages et sa clarté blanche inonda le carrefour.

Un garçonnet parut, vêtu avec élégance, à peu près de la taille de Milhuitcent, mais plus frêle, plus fluet, montrant sous la clarté lunaire un visage pâle et triste ; des cheveux blonds bouclés retombaient sur les épaules du nouveau venu.

Sans l'avoir jamais vu, Espérat devina que celui-ci était le chevalier Henry de Mirel.

L'enfant s'approcha de la croix, et appuyant ses bras sur le montant, il y enfouit son visage, murmurant d'une voix désolée :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !… J'agis mal… ; mais c'est pour que ma mère ne soit point chassée… Aie pitié d'elle… et si tu dois punir, ne frappe que moi.

Si près, qu'aucune de ces paroles étranges ne lui avait échappé, Espérat fut bouleversé par l'accent de Mirel.

Ce petit gentilhomme, qu'il était sur le point d'exécrer, lui parut soudain digne de pitié.

Et puis une curiosité rageuse le prit… Le chevalier avait parlé de sa mère… Mais d'après Vidal, d'après M. Tercelin, d'après l'abbé

Vaneur… M de Rochegaule était morte et son corps gisait en sa bière sculptée, sous l'une des dalles de la chapelle du château :

Que signifiait donc cet aveu confié à la croix, dans la nuit, au milieu de la campagne silencieuse et déserte… cet aveu, larmes d'une âme, se perdant parmi le bruissement des gouttelettes de rosée que le ciel pleurait sur la terre :

— J'agis mal… mais c'est pour que ma mère ne soit point chassée.

Chassée. Était-il donc quelqu'un pour exiler la morte de son tombeau ?

Cependant Henry s'était laissé glisser sur les genoux, et les mains allongées sur le fût de pierre, la tête renversée en arrière, ses longs cheveux flottant sur ses épaules ainsi qu'un brouillard d'or, il priait :

— Pardonne, pardonne…, ô toi qui es mort pour racheter le monde… pardonne. Que puis-je faire ? Lui est fort, puissant, courageux… Je suis faible et sans vaillance… Il n'aime rien que lui-même… ; moi, mon cœur tout entier est à cette pauvre mère…, et je n'ose même te supplier de me retrancher du nombre des vivants, car elle aurait trop de désespoir de mon départ. Ah ! que ne pouvons-nous tous deux, à la même heure, tomber percés du même coup.

Puis avec terreur, s'écartant de la croix :

— Qu'ai-je dit ?… Je blasphème… Un fils demander le trépas pour sa mère… Affreux ! Affreux ! Et je suis si malheureux que, tandis que mes lèvres m'accusent, mon âme ne se repent pas.

Le chevalier s'était courbé en avant ; son front effleurait la terre. Il semblait écrasé par cette douleur inconnue brusquement révélée à son invisible auditeur.

Espérat, dans son trouble, oubliait pourquoi il était à cette place.

Éperdu devant l'agonie morale qui gémissait dans la nuit, il frissonnait. Si la situation s'était prolongée, il se fût trahi, il aurait bondi vers Mirel, l'eût pris dans ses bras, lui eût crié :

— Tu es malheureux ! J'étais ton ennemi… je deviens ton ami… J'ai le courage, la résolution qui te manquent… raconte-moi tes chagrins, et, à nous deux, nous en triompherons.

Mais tout à coup, Henry se redressa de toute sa hauteur, se tourna du côté de Saint-Dizier et prêta l'oreille.

Milhuitcent l'imita, et les deux jeunes garçons entendirent un bruit lointain de chevaux. Des cavaliers accouraient vers la Croix des Cosaques.

— Ah ! gronda sourdement le fils adoptif de M. Tercelin, cette fois c'est d'Artin !

Pour Henry, il regardait dans la direction du son, agité d'un tremblement perceptible pour Milhuitcent.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis une troupe de cavaliers fit irruption dans le carrefour.

Tous s'arrêtèrent, et l'un d'eux s'avança seul vers la croix.

C'était le vicomte d'Artin.

Le royaliste se rapprocha du chevalier, qui le considérait avec des yeux agrandis par une épouvante intérieure.

— Tu es à ton poste, Henry, c'est bien.

— Oui, mon frère, balbutia l'enfant sans avoir conscience de ce qu'il répondait.

Un éclat de rire dédaigneux souligna la phrase. D'Artin l'avait laissé échapper :

— Ceux qui m'accompagnent sont des soldats russes ; ils ne savent pas un mot de français ; ainsi dispense-toi de m'appeler ton frère… Ce titre doit être réservé pour le cas où des indiscrets nous écouteraient.

Mirel rougit, ses sourcils blonds se froncèrent, mais ces signes de révolte n'eurent que la durée d'un éclair. Le jeune garçon courba le front et répliqua d'un ton soumis :

— J'obéirai, monsieur le vicomte.

Dans sa cachette, Espérat assistait à cette scène incompréhensible. Son étonnement devenait de la stupeur. Quoi ! Le chevalier Henry de Mirel n'était pas le frère de d'Artin ?

Ce dernier reprit :

— Quoi de nouveau, Henry ?

Le jeune garçon hésita. Son interlocuteur s'en aperçut et brutalement :

— Prends garde… rappelle-toi que Marion Pandin ne resterait pas une heure à Rochegaule s'il me plaisait de parler.

— Marion Pandin, se confia Milhuitcent… c'est la nourrice… je me souviens.

Mais il n'eut pas le temps de continuer. Henry de Mirel avait jeté ses mains en avant en un geste suppliant :

— Ne menacez pas, monsieur le vicomte… C'est inutile… J'étais là pour vous dire… je me proposais même de pousser jusqu'à Saint-Dizier quand vous êtes arrivé.

— Jusqu'à Saint-Dizier, ricana son interlocuteur. Trop de zèle, mon garçon, c'est ici que le pope t'avait ordonné de m'attendre.

— Le pope, quel pope… ?

En dépit de ses préoccupations, Espérat sourit silencieusement.

— Eh ! gronda le vicomte, Ivan Platzov que tu as dû enfermer dans les caves du château ?

— Ivan Platzov… ! je vous jure, mon frère… excusez-moi, monsieur le vicomte… j'ignore de qui vous parlez.

D'Artin eut un geste violent qui fit pointer son cheval. Il le ramena et avec un sourde colère :

— Cet ivrogne s'est arrêté en route… Bah ! ne nous occupons plus de lui !… Tu es là, le reste importe peu… le capitaine Marc Vidal est à Rochegaule, n'est-ce pas ?

Il sembla à Milhuitcent qu'Henry blêmissait à cette question.

D'une voix éteinte le jeune chevalier bégaya :

— Oui…

— Un courrier, parti une demi-heure avant lui, m'a prévenu… Les lettres que tu lui as écrites sous ma dictée ont produit leur effet. Allons, tout va bien. Saute en croupe derrière moi et en route.

Ce disant, le vicomte aidait l'enfant à exécuter le mouvement commencé.

Il appelait d'un signe les cavaliers de son escorte, et tous, dans ses traces, partirent à grande allure.

Àpeine avaient-ils disparu qu'Espérat bondissait hors de sa cachette.

— Ils en veulent au capitaine. En avant ! L'Empereur veut que je le défende… Eh bien, nous périrons tous les deux.

Et le gamin, rayonnant à la pensée du sacrifice, se lança sur la piste des cavaliers.

Par malheur, dans sa hâte, il n'aperçut pas une racine qui s'élevait hors de terre, son pied s'embarrassa dans cet obstacle, il roula sur le sol, sa tête porta sur un caillou, et il s'évanouit tandis qu'un flot de sang jaillissait de son front déchiré.

p01 · Ch14

Àdeux cents mètres à peine de la route de Saint-Dizier à Vitry, sur une petite éminence à pentes douces, se dressait le château de Rochegaule. C'était une vaste habitation Louis XIII, briques et pierre, composée d'un bâtiment principal et de deux ailes en retour, couronnés de hauts toits d'ardoises. Un parc de quelques hectares l'entourait, descendant d'un côté jusqu'à la route, s'étendant de l'autre jusqu'à la lisière de la forêt dont les taillis se prolongent au delà d'Ancerville.

Du castel, on avait une vue admirable sur la vallée. On distinguait les villages de Perthes, d'Orconte, le château du Plessis, Thiè-

blemont. Le ruisseau d'Orconte, aux sinuosités incessantes, était visible jusqu'à son confluent avec la Marne, au delà de laquelle s'étendait la plaine où coule doucement la rivière Blaise, et que bornent les massifs sombres de la forêt du Der, ainsi que les coteaux aux croupes arrondies, jetés en chaînon de Châlons-sur-Marne à Montiérender.

Une avenue bordée de grands tilleuls montait de la route au château, aboutissant à un large espace, laissé libre devant le perron-terrasse, surélevé de trois degrés et que bordait une rampe de fer forgé.

Auprès de la grille d'entrée, un pavillon de briques, coquet et riant, servait de demeure à la gardienne, femme d'une quarantaine d'années, Marion Pandin, petite, potelée et jolie, malgré les meurtrissures bleuâtres encerclant ses yeux comme pour dire à tous :

— Cette personne affable, à qui la nature a donné la santé, la gentillesse, n'a pu se dérober au malheur. Un chagrin inconsolable veille en elle, elle pleure quand nul ne peut la voir.

Or, vers 8 heures et quart, ce soir-là, Marion ouvrit la grille à un cavalier qui appelait du dehors.

— Quoi, c'est vous, Monsieur le capitaine, s'écria-t-elle ?

— Moi-même, ma bonne Marion.

— Et en uniforme encore… Vous ne savez donc pas que les ennemis sont à Saint-Dizier.

— Si, si… je le sais, j'ai même évité la ville… Mais je suis pressé et malgré l'heure tardive…

— Vous voudriez voir mademoiselle… Ah ! la pauvre chère petite, va-t-elle être heureuse… Depuis longtemps, elle ne rit plus.

Mais Vidal, car c'était lui, interrompit la brave femme, et gravement :

— Moi aussi, Marion, j'aurais grande joie à rencontrer M de Rochegaule, pourtant c'est à M. le comte que je vous prie d'annoncer ma venue.

— À M. le comte ?

— À lui-même, Marion. Faites vite, car chaque minute écoulée rend ma visite plus indiscrète.

La petite femme n'insista pas ; elle s'engagea aussi vite que ses jambes le lui permettaient dans l'avenue du château, tandis que l'officier mettait pied à terre.

Resté seul, celui-ci murmura :

— Cela est mieux ainsi. Me cacher, pénétrer à Rochegaule comme un voleur… Non, c'était impossible.

L'Empereur m'approuvera, j'en suis sûr.

Et avec mélancolie :

— L'Empereur… Comment ai-je pu lui parler de mes soucis… quand l'ennemi est à Saint-Dizier, au cœur du pays… Il m'a écouté cependant… ; il m'a permis de venir ici… ; il a eu pitié de ma tendresse… Il est bon comme Dieu… Pour ne pas l'aimer, il faut ne pas le connaître.

Il se tut soudain. Marion Pandin revenait :

— M. le comte attend M. Marc Vidal dans le grand salon.

Le capitaine s'inclina, attacha la bride de son cheval à l'un des barreaux de la grille et se dirigea vers le château.

Cinq minutes plus tard, il parvenait à la terrasse où un laquais, portant un flambeau, l'attendait. Le serviteur marcha devant lui sans une parole, ouvrit une porte fenêtre en s'effaçant, annonça :

— M. le capitaine Marc Vidal !

L'officier entra, mais sur le seuil il s'arrêta stupéfait le cœur bondissant dans sa poitrine.

Au milieu du salon Louis XVI qu'il dépeignait naguère à Espérat, sous la clarté des bougies scintillant dans les candélabres, le comte de Rochegaule, avec son visage sévère, auquel les cheveux blancs formaient une auréole d'argent, se tenait debout..., et près de lui, les paupières baissées, était sa fille Lucile.

Marc eut comme un éblouissement. Elle était belle, au delà de tout ce qu'il avait pu dire, alors qu'il épanchait son âme dans celle de son jeune ami, belle de cette beauté chaste, sereine, à qui le respect va sans effort, belle avec bonté.

Tout en elle respirait la loyauté, tout décelait une de ces natures d'élite faites pour l'honneur, pour le devoir, pour le dévouement.

Grande, élancée, les traits fiers et doux, serrée en une robe de couleur sombre, elle restait sans mouvement, et sa jeunesse semblait emplir le salon d'un rayonnement. Pourtant elle avait changé, — Vidal le constata ; — les roses de ses joues avaient pâli, une teinte de mélancolie assombrissait son visage.

Et comme l'officier la considérait, étreint par une angoisse qu'il ne pouvait dissimuler, le comte de Rochegaule prononça lentement :

— Monsieur Marc Vidal, je vous salue.

Le jeune homme tressaillit, ramené par ces paroles au sentiment de la réalité :

— Pardonnez-moi, Monsieur le comte, de m'être laissé prévenir par vous. Que ma lenteur à vous rendre mes devoirs ne vous fasse douter, ni de mon respect, ni de l'embarras que j'éprouve à me présenter en cette maison à une heure aussi insolite.

— J'ai pensé que vous aviez une bonne raison pour agir ainsi. Je n'ai donc pas hésité à vous recevoir. Veuillez vous asseoir, Monsieur, et me faire connaître à quel motif je dois la surprise agréable de votre visite.

Il est impossible de rendre le ton du gentilhomme. À toute la courtoisie de l'ancien régime, se mêlait une ironie indéfinissable et aussi une sorte de reproche voilé.

Cependant Vidal parut se ressaisir et refusant du geste le siège que le vieux comte lui désignait :

— Permettez que je reste debout, Monsieur le comte. C'est l'attitude qui convient à un suppliant…

— Un suppliant… Ah ! capitaine, vous avez été mon hôte, et je ne sache pas que j'aie rien fait pour vous apparaître sous la figure d'un tyran, près duquel la supplication soit nécessaire.

— Hélas ! Cette nécessité ne vient pas de vous, mais du sujet même de l'entretien que je sollicite.

M. de Rochegaule affecta la surprise, puis légèrement :

— Il est donc impossible de le traiter… en causant… comme à l'époque de votre convalescence ?

Marc secoua la tête :

— Oui.

— Oui. Pourquoi ? Que peut-il y avoir entre nous qui vous défende de vous souvenir que ma maison s'est ouverte… ?

— Devant l'officier mourant, acheva le capitaine. Rien au monde ne saurait me faire oublier cela… Mais je souffre… Tiré jusqu'ici par mon cœur, mon cœur me repousse en arrière, où d'autres souffrances, d'autres dangers se préparent. Ici, c'est mon rêve qui m'appelle, là-bas, c'est la France qui me réclame. Et brèves les minutes s'écoulent, un double devoir me déchire…

Et avec une tristesse poignante :

— En temps ordinaire, je mettrais des jours à vous dire ce que j'ai sur les lèvres… Aujourd'hui, je dois parler rapidement, avec la concision du soldat… et aussi avec la liberté d'un parent, d'un fils… moi qui vous suis étranger.

Le vieillard fit un mouvement et avec sécheresse :

— Un fils… l'image est audacieuse… Un fils, officier de l'usurpateur.

Àson tour, Vidal eut un geste impatient :

— Le général qui prend le commandement de l'armée de France pour repousser l'invasion, usurpe le plus noble des sacrifices, Monsieur le comte…

— Après avoir usurpé le trône, l'avoir ravi au souverain légitime.

— Je ne connais point ce souverain, dit lentement Marc avec un calme dédaigneux.

— Pourtant le Roi…

— Le Roi, je ne l'ai jamais vu à la tête des soldats qui allaient mourir pour la France.

— Parce que Napoléon, gronda le gentilhomme…

— Parce que l'Empereur était avec ceux-ci, tandis que celui qui s'intitule Roi, marchait, marche encore à cette heure à l'ombre des drapeaux étrangers ; cette ombre lui laissera toujours une marque au visage.

— Mon père… M. Vidal… interrompit Lucile d'une voix gémissante.

Le capitaine passa la main sur son front, et redevenant calme, par un puissant effort de volonté.

— Pardonnez-moi, Monsieur le comte… Mon général est absent, et seul ici je pouvais le défendre.

M. de Rochegaule regardait sa fille ; ses traits s'adoucirent peu à peu.

— Vous n'avez point à vous excuser, capitaine. Je suis seul coupable ; les vieillards manquent parfois de mémoire, j'ai oublié que vous étiez mon hôte.

Il y avait une telle noblesse dans ces paroles du vieux royaliste, que Marc s'inclina profondément. Les deux hommes étaient dignes de se comprendre.

— Parlez donc sans crainte, sans réticences, poursuivit le comte. Du moment où vous avez franchi le seuil de cette maison, vous pouvez tout dire…, je puis tout entendre.

Et les yeux de Lucile se fixant sur ceux de l'officier semblaient répéter :

— Parlez, parlez.

Vidal obéit :

— Monsieur le comte, ce matin j'étais à Paris, triste, découragé… vous saurez pourquoi tout à l'heure… l'Emper…

Il s'arrêta et doucement :

— Mon général me permit de le précéder sur la route de Saint-Dizier. À l'instant de mon départ, il me fit appeler et me dit avec cette bonté souveraine qui force le dévouement. — Pars, Vidal, rapporte au comte de Rochegaule ce que j'exprime… Tu es brave, loyal… Depuis que tu respires, tu ne vis que pour la France. Le comte, lui, malgré son attachement à ses princes, n'a pas voulu combattre son pays natal. Il habite son domaine, il me boude, à moi, l'Empereur ;… mais il ne poursuit pas sa patrie de la haine qui aveugle tant d'autres gentilshommes.

M. de Rochegaule écoutait sans un geste, sans qu'un tressaillement de son visage sévère trahît la moindre émotion. Vidal reprit :

— Va, capitaine. Dis-lui que nous allons entamer la dernière campagne, que mon règne est fini… car, même vainqueur, je suis résolu à rentrer dans l'obscurité. Alors tu n'auras plus ton empereur, et lui n'ayant plus son roi,… peut-être le fossé qui vous sépare sera-t-il comblé ?

Lentement la tête du gentilhomme s'inclina sur sa poitrine, comme pour cacher un brouillard humide dont ses yeux étaient obscurcis.

— Et je suis venu, continua Vidal, vous faire entendre les paroles de mon général, et j'ajoute d'innombrables victimes ont été fauchées par la lutte fratricide, que les dernières tombent en combat-

tant pour la défense de la patrie envahie… ne sacrifiez pas celle qui est la lumière de cette demeure, la consolation de votre vieillesse.

Lucile rougit. M. de Rochegaule releva brusquement la tête et d'un ton glacial.

— Que prétendez-vous exprimer ainsi ?

Mais le capitaine était lancé maintenant. Il voulait exposer toute sa pensée, dévoiler le but de son voyage, et de même que s'il était monté à l'assaut d'une citadelle, il s'écria :

— Ne livrez point la fille des Rochegaule à Enrik Bilmsen, même à la requête du roi.

Le vieillard se dressa sur ses pieds :

— De quel droit venez-vous me dicter ma conduite ?

— Je n'ai aucun droit, Monsieur le comte, aucun. Mais Dieu, en sa bonté souveraine a jeté en moi un rayon de lumière il m'a montré une fleur éclose au haut d'un roc escarpé, il m'a dit : Aime-la … et j'aime, Monsieur le comte.

— Quoi. En la présence de ma fille, vous osez, gronda le vieillard…

Mais la douce voix de Lucile s'éleva :

— Je le savais, père.

Il y eut un lourd silence. M. de Rochegaule regardait les jeunes gens courbés devant lui. Rien dans leur attitude ne décelait autre chose qu'un respect implorant. Pourtant il reprit durement :

— Ainsi, Lucile, toi, l'enfant de mon cœur, tu me trahissais.

— Oh ! père.

Mde Rochegaule s'inclina et tremblante balbutia :

— Ma vie vous appartient, père… Je renoncerai au rêve de bonheur entrevu, si vous l'ordonnez. Je serai la fille tendre, la servante attentive qui entourera de soins votre vieillesse. Jamais un mot de regret ne sortira de mes lèvres. Mais entendez ma prière, ne me livrez pas à Enrik Bilmsen. Car, vous le savez, ce n'est point seulement votre fille que vous condamneriez à la honte, au désespoir… c'est aussi la France, que vous m'avez appris à chérir.

Les traits du comte s'adoucissaient tandis qu'elle parlait. Quand elle se tut, il la releva et la pressant sur son cœur :

— Lucile, n'ai-je point refusé de te contraindre ?

— Si, mon père, et je vous ai béni.

— Eh bien ; j'ai pensé ce que tu viens de dire… je le pense encore. Reçois ma parole de gentilhomme, je ne te contraindrai jamais.

Un double cri retentit. Vidal, la jeune fille n'avaient pu le contenir.

Leurs mains se tendaient pour remercier. Le comte ne leur permit pas d'exprimer leur reconnaissance.

Il se tourna vers le capitaine.

— Vous avez entendu ? fit-il avec calme…

— Ah ! Monsieur le comte…

— Bien. N'avez-vous rien de plus à m'apprendre ?

— Non.

— Alors je vous rends la liberté… Vous plaît-il que je vous fasse préparer une chambre ?

Le jeune homme s'inclina :

— Je vous suis infiniment obligé, mais je dois retourner de suite à la rencontre de mon général.

— Faites ainsi que vous l'entendrez.

Et avec un geste d'une suprême courtoisie, le comte tendit la main à son hôte.

Vidal avança la sienne. M. de Rochegaule la prit, la retint un moment et d'un accent intraduisible :

— Lucile, dit-il, donne aussi la main à ce soldat qui va combattre pour la France que tu aimes tant.

Les doigts tremblants des jeunes gens s'étreignirent une seconde, puis Marc salua dévotieusement. Il allait partir.

Tout à coup les portes-fenêtres de la terrasse, celles qui conduisaient aux appartements, s'ouvrirent avec violence. Une troupe de soldats russes fit irruption dans le salon.

Avant que le comte, que Marc fussent revenus de leur premier mouvement de surprise, ils se trouvèrent entourés, saisis, désarmés par les assaillants.

p01 · Ch15

Sur le seuil d'une des portes béantes, le vicomte d'Artin parut, botté, éperonné, et derrière lui, dans la pénombre, se montraient Henry de Mirel, Marion Pandin, livides, épouvantés.

— Ah ! ah ! capitaine Vidal, persifla le vicomte, la fortune est changeante. Vous avez tenu à m'éloigner de Paris. À vous de juger si vous avez bien fait.

Mais M. de Rochegaule, que deux russes maintenaient sur son fauteuil, demanda d'un ton sévère :

— Vicomte, est-ce ainsi que l'on entre dans la demeure de son père.

D'Artin ne se troubla point. Il exécuta une révérence gracieuse et froidement :

— Je suis militaire, mon père, et je dois obéir aux ordres qui me sont donnés.

— Aux ordres ?

— Il m'a été enjoint de venir ici, d'y saisir le capitaine Marc Vidal et M Lucile de Rochegaule…

— Ma fille !

— Lui, espion envoyé par l'usurpateur ; elle, sa complice.

— Espion, rugit Marc.

— Lui, espion ; moi, sa complice, s'écria Lucile éperdue.

Le vieillard leur imposa silence.

— Taisez-vous, enfants.

Et avec un calme effrayant :

— D'Artin, dit-il, vous allez immédiatement relâcher vos prisonniers. Marc Vidal est mon hôte ; sur mon honneur de gentilhomme,

il est venu dans ma maison en ami ; il n'est point un espion. Vous ne me ferez pas l'injure de douter de mes paroles ?

Le capitaine eut une lueur d'espoir. Il regarda le vicomte. Celui-ci souriait toujours :

— Loin de moi la pensée d'un doute outrageant. Mais, chargé d'une consigne, je dois l'exécuter.

— Même malgré moi, fit le vieillard essayant vainement d'échapper à ses gardiens ?

— Même malgré vous, oui, Monsieur le comte, répliqua lentement le jeune homme.

Les yeux de M. de Rochegaule lancèrent des éclairs :

— Ah ! prenez garde… je devine la honteuse combinaison que cache une consigne sollicitée. Vous voulez jeter ma fille, votre sœur, dans un hymen exécrable, et celui-ci — il désigna le capitaine — doit mourir parce qu'il est loyal.

— C'est l'ordre du Czar Alexandre.

— Alexandre n'a pu confier à un gentilhomme le soin de déshonorer sa propre race, de marquer notre blason de la tare de félonie de ceux qui trahissent leurs hôtes, qui avilissent leurs filles.

— C'est l'ordre du Roi.

— Quel roi oserait salir sa couronne en de pareilles hontes ?

— Louis XVIII.

— Vous mentez.

Le vicomte, sans rien perdre de son flegme, tira un parchemin de sa poche, et le plaçant à hauteur des yeux de son père :

— Lisez… Lettre autographe de Sa Majesté, qui daigne exprimer le désir de voir bientôt M Rochegaule unie à Enrik Bilmsen, assurant de sa faveur ceux qui auront amené le triomphe de sa cause.

— Le roi, s'exclama Vidal d'une voix étranglée par la stupéfaction ?

— Le roi, sanglota Lucile.

— Le roi, répéta le vieillard d'un ton sombre. Le roi ?… Qu'il soit maudit alors.

— Oh ! Monsieur le comte, souvenez-vous que vous êtes son sujet…

— Sujet, oui… esclave, non. Notre sang, notre fortune sont au roi, mais notre honneur est à nous seuls… Maudit soit le roi qui me vole mon seul bien.

Et avec une colère croissante :

— Et l'autre, l'autre que l'on appelle l'Usurpateur… À ceux qui le servent, il donne gloire, honneur… La France a donc bien fait de le choisir, puisqu'il a cette vertu royale de ne demander à ses fidèles que leur sang.

Comme pris par une sorte de terreur :

— Vous êtes égaré… d'Artin, revenez à vous… même sur l'ordre du roi, un fils ne déshonore pas son père.

Le vicomte fit un signe, les soldats entraînèrent Lucile et Marc Vidal.

Le vieillard tenta de s'élancer à leur secours, mais la main brutale de ses gardiens le cloua sur son siège.

Il eut un rugissement de lion pris au piège, et terrible dans son impuissance :

— Un larron d'honneur ne saurait être du sang des Rochegaule… Le vicomte d'Artin n'est plus mon fils.

Et son attention appelée par un sanglot d'Henry de Mirel :

— Henry, clama-t-il, je n'ai plus que toi. Viens pleurer avec ton père…, ton père devenu faible comme une femme, ton père qui ne peut sauvegarder notre honneur.

L'enfant s'avança chancelant, le visage baigné de larmes ; mais la voix de d'Artin sonna menaçante :

— Mirel, tu me suivras.

Le jeune garçon s'arrêta tremblant, indécis, considérant avec terreur celui qui venait de parler.

M. de Rochegaule vit son hésitation. Il poussa un cri déchirant :

— Henry, Henry, ne m'abandonne pas. À cet appel, l'enfant fit un pas, les mains tendues.

— Prends garde, gronda le vicomte. Je veux que tu dises comme moi : Tout pour le roi.

Ses yeux se fixaient, durs, cruels, sur Marion Pandin, qui, près de la porte, sanglotait, la figure cachée dans son tablier.

Les lèvres du petit s'entr'ouvrirent, et les dents serrées, dans un râle, il répéta :

— Tout pour le roi !

Puis comme un fou, il se précipita hors du salon.

Le vieillard porta ses poings à son crâne en un geste éperdu, ferma les yeux, et privé de sentiment, demeura inerte, reployé sur lui-même dans le fauteuil où les soldats n'avaient plus besoin de le retenir.

— Marion, appela d'Artin.

Mais la gardienne de la grille n'était plus là. Elle avait quitté la salle à la suite d'Henry de Mirel.

Le vicomte hésita une seconde, puis haussant les épaules, il fit signe aux soldats de venir avec lui.

Le vieux gentilhomme resta seul, comme mort, dans le salon éclairé par la flamme des bougies qui pétillait joyeusement.

Quelques minutes s'écoulèrent, rythmées par le cartel du vestibule, puis M. de Rochegaule fit un mouvement. À plusieurs reprises il aspira l'air fortement. Ses yeux s'ouvrirent, et il promena autour de lui un regard vacillant.

En constatant que le salon était vide, il poussa un grondement inarticulé, se dressa avec effort sur ses pieds, traversa la pièce d'un pas automatique et gagna l'antichambre.

Là, accroché à une patère, était son fusil de chasse. Il le prit, le chargea rapidement. Ceci terminé, il ouvrit la porte donnant sur la terrasse. Une bouffée de vent pénétra dans la maison, apportant aux oreilles du vieillard le bruit lointain d'une troupe au galop.

Le comte écouta, courba la tête.

— Je n'ai pas su défendre mon hôte, gémit-il d'un ton sourd, je n'ai pas su défendre Lucile… je n'ai plus d'honneur, n'ai plus de fille.

Pensif, il revint au salon, parlant à haute voix, ainsi qu'en un rêve éveillé :

— François d'Artin a méprisé ma volonté… Henry de Mirel m'a abandonné… je n'ai plus de fils.

Et se laissant tomber dans le fauteuil où il gisait tout à l'heure, il bégaya :

— Gentilhomme déshonoré… père sans enfants… que dois-je faire ?

Un moment de silence, puis il ajouta avec force :

— Mourir.

Ses traits exprimèrent une sombre résolution. Lentement, méthodiquement, il examina son arme, s'assura qu'elle était bien chargée. Après quoi, il s'appuya commodément contre le dossier du fauteuil, pencha légèrement la tête en arrière, et introduisant le canon de sa carabine dans sa bouche, il murmura :

— Adieu !

Sa main droite descendait le long du fusil, tâtonnant pour trouver la gâchette. Ses yeux grands ouverts, se fixaient sur le plafond peint en ciel bleu où se trémoussait une ronde rieuse d'amours joufflus.

Et soudain il frissonna… éloigna de lui l'arme de chasse et resta là, regardant. — Qu'avait-il donc vu ?

Les amours balançaient des écharpes blanches et roses et ces deux couleurs, sur le fond d'azur, venaient de donner au vieillard l'impression du drapeau que la nouvelle France avait substitué à l'étendard fleurdelisé du roi. Ce drapeau, il l'avait raillé bien

souvent, l'appelant manteau d'Arlequin, avec ses bandes multicolores. Maintenant, il demeurait saisi, le cœur étreint par une invincible émotion devant ce bleu, ce blanc, ce rouge, qui allait flotter, dans la fumée de la poudre, au-dessus de la tête des soldats mourant pour la défense du sol natal.

Le manteau d'Arlequin signifiait à présent : Indépendance !

Il représentait la patrie. Il devenait l'emblème auguste et sacré, que devaient suivre tous les fils de France pour refouler l'invasion.

L'invasion !

Mot terrible qui brûle les lèvres lorsqu'elles le prononcent.

L'invasion, c'est-à-dire le soldat étranger foulant le sol natal, organisant avec discipline le brigandage.

L'invasion… les Russes qui, tout à l'heure avaient déshonoré sa demeure, arraché sa fille de ses bras, arraché ses fils de son cœur !

Le comte se dressa debout, les mains crispées sur sa carabine. Comme se parlant à lui-même, il dit :

— Plus de roi, c'est vrai… mais un empereur.

Auprès de la cheminée, un cordon de sonnette se dissimulait sous une bande de velours brodé. M. de Rochegaule sonna.

— L'empereur, reprit-il… au moins c'est un général français.

Il sonna de nouveau, mais comme la première fois, personne ne répondit à l'appel de la sonnette.

Le vieillard eut un geste insouciant :

— Les Russes ont sans doute enfermé les domestiques pour les empêcher de me secourir.

Alors il se mit à parcourir le château. Il ne s'était pas trompé, les laquais étaient dans le sous-sol. Il les délivra, et arrêtant leurs démonstrations de gratitude, il s'adressa à l'un d'eux :

— Pascal, selle mon cheval… tu lui mettras le harnais de guerre, les pistolets dans les fontes.

— M. le comte part…

— Oui, mais hâte-toi.

— Faudra-t-il accompagner Monsieur le comte ?

— Non, je pars seul.

Et doucement :

— Mes amis, vous vous rendrez à Saint-Dizier, chez mon notaire. Vous lui remettrez la lettre que je vais écrire. À chacun de vous, il comptera cent napoléons.

— Cent napoléons, répétèrent les assistants, moins surpris peut-être de la libéralité du gentilhomme, que du mot qu'il avait prononcé.

Napoléon, il avait dit « napoléon », lui qui affectait jusqu'à ce jour de conserver aux pièces d'or, le nom de « louis » qu'elles portaient sous la royauté. Mais il ne leur permit pas de manifester leur étonnement :

— Après cela, vous serez libres, si le cœur vous y pousse, de vous joindre aux braves gens qui s'arment pour rejeter l'ennemi hors de France.

Puis sans paraître s'apercevoir du silence stupéfait de ses auditeurs, il ajouta :

— Pascal, hâte-toi.

Et rentra dans la maison. Il monta à sa chambre située au premier, prit dans un meuble deux rouleaux d'or, dans une armoire, des cartouches, enfouit le tout dans ses poches. Ensuite il écrivit une lettre peu longue, la glissa dans une enveloppe, sur laquelle il traça la suscription :

La missive revêtue du cachet à ses armes, le comte redescendit, jeta sur ses épaules un manteau et gagna la terrasse.

Sans impatience apparente, son fusil de chasse sur l'épaule, il se promena de long en large, jusqu'au moment où Pascal amena au bas des degrés, le cheval sellé.

S'étant assuré que les fontes contenaient ses pistolets, M. de Rochegaule se mit en selle, tendit au valet sa lettre pour maître Vincent.

— Voici le mot sur lequel le notaire vous paiera à tous ce que j'ai promis.

Ses éperons piquèrent les flancs du coursier qui piétina une seconde sur place et s'engagea au trot dans l'avenue de tilleuls conduisant à la route. Près de la grille ouverte, le cavalier aperçut une femme agenouillée qui pleurait. Il reconnut Marion Pandin, crut qu'elle se lamentait sur le départ de ses jeunes maîtres.

— Courage, Marion, fit-il sans s'arrêter, courage…

Et sur la route noire, il rendit la main à sa monture qui s'élança au galop dans la direction de Vitry-le-François.

Marion n'avait pas fait un mouvement. Peut-être n'avait-elle même pas vu le vieillard. Elle restait à genoux sur la terre, ses

lèvres s'agitaient, produisant un léger murmure, et le passant qui se fût approché, eût entendu la pauvre femme gémir :

— Mon fils, mon enfant… Le vicomte l'emmène… Il ne me le rendra jamais…

p01 · Ch16

Le 25 janvier, vers trois heures, Napoléon, entouré de quelques officiers d'état-major, fit son entrée à Châlons-sur-Marne, se frayant difficilement un passage parmi les fuyards, soldats et paysans, qui encombraient la route. La population, terrifiée par l'approche de l'ennemi, sourdement travaillée par les agents royalistes, accueillit le grand capitaine avec tiédeur presque avec hostilité. Aux cris peu nourris de : Vive l'Empereur ! se mêlaient ceux de : À bas les droits réunis !

L'égoïsme local avait été exaspéré contre les impôts nécessaires, et le peuple, trompé comme toujours par ses flatteurs, en était venu à considérer l'oppression des droits réunis comme plus terrible que celle de l'étranger.

Pourtant Napoléon reçut la municipalité, les notables, avec tant de douceur, de sérénité, son accueil fut si bienveillant, qu'en une heure les dispositions hostiles des habitants s'évanouirent. Le vainqueur du monde venait de reconquérir le cœur d'une poignée de Français.

Comme il quittait les fonctionnaires municipaux, l'Empereur vit accourir vers lui plusieurs de ses généraux, avertis à l'instant de sa présence.

C'étaient : Berthier, prince de Wagram ; le vieux général de division Kellermann, duc de Valmy ; Marmont, duc de Raguse ; Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa. Ils arrivaient, les uns déconcertés par leur retraite devant les troupes alliées, les autres pris de doute à la vue de l'invasion s'étendant sur la France. Napoléon leur sourit.

— Dans vingt minutes, chez moi, leur dit-il.

— Où est-ce chez vous ? demanda Kellermann.

— La dernière maison de la ville sur la route de Vitry à Saint-Dizier.

Un officier, en effet, parti en avant, avait préparé un logis à Napoléon dans l'habitation désignée, qui appartenait à une veuve du nom de Lavinaise.

C'est là que, seul, l'Empereur se rendit après avoir congédié sa suite.

La veuve Lavinaise le reçut toute bouleversée de l'honneur dont sa maison était l'objet.

— Eh bien, ma bonne femme, lui dit-il gaiement, y a-t-il une chambre où je puisse travailler quelques heures sans être dérangé ?

Elle bredouilla :

— Deux pièces et une cuisine au rez-de-chaussée, deux salles au premier… Voici les clefs… je logerai chez une voisine.

Mais il refusa :

— Vous chasser de chez vous, ma pauvre amie. Non, non, je ne suis pas un soldat étranger. Général de France, les Français sont

chez eux, là où je suis. Partageons, voulez-vous. Le premier étage pour vous, le rez-de-chaussée pour moi.

Et comme la veuve s'embarrassait dans des phrases de remerciement.

— Allons, c'est entendu. Rentrez chez vous, ma commère ; sans cela les royalistes interpréteraient à mal notre tête-à-tête.

Puis gravement :

— Seulement, après la guerre..., venez aux Tuileries... L'empereur vous rendra l'hospitalité que vous accordez aujourd'hui au général — il hésita une seconde et acheva — Bonaparte.

L'hôtesse s'empressa de se retirer, mais durant de longues années, elle devait raconter, avec des larmes dans les yeux, la visite de Napoléon, qui lui avait parlé, disait-elle, comme un brave homme, franc du collier.

La porte refermée sur elle, l'Empereur embrassa d'un rapide coup d'œil les deux petites pièces mises à sa disposition, les meubles simples de noyer, les gravures encadrées. Au-dessus de la cheminée, masquée en partie par un globe de verre, qui recouvrait de vieilles épaulettes de laine et une croix de la Légion d'honneur au ruban déteint, une image enluminée était fixée au mur, représentant Napoléon, le front ceint de lauriers, drapé dans le manteau de pourpre. Il hocha rêveusement la tête. Du doigt, il désigna successivement la feuille coloriée... et les épaulettes, en murmurant :

— L'Empereur... le soldat.

Puis avec un mouvement brusque des épaules, le mouvement de l'homme qui veut chasser une pensée importune :

— Allons, général, au travail. Il faut rendre le courage et l'énergie à tes lieutenants.

Ce disant, il tirait de sa redingote grise une carte du pays pliée ; il l'étala sur la table, la considéra un instant, puis à l'aide d'un crayon, il traça un trait suivant la route de Châlons à Vitry et à Saint-Dizier, faisant un crochet sur Brienne et le village de la Rothière, et revenant ensuite sur Troyes.

— Troyes, fit-il encore, est le point important de la toile d'araignée.

Et le crayon se portant alternativement sur les lignes sinueuses figurant les cours de la Seine et de la Marne :

— Une armée de trois cent mille hommes ne peut s'avancer d'un seul bloc. Les alliés se diviseront donc…

De nouveau le crayon glissa sur les rivières :

— La Seine, la Marne, sont bien tentantes. De bonnes routes les bordent. Elles se rapprochent sans cesse pour se réunir aux portes de Paris… Oui, Blücher ira d'un côté, Schwarzenberg de l'autre… Qu'importe de se séparer au départ, puisque chaque jour de marche diminue la distance.

La face de Napoléon s'éclairait d'un large rire :

— C'est la faute qui doit tenter l'esprit de sages généraux, soucieux avant tout d'approvisionner abondamment leurs troupes. Ils la commettront… Ils la commettront sûrement ; car leur vanité les y poussera également. Les Prussiens sont de bien meilleurs soldats que les Russes. Il leur faut entrer à Paris les premiers.

Mais avec une ironie mordante :

— Seulement moi, je serai à Troyes… 50,000 combattants à peine, mais rassemblés dans ma main, ayant, pour attaquer, moitié moins de chemin à faire que mes adversaires pour se secourir…

Et se frottant les mains avec énergie :

— Oui, une victoire à Saint-Dizier, afin de montrer à mes braves que l'on peut triompher un contre quatre, et après, le repos, jusqu'à la faute qui se produira fatalement.

Un moment il se tut, regardant devant lui dans le vague, et gaiement :

— Nous vaincrons… Je ne puis finir sur Leipsick.

Laissant la carte sur la table, il alla à la fenêtre. Au dehors les généraux, qu'il avait convoqués tout à l'heure, étaient rassemblés. À travers les rideaux, il examina ces hommes soucieux, conversant à voix basse avec des gestes las.

— Il faut d'abord rendre la confiance à ceux-ci.

Ouvrant la croisée, Napoléon les appela par leurs noms :

— Ney, Kellermann, Marmont, Berthier.

Tous eurent un sursaut en entendant sa voix. D'un même mouvement, ils se tournèrent de son côté, puis marchèrent vers la porte de la petite maison.

Un instant après, tous quatre étaient debout en face de l'Empereur.

Berthier avec sa grosse tête, son visage soigneusement rasé, sa physionomie ironique et entêtée ; Ney, les joues élargies par les favoris, le nez légèrement retroussé, les yeux hardis ; Marmont, dont le visage, d'expression ecclésiastique, s'accordait mal avec l'uni-

forme ; Kellermann, le front penché, se tenaient immobiles devant lui.

Chez eux se devinaient la fatigue et l'anxiété. Une tristesse passa dans le regard de Napoléon, mais rappelant aussitôt le sourire, sur ses lèvres :

— Eh bien ! mes vieux compagnons, nous allons donc une fois de plus combattre ensemble, dit-il :

Les généraux frissonnèrent ainsi que le cheval qui sent l'éperon du cavalier. Malgré eux, ils se redressèrent, et Ney, prompt à l'attaque dans la conversation comme sur le champ de bataille :

— Nous sommes prêts ; seulement pour combattre, il faut des soldats. Où sont-ils ?

— Mais nous en avons.

— Où cela ?

— Je vais vous le dire : le maréchal Victor a 7.000 fantassins et de 3 à 4.000 cavaliers. Marmont, toi, tu commandes à 6.000 hommes de pied et à 2.500 chevaux. Ney, tu comptes sous tes ordres 6.000 fusils… Tous réunis vous amenez 110 bouches à feu.

— La belle affaire, ricana le prince de la Moskowa : 19.000 combattants pour l'infanterie, environ 6.000 pour la cavalerie… Au total 25.000 contre 250 à 300.000 que l'ennemi met en ligne.

Mais la réflexion, en dépit de la terrible éloquence des chiffres, ne parut pas impressionner l'Empereur. Évidemment il avait déjà supputé toutes les chances.

— Tu calcules comme un géomètre, Ney, plaisanta-t-il, j'aurais dû te confier le ministère des Finances. Poursuivons cependant. À

ces 25.000 braves, nous ajouterons la division Gérard, 6.000 soldats, actuellement à 12 lieues d'ici, à Arcis-sur-Aube ; puis à Troyes, à 18 lieues, les 15,000 de la vieille garde, commandés par le maréchal Mortier… Ci : 46.000.

— Toujours trop peu, reprit Ney, contre 250.000.

— Attends encore. Lefebvre-Desnouettes arrive avec la cavalerie légère de la garde et quelques milliers de fantassins. Hamelinaye organise, à Troyes, la seconde division de réserve ; Pajol forme, sur la Seine, la cavalerie, rassemble les gardes nationales. À Paris, deux divisions de jeune garde se complètent ainsi que quelques bataillons de ligne. Plusieurs divisions, détachées de l'armée d'Espagne, s'avancent sur la route de Bordeaux. Macdonald arrive par les Ardennes avec 12.000 hommes. Tout cela réuni, portera nos effectifs à 80.000 soldats.

— Toujours trop peu, répéta avec entêtement le maréchal Ney. L'ennemi reçoit d'incessants renforts, nos 80.000 pauvres diables auront en face d'eux 400.000 adversaires… Un contre cinq, c'est trop.

Il se tut. Napoléon venait d'éclater de rire :

— Tu es prompt au découragement, Ney. Je t'ai gardé pour la fin l'appoint qui nous permettra de vaincre.

— Quoi, vous avez avec vous une armée de réserve, des régiments ?

— Oui.

— Où sont-ils ?

L'Empereur désigna d'un geste large les quatre points de l'horizon :

— Là… là… là… là… Ils sont partout, attendant une victoire pour se lever, pour venir à nous.

— Ah ! des espérances…

— Non une certitude.

— Une victoire… Sur quoi comptez-vous pour l'obtenir ?

— Sur moi.

Et avec une mélancolie sereine, Napoléon ajouta :

— Sur moi seul, puisque mes vieux compagnons d'armes comptent aujourd'hui leurs ennemis.

L'effet de ces simples paroles fut magique. Marmont et Kellermann firent un pas en avant :

— Non, nous ne les comptons plus.

— Est-ce vrai ?

— Oui, Sire.

— Et vous avez foi en notre étoile, l'étoile de la France.

— Nous avons foi.

— Merci, mes amis.

Mais se tournant vers Berthier, vers Ney.

— Dois-je vous garder près de moi, Berthier, ou vous renvoyer dans vos foyers comme des soldats qui n'ont plus confiance en leur général ?

— Oh ! me renvoyer, gronda Berthier.

— Vous n'y tenez pas ! Alors je vous garde aussi tous deux.

Berthier inclina le front en signe d'acquiescement, Ney rougit, mais secoua la tête. L'Empereur ne prit pas garde à cette dernière résistance :

— Allons, je vous retrouve, mes vaillants. Je m'étonnais de votre épouvante. Les alliés sont nombreux, il est vrai, mais divisés. Il est impossible qu'ils ne commettent pas de fautes dont nous tirerons parti.

Puis précisant, introduisant, par la force de la logique, sa conviction dans l'esprit de ses auditeurs.

— Nos adversaires s'avancent sur Paris par la route de Bâle, à l'est, par celle de Mayence, au nord-est, et ils ne peuvent faire autrement, ayant à lier leurs opérations avec les troupes en action dans les Pays-Bas. En outre de cette séparation forcée entre les armées de Blücher et de Schwarzenberg, les envahisseurs se sont encore fractionnés pour des motifs secondaires.

Les maréchaux écoulaient stupéfaits.

Jusqu'alors ils avaient reculé devant les coalisés, sans comprendre le but, la raison des mouvements des troupes cosmopolites dont l'interminable caravane affluait en France. Napoléon, dès les premiers mots, les éblouissait par la lucidité de son génie.

Arrivant de Paris, il savait les choses mieux qu'eux-mêmes. Sans hésitation il les expliquait.

— Blücher, continuait l'Empereur, a laissé des bataillons au blocus de Mayence et de Metz ; les colonnes du prince de Schwarzenberg sont éloignées les unes des autres ; celle de Bulma a pris par Genève, celle de Colloredo, par Auxonne et la Bourgogne ; celle de

Giulay et du prince de Wurtemberg, par Langres et la Champagne ; celle de de Wrède, par l'Alsace. Des détachements sont retenus autour de Strasbourg, de Besançon, Belfort, Huningue. Tant de corps épars peuvent-ils être dirigés avec assez de précision, pour être concentrés à propos sur le point où ils auront à combattre ?

Marmont, Kellermann, Berthier s'échauffaient au souffle de Napoléon. Seul Ney demeurait sombre, pris par cette tristesse intérieure qui devait le rendre flottant, hésitant, jusqu'à l'heure tragique de sa mort.

Ney subissait les premières atteintes d'une maladie vieille comme le monde, que la science moderne a baptisée du nom de neurasthénie.

Et Napoléon continuait. Maintenant il indiquait la carte toujours étalée sur la table. Sa main traçait la marche certaine des ennemis : Blücher par la Marne, Schwarzenberg par la Seine… Et lui, avec ses maréchaux, au milieu, prêt à tomber sur les Alliés divisés, à les écraser en détail.

— D'une part, toi, Kellermann, mon brave duc de Valmy, tu vas partir, avec les détachements qui se sont repliés sur Châlons, sauf les dépôts que tu renverras à Paris, où ils formeront des régiments de réserve ; tu lèveras partout des gardes nationales et tu barricaderas les bourgs, les villes, ayant des ponts sur la Marne. Je vais enjoindre à Macdonald de s'arrêter à Châlons pour t'aider. Pajol, avec sa cavalerie et ses gardes nationaux, opérera de même sur la Seine et couvrira l'Yonne.

Le visage du grand capitaine rayonnait :

— Entre ces lignes de la Seine et de la Marne, se trouve une ligne intermédiaire, celle de l'Aube, qui multiplie les difficultés de l'at-

taque et les moyens de la défense. Amenés tantôt par choix, tantôt par nécessité à se partager entre ces rivières que nous occuperons exclusivement, nos adversaires nous fourniront mille occasions de les battre si nous savons en profiter. Pendant ce temps les troupes d'Espagne, de l'intérieur, arriveront. Les populations, ranimées par le succès, reprendront courage. Augereau avec les forces qu'il réunit à Lyon, remontera de cette ville vers Besançon. Les commandants de nos places assiégées exécuteront de fréquentes sorties. Nous aurons sûrement quelque bonne et glorieuse journée. Et Caulaincourt, que j'ai envoyé négocier de la paix, pourra la traiter de façon honorable.

Il conclut enfin :

— Tout n'est donc pas perdu. La guerre présente tant de chances pour celui qui sait persévérer. Sont seuls vaincus ceux qui consentent à l'être. Sans doute, nous aurons des jours difficiles ; nous devrons parfois nous battre un contre trois, un contre quatre… mais nous l'avons fait dans notre jeunesse, cela doit nous encourager à le faire dans notre âge mûr. D'ailleurs, si le nombre de nos fusils est un peu maigre, il n'en est pas ainsi de nos canons. Notre artillerie est excellente et les boulets valent bien les balles. Après avoir eu toutes les gloires, il nous en reste une à acquérir qui complète et surpasse toutes les autres, celle de résister à la mauvaise fortune et d'en triompher. Un dernier effort, après lequel on se reposera dans ses foyers : vous, comblés d'honneurs ; moi, ayant renoncé au pouvoir. Nous vieillirons dans cette France qui, grâce à ses héroïques soldats, après tant de vicissitudes diverses, aura sauvé sa vraie grandeur, celle des frontières naturelles, avec un patrimoine de gloire inépuisable.

Il semblait que Napoléon rajeunissait en disant ces nobles choses, et ses auditeurs, emportés sur l'aile de sa parole enflammée,

oubliaient leurs craintes

passées. La victoire leur apparaissait possible, presque certaine.

L'Empereur était au milieu d'eux et les conduisait.

Celui-ci profita aussitôt de leurs bonnes dispositions et les congédia en donnant à chacun les ordres qui le concernaient.

Puis, quand le dernier eut franchi le seuil de la maison Lavinaise, l'Empereur eut un geste joyeux :

— J'ai retrouvé le cœur de mes compagnons d'armes. Il n'y a que Ney qui soit resté loin de moi. Qu'a-t-il donc, ce pauvre Ney ?

Mais brusquement il revint à la carte, se pencha sur la table et parut s'absorber dans la contemplation des traits noirs qui figuraient rivières, plaines, montagnes.

Longtemps il demeura ainsi.

Quelles pensées bouillonnaient à cette heure dans le cerveau de l'homme qui, en dépit de tout ce qu'il avait dit à ses maréchaux afin de ressusciter leur confiance, savait qu'il pouvait disposer à peine de trente-trois ou trente-quatre mille hommes pour commencer les hostilités.

Sa figure énergique, à laquelle la réflexion imprimait un caractère sévère, s'éclaira peu à peu.

— Oui, fit-il. Je ne m'illusionne pas. Je puis vaincre. La campagne de France effacera le souvenir des campagnes d'Italie.

p01 · Ch17

De nouveau l'Empereur se promenait à pas lents dans la salle, la tête légèrement penchée, la main droite enfoncée dans l'échancrure de son habit, la main gauche derrière le dos, en cette attitude familière que la gravure a popularisée.

— Tiens, murmura-t-il soudain, je n'ai pas vu Vidal…

Et attristé :

— Lui serait-il arrivé malheur ?

Un coup discret frappé à la porte interrompit Napoléon.

— Entrez !

Aussitôt un officier d'ordonnance pénétra dans la salle.

— C'est vous, Larue, fit l'Empereur, qu'y a-t-il ?

— Sire, veuillez m'excuser si je me présente devant vous, malgré vos ordres formels ; mais un homme, arrivant des environs de Saint-Dizier, est venu à l'hôtel de ville ; il prétend avoir des choses importantes à vous dire.

— Un espion ?

— Non, je ne crois pas.

— A-t-il dit son nom ?

— Oui… Le comte de Rochegaule.

— Rochegaule !

Étrange coïncidence. Le comte survenait à l'heure précise où Napoléon s'inquiétait de l'absence de Marc Vidal. L'Empereur en fut

frappé.

— Amenez-le-moi, ordonna-t-il.

— M. de Rochegaule m'accompagne.

— Introduisez-le donc, Larue.

L'officier alla à la porte, l'ouvrit, et s'adressant à un personnage demeuré dehors.

— Veuillez entrer, Monsieur.

Puis, s'effaçant, Larue attendit que le vieillard fût passé, et se retira discrètement.

L'Empereur et le gentilhomme royaliste restèrent seuls en présence.

Un instant, Napoléon considéra le visiteur. Sur le visage du comte, la douleur n'avait pas laissé de traces ; mais son regard s'était fait plus sombre, ses traits s'étaient durcis. On eût dit que l'affliction avait donné une énergie plus grande à cet homme à l'âme de bronze. La tête découverte, debout dans une attitude digne, sans orgueil et sans faiblesse, le vieillard attendait que l'Empereur lui adressât la parole.

— Vous êtes le comte de Rochegaule ? fit enfin ce dernier.

— Je le suis en effet.

— Un royaliste impénitent.

— Je ne suis plus royaliste.

Napoléon ne put maîtriser un geste d'étonnement :

— Plus royaliste… et d'où vient ce changement ?

— De ce que je hais le roi…

— Vous ?

— Le roi qui a déshonoré ma maison.

— Lui ?

— En faisant arrêter, sous mon toit, l'hôte auquel j'avais ouvert ma demeure et qui était en droit de s'y croire en sûreté.

Les poings de Napoléon se crispèrent et les dents serrées :

— Marc Vidal, n'est-ce pas ?

Le vieillard inclina la tête.

— Et vous avez laissé faire, gronda l'Empereur. Vous avez pensé : il me suffira d'aller au quartier général, de conter l'aventure…

— C'est vrai, j'ai pensé cela.

— Vous l'avouez ?

— L'aveu suppose une faute… je n'en ai commis aucune. Je dis simplement ce qui est vrai, avec l'intention d'être utile au général qui, à cette heure, tient en ses mains les destinées de la France.

Si noble était l'accent du vieux gentilhomme, que son interlocuteur en fut ému. On ne s'adressait jamais en vain au cœur de l'Empereur.

— Je vous crois, reprit-il. Marc Vidal est de ceux que j'aime ; de là ma colère… Parlez, je vous écoute.

— Avec votre permission, porteur de paroles bienveillantes de vous…

M. de Rochegaule semblait interroger. Napoléon approuva du geste.

— Le capitaine Marc Vidal, continua le comte, m'a prié de le recevoir hier soir, vers huit heures et demie.

— Bien !

— Il venait, vous le savez, me prier de ne point accorder, malgré le désir de celui que j'appelais encore mon roi, ma fille Lucile à Enrik Bilmsen, secrétaire particulier de M. de Metternich.

L'Empereur regarda le vieillard :

— On m'a dit en effet la recherche de ce faquin. Mais je ne m'explique pas l'intérêt…

— … du roi dans cette affaire ?

— Précisément.

Un court silence suivit. M. de Rochegaule paraissait irrésolu.

— Eh bien, questionna nerveusement son interlocuteur ?

— Je vais répondre. J'ai eu une dernière hésitation… une dernière… Ceux qui m'ont frappé dans mon honneur affirmeront que je les ai trahis pour me venger. Ils se tromperont. C'est au seul bien de la France que je songe.

Et d'une voix lente, qui sonna lugubrement :

— Metternich, partagé entre le désir de complaire aux souverains coalisés, et celui de ne pas détrôner Marie-Louise, fille de son maître, l'Empereur François d'Autriche, ralentit les hostilités contre vous, résiste aux Russes, aux Prussiens, aux Anglais. Ses alliés manquent de confiance en lui, ils craignent que, sous un prétexte

quelconque, les troupes autrichiennes ne se retirent, fassent pis encore peut-être… se joignent aux vôtres.

Une lueur brilla dans les yeux de Napoléon.

— Ah ! Si Metternich arrivait seulement à la neutralité de son pays.

— Oui, les autres seraient bientôt en déroute. Ils le comprennent comme vous, et veulent empêcher cette défection.

— Et Enrik Bilmsen… peut décider Metternich, s'écria brusquement l'Empereur comprenant tout à coup ce qui jusqu'à ce moment était demeuré obscur pour lui ?

— Vous l'avez dit.

— Mais comment… Comment ?

— Au moyen de lettres peu flatteuses pour le ministre d'Autriche.

La surprise se peignit sur le visage de Napoléon.

— Des lettres… je n'ai jamais rien écrit de semblable.

— Non, mais vous avez parlé…

— À qui ?

— À une femme qui, Impératrice naguère, reste votre meilleure amie.

— Joséphine… !

— Elle-même.

— Elle… d'un complot contre moi… cela n'est pas vrai.

L'agitation de l'Empereur croissait de seconde en seconde.

— Non, elle n'est pas du complot, fit tristement le vieillard. Vous, au moins, vous n'accusez pas à la légère ceux qui vous servent. Non, elle n'est pas du complot… Elle l'ignore même, et lorsqu'elle relatait vos entretiens à sa fille Hortense, elle ne croyait pas que les papiers d'une femme, d'une souveraine, volés par un laquais, seraient achetés par un misérable soucieux d'unir, au sang d'une noble enfant, le sang vil d'un manieur d'argent.

L'interlocuteur du comte n'écoutait plus.

Il réfléchissait. Tout à coup, il se rapprocha du vieillard et, dardant sur lui ce regard pénétrant qui allait chercher la vérité au fond des cœurs :

— M Lucile de Rochegaule accepte donc ce mariage.

— Elle…, s'écria le comte tandis qu'une rougeur ardente envahissait son visage. Elle sait ce qu'elle doit à son nom. Elle ne consentira jamais.

— Alors rien n'est perdu. Allez la prendre, ramenez-la vers Paris…

Le gentilhomme leva les bras vers le ciel avec désespoir.

— Ceux qui ont arrêté Marc Vidal, ont emmené ma fille au camp des alliés. Je n'ai plus de fille.

— Qui donc sont ceux-là ?

— Des soldats russes commandés par un Français.

— Un Français, qui… ?

— Le vicomte d'Artin.

— Votre fils !

M. de Rochegaule secoua la tête avec énergie, et durement :

— D'Artin n'est plus mon fils, je l'ai banni de ma succession, de ma pensée.

Une pâleur couvrit les traits de Napoléon, au contact de la douleur effroyable qu'il sentait vibrer dans la voix du vieillard. L'impression fut si forte qu'un moment il oublia les difficultés de sa situation, pour consoler cette souffrance.

— Mais le chevalier de Mirel…

Avec violence le comte l'interrompit :

— Mirel a suivi son frère en me crachant au visage cette suprême insulte : Tout pour le roi ! Lui non plus n'est plus mon fils.

Cette fois, Napoléon demeura muet devant le vieux gentilhomme, qui avait vu s'évanouir en quelques heures toutes ses croyances, toutes ses affections. Il avait pitié, lui, l'Empereur, de ce royaliste sans roi, de ce père devant considérer comme morts ses enfants, soldats ou victimes des ennemis.

M. de Rochegaule, la tête basse, les épaules secouées par des tressaillements douloureux, gardait le silence, et son impérial interlocuteur n'osait troubler ses pénibles réflexions.

Mais bientôt le comte domina son trouble. Sa tête hautaine se redressa.

— Il me reste une mère, dit-il.

— Une mère, murmura Napoléon.

— Oui…, la France… ! c'est un soldat qui est venu vous trouver à Châlons ; prenez-le.

L'Empereur lui tendit la main :

— Non, c'est un capitaine… M. de Rochegaule, rendez-vous auprès de Marmont, je vous donne une compagnie… je sais qu'elle fera brillamment son devoir.

Puis doucement :

— Père, espérez… Demain nous entrerons à Saint-Dizier de vive force… et nous serons près du lieu où M de Rochegaule, où mon fidèle Marc Vidal, sont captifs.

— Ah ! Sire, fit lentement le comte, ému jusqu'aux moelles par cette promesse qui répondait au plus ardent de ses vœux…

Napoléon sourit.

— Vous avez dit, Sire…

— Oui… car vous avez ranimé mon cœur.

L'Empereur répliqua seulement :

— Rendez-vous auprès de Marmont, capitaine… Avant tout, il nous faudra prendre Saint-Dizier. Fondez toutes vos affections dans l'amour de la patrie.

— Cela est fait, Sire.

Et le gentilhomme prit la main étendue vers lui, la porta à ses lèvres, puis transfiguré :

— Pourquoi ne vous ai-je pas rencontré plus tôt ?… Rochegaule serait mort pour vous… Il n'aurait pas la honte de voir ses fils au service de l'invasion.

Napoléon murmura avec une inflexion tendre et profonde :

— Au delà de la douleur, il y a l'oubli ; au delà de la faute, il y a le pardon. Capitaine Rochegaule, je compte sur vous.

Déjà le comte, après une inclination respectueuse se préparait à partir. Un fracas retentissant lui fit suspendre son mouvement.

Un cheval, lancé à fond de train, venait de s'arrêter brusquement devant la maison Lavinaise.

Le cavalier qui le conduisait avait sauté à terre. La porte de la rue, celle de la pièce s'ouvrirent violemment, et un jeune garçon blême, couvert de poussière, les cheveux en désordre, entra en criant :

— Sire ! Sire !...

Il s'arrêta en voyant que l'Empereur n'était pas seul.

Celui-ci congédia le comte du geste.

— Au revoir, capitaine de Rochegaule.

Mais le nouveau venu s'exclama :

— Rochegaule... le comte de Rochegaule ?

— Oui ; qu'as-tu donc, Espérat ?

Espérat, c'était le gamin lui-même, chancela. Pour ne pas tomber, il dut se retenir au dossier d'une chaise.

— Mais il va se trouver mal, dirent les deux hommes.

L'enfant se redressa, se remit d'aplomb sur ses jambes, et ironiquement :

— Non… ne craignez pas cela… Seulement je n'ai pas dormi depuis mon départ de Paris et j'ai marché tout le temps.

p01 · Ch18

Par suite de quelles circonstances, Espérat resté évanoui près de la Croix des Cosaques, était-il revenu à Châlons ? La fraîcheur de la nuit avait ranimé le gamin qui, après sa chute, perdant son sang par une blessure qu'un caillou lui avait faite au front, semblait un corps mort abandonné sur la chaussée.

Péniblement il réussit à se mettre sur son séant. Il ne souffrait pas, seulement il se sentait étourdi. La violence du choc subi expliquait assez son état.

Pourtant peu à peu sa lucidité lui revint, avec le souvenir des incidents qui avaient précédé sa syncope.

— Marc Vidal est en danger, s'écria-t-il… Il faut que j'aille au château de Rochegaule.

Alors il se leva tout à fait. Ses jambes, il le constata avec plaisir, n'avaient rien perdu de leur élasticité. Bientôt son cerveau se dégagea complètement. N'eût été une sensation de brûlure au front, le jeune garçon aurait pu croire que l'accident était simplement une péripétie de rêve.

Du reste, il ne s'attarda pas en autocongratulations, et se mit en route presque en courant.

Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant la grille du château de Rochegaule.

Cette grille ouverte, au milieu de la nuit, disait assez qu'une chose insolite se passait.

Espérât eut un cri sourd et bondit en avant.

Mais devant lui, une femme se dressa tout à coup, clamant d'un ton rude :

— Où allez-vous ?

C'était Marion Pandin, que la venue de Milhuitcent avait arrachée à sa gémissante prostration.

— Au château, répliqua l'enfant, évitant la gardienne d'un saut de côté et s'engageant dans l'allée des tilleuls.

— Il n'y a plus personne.

Cette phrase brisa l'élan d'Espérat :

— Plus personne ?

Et indécis, les pieds rivés au sol, il interrogea :

— Le capitaine Marc Vidal ?

— Prisonnier.

— Du vicomte d'Artin ?

— Oui, comment le savez-vous donc, vous qui n'étiez pas là.

Le gamin dit tristement :

— J'étais à la Croix des Cosaques, où il s'est rencontré avec le chevalier Henry de Mirel.

— Henry !… vous les avez vus… ?

— J'ai entendu aussi.

Mais une réflexion vint à Espérat. Cette femme, debout près du pavillon de la gardienne de la grille, cette femme qui avait tenté d'empêcher son entrée dans le parc, n'était-elle point celle dont le nom avait été prononcé là-bas, près de cette croix devant laquelle Mirel priait ?

Et s'approchant d'elle, il murmura :

— Vous êtes Marion Pandin.

— Bien sûr, fit-elle défiante, ce n'est pas un mystère, tout le pays le sait.

Une pauvre veuve qui a perdu son mari, son fils…

— Son fils, répéta le gamin avec un tressaillement.

Elle pensa que le nouveau venu l'avait espionnée, tout à l'heure, tandis qu'elle se lamentait, et vite, comme une personne qui se défend :

— Pas aujourd'hui, il y a longtemps… ; mais une mère se souvient toujours… Vous comprenez cela… vous avez une mère, vous ?

Il tourna la tête, niant.

— Non.

Marion le considéra avec intérêt :

— Pas de mère… gémit-elle… Pourquoi des enfants sont-ils sans mère, alors que des mères sont sans enfant ?

Mais Espérat l'interrompit :

— Il y a longtemps que vous pleurez le vôtre ?

— Quatorze ans… depuis 1800.

— La mort vous l'a enlevé ?

Il sembla au jeune garçon qu'un grand tremblement agitait tout le corps de la malheureuse femme.

— Pourquoi parler de ces choses, soupira-t-elle ; pourquoi rajeunir les vieux chagrins ?

L'enfant l'enveloppait d'un regard scrutateur. Quelle pensée grandissait dans le cerveau du messager de l'Empereur.

— Je pensais, madame Pandin… mon maître est bon, il est puissant… Je pensais que peut-être vous auriez été plus heureuse ailleurs qu'au château de Rochegaule.

— Plus heureuse qu'ici, s'écria-t-elle avec feu…

Mais cachant ses yeux étincelants sous ses paupières, se calmant, soudain.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?

— Le chevalier de Mirel a à peu près l'âge qu'aurait votre fils, dit lentement Espérat en regardant fixement Marion.

Elle frissonna encore et la voix tremblante :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que la vue du chevalier devait vous attrister.

— Oh non ! fit-elle rassurée, au contraire.

Ils étaient nés à quelques jours d'intervalle… j'étais leur nourrice à tous deux… ; et quand mon petit me fut volé… car il a été volé… c'est lui, Henry de Mirel, que j'aimai pour deux.

Elle prononçait ces phrases avec hésitation, ainsi qu'une personne qui cherche ses mots. Voulant effacer un soupçon possible, elle dépassait le but.

Et elle demeura saisie quand Espérat, après un geste satisfait, demanda d'un ton calme :

— Henry de Mirel est bien le fils du comte et de la comtesse de Rochegaule ?

— Sans doute… De qui voulez-vous qu'il soit ?…

— Je ne sais pas, moi, continua placidement le jeune garçon… Pourtant il est une chose que je ne comprends pas. Fils du comte, Mirel devrait être le frère du vicomte d'Artin.

— Mais il l'est… bredouilla Marion bouleversée… il l'est. M. de Rochegaule s'est marié deux fois. D'abord pendant l'émigration… le vicomte d'Artin et M Lucile sont nés de cette union… puis au retour en France, devenu veuf, il épousa Louise de Mirel… Un an de bonheur et la chère femme mourut en donnant le jour à M. Henry. Tous les gens des environs vous diront cela.

— Aucun n'était cette nuit à la Croix des Cosaques, j'y étais, moi.

Elle chancela en l'écoutant. Cependant elle tenta encore de lutter contre l'effroi qui la gagnait visiblement :

— Vous étiez à la Croix des Cosaques… et après…, qu'est-ce que cela prouve contre l'opinion du pays ?

— D'Artin et Mirel s'y sont rencontrés.

— Possible… deux frères ont le droit…

— De se donner ce nom si doux, si tendre, si enviable : frère.

— Eh bien ?

— D'Artin a refusé ce droit au chevalier… il l'a menacé…, en lui-même… en vous, Marion Pandin… Et Mirel a courbé la tête. Et moi qui, caché près d'eux, les regardais, les écoutais, je me suis demandé : Quelle affection a donc ce jeune homme pour Marion, qu'il supporte le plus sanglant outrage plutôt que de lui causer une peine ?

Atterrée, l'interlocutrice de l'enfant fléchissait sur ses genoux, sa tête semblait s'enfoncer dans ses épaules… Il y avait de l'égarement sur son visage.

— On aime aussi sa nourrice… fit-elle avec effort.

Mais plus prompt que Marion, Milhuitcent acheva la phrase commencée :

— Ou sa mère.

Àce mot, un cri déchirant s'échappa des lèvres de la malheureuse. Elle porta les mains à son front, puis les écarta, battant l'air de ses bras étendus. Le gamin bondit vers elle et la soutenant :

— Ne craignez rien, pauvre mère… je ne suis pas un ennemi. Envoyé par l'Empereur pour écarter le danger qui menaçait le capitaine Vidal, je suis arrivé trop tard. Mais l'Empereur saura…, et lorsqu'il punira les coupables, Henry, votre fils, sera épargné.

Elle ne résista plus, et s'abandonnant sur la poitrine du brave garçon, dont la voix vibrante lui transmettait les palpitations d'un cœur généreux :

— Oui, n'est-ce pas… qu'on ne lui fera point de mal, le cher petit… Qu'il redevienne mon fils, mon fils… Henry Pandin, cela vaut mieux que chevalier de Mirel.

Maintenant elle désirait tout dire, raconter le drame qui avait amené la substitution de son petit garçon à l'héritier légitime du comte ; mais Espérat avait hâte de voler au secours de son ami.

— Je reviendrai vous voir, Marion, je reviendrai… Pour l'heure, apprenez-moi où l'on a conduit le capitaine Vidal ?

— À Saint-Dizier, j'ai cru le comprendre.

— Bien. Je le retrouverai.

— Et si vous voyez Henry…

— Je ne saurai rien, soyez tranquille.

Marion embrassa le jeune homme sur les deux joues :

— Vous êtes un brave cœur… et un joli garçon par-dessus le marché… Ne lui dites rien…, il tremblerait pour moi… mais…

— Quoi, achevez…

— Vous pourriez me faire un grand, grand plaisir…

— Entendu, Marion, je vous enverrai de ses nouvelles.

Il avait deviné ce que la mère attendait de lui. Elle essaya de le retenir encore, mais il s'éloignait déjà dans la direction de Saint-Dizier.

— Allons, grommelait-il tout en marchant à longues enjambées… il s'agit de savoir ce qu'est devenu le capitaine… Après, je reviendrai me faire raconter cette histoire…

Et avec mélancolie :

— Cela m'intéressera… Aujourd'hui, le temps est trop précieux…

Àplus tard tout ce qui n'a pas trait au service de l'Empereur.

Durant quelques minutes il poursuivit son chemin en silence, mais en arrivant au carrefour de la Croix des Cosaques, il s'arrêta soudain :

— À propos… je ne sais où d'Artin est descendu à Saint-Dizier. Tout le monde sera couché maintenant… j'aurais dû demander à Marion.

Puis se frappant le front.

— Je suis bête… et mon pope qui dort à la Croix-Baudouin… allons secouer ce rustre… non, ce Russe… Il faudra qu'il me renseigne, ou sinon…

Le gamin n'acheva pas sa pensée, mais il tira de sa poche un pistolet, le chargea, et son arme à la main, se prit à courir à travers champs.

Bientôt un ronflement sonore, vibrant dans la nuit comme le mugissement d'un orgue actionné par un soufflet de forge, l'avertit qu'il approchait de la Croix-Baudouin.

Quelques pas encore, et il se trouva en face d'Ivan Platzov.

Le pope était étendu sur le dos, les bras jetés à droite et à gauche, la tête appuyée au fût du monument. Sa face cramoisie rutilait sous la clarté lunaire, comme un foyer de campement, et de sa bouche ouverte dans la broussaille de sa barbe s'échappait le bruit qui avait guidé Espérat.

Ah ! le digne ivrogne ronflait aussi bien qu'il buvait. C'étaient des sifflements, des grognements, puis des notes tenues longtemps. On eût cru que les démons du vin avaient élu domicile dans son larynx et s'y livraient à quelque diabolique sabbat.

— Sommeil profond, sommeil de l'innocence, murmura le gamin… L'abbé Vaneur disait cela. Je serais curieux de savoir ce qu'il penserait auprès de ce dormeur.

Le jeune homme, au moins sur ce sujet, ne pensait pas comme son ancien précepteur, car il se baissa et se prit à secouer Ivan de toutes ses forces.

L'ivrogne grogna :

— J'ai soif.

— Encore, gronda l'enfant qui tambourina sur l'épaule du pope avec la crosse de son pistolet.

Cet appel frappant tira Platzov de son engourdissement bachique.

— Je crois, fit-il en ouvrant péniblement les paupières, que l'on me chatouille.

Et soudain :

— C'est toi, chevalier ; c'est toi, mon fils… ; je t'avais oublié…, cependant tu veillais sur le sommeil du ministre du Seigneur… Que la paix soit avec toi… et cum spiritu tuo.

Espérat haussa rageusement les épaules :

— Il ne s'agit pas de cela…

— Je te comprends… l'heure est venue de me conduire aux caves de Rochegaule.

— Il n'y a plus de caves.

Ces mots produisirent sur l'ivrogne l'effet d'une douche. D'un saut de carpe, il se mit sur son séant et, la face bouleversée :

— Plus de caves… que dis-tu, chevalier de Mirel, chevalier de mon cœur ?

— Je ne suis plus chevalier.

Les yeux du pope s'écarquillèrent :

— Mon repos a-t-il été si long que de pareilles transformations aient pu s'accomplir ! Voyons, chevalier…

— Plus de chevalier,… je m'appelle Espérat, et, sur mon honneur, je vous brûle la cervelle si vous ne répondez pas à mes questions.

Ce disant, il braquait son pistolet sur le pope.

Ivan était certainement brave, car il ne sourcilla pas :

— Les cris ne sont pas un raisonnement — Imprecatio non est ratio… Souviens-toi, Espérat, puisque ainsi tu prétends te nommer, que la volonté de l'homme est invincible et que celui qui frappe par l'épée, périra par l'épée.

— Je n'ai pas d'épée…

— Mais un pistolet, res cadem, chose semblable… ; toutefois tu pourrais arguer de ton ignorance pour éviter la punition, je parlerai donc, non par crainte, mais par charité, Caritas, filia Domini carissima.

— Peu m'importe, répliqua le jeune garçon qui trépignait d'impatience, répondez… Où le vicomte d'Artin est-il descendu à Saint-Dizier ?

— Ton frère ?…

— D'Artin n'est pas mon frère.

L'ivrogne se prit le crâne à deux mains :

— Non plus !... Décidément, j'ai, comme le Grec célèbre, dormi pendant plusieurs années.

Et avec un émoi qui démontrait le trouble de ses idées :

— L'Empereur règne-t-il toujours ?

La question exaspéra Milhuitcent :

— Oui, il règne, et il régnera malgré les misérables qui veulent le renverser.

— Ah oui !... Alexandre, mon maître...

— Et vous, vous, espion.

Dans la main du jeune homme, le pistolet tremblait d'inquiétante façon.

Le pope étendit le bras :

— Moi, mon fils...

— N'étiez-vous pas le messager de d'Artin ?

— Sans doute.

— Eh bien. Le vicomte est arrivé à Rochegaule avec des soldats. Il a capturé un officier de l'Empereur, il a emmené sa sœur prisonnière.

Ivan n'écoutait plus. Avec effort il se relevait.

— Je ne comprends rien à ton histoire... mais il me semble que tu crains pour Napoléon.

— Hélas !

— Cela me suffit… Je suis à toi, mon fils… Les lions ne se mangent pas entre eux… Il est le lion des batailles, je suis celui des futailles. — Victoriæ leo, Amphoræ leo.

Et persuasif :

— Quant à moi, j'aime cet empereur, dont la présence commande au vin de France de prendre le chemin de mon estomac… Et puis, avec Juvénal, je pense que les animaux nobles se doivent allier.

Indica tigris agit rabida cum tigride pacem
Perpetuam, sævis inter se convenit ursis.

Que veux-tu de moi ?

— L'adresse de d'Artin, répondit Espérat, comprenant d'instinct la sincérité de son interlocuteur.

— Je vais te conduire moi-même.

— Non, votre marche est trop lente.

— C'est vrai… Mes pieds sont destinés à porter les bouteilles, de là une marche lente et circonspecte…

— L'adresse, l'adresse… ?

— Grande rue, au logis Fraisous.

— Merci…

Déjà Milhuitcent s'éloignait. Le pope le rappela :

— Et moi, que ferai-je, moi auquel il est interdit de déambuler rapidement, moi qui n'ai point, ainsi que toi, les pieds légers d'Achille, podas okus Achilleus, comme dit le vieil Homère.

— Le village de Perthes est à 200 mètres à peine.

— Et il possède une auberge ?

— Dont le vin vous parut bon… la cruche est près de vous, rapportez-la.

Le gamin disparut derrière les buissons.

Mais Ivan Platzov étendit les mains en un geste de bénédiction :

— Une auberge !… Oui… là, j'attendrai avec patience. Ce jeune homme est un sage. Son esprit sain est enfermé dans un corps agréable aux yeux. — Mens sana in corpore pulchro.

Puis se reprenant à trois fois pour ramasser la cruche renversée sur l'herbe :

— La terre est remplie d'embûches ; si je n'avais la stabilité d'une tour, ses incessants mouvements me jetteraient à terre.

Et saisissant enfin l'anse du vase :

— Je te tiens… Terre, tu tournes mal, sans régularité ; tu multiplies les secousses ; tu as l'air d'un monde ivre. Heureusement je suis plus d'aplomb que toi.

Sur ce, il se mit pesamment en marche, décrivant sur le sentier des crochets qui le renvoyaient alternativement d'une ornière à l'autre, et non sans peine, regagna l'auberge de Perthes.

Pendant ce temps, Espérat filait comme une flèche sur la route : il monologuait sans ralentir son allure :

— Au logis Fraisous…, connu… ; la maison Renaissance inhabitée depuis le trépas du vieux président du tribunal. Un grand portail, la cour avec de l'herbe entre les pavés, l'hôtel… je vois la mai-

son d'ici… C'est sans doute là que d'Artin a conduit le capitaine Parbleu ! À pareille heure, pas autre chose à faire… Il faut donc le délivrer cette nuit.

Délibérément, le jeune garçon ajouta :

— On fera son possible.

p01 · Ch19

Espérat approchait de Saint-Dizier, cette petite ville, que le terrible incendie de 1775 avait privé de tous ses édifices anciens, de tout ce qui séduit les amateurs de pittoresque.

Soudain, des buissons alignés en bordure de la route, une voix cria en français :

— Halte là… qui vive ?

Le gamin s'arrêta net, se demandant avec surprise si les troupes de l'Empereur se trouvaient déjà en cet endroit.

— Qui vive, reprit la voix. Réponds si tu tiens à la vie.

Non, un soldat n'eût pas parlé ainsi, et Milhuitcent dit :

— Habitant du pays.

— Avance à l'ordre.

Dans la direction du son, l'adolescent fit quelques pas. Des formes sombres surgirent des broussailles. Espérat reconnut des soldats russes.

Ceux-ci lui appuyèrent leurs baïonnettes sur la poitrine, mais le cœur du vaillant enfant n'était pas accessible à la peur, il railla :

— Les Cosaques apprennent donc le français maintenant ?

L'organe impérieux, qui s'était fait entendre tout à l'heure, prononça des paroles incompréhensibles, sans doute en dialecte moscovite, puis employant de nouveau la langue de France :

— Suis ces soldats. Toute résistance serait dangereuse.

— Je le vois bien, fit insoucieusement le jeune garçon ; mais ce que je voudrais voir, c'est le Russe qui converse si bien dans mon idiome.

— Tout à l'heure tu seras satisfait, lui répondit-on.

Ses gardiens le poussèrent en avant. Avec eux, il s'engouffra dans les buissons et se trouva bientôt sous les arbres de la forêt qui enserre Saint-Dizier au nord et à l'est.

On suivit une sente à peine tracée. Milhuitcent commençait à s'inquiéter. Allait-on le conduire loin ainsi, alors que ses instants étaient comptés ; alors qu'un retard pouvait lui faire perdre la piste de ceux qu'il voulait, rejoindre à tout prix.

Il fut vite rassuré. À trois ou quatre cents pas de la lisière, la troupe déboucha dans un petit carrefour gazonné, au centre duquel s'élevait une de ces cabanes rustiques, faites de troncs d'arbres et de branchages, que les « charbonniers » construisent lorsqu'ils exploitent un lot de forêt.

Par la porte à claire-voie filtrait un rayon de lumière. Un soldat le désigna au prisonnier. Ce dernier comprit et poussa le battant.

Dans la misérable masure, trois hommes se tenaient, éclairés par une chandelle fumeuse, fichée dans le goulot d'une bouteille posée sur le sol de terre battue. L'un, dormait étendu sur une couchette de feuilles sèches, les deux autres assis, ayant pour sièges des billes de bois, regardèrent le jeune garçon. Lui aussi, les considérait, frappé de l'élégance de leur uniforme. Certes, ils étaient à « l'ordonnance » de l'armée russe, mais leurs traits, leur coiffure, leur attitude, décelaient des gens plus accoutumés aux salons qu'aux grandes routes.

Ce mutuel examen dura vingt secondes. Après quoi, celui qui avait fait procéder à l'arrestation du voyageur. — Espérat, reconnut sa voix — questionna d'un ton à la fois impertinent et aimable :

— Qui es-tu ?

L'enfant répliqua sans hésiter :

— Et toi ?

Son interlocuteur fronça le sourcil :

— Eh ! eh ! Voilà un jeune coq qui chante clair.

— Dam ! un coq gaulois… cela ne doit pas le surprendre, toi, qui me parais avoir appris notre langue dans ce pays, où tu te fais détrousseur de grands chemins.

— Tais-toi, ordonna l'inconnu. Tu es devant des officiers appartenant au corps d'armée de M. de Langeron…

— Langeron, un ancien Français, je crois, dit le jeune garçon avec ironie.

— Il l'est toujours.

— Tu te trompes, officier ; quand on commande des régiments russes qui marchent contre la France, on n'est pas Français, mais Cosaque.

L'officier frappa du pied avec impatience.

— Cesse de plaisanter, louveteau ; je pourrais t'en faire repentir. Et d'abord, souviens-toi que le marquis d'Armaillé ne souffre pas qu'un rustre le tutoie.

Milhuitcent s'inclina :

— J'allais vous dire la même chose… en termes plus polis par exemple… il est vrai que je n'ai pas appris une langue étrangère.

L'homme qui avait gardé le silence jusque là, se prit à rire en disant :

— Allons, allons, d'Armaillé, ne te fâche pas. Cela me réjouit de retrouver l'esprit de repartie ; ce n'est pas un moujick qui répliquerait ainsi.

L'interpellé eut un signe de tête, et d'un ton froid ; mais où plus rien ne restait de l'insolent persiflage passé :

— Où alliez-vous quand on vous a pris ?

— À Saint-Dizier.

— Vous y résidez ?

Espérât hésita, puis prenant son parti :

— Non.

— Alors quelle raison vous y amène ?

— Une commission pour M. le vicomte d'Artin.

Les interlocuteurs du gamin tressaillirent à ce nom :

— Pour le vicomte d'Artin, avez-vous dit ?

— Oui, et chaque minute retarde une communication importante.

— Quelle communication ?

— Destinée au vicomte, à lui seul, je n'ai pas à vous en faire part.

— Ah ! prends garde. Il est dangereux de se moquer de nous en pleine forêt…

— Pourquoi ?

— Parce que les arbres ne manquent pas.

Espérat sourit dédaigneusement :

— Je comprends… Une grosse branche, un bout de corde…

— Autour du cou, mon garçon… ; rien ne vaut cela pour délier les langues trop discrètes.

— Ah bien ! s'écria l'enfant, voilà bien la première fois que j'entends proclamer la pendaison mère de l'éloquence.

Et avec une gracieuse révérence :

— Il me tarde de savoir si vous ferez un discours le jour où vous serez pendu.

La main du marquis se crispa sur la poignée de son sabre :

— Manant, … sache que la corde ne convient pas à un gentilhomme.

— Bah ! un gentilhomme a le cou d'un homme, et au bout d'une branche, il ne pèse pas plus qu'un croquant.

Peut-être M. d'Armaillé eût-il fait repentir Espérat de sa plaisanterie, mais son compagnon intervint :

— Voyons, marquis, tu ne vas point prendre au sérieux ce jeune drôle. Moi, il m'amuse.

— Parbleu ! ton cou n'est pas en cause.

— Le tien non plus. Tu le menaces de la corde ; il riposte, voilà tout. Sachons nous accoutumer à pareille aventure. Il y a eu une révolution en France… et si la noblesse veut la diriger, elle doit la comprendre…

— La comprendre…, baron…, comprendre un peuple rebelle qui a frappé son roi.

— Que veux-tu… Les gens bien informes prétendent que le peuple avait commencé par supporter longtemps les coups.

Mais se tournant vers le prisonnier :

— Laissons cela. L'heure n'est point aux discussions philosophiques. Vous vous rendez auprès du vicomte d'Artin, mon ami. Vous êtes libre de continuer votre chemin.

Et se levant, il appuya sa main gantée sur l'épaule de l'enfant :

— Seulement, mon jeune brave, ne vous laissez pas emporter par votre désir d'avoir le dernier mot… Il se rencontre des esprits quinteux qui vous priveraient de la parole — il eut le geste expressif de passer une corde au cou, avant d'achever avec un clignement d'yeux d'intelligence… et j'en serais fâché, pour vous d'abord, et pour d'Ar-

tin ensuite, lequel ne connaîtrait jamais ce que vous avez à lui apprendre.

Tout en parlant, il entraînait l'adolescent vers la porte. Sur le seuil, il regarda les soldats groupés à peu de distance, en appela un et lui enjoignit de reconduire le prisonnier sur la route.

— Allez, conclut-il en manière d'adieu. N'oubliez pas mes recommandations. Pour qui n'est pas soldat, le courage n'est que la seconde des vertus, la première est la prudence.

Milhuitcent salua son interlocuteur :

— La première est la mémoire, M. le baron ; votre courtoisie restera dans mon souvenir…

— J'en suis assuré, répondit le gentilhomme, aussi je complète ce souvenir par le nom d'un homme qui apprécie la vaillance dans tous les partis, et qui s'efforcera toujours d'éviter les inutiles exécutions. Rappelez-vous que je ne serai jamais l'ennemi de mes adversaires.

Et lentement :

— Je suis Alphonse-Marie-Louis de Lamartine, garde du corps du Roi, si notre cause triomphe. En ce cas, usez de moi si vous vous trouvez dans l'embarras.

C'était le poète qui, plus tard, devait écrire Jocelyn, que le hasard venait de jeter sur le chemin de l'enfant.

— Partez, mon jeune ami, ordonna-t-il. Le mot de passe que je confie à votre loyauté est : Roschkia (Russie).

Avec le soldat, Milhuitcent regagna la route ; son guide s'arrêta à la lisière du bois, et le jeune garçon marcha vers Saint-Dizier.

Les premières maisons étaient proches. Des factionnaires hélèrent bien le voyageur ; mais grâce au mot de passe, elles ne le retinrent pas.

Maintenant il était dans les rues étroites, sinueuses. De loin en loin des alignements de faisceaux, devant lesquels des sentinelles, engoncées dans un manteau de faction, se promenaient frappant le sol de la semelle pour se réchauffer.

Sauf ces soldats de service, tout semblait dormir dans la cité envahie.

Voici la Grande Rue.

Espérat s'y engage… Bientôt il parvient devant le logis Fraisous. Le portail, à la voûte arrondie, se dresse devant lui, encadré par les murs qui vont rejoindre les pavillons avancés.

Les ouvertures, fenêtres ou portes, sont closes. Aucune lumière. Est-ce que là aussi on dort ?

Et le gamin se souvient : derrière l'hôtel s'étend un jardin de quelques centaines de mètres carrés, bordé par une muraille peu élevée, donnant sur la Ruelle aux Bœufs, voie étroite parallèle à la Grande Rue.

L'escalade en serait facile… ; oui, mais si l'on était surpris, on serait traité comme un voleur.

Bah ! quand on ne l'est pas… En route.

Le brave enfant se jette dans une rue transversale ; il gagne la Ruelle aux Bœufs… Il reconnaît l'enceinte du logis Fraisous.

Une borne est au pied du mur. Il y grimpe, réussit à atteindre la crête de ses mains étendues.

Un rétablissement…, une…, deux…, le voilà à cheval sur la clôture. Il écoute, retenant son haleine.

Le silence règne en maître dans le jardin sombre, au bout duquel l'hôtel se profile ainsi qu'une barrière noire. Cependant, là-bas, une des dernières fenêtres du rez-de-chaussée laisse passer une bande lumineuse, qui jette, en face d'elle, sur le sol feutré de ténèbres, comme un tapis de clarté.

Quelqu'un veille…, attention !

Et lentement, avec des précautions infinies, Espérat se laisse glisser à bas du mur. Doucement, sans faire crier le gravier sous ses pas, courbé, replié sur lui-même, il se dirige vers la croisée éclairée.

En approchant, il eut un geste de surprise. La fenêtre était ouverte.

— Sapristi, murmura-t-il, il n'est pas frileux, l'habitant de la chambre… ouvrir par ce temps froid.

S'avançant encore, il dépassa un massif de rosiers, qui lui cachait en partie la baie lumineuse, et il s'arrêta net avec un grondement sourd. Accoudée à la barre d'appui, une silhouette humaine se découpait sur la croisée.

Espérat s'aplatit contre terre, faisant corps avec l'ombre, puis relevant doucement la tête, il considéra l'être qui veillait seul dans cette maison silencieuse.

— Ah çà ! grommela-t-il au bout d'un instant…, c'est Mirel.

Mais doucement :

— Non, non… Henry Pandin… Mirel n'a plus de mère…, et Pandin en a une qui l'aime.

Un instant se passa sans rien changer à la position respective des deux jeunes gens.

— Que diable fait-il là, murmura Milhuitcent avec un commencement d'impatience ? Il me retarde… Je me montrerais bien, mais s'il a peur, s'il crie.

Comme s'il avait compris la pensée du fils adoptif de M. Tercelin, Henry quitta la fenêtre.

Espérat s'empressa de mettre ce mouvement à profit. En dix enjambées, il fut auprès de l'ouverture et glissa un regard curieux dans la chambre.

Mirel se tenait debout, au centre, le front penché, dans une attitude lasse et désolée.

Il ne fut pas difficile à Milhuitcent de deviner à quoi songeait le malheureux enfant. La scène de la Croix des Cosaques, la conversation rapide avec Marion, avaient décelé au brave garçon la souffrance morale qui pâlissait les joues du chevalier et mouillait ses yeux.

— Le souvenir de sa mère le tient éveillé, se dit Espérat.

Et tout à coup, obéissant à une impulsion primesautière, il chuchota de façon très intelligible :

— Marion Pandin !

L'effet fut magique. Henri frissonna de la tête aux pieds. Il promena autour de lui un regard égaré :

— Je rêve, balbutia-t-il…, c'est mon cœur qui prononce le nom de ma mère…, et mes oreilles croient l'entendre.

— Non tu ne rêves pas, répondit le gamin sans se montrer.

Mirel chancela, mais se raidissant contre l'émotion, il marcha vers la fenêtre en bégayant :

— Qui a parlé ?

— Moi !

Sur ce mot, Espérat se dressa devant la baie ouverte et hâtivement :

— Silence ! Un cri me perdrait… J'arrive de Rochegaule, où ta mère pleure ton départ.

— Ma mère ?

— Marion…

Henry fit un pas en arrière, son visage se couvrit d'une pâleur livide :

— Ma mère…, vous savez… ?

— Je t'ai vu prier à la Croix des Cosaques, j'ai entendu ta conversation avec celui que tous croient ton frère.

— Ah ! je suis perdu, gémit le blond enfant en se cachant la figure dans ses mains.

— Non… Marion a eu confiance en moi…

— Elle ?

Le chevalier découvrit son visage, enveloppant son interlocuteur d'un regard aigu.

— Il faut que tu aies confiance aussi. Je me tairai, je serai ton ami… et tu ne me trahiras pas.

Le regard limpide d'Espérat disait la loyauté, la franchise. Mirel le sentit avec cet instinct de la jeunesse que le raisonnement de l'âge mûr ne remplace pas.

— Je vous crois… Entrez.

D'un bond, Milhuitcent fut dans la pièce et saisissant les mains d'Henry :

— Écoute… J'oublierai ce que je sais, tu conserveras ton titre.

— Ah ! ne dites pas cela ; je voudrais le quitter.

— Toi ?

— Oui, mais en le rejetant je condamnerais ma pauvre mère…

— Qui t'a substitué au véritable Henry de Mirel.

L'enfant eut un geste d'horreur :

— Elle…, non, non…, ce n'est pas elle… ; mais on l'accuserait.

— Qui donc a commis le crime ?

— Qui… ? Vous ne le savez pas… ; vous me trompiez donc tout à l'heure… ? pour qu'il nous brise, lui qui est sans pitié.

— Ah ! c'est encore d'Artin.

Mais Henry appliqua sa main sur la bouche du jeune garçon :

— Taisez-vous. Taisez-vous… Il nous écoute peut-être, fit-il avec terreur.

Milhuitcent se dégagea et tranquillement :

— Il faut pourtant bien que j'en parle, car je veux lui arracher les prisonniers qu'il a faits au château de Rochegaule.

— Les prisonniers ?

— Et tu m'aideras… Où est-il, lui ; où sont-ils, eux ?

Une épouvante indicible se peignit sur la physionomie de Mirel, et aussi une stupéfaction profonde. Terrorisé pas le vicomte, il considérait comme un fou, ce jeune garçon de son âge, qui osait se dire l'ennemi de d'Artin.

— Allons, réponds donc. Tu as vraiment, trop peur de ton pseudo-frère.

— Ah ! si vous le connaissiez, murmura le fils de Marion, s'abandonnant peu à peu à la confiance.

— Je le connais… À notre première rencontre je lui ai dit son fait.

— Vous ?

— Parfaitement. Que veux-tu ? Tu as l'habitude de trembler ; moi, on ne m'a pas enseigné cela.

— Ah ! vous êtes bien heureux, fit Henry avec conviction.

— Mais, trêve de paroles inutiles… Tu n'aimes pas d'Artin ?

— Oh non !

— Tu le crains ?

— Vous le comprendrez quand je vous aurai raconté…

— Plus tard ! Plus tard ! Allons au plus pressé… Veux-tu m'obéir.

En faisant cette question, Espérat sembla grandir. Dans ses regards ardents, sur ses traits juvéniles, éclatait une telle résolution, que Mirel oublia ses craintes et se donnant à ce jeune chef qui se dévoilait à lui :

— Oui, commandez.

— Parfait ! Alors réponds à mes questions. Où est d'Artin ?

— Aux ruines de l'Abbaye, avec les prisonniers.

— Pourquoi les a-t-il conduits là ?

— Pour les remettre à des gens…, j'ignore lesquels.

— Il faut le savoir, partons.

Et déjà Milhuitcent allait à la fenêtre. Il s'arrêta en voyant que son compagnon ne le suivait pas.

— N'aie pas peur, j'ai le mot de passe : Roschkia… C'est un émigré, officier dans l'armée russe, M. de Lamartine, qui me l'a donné.

Mirel hocha la tête :

— Lamartine… je l'ai vu… ; un vrai gentilhomme celui-là… Accouru d'Italie, où tout le monde le croit encore, il s'est engagé parmi les Russes. Avec M. de Rochechouart, aide de camp de l'Empereur Alexandre, il tâche d'obtenir que la France soit épargnée, que les colères de l'Europe ne frappent que Napoléon, Napoléon qu'il hait, qu'il considère comme un fléau…

Sévèrement Espérat l'interrompit :

— Et moi j'aime Napoléon de toute mon âme… C'est pour le servir que je suis ici…, et je veux que tu l'aimes… Complètement dominé, Henry consentit :

— Je l'aimerai.

— À la bonne heure. En route.

Mirel retint le jeune homme qui se dirigeait de nouveau vers la croisée :

— Non, pas par là.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une voie souterraine relie cette maison aux ruines.

— Un chemin… ; on a eu le temps de le creuser depuis deux jours ?

— Pas du tout. Il existait déjà quand l'abbaye était debout. D'Artin connaissait cette particularité…

— Aussi a-t-il choisi le logis Fraisous.

— Justement.

— Guide-moi donc. Espérat et Henri quittèrent aussitôt la chambre, traversèrent sans bruit plusieurs autres pièces et atteignirent l'escalier conduisant aux caves.

En passant, le chevalier s'était emparé dans la cuisine d'une petite lanterne sourde, comme en portaient alors les citoyens que leurs affaires ou leurs plaisirs obligeaient à sortir la nuit.

Le lumignon allumé, les jeunes garçons continuèrent leur hasardeuse exploration.

Le sous-sol se composait d'une dizaine de caveaux, séparés par des murs de refend et des cloisons.

Le chevalier pénétra dans un compartiment situé à peu près au milieu des caves.

Des barriques, des cuveaux y étaient empilés les uns sur les autres ; l'enfant se glissa parmi ces obstacles, les contourna, se fau-

fila entre eux et la muraille.

Espérat eut une exclamation. Une baie noire trouait la paroi, et la voûte basse d'un couloir s'enfonçait dans la terre.

— Voilà le chemin, murmura Mirel. Tâchons de n'être pas surpris par le vicomte… ; il nous tuerait.

— Peuh ! j'ai mon pistolet. Nous serions à deux de jeu.

Et les deux braves petits s'engouffrèrent dans les ténèbres qui se refermèrent sur eux.

p01 · Ch20

Entraînés par les soldats russes que commandait le vicomte d'Artin, Marc et Lucile, les poignets liés, avaient été jetés sur des chevaux, et toute la troupe, au galop de charge, était rentrée à Saint-Dizier.

L'officier, comme la jeune fille, fut conduit au logis Fraisous, enfermé dans une salle, dont la porte, gardée par un factionnaire, demeura ouverte. Deux heures, trois heures peut-être, il resta seul, rêvant à son malheur.

Puis de nouveau des soldats pénétrèrent dans la salle. Ils entourèrent l'officier, lui bandèrent les yeux et l'entraînèrent.

Conduit par eux, Vidal descendit un escalier. Une bouffée d'air humide, le frappant au visage, l'avertit qu'il se trouvait dans une cave ; puis on s'engagea dans un boyau souterrain dont les bras du jeune homme frôlaient les parois.

C'était le tunnel secret indiqué à Espérat par Henry de Mirel.

Aux narines du capitaine montait une odeur de moisi, ses pieds s'enfonçaient par instants dans une boue grasse. Parfois des gouttelettes d'eau, froides, visqueuses, tombaient de la voûte sur ses mains, sur son visage.

Où était-il ? Quel chemin étrange ses geôliers lui faisaient-ils suivre ?

Durant vingt minutes environ continua la promenade. Alors des mains brutales s'appuyèrent sur les épaules du prisonnier, l'obligeant à s'arrêter.

Une lame d'acier appliqua sa pointe glacée sur la poitrine du jeune homme, tandis qu'une voix sourde prononçait à son oreille :

— Pas un geste, pas un cri.

Le bandeau qui couvrait ses yeux fut brusquement arraché et Vidal put voir où il se trouvait.

Une sorte de cour, entre les pavés de laquelle poussaient de hautes herbes. Alentour des murs élevés, écrêtés par le temps, découpés en silhouettes bizarres par des éboulements, percés d'ouvertures disparates : baies romanes trapues à la partie inférieure, fenêtres ogivales dans la partie plus haute.

Et bien loin au-dessus, le ciel sombre, où des nuages imprécis couraient ainsi qu'un plafond mobile.

Par les ouvertures, veuves de leurs panneaux, croisillons et vitres, des arbustes passaient leurs branches dénudées, qui semblaient s'accrocher aux pierres comme les pattes de colossales araignées.

Un tas de décombres isolait du reste de la cour le coin où Marc se tenait avec ses gardiens.

En face de lui, de l'autre côté de ce rempart édifié par le temps, plusieurs hommes étaient assis sur des pierres. Des soldats de la garde impériale russe les éclairaient, à l'aide de torches dont la flamme rougeâtre et dansante donnait à toute la scène un aspect fantastique.

Vidal frissonna.

Dans l'un des personnages il venait de reconnaître le Czar.

Alexandre, en effet, était là, vêtu d'un pantalon gris, d'un babil vert et d'un surtout garni de fourrures. Son visage, alternativement éclairé par les torches et noyé d'ombre, semblait radieux.

— Alexandre, prononça une voix rude, cette nuit vaut une victoire pour nos armes.

Marc étouffa avec peine un cri de surprise.

Celui qui venait de parler s'était avancé en pleine lumière et le jeune homme murmura :

— Frédéric-Guillaume de Prusse.

Ah çà, devenait-il fou ? Quelle apparence y avait-il que les souverains coalisés se fussent donné rendez-vous, dans ces ruines de l'Abbaye — il se remémorait maintenant ce lieu, où, durant, sa convalescence, il s'était promené naguère.

Mais comme pour lui enlever tout doute, l'Empereur de Russie répondit :

— Frédéric-Guillaume, mon ami fidèle, je l'espère comme vous.

— Espérer n'est point suffisant, Sire… Il faut avoir la certitude que, cette nuit, nous avons vaincu l'usurpateur.

— Allons, allons, mon cher comte Pozzo di Borgho, je ne demanderais pas mieux ; mais si cette jeune fille résiste ?…

— Nous la contraindrons.

Une sueur froide mouilla les tempes de Marc Vidal.

Le nom du comte Pozzo di Borgho, secrétaire intime d'Alexandre, de ce Corse ennemi de Napoléon et de la France, l'avait frappé au cœur.

La jeune fille, dont cet homme venait de parler, Marc n'en douta pas une seconde, c'était Lucile, Lucile que l'on voulait contraindre à épouser Enrik Bilmsen ; parbleu… la chose était claire.

Mais comment cela constituerait-il une victoire sur Napoléon ?

— L'obliger à se marier, reprit cependant Alexandre, l'œuvre est-elle bien digne d'un souverain ?

— Le triomphe des peuples doit avoir le pas sur les idées d'une enfant, riposta Pozzo di Borgho.

— Sans doute, comte, sans doute…

— Au surplus, Votre Majesté se bornera à exprimer son désir de voir cette union s'accomplir…, et si M de Rochegaule reste indifférente à un tel honneur…

— Qu'adviendra-t-il ?

— Votre Majesté ignorera par quels moyens son dévoué secrétaire amènera la rebelle à se sacrifier, en faveur de la Sainte-Alliance des nations contre l'Attila moderne.

Nonchalamment le Czar s'éventa de son mouchoir :

— J'ignorerai… j'ignorerai… Maître des Russies, je dois ignorer, oui… ; mais gentilhomme, le premier gentilhomme de mon empire, j'éprouve une répulsion invincible pour ce que je semblerai ne pas savoir, bien que je l'aie deviné de suite.

Le roi de Prusse intervint vivement :

— Mon frère Alexandre, la coopération énergique de l'Autriche est le prix de votre neutralité dans cette affaire.

— Je pense à cela, mon frère Frédéric-Guillaume.

— Hésiter serait condamner des centaines de mille hommes à tomber encore sur les champs de bataille, imposer à nos pays déjà si éprouvés de nouveaux sacrifices. Le sacrifice exigé d'une seule peut-il entrer en comparaison avec de tels malheurs ?

Le Czar baissa la tête. Comme toujours, il venait de mettre sa voix au service de la générosité, des pensées chevaleresques. Comme toujours, il était réduit au silence par les âpres ambitions qui l'entouraient.

Noble de caractère, mais hésitant, le Czar souffrait d'être le chef de la coalition ; mais sa vanité, exaspérée par les adulations de ses alliés, ne lui permettait pas de leur résister.

Son mauvais génie, le comte di Borgho, connaissait bien ses luttes intérieures. Plus d'une fois, il l'avait entendu dire :

— Pourquoi n'ai-je pas le courage de mettre franchement ma main dans celle de Napoléon. Lui et moi, France et Russie, ce serait l'empire du monde.

Àcette heure, le front penché, le Czar se répétait peut-être cette phrase attristée.

Aussi le Corse s'empressa de s'écrier :

— C'est le dernier effort, Sire. L'homme néfaste qui tyrannise l'Europe va rouler dans la poussière. La paix bienfaisante régnera sur l'humanité, et à tous vos titres à l'amour des peuples, vous ajouterez celui de Pacificateur.

Alexandre sourit, agréablement chatouillé par la flatterie :

— Enrik Bilmsen est-il là ?

— Oui, Sire, fit en entrant dans le cercle de lumière, un grand garçon blond, à la figure rusée, à la tournure vulgaire. Tout à vos ordres.

— À mes ordres… ; vous plaisantez, maître Bilmsen ; car vous avez opposé à mes souhaits, comme à ceux du Tugendbund,… une résistance…

— Qu'en toute autre circonstance, un bon peloton d'exécution aurait punie.

— Chut ! chut ! mon brave Blücher, fit vivement le roi de Prusse.

Et le général prussien, avec son visage dur, que ses cheveux blancs n'adoucissaient point, se replongea en grommelant dans le coin sombre, d'où la colère venait de le faire sortir.

Enrik Bilmsen haussa les épaules avec l'insouciance d'un négociant qui traite une affaire :

— Sire, ma vie est à vous, ainsi qu'à mon souverain légitime, Sa Majesté le roi de Prusse… Mais une passion insensée s'est emparée de moi. Je devais mourir de douleur en face de mon idole, quand tout à coup s'est présenté à mes yeux un moyen de la conquérir. Je ne suis pas un soldat, moi ; pas un diplomate. Perdu parmi les se-

crétaires de M. de Metternich, je suis un simple employé de bureau, ne comprenant rien aux hautes préoccupations qui vous hantent. Ces lettres de l'impératrice Joséphine, auxquelles vous attachez tant de prix, n'étaient pour moi que de simples autographes. Et en collectionneur, j'ai proposé l'échange : mon bonheur contre votre triomphe. À vous, la gloire impérissable d'avoir vaincu le Victorieux ; à moi l'épouse choisie par mon cœur.

Derrière l'abri qui le masquait, Vidal fit un mouvement furieux. Il allait bondir vers le misérable qui osait trafiquer de Lucile comme d'une marchandise vile, mais ses gardiens le retinrent. De nouveau il sentit sur sa poitrine la piqûre d'un poignard, et celui qui se tenait auprès de lui, répéta :

— Pas un geste, pas un cri.

Vidal se tut, non par crainte, mais parce qu'Alexandre répliquait :

— Toute explication est inutile, monsieur Bilmsen. J'appartiens à une association qui a jugé bon de se plier à vos combinaisons… matrimoniales ; … je me soumets, non comme empereur, mais comme membre du Tugendbund. Je vais parler à la pauvre enfant que vous avez désignée… Ensuite, je me lave les mains de ce qui arrivera, et je désire que rien ne me rappelle votre existence.

Il était impossible de marquer plus de mépris pour le trafiquant de secrets d'État, pour le détenteur des lettres de Joséphine. Vidal murmura :

— Bien cela !…

Mais sa satisfaction fut de courte durée. Un groupe de personnes émergea des ténèbres, parut dans la zone éclairée par les torches, et

le capitaine dut s'appuyer au mur en gémissant d'une voix étranglée :

— Lucile ! d'Artin !

Au milieu de soldats, la jeune fille s'avançait en effet, suivie par le vicomte.

Celui-ci s'inclina profondément devant le Czar, puis lentement :

— Sire, permettez-moi de présenter à Votre Majesté M Lucile de Rochegaule.

Droite et fière, Lucile se tenait ainsi qu'une accusée devant des juges dédaignés. Très pâle, elle ne salua pas ; mais son clair regard se posa sur celui du Czar qui détourna les yeux :

— Je vous remercie, vicomte, fit celui-ci, du zèle que vous apportez au service des partisans de la paix. Nul doute que votre dévouement ne reçoive la récompense qu'il mérite.

D'Artin se pinça les lèvres. Il sentait l'ironie mordante cachée sous ces paroles louangeuses.

Néanmoins il exécuta une révérence de cour.

— Pour vous, Mademoiselle, reprit Alexandre, j'ai désiré vous voir. Certes, j'aurais préféré un endroit moins triste que celui-ci ; mais à cette heure, je suis soldat et c'est en soldat que je reçois. Issue d'une race guerrière, vous excuserez le souverain en campagne.

Lucile eut une légère inclination de tête.

— Il est de par le monde, poursuivit le Czar après un silence, un fils des rois de France qui me semble appelé à régner sur un peuple fatigué de guerres et de massacres. Exilé encore de sa patrie, il m'a

prié de vous entretenir en son nom, c'est lui qui parle par ma bouche.

— Les princes français avaient autrefois une bouche française, fit amèrement la jeune fille.

— C'est pour cette raison que celui-là emprunte la mienne, Mademoiselle. Ennemi de Napoléon, j'aime la France et je souhaite son bonheur.

— Si vous le souhaitez vraiment, Sire, ordonnez à vos troupes de repasser la frontière.

Alexandre eut un geste d'impatience, mais s'apaisant aussitôt :

— Les mystères de la politique ne sont pas familiers aux jeunes filles, je le conçois. Je passe donc à l'objet de l'audience présente.

Et lentement :

— Déjà, au château de Rochegaule, un émissaire du futur roi de France a eu l'honneur de demander votre main.

Elle fit oui de la tête.

— Vous avez refusé.

— Oui.

— Cependant, on ne vous a pas caché le but de l'union projetée.

— C'est pour cela surtout que j'ai refusé.

— Quoi ? vous ne voulez pas contribuer à la rentrée du roi légitime ?

— Pas ainsi, non.

— On vous disait cependant fervente royaliste.

— Je l'étais.

— Auriez-vous cessé de l'être ?

— Oui.

— Pourquoi ce changement ?

Lucile eut un rire douloureux :

— Pourquoi… c'est insensé sans doute ; … mais un prince qui se joue de l'honneur de ses sujets, un prince dont les fourgons suivent les armées d'invasion, me paraît pouvoir être roi partout, sauf dans le pays envahi.

Un murmure menaçant s'éleva dans l'entourage du Czar. Celui-ci l'apaisa du geste :

— Discuter pareille affirmation serait inutile. Patriote farouche, égarée par un sentiment honorable poussé à l'extrême, vous êtes injuste, Mademoiselle. Aussi m'adresserai-je à votre cœur seulement.

Elle eut un triste sourire :

— Mon cœur est d'accord avec ma raison.

— Souverain maître des Russies, poursuivit Alexandre sans tenir compte de l'interruption, je ne veux pas me souvenir de mon rang. C'est un gentilhomme qui parle à la fille du comte de Rochegaule ; un gentilhomme qui sent proches de grands malheurs et qui vous supplie de les éviter.

— Je vous suis reconnaissante de ces paroles, Sire. Elles me décideraient à l'obéissance, si quelque chose au monde pouvait m'amener à ce que je considère comme une trahison envers le pays qui

m'a vu naître. Mais pourquoi exiger de nouvelles hontes de ma famille ?... Ne vous suffit-il pas que le vicomte d'Artin combatte sous votre drapeau, qu'il affiche l'insolente volonté d'entrer en vainqueur dans Paris, dans la capitale de France ?

— Pour en chasser l'usurpateur, gronda le vicomte.

Lucile secoua la tête :

— Non pas... ; mais pour obtenir places, titres, pensions... Ô honte ! On simule des convictions... Tout pour le roi, dit-on..., et l'on est seulement un aigrefin cherchant à arracher un profit de la patrie expirante.

— Sapristi, ma sœur, ricana d'Artin en fronçant les sourcils, le capitaine Vidal vous a bien catéchisée.

Mais elle ne s'émut pas de l'outrage, et la tête haute :

— Qu'il en soit béni..., car il m'a appris l'honneur que vous-même avez oublié.

Furieux, le vicomte allait répliquer. Alexandre le prévint :

— Silence ! Seul je dois m'entretenir avec M de Rochegaule.

Et d'un ton doux, presque suppliant :

— Réfléchissez, Mademoiselle, réfléchissez, je vous en conjure.

— Toute réflexion est inutile, Sire.

— Cependant... ?

— Votre Majesté veut-elle me permettre une question ?

— Sans doute.

— Tout à l'heure, Sire, vous avez bien voulu me dire : Je ne suis ici qu'un simple gentilhomme… Laissez-moi m'exprimer comme si cela était vrai.

— Cela est vrai, appuya Alexandre.

— Eh bien, reportons-nous de deux années en arrière. Nous sommes en 1812… la Russie est envahie par la Grande Armée ; Napoléon marche sur Moscou, la ville sainte. Vous, homme noble, vivant en un castel, vous avez une fille, une sœur. Un jour, un émissaire se présente devant vous. Il vous dit : Donne ta fille, donne ta sœur à tel secrétaire de l'Empereur. Par ce moyen, la Russie sera définitivement vaincue. Qu'auriez-vous répondu, Sire ?

Tandis que la jeune fille prononçait ces mots, le Czar baissait, les yeux ; tout son être exprimait le malaise.

Quand elle eut achevé, il resta immobile, muet.

— Voyons, j'implore Votre Majesté, continua Lucile d'une voix plus haute. Qu'elle me déclare, sur son honneur de gentilhomme, qu'elle aurait acquiescé à la demande, et je consens au mariage que l'on me propose.

Le Czar courba le front. Et elle d'un ton triomphant :

— Ah ! vous le voyez, Sire… Vous êtes loyal et bon, vous n'osez pas me conseiller cela.

Puis lentement, avec un accent dont tous les assistants se sentirent souffletés :

— Le czar Alexandre ne saurait pas subir la honte, ni l'imposer à d'autres.

Caché par les décombres, Marc Vidal tendait les mains vers la vaillante jeune fille.

Ses gardiens craignirent sans doute qu'il ne trahît sa présence, car un bâillon s'appliqua sur sa bouche, et les soldats resserrèrent leur cercle autour de lui.

Sans prononcer une parole, Alexandre s'était levé. Il fit le geste de l'homme qui se lave les mains ; comme Pilate jadis, il n'avait pas le courage de défendre la victime réclamée par son entourage.

Lucile comprit. Elle clama :

— Sire, Sire…, se désintéresser du crime est devenir complice.

Il eut un brusque sursaut, mais après une légère hésitation, il s'éloigna, suivi de Frédéric-Guillaume de Prusse, de Blücher, de ses gardes.

Le cortège disparut par l'une des baies ouvertes dans les murs dont la cour était entourée.

Alors Pozzo di Borgho frappa sur l'épaule d'Enrik Bilmsen, un peu décontenancé par ce qu'il venait d'entendre :

— Réjouissez-vous, maître Bilmsen, dans quelques jours vous conduirez la bien-aimée à l'autel.

— Croyez-vous donc qu'elle changera d'avis ? bredouilla l'interpellé.

— Non ; elle continuera à penser que cette union est une trahison envers la France.

— Comment peut-elle penser cela ?

— Comment… ? Mais en raisonnant juste, mon brave. Cela vous est égal, n'est-ce pas ? Dans les affaires, on s'inquiète d'une seule chose, les voir réussir.

Bilmsen salua :

— M. le comte a dit là une grande vérité.

— Alors l'important est que cette jeune fille devienne votre épouse.

— En effet, pour moi, voilà l'important.

— Cela se fera, soyez tranquille.

Et, quittant le ton de persiflage, le comte Pozzo di Borgho appela :

— D'Artin !

— Me voici.

— Nous quittons Saint-Dizier dans une heure, avec l'armée de Blücher.

— Bien, les voitures sont prêtes.

— Parfait !

— Où allons-nous ?

— Vers Brienne, où nos troupes se réuniront à celles du prince de Schwarzenberg, de ce cher prince que Metternich retient à présent, et qu'avant peu il poussera sur Paris avec tant de fougue que nous aurons du mal à le suivre.

— Je le souhaite, comte.

Sur un signe de d'Artin, les gardiens de Lucile l'entraînèrent vers l'ouverture où s'était engouffrée tout à l'heure l'escorte d'Alexandre.

Marc Vidal fut conduit par le même chemin, et la cour redevint déserte, de nouveau envahie par le silence et par la nuit.

Cinq minutes se passèrent, puis deux ombres sortirent du couloir reliant les ruines au logis Fraisous.

— Ils sont partis, murmura l'une, d'une voix légère comme un souffle.

— Oui, tous.

— Ils vont à Brienne.

— J'ai entendu.

— Eh bien, toi, Henry de Mirel, retourne à ta chambre.

— Non, Espérat, non, emmène-moi avec toi, ne m'abandonne pas.

Le gamin, qui, ainsi que son jeune compagnon, avait assisté à l'entrevue de Lucile et du Czar, réfléchit une seconde.

— Après tout, tu as raison. Arrive.

— Où allons-nous ?

— Toi, tu resteras avec mon ami Bobèche à Héricourt.

— Et toi ?

— Je vais à Châlons où je verrai l'Empereur.

Ce mot sonna dans les ruines avec une ampleur étrange dont Henry fut impressionné.

— Tu lui parleras de moi, dis,… demanda-t-il, pris d'une émotion indéfinissable ?

— Parbleu ! Seulement, assez de conversation, en route.

Les deux enfants à leur tour quittèrent les ruines de l'Abbaye. Grâce au mot de passe donné à Espérat par M. de Lamartine, ils purent sortir de Saint-Dizier, traverser les lignes prussiennes et gagner Héricourt.

Là, Milhuitcent confia le petit chevalier à Bobèche, indiqua au pitre l'auberge où se trouvait certainement le pope Ivan Platzov dont il lui semblait utile de s'assurer. Après quoi, il enfourcha son cheval et partit pour Châlons.

C'est ainsi que le brave enfant était arrivé exténué, au moment où l'Empereur et le comte de Rochegaule allaient se séparer.

p01 · Ch21

— Allez, M. de Rochegaule, avait dit Napoléon.

Et stupéfait, chancelant, s'appuyant au dossier d'une chaise pour ne pas tomber, Espérat avait répété :

— Rochegaule, le comte de Rochegaule !

Chose étrange, le vieux gentilhomme que rien ne semblait capable d'émouvoir, était devenu atrocement pâle. On eût dit que tout son sang avait reflué vers son cœur.

L'Empereur regardait l'homme et l'enfant.

Soudain, il se rapprocha de ce dernier, le prit par les épaules, le contraignit à s'asseoir, puis revenant au comte :

— Qu'avez-vous, capitaine ?

Le vieillard parut sortir d'un songe :

— Quel est ce jeune homme, fit-il d'une voix sourde ?

— Un de mes amis fidèles.

— Son nom ?

— Espérat Milhuitcent.

— Ah !

Le comte se passa la main sur le front, et comme l'Empereur, intrigué par son attitude, demandait :

— Pourquoi ces questions ?

Le vieillard murmura comme s'il n'avait pas entendu :

— Oh ! ce visage ! ces yeux !... La terre les devait recouvrir pour toujours... et je les revois, je les revois !

Puis tristement :

— Pardonnez-moi. Sire... La vue de ce jeune homme m'a rappelé une personne chère, plus heureuse que moi, car Dieu l'a rappelée à lui.

Mais secouant la tête :

— Je me retire. Peut-être aurai-je bientôt la suprême consolation de mourir à mon tour en criant : Vive la France !... Vive l'Empereur !

Napoléon approuva du geste, et le vieux gentilhomme gagna la porte, non sans adresser un dernier regard à Espérat, immobile, les yeux agrandis par une expression de stupeur douloureuse.

Quand il eut disparu, le jeune garçon se releva brusquement. En phrases ardentes il conta son odyssée : Ivan Platzov, Marion Pandin, M. de Lamartine, les ruines de l'abbaye, il dit tout, et les paroles d'Alexandre de Russie, et celles d'Enrik Bilmsen.

L'Empereur écoutait pensif :

— Oui, fit-il sans que sa voix décelât la plus légère émotion. La situation devient claire. L'Autriche peut être détachée de la coalition… Ah ! ce serait partie gagnée… Tu vas dormir, Espérat, reprendre des forces… car j'aurai besoin de toi.

Et avec une douceur soudaine, dont le gamin se sentit pénétré jusqu'à l'âme.

— Dors aujourd'hui, petit enfant de France… Plus que l'Empereur, plus que le général victorieux peut-être, tu as mission de sauver le pays.

Milhuitcent voulut interroger ; Napoléon l'en empêcha :

— Obéis, obéis… Je te laisse ici… Je me rends à la mairie. Il faut que, demain, nous soyons à Saint-Dizier.

D'un ton de bonne humeur il ajouta :

— Je voyage moins vite que toi. J'ai trente mille hommes à mettre en mouvement.

Lui-même il conduisit l'enfant à la couchette installée dans l'angle de la pièce, le força à s'étendre sur la couverture, puis s'en alla sur la pointe des pieds.

Une minute plus tard, à travers les carreaux de la croisée, le gamin le voyait, passer dans la rue ; un instant sa pensée flotta, repassant les événements accomplis, mais bientôt, la fatigue aidant, Espérat ferma les yeux et s'endormit d'un profond sommeil.

Le petit jour blanchissait les vitres, quand le jeune garçon s'éveilla. Un aide de camp était debout auprès du lit.

— Ah ! il est temps de partir ?

— Oui. Sa Majesté m'a envoyé vous chercher.

— Voilà, je suis à vous.

Sautant à bas de sa couchette, Milhuitcent se brossa, se passa le visage et les mains à l'eau, et ragaillardi par cette ablution, il suivit l'officier.

En route, il acheta au passage, une livre de pain et un morceau de saucisson. Tenant un des comestibles de chaque main, il parvint avec son guide sur la place de la mairie. Déjà les aides de camp de l'Empereur étaient réunis.

L'officier désigna au gamin un cheval tenu en main par un dragon :

— Pour vous.

— Merci bien.

Et le petit sauta en selle ; puis, sans perdre de temps, il attaqua à belles dents son pain et son saucisson.

— Se reposer, c'est bon, se confia-t-il ; se substanter est excellent.

Il était si absorbé par son occupation, agréable au possible après un jeûne compliqué d'exercices violents, qu'il fut surpris par la venue de l'Empereur.

Celui-ci arrivait à cheval, escorté par ses généraux : Marmont, Ney, Victor et Lefebvre-Desnouettes, qui avait rallié Châlons dans la nuit avec sa division.

Napoléon avait embrassé, le groupe des aides de camp d'un coup d'œil.

— Eh ! eh ! Espérat, fit-il, la voix joyeuse, tu as bien dormi ?

— Votre Majesté m'en avait donné la consigne, j'ai obéi, répliqua le gamin, la bouche pleine.

— Très bien, mais à présent…

— J'exécute la seconde partie de vos ordres… je reprends des forces.

L'Empereur se mit à rire :

— Courage, bonne humeur, il a tout, ce jeune brave.

Et, s'adressant à ses généraux, il ajouta :

— Vous voyez cet enfant, mes camarades, eh bien ! hier, il a fait pour l'armée plus que tous nos régiments de cavalerie ensemble.

Tous les yeux convergèrent sur celui dont le grand capitaine parlait, ainsi ; mais Napoléon passa, éperonnant son cheval. Le groupe des généraux s'élança à sa suite et la troupe des aides de camp s'ébranla derrière eux.

Espérat fit comme les autres.

Bientôt on fut hors de Châlons, galopant sur la route. En deux heures et demie, les trente kilomètres qui séparent cette ville de Vitry-le-François furent franchis.

À Vitry l'Empereur s'arrêta et s'adressant au maréchal Victor :

— Partez… Prenez-moi Saint-Dizier aujourd'hui même ; j'attends de vos nouvelles ici.

— Bien, Sire, répondit simplement l'officier.

Et il se sépara de l'escorte.

Milhuitcent avait entendu. Il poussa son cheval près de celui de Napoléon :

— Sire, fit-il d'un ton insinuant !

— C'est toi. Que veux-tu encore ?

— Savoir si vous avez besoin de moi.

— Non.

— Alors permettez-moi de galoper jusqu'à Saint-Dizier.

— Pourquoi ?

— Pour voir la bataille et vous rapporter les informations. Cela évitera à Victor de distraire un de ses aides de camp…

L'enfant s'arrêta. L'Empereur souriait, et il rassura de suite son jeune interlocuteur :

— Va donc. Seulement, ménage-toi… Car je te réserve une mission.

S'inclinant, le gamin murmura :

— Je suis à vous, Sire.

Puis, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il partit à fond de train.

Maintenant il parcourait la route de Saint-Dizier. De chaque côté, les arbres, les plaines restaient en arrière, semblant filer avec une rapidité vertigineuse en sens inverse de la marche du cavalier.

La monture, sans cesse excitée, fila en vue du village de Thiéblemont, franchit le ponceau jeté sur la rivière d'Orconte. Dans sa course folle, elle longea les mûrs du parc de Rochegaule, la grille d'entrée, passa comme un éclair devant la maisonnette de Marion Pandin.

Une fenêtre était ouverte. Espérat crut apercevoir la pauvre femme à l'intérieur.

Mais cette vision fut si rapide que le cavalier n'aurait osé affirmer avoir bien vu.

Les lieux familiers se succédaient à présent. La Croix des Cosaques, le village de Perthes, son auberge, au seuil de laquelle le jeune garçon avait rencontré le pope Ivan, le bois où les soldats de M. de Lamartine l'avaient arrêté.

Et soudain Milhuitcent retint son cheval si brusquement que l'animal plia sur ses jarrets.

Le grondement du canon venait de se faire entendre.

— L'attaque de Saint-Dizier, murmura l'enfant.

Brusquement il rendit la main et sa monture reprit sa course.

Bientôt, le gamin distingua la fumée des batteries en position sur les hauteurs qui entourent la ville. Dans un sentier, il aperçut un ré-

giment qui, bayonnette au canon, montait vers les barricades élevées par les Russes à l'entrée de Saint-Dizier.

Àtravers champs, il rejoignit une colonne, trotta sur son flanc et rejoignit un officier qui marchait en serre-files. Milhuitcent eut un cri :

— M. de Rochegaule !

C'était en effet le nouveau capitaine qui montait à l'assaut avec sa compagnie.

Le vieillard s'arrêta une seconde, frissonnant, et murmura :

— La voix… la voix aussi !

Puis doucement :

— Comment êtes-vous ici ? Comment vous, que j'ai laissé à Châlons…

— Envoyé par l'Empereur, auquel je dois rendre compte de la conduite de ses troupes.

Les soldats les plus proches entendirent. Un chuchotement courut dans les rangs, et les fantassins se redressèrent, leur attitude devint plus martiale.

Chacun pensait : L'œil de Napoléon est sur nous.

— Savez-vous où je pourrai rencontrer le maréchal Victor, reprit Espérat ?

Le comte désigna les hauteurs en arrière que le tir de l'artillerie couronnait d'un panache de fumée :

— Là !

— Merci.

Piquant des deux, le jeune garçon atteignit bientôt l'emplacement des batteries, et cinq minutes plus tard, le mamelon d'où Victor, entouré de son état-major, suivait les mouvements des colonnes d'attaque.

En quelques mots, il fut au courant de la mission confiée à Milhuitcent par l'Empereur.

— Eh bien ! restez ici, dit-il. Nulle part vous ne serez mieux pour voir.

Mais le gamin secoua la tête :

— Non… je vais rejoindre la compagnie Rochegaule.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il me semble que le comte est menacé d'un grand danger, je veux être là pour le défendre.

Le commandant du corps d'armée toisa son interlocuteur :

— Vous allez vous faire tuer.

— Possible, répliqua le brave enfant avec insouciance. Si cela arrive, envoyez un autre messager à Sa Majesté. Qu'au récit de la bataille, il ajoute : Espérat est mort en criant : Vive l'Empereur !… De cette façon, Napoléon sera content.

Et sans attendre de nouvelles objections, le fils adoptif de M. Tercelin s'éloigna au galop.

Il dépassa les pièces de campagne qui tonnaient, et dont les boulets s'enfonçaient dans les murailles des maisons du faubourg de Saint-Dizier.

Les Russes s'étaient retranchés là, avaient percé des meurtrières, et accueillaient les assaillants par un feu nourri.

Balles, biscaïens, boulets, sifflaient, ronflaient autour du gamin ; il ne s'en apercevait même pas, tout à son idée de rejoindre la compagnie de Rochegaule.

Quel sentiment le poussait ? Il n'eût pu l'expliquer, mais invinciblement il se sentait attiré par la masse sombre qui montait vers les barricades russes.

Son cheval l'emportait rapide comme le vent. Des blessés restés en arrière lançaient un cri d'appel ; des morts étendus en travers du sentier étaient franchis par le coursier.

Et brusquement Milhuitcent eut une exclamation d'angoisse.

Des escadrons ennemis, débouchant à l'improviste d'un petit bois, chargeaient la colonne d'assaut.

Alors, sans réfléchir, le gamin déchira de ses éperons les flancs de son cheval, traçant ainsi des sillons sanglants, et l'animal, hennissant de douleur, bondit, en avant comme une flèche.

Les fantassins avaient aperçu l'ennemi. Ils lui avaient fait face, et le couvraient de projectiles.

Mais le comte de Rochegaule, un instant séparé de ses hommes, était entouré par un groupe de cavaliers, bondissant en tous sens.

Milhuitcent accéléra encore la course de son cheval. Son pistolet — cette arme ne l'avait pas quitté, — son pistolet à la main, il arriva ainsi qu'une trombe parmi les assaillants. Dans la mêlée, il aperçut un sabre levé au-dessus de la tête du comte et fit feu. La lame s'abattit sans avoir frappé.

Et, au même instant, les cavaliers tournèrent bride, poursuivis par la fusillade qui les coucha sur le sol, avant qu'ils eussent atteint l'abri d'où ils étaient sortis tout à l'heure.

Le gamin avait tué l'officier qui les commandait.

Comme il restait là, étonné de ce qu'il venait de faire, le comte s'approcha et lui tendant la main :

— Merci ; sans vous j'étais perdu.

Une étreinte rapide, mais où le vieillard et l'enfant mirent une affection sans bornes, accompagna ces paroles, puis M. de Rochegaule, montrant les maisons au pouvoir des Russes, clama :

— En avant !

Dans ses traces, toute la compagnie partit au pas de course.

Il y eut des hurlements, des coups de feu, des froissements d'acier, et enfin une clameur de victoire. Les Français avaient délogé l'ennemi.

Comme l'avait ordonné Napoléon, Victor était maître de Saint-Dizier.

Le corps de Landskoï se dispersa dans toutes les directions, laissant aux mains des vainqueurs un certain nombre de prisonniers.

p01 · Ch22

Le lendemain 27 janvier, Napoléon entra dans Saint-Dizier.

Àla demande d'Espérat, Henry de Mirel, malgré son jeune âge, fut incorporé dans la compagnie du comte de Rochegaule. Quant au

fils adoptif de M. Tercelin et à ses compagnons Bobèche et Ivan, ils reçurent l'ordre de suivre l'Empereur.

Henri était pénétré de douleur. Avant l'arrivée de l'Empereur, il avait voulu aller embrasser Marion Pandin… et au château de Rochegaule, il avait trouvé la pauvre femme morte, assassinée, tenant encore en ses mains crispées un bouton guilloché.

Ce bouton, qui trahissait l'assassin, l'enfant l'avait reconnu. Il appartenait à l'habit du vicomte d'Artin.

Le 28, on se mit en marche sur Brienne par une pluie battante. Les chemins qui ne servaient guère qu'à l'exploitation des bois, étaient exécrables. Mais l'artillerie, bien attelée, passa quand même, grâce aux paysans de la région qui prêtèrent volontiers le secours de leurs chevaux et de leurs bras.

On traversa Éclaron. Ce bourg avait été pillé et ravagé par l'ennemi, et Napoléon donna quelques secours aux habitants sur son trésor. Il promit de faire reconstruire l'église et les maisons que les alliés avaient incendiées.

Le soir, on coucha à Montiérender.

Le 29, l'armée se dirigea vers Brienne.

Il était environ quatre heures du soir, quand les généraux Grouchy et Lefebvre-Desnouettes qui commandaient, le premier, la cavalerie des corps d'armée, le second, celle de la garde, découvrirent, au débouché des bois d'Ajou, les escadrons du comte Pahlen, soutenus par quelques bataillons russes de la division Scherbatov. Ceux-ci avaient été chargés par Blücher de couvrir Brienne, que l'on distinguait au loin, avec son château, bâti sur une éminence et sa ceinture de forêts.

Rejoint par Napoléon, le général prussien allait accepter la bataille avec 30,000 hommes à opposer aux 15 à 18,000 dont l'Empereur pouvait disposer.

Lefebvre-Desnouettes, Ney, Victor, avec leurs troupes de recrues, la jeune garde composée de conscrits n'ayant jamais tiré un coup de fusil, et que l'on appelait par dérision, les Marie-Louise, du nom de la régente, triomphèrent un contre deux.

Brienne fut enlevé. Blücher faillit être fait prisonnier dans le château, et Napoléon, entouré par un parti de Cosaques, fut un moment leur captif.

Mais la victoire fut complète, Blücher se retira avec son armée vers la Rothière, laissant sur le champ de bataille 4,000 morts ou blessés.

Napoléon était content. Maître de Brienne, il pouvait se porter aisément sur la Marne, sur l'Aube ou sur la Seine en cas de besoin. Désormais il occupait la meilleure position stratégique et toute faute de l'ennemi lui serait profitable. Il s'occupa donc de faire filer ses troupes sur Troyes par le pont de Lesmont.

Les 1 et 2 février, le combat de la Rothière, où 32,000 Français tinrent en échec 170,000 hommes, dont, 100,000 furent effectivement engagés, permit à cette opération de s'effectuer.

L'Empereur était maintenant entre sa capitale et l'ennemi ; il allait commencer cette admirable série de marches et de contremarches, qui fait de la campagne de France la plus merveilleuse conception du général de génie par lequel elle fut dirigée ; de cette campagne qui, malgré la disproportion écrasante des forces en présence, se fût terminée par la victoire délivrant la France de ses envahisseurs, si la trahison n'avait rendu inutiles les prodiges de va-

leur des soldats, héros obscurs auxquels l'histoire a décerné le plus beau des éloges, en les déclarant dignes du grand capitaine qui les commandait.

Espérat avait suivi le quartier-général avec ses deux compagnons.

Mais, à sa profonde stupéfaction, l'Empereur lui avait interdit de prendre part aux batailles livrées à l'ennemi.

Il avait dû assister, les bras croisés, à ces luttes gigantesques. Grisé par les vapeurs de la poudre, par le bruit des détonations, frémissant de rage à la vue des morts, des blessés, il lui avait fallu demeurer inactif, spectateur désolé des événements.

Or, le 3 février, comme l'armée opérait en bon ordre sa retraite sur Troyes, Larue, l'aide de camp de l'Empereur, vint inviter Milhuitcent à se présenter devant Napoléon.

Le gamin ne se le fit pas dire deux fois. Il se rendit en hâte auprès de l'Empereur.

Celui-ci était de bonne humeur :

— Bonjour, Espérat.

— Bonjour, Sire.

— Il m'est revenu que, depuis plusieurs jours, tu t'irrites de ma prudence à ton endroit.

— Ma foi, murmura le jeune homme en rougissant.

— Je conçois cela..., tu as senti la poudre à Saint-Dizier, et il te déplaît de rester à l'arrière-garde. Cela fait ton éloge. Réjouis-toi donc, car le moment est venu d'agir.

— Vrai !

La figure du gamin s'éclaira, ses narines palpitèrent. Dans ses yeux se piquèrent des éclairs.

— Il y aura du danger.

— Tant mieux.

— Tu es brave, je le sais, mais es-tu adroit ?

— Je serai adroit si votre service l'exige.

— Bien répondu. Écoute donc. Je vais évoluer entre les armées alliées, cherchant à les accabler séparément…

— J'avais compris cela, Sire, en consultant la carte du pays.

Napoléon laissa percer sur ses traits une nuance d'étonnement :

— Tu te rends compte, c'est bien.

Puis revenant à l'objet de sa préoccupation :

— Espérat, tu peux me rendre un service tel, que dix victoires n'auraient point un résultat aussi heureux, si tu réussis.

— Que Votre Majesté parle.

— Te souviens-tu de ce que tu as entendu dans les ruines de l'abbaye.

— À Saint-Dizier… Enrik Bilmsen… le mariage de M Lucile…

— Oui. La vaillante jeune fille et mon brave Vidal ont été emmenés à Châtillon-sur-Seine.

— Et… ?

— Tu vas les rejoindre, avec mission de les faire évader, de jeter à bas, par cela même, les combinaisons d'Alexandre de Russie et des conspirateurs royalistes..., et peut-être, avec un peu de succès de mon côté, arriveras-tu à séparer l'Autriche de la coalition.

Espérat devint tout pâle.

— Ah ! si j'avais ce bonheur, Sire..., je n'en demanderais plus d'autre.

L'Empereur fut touché de ce cri d'un dévouement sans bornes et tendant les deux mains à son jeune interlocuteur.

— Va, mon enfant. Utilise Bobèche, ton pope, comme tu l'entendras. Je leur ai adressé l'ordre de t'obéir en tout. Va, fais de ton mieux, c'est tout ce que je souhaite. Songe que jamais général n'engagea bataille plus décisive que celle que je t'envoie gagner. C'est pour la France...

— Et pour l'Empereur, s'écria le gamin électrisé par ces paroles.

Mais Napoléon secoua doucement la tête :

— L'Empereur veut la victoire pour la France, la retraite pour lui.

Et comme Espérat, avec un haussement rageur des épaules, bougonnait :

— Allons donc !

L'empereur eut un triste sourire.

— Va, ajouta-t-il.

Espérat s'inclina :

— Je pars. Après vous, j'emprunterai la devise de César, je vous écrirai, Sire : Veni, vidi, vici…

— Donc si tu n'écris pas… ; je comprendrai que tu n'as pu triompher…

— Non, Sire, rectifia Milhuitcent en portant la main de l'Empereur à ses lèvres. Dites-vous en ce cas : Espérat est mort !

Puis il sortit.

Un instant encore, Napoléon demeura immobile, les yeux fixés sur la porte qui s'était refermée sur son jeune admirateur.

Enfin il secoua lentement la tête :

— Oh ! petit Français, murmura-t-il, tu as l'intelligence de la Patrie. Pourquoi la sottise des autres menace-t-elle la France des pires servitudes !

Mais, chassant ce découragement passager, l'Empereur se redressa d'un mouvement volontaire, arrêté, et, avec une sombre énergie :

— Sauvons le pays, malgré lui-même. S'il succombe, que ce soit dans un éblouissement de gloire.

Le regard clair, ce regard d'aigle sous le rayon aigu duquel l'avenir même semblait s'entr'ouvrir, l'homme prédestiné s'assit, devant sa table en murmurant d'un ton impérieux, commandement sublime à ses nerfs, à son génie :

Travaillons !

p02 · Ch01

Baignée par la Seine, au milieu des forêts de Nesle, de Recey et de La Chaume, la petite ville de Châtillon, si riante à l'ordinaire, avait, le 26 février 1814, une physionomie désolée.

Après des pluies torrentielles, le froid avait repris avec plus d'intensité encore qu'en janvier. Sous un ciel terne, le gel durcissait le sol, faisait éclater les arbres, ajoutait sa dévastation glacée aux ravages de la guerre.

Les habitants se tenaient enfermés chez eux, moins par crainte du froid, que par terreur des Alliés.

Depuis le 8 février, en effet, le Congrès de Châtillon avait commencé ; congrès mensonger où M. de Caulaincourt, ce fidèle serviteur de Napoléon et de la France, discutait pied à pied les conditions de paix sans se laisser rebuter par la mauvaise foi des commissaires de la coalition.

Il supportait, sans colère, les motions haineuses du plénipotentiaire autrichien, M. de Stadion ; de son adjoint, M. de Floret ; les impertinences du négociateur russe, M. de Rasoumoffski ; la hauteur arrogante du délégué prussien, M. de Humboldt ; la politesse étudiée des représentants anglais, lord Castlereagh et lord Aberdeen.

En vain ces diplomates, tels des loups se préparant à la curée, affirmaient que les coalisés ne traiteraient avec la France que si celle-ci renonçait à la Belgique, aux provinces Rhénanes, à la Savoie, à la Hollande, la Westphalie, l'Italie ; que si elle se contentait des frontières de la fin du règne de Louis XIV ; en vain le Russe Rasoumoffski osait prononcer cette phrase cruelle, devise de l'Europe pendant le xix siècle :

— Il faut que la France soit faible pour que l'on n'ait plus à compter avec elle.

Vainement, le Prussien Humboldt disait :

— Vous êtes fanatiques de votre révolution, en France, fanatiques de liberté. Eh bien ! étant un petit pays, vous pourrez discuter de cela en toute tranquillité. Cela n'aura pas d'importance et personne ne s'en occupera.

M. de Caulaincourt ne rompait point les négociations. Il persistait à raisonner avec la courtoisie diplomatique ; ayant le rare et admirable courage d'affecter l'insensibilité, de paraître ne pas comprendre les injures. Il savait qu'en prolongeant les pourparlers, en permettant à l'Empereur de faire briller aux yeux de la nation l'espoir d'une paix prochaine, il donnait au grand capitaine le temps de préparer une victoire, qui peut-être changerait la face des choses.

Il se livrait à des dissertations auxquelles les commissaires de la coalition ne répondaient pas. Il rappelait qu'à la conférence récente de Francfort, l'Europe offrait la paix à la France et la frontière du Rhin, des Alpes ; il simulait un étonnement naïf de voir que ces conditions, acceptées par Napoléon, parussent oubliées par les membres du congrès de Châtillon.

Et quand on lui répliquait brutalement :

— Les circonstances ont changé.

Il souriait et reprenait placidement :

— Je me fais mal entendre…

Alors il recommençait son discours sur nouveaux frais, traînait l'entretien jusqu'à l'heure fixée pour la clôture de la séance, saluait ses adversaires d'un paisible :

— À demain, Messieurs.

Puis il rentrait chez lui, y pleurait de rage en murmurant avec une douloureuse satisfaction :

— Encore une journée gagnée.

Après quoi, il revêtait la tenue de cérémonie et se rendait à l'un des dîners que donnaient les diplomates, les généraux, cantonnés à Châtillon les émigrés attachés à l'armée d'invasion ; montrant à tous un front paisible, où rien ne décelait ses mortelles angoisses ni sa fureur intérieure.

Enfin, son devoir accompli jusqu'au bout, il retournait à son logis et avait licence de déposer, durant quelques heures, le masque douloureux que la diplomatie appliquait tout le jour sur son visage.

Les habitants le saluaient très bas quand ils le croisaient dans la rue. Les pauvres gens comprenaient le martyre de l'ambassadeur de Napoléon.

Mais, depuis le 18 février, des nouvelles troublantes étaient arrivées à Châtillon. On avait appris que l'Empereur ayant établi son quartier général à Troyes, le 4, en était parti secrètement le 6, avait remonté avec ses troupes vers la Marne, que les troupes de Blücher, d'Olsouvieff, de Sacken suivaient dans leur marche sur Paris. Puis une série de victoires des armes françaises :

Le 10, écrasement des Russes d'Olsouvieff, à Champaubert ; 4.000 tués ou blessés, 3.000 prisonniers, 55 pièces de canon, 14 étendards au pouvoir des troupes impériales. Le 11, bataille de Montmirail, défaite du corps russo-prussien de Sacken et des régiments anglais d'York : 5.000 prisonniers, 98 canons et des drapeaux enlevés ; le 14, rencontre de Blücher à Vauchamps et à

Éloges. L'armée prussienne mise en déroute, laissant aux vainqueurs 10.000 prisonniers et 172 canons.

Libre du côté de la Marne, certain qu'il faudrait environ une quinzaine au général Blücher pour reformer ses troupes, Napoléon s'était rapidement porté sur Meaux, puis redescendant vers la Seine, battant les partis alliés à Mormant, à Villeneuve, il enlevait le 18, le pont de Montereau, défendu par les soldats de Schwarzenberg, qui s'était avancé jusqu'à cet endroit.

Là, l'Empereur s'était arrêté deux jours, pour faire franchir la Seine à ses régiments, et pour expédier ses ordres : à la régente au sujet de la réception des prisonniers à Paris ; à Lazare Carnot pour la défense d'Anvers ; à Augereau et au prince Eugène au sujet des opérations à exécuter par les corps d'armées de Lyon et d'Italie.

Le 22, bataille de Méry, et le 23, rentrée de Napoléon à son quartier général de Troyes, après avoir, en quinze jours, livré huit batailles, fait 28.000 prisonniers, enlevé plus de 400 pièces d'artillerie, désorganisé l'armée de Blücher et rejeté vers la haute Seine celle du prince de Schwarzenberg.

L'aigle venait d'imprimer l'empreinte de ses serres dans la chair de ses ennemis.

Dire la rage de ceux-ci est impossible. C'était une rage mêlée de peur qu'ils éprouvaient, devant la manifestation du génie de l'adversaire qu'ils croyaient abattu. Avec 55.000 hommes, Napoléon avait repoussé les deux cent mille soldats de première ligne de l'invasion.

Comme il advient toujours en pareil cas, les coalisés, saisis aux viscères par la crainte, voulurent épouvanter les populations. Par-

tout le pillage, l'incendie, les exécutions sommaires opérées sous le plus futile prétexte, terrifièrent les habitants.

Bien plus, on décida que les francs-tireurs capturés dans la forêt d'Argonne, où les braves gens, volontaires sans mandat, harcelaient les convois de l'ennemi, seraient amenés à Châtillon et passés par les armes, presque en vue des avant-postes français.

Voilà pourquoi la ville était si triste ce jour-là, 26 février.

Dans une salle simplement meublée, faisant partie d'une maison de la place Saint-Voile un homme était seul.

Le front haut, le nez à l'arête droite, le menton autoritaire, la bouche bonne, tout dans la figure du personnage, encadrée de favoris peu fournis, disait la loyauté, la ténacité.

C'était Armand-Augustin-Louis de Caulaincourt, duc de Vicence, sénateur, représentant la France au Congrès de Châtillon.

Debout devant la fenêtre, serré dans son habit brodé d'or, le front appuyé à la vitre, il regardait mélancoliquement au dehors.

La place, que l'incendie de 1822 devait entièrement métamorphoser, figurait alors un rectangle à peu près régulier, dont la demeure du diplomate occupait l'un des côtés les moins longs.

En face, à l'autre extrémité, s'élevait la petite église du Saint-Voile, à la fois lourde et gracieuse avec son architecture du x siècle, et son presbytère accolé à son flanc gauche.

Le côté droit de l'esplanade était occupé par l'hôtellerie du Cheval Blanc, derrière les pignons de laquelle s'apercevaient les toitures d'ardoises et la cime des arbres de l'hôtel des Cloutiers, naguère lieu de réunion de la corporation, maintenant prison où Lucile de Rochegaule avait été amenée de Saint-Dizier.

Àgauche de la place, s'étendait le mur décrépit de la ferme Éclotte, dont les bâtiments délabrés servaient de geôle aux prisonniers français, soldats ou francs-tireurs. Et plus près de l'église une petite maison bourgeoise, précédant un grand jardin, qu'occupait à cette heure, un gentilhomme attaché à l'armée russe.

Caulaincourt examinait tout cela.

— Saint-Voile, murmura-t-il avec un sourire attristé !... La légende du x siècle prétend que la vue des murailles du sanctuaire est mortelle aux ennemis du pays... Pourquoi est-ce seulement une légende ?

Mais haussant les épaules :

— Idées folles, indignes d'un diplomate... Étrange ! L'Empereur vient de remporter de grandes victoires ; un effort de plus, et peut-être la coalition sera vaincue... Jamais pourtant je ne me suis senti aussi découragé.

Il fit quelques pas dans la salle, puis revint vers la croisée :

— Il se passe autour de moi des choses que je ne comprends pas.

Et ses yeux se fixant sur la façade de l'hôtellerie du Cheval Blanc :

— Que font là, ce pitre Bobèche, ce jeune garçon du nom d'Espérat, cornaqués par cet ivrogne russe, Ivan Platzov, réputé espion d'Alexandre ? Arrivés depuis deux semaines... bien accueillis par les alliés, car le Bobèche a déclaré avoir fui Paris pour ne plus donner de représentations dans la capitale de l'usurpateur. Qui sont ces gens ? Que veulent-ils ? S'ils me rencontrent, ils affectent de ne point me saluer, ce qui amuse énormément mes adversaires cosmopolites. Tout dans leur façon d'être indique des ennemis... Cepen-

dant avant-hier, je me promenais sur la place… ce jeune Espérat se tenait sous la voûte de l'hôtellerie, il s'est incliné profondément devant moi en appuyant les mains sur son cœur. J'ai fait un mouvement pour aller à lui ; il a mis un doigt sur ses lèvres et s'est enfui…

De nouveau, M. de Caulaincourt reprit sa promenade à travers la chambre.

Tout en marchant, il monologuait :

— Mystère… Tout ce qui m'entoure est mystérieux… Cette jeune fille enfermée à l'hôtel des Cloutiers, gardée comme un trésor par des soldats autrichiens… Son nom ne m'a rien appris. Lucile de Rochegaule !… Les Rochegaule, si j'ai bonne mémoire, sont de fervents royalistes… Alors pourquoi cette captivité ?

Et son front se ridant sous l'effort de la pensée :

— Puis, c'est le capitaine Marc Vidal, captif à la ferme Éclotte, sous l'inculpation d'espionnage. Espion, ce brave officier, incapable de dissimuler, allons donc !

M. de Caulaincourt s'interrompit et prêta l'oreille.

Le marteau de la porte de la rue venait de résonner.

Presque aussitôt Costard, le valet de chambre qui avait accompagné le diplomate à Châtillon, parut :

— M. de Lamartine et un paysan demandent à parler à monsieur le duc.

— Lamartine…, ce jeune officier russe…

— Qui habite la maison voisine de la ferme Éclotte… Oui, monsieur le duc.

— Introduis-les.

Un instant après Lamartine paraissait sur le seuil. Le futur poète du Lac avait troqué le costume militaire, sous lequel Espérat l'avait rencontré près de Saint-Dizier, contre un élégant habit civil.

Derrière lui marchait un homme de haute taille vêtu en paysan.

Àla vue de ce dernier, le duc de Vicence ne put retenir un mouvement. Lamartine s'en aperçut :

— Ne regrettez pas ce geste, Monsieur le duc, celui que je vous amène est Dupeutit, courrier de Napoléon ; je l'avais reconnu aussi.

— Vous..., et vous me l'amenez ?

Le jeune homme eut un sourire mélancolique.

— Je hais l'Empereur, dit-il, mais j'aime passionnément la France. Si je suis accouru d'Italie, il y a un mois, si j'ai pris du service dans l'armée russe, c'est que j'espérais, avec l'aide de mon ami de Rochechouart, aide de camp d'Alexandre, décider le Czar à renverser Napoléon, mais à conserver à ma patrie ses frontières naturelles : le Rhin, les Alpes. Nous avons échoué, j'ai envoyé ma démission. Demain, 27 février, au soir, je reprendrai le chemin du pays transalpin... Comprenez-vous que j'introduise un courrier auprès de vous, qui défendez, avec un courage que j'admire, les intérêts français ?

Ces nobles paroles étaient prononcées avec une simplicité qui en doublait le prix.

— Ah ! s'écria Caulaincourt,... l'Empereur saura...

Mais Lamartine fronça les sourcils.

— Lui... ? Qu'il ignore cela.

— Pourtant.

— Je le hais, je vous l'ai dit… C'est la France seule que j'aime.

Pour toute réponse le diplomate lui tendit la main.

Le jeune homme la serra vigoureusement.

— Nous l'aimons tous deux, reprit Lamartine, et c'est du fond du cœur que je vous souhaite de triompher de l'invasion.

Puis saluant avec une courtoisie exquise :

— Vous avez à causer, Messieurs, je vous laisse… Recevez mes adieux.

Sur ce, il sortit :

— Un brave garçon, cet émigré-là, s'exclama le courrier Dupeutit. J'étais arrêté, gardé à vue, quand il est arrivé, m'a tiré des griffes des kaiserliks et m'a conduit jusqu'ici.

— Oui, fit Caulaincourt d'un ton pensif. Pourquoi un homme de ce caractère abhorre-t-il l'Empereur ?…

Mais laissant de côté cette préoccupation personnelle :

— Vous m'apportez une lettre de Lui, Dupeutit.

— Non pas. Trois courriers ont été interceptés, plus de lettres.

— Quoi donc, alors ?

— Un message verbal.

— Je vous écoute.

— Je récite, Monsieur le duc.

Et lentement le courrier prononça :

— Mon cher Caulaincourt, gagnez encore quelques jours et, je l'espère, le sort de la campagne sera décidé, la France sera débarrassée des envahisseurs. Cependant soyez plus énergique. Affirmez que j'aimerais mieux perdre Paris qu'accepter le démembrement de la France, que je préférerais même abandonner mon trône aux Bourbons, à des conditions honorables pour le pays.

— Oh ! quel dommage que la France entière ne puisse vous entendre, Dupeutit, murmura le diplomate dont les yeux s'étaient voilés de larmes !

Le courrier approuva d'un signe de tête, puis continua :

— Voyez Metternich.

— Metternich ?

— Ministre de mon beau-père, François d'Autriche.

— Lui ? fit encore le diplomate.

— Dites-lui ceci, poursuivit Dupeutit sans s'arrêter à l'interruption :

l'armée autrichienne de Schwarzenberg marche trop vite…

M. de Caulaincourt parut surpris :

— Trop vite ?… Mais depuis Montereau, elle a battu en retraite, devant les troupes de Sa Majesté…

Il se tut. Imperturbable, le courrier récitait toujours son message :

— Trop vite… On croirait que S. M. François a hâte d'arracher le sceptre à sa fille bien-aimée Marie-Louise.

Dupeutit respira, et pour conclure, murmura :

— C'est tout.

— Tout ?

— Non pourtant. Sa Majesté a insisté sur l'urgence de la communication à M. de Metternich.

Sans répondre, le duc de Vicence sonna, et à son valet de chambre Costard, qui parut aussitôt :

— Mon chapeau, mon épée, mon manteau.

— Monsieur le duc sort. Ferai-je atteler ?

— Non. Donne-moi seulement ce que je demande.

Puis tandis que Costard s'empressait d'obéir :

— À tout à l'heure, Dupeutit, attendez-moi. Si vous avez besoin de nourriture, de repos… usez de ma maison comme si elle était vôtre.

Il était prêt.

Après un signe de tête amical au courrier, M. de Caulaincourt sortit de son logis et se dirigea vers la demeure de M. de Metternich.

Celui-ci, premier ministre écouté de l'Empereur d'Autriche, était à cette époque le véritable arbitre des destinées du monde. S'il restait uni à la confédération, la France devait succomber ; s'il s'en séparait, au contraire, la Sainte Alliance tombait aussitôt en état d'infériorité. On conçoit dès lors l'importance de la mission qu'allait remplir Caulaincourt. Réussir était transformer la situation, faire de l'invasion un tremplin triomphal. Si la France seule en face du

monde autocratique, n'était pas fatalement vouée au martyre pour l'Idée, si les génies protecteurs de la noble nation n'avaient pas détourné d'elle leurs visages, le diplomate devait gagner la partie.

p02 · Ch02

Deux heures plus tard, un conseil tenu, au château de Châtillon, par les commissaires étrangers, sous la présidence de M. de Metternich, prenait fin.

Parvenu dans la rue, M. de Metternich avait renvoyé son carrosse, et frileusement enveloppé de fourrures, il déambulait à travers la ville.

— Quel froid de loup, grommela-t-il ; on voit en moi un vainqueur de la politique, je n'en suis qu'une victime.

Et il allongeait le pas, frappant du pied le sol durci par la gelée.

Ainsi il parvint à la place Saint-Voile. D'un regard de côté, il examina la maison de M. de Caulaincourt.

Au premier étage, les rideaux d'une fenêtre étaient tirés ; derrière les carreaux deux hommes considéraient les passants.

Le prince reconnut Caulaincourt et le courrier Dupeutit.

— Ils sont à leur poste, murmura-t-il, bien.

S'arrêtant, il tira son mouchoir de sa poche, le porta à son nez, puis le faisant disparaître, il poursuivit son chemin.

Le diplomate français et le courrier n'avaient pas fait un mouvement, mais quand le ministre d'Autriche eut disparu, tous deux

quittèrent la croisée.

— Le mouchoir, fit alors Dupeutit d'une voix tremblante.

— Oui, répliqua Caulaincourt aussi ému que son interlocuteur…

— C'est peut-être le salut !

— Peut-être. Dupeutit, vous allez retourner vers Sa Majesté.

— Je pars.

— Envoyé par moi, pour demander des instructions, nul ne s'opposera à votre passage. Vous avez ma lettre conçue en ce sens ?

— Je l'ai.

— Vous direz à l'Empereur que M. de Metternich a consenti à immobiliser, durant quelques jours, l'armée autrichienne de Schwarzenberg.

— Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas. Je lui apprendrai aussi les avanies que vous font subir les délégués ennemis.

— Non, pas cela, Dupeutit. Cela n'a pas d'importance. Comme tous les braves gens, je souffre pour la patrie… Mais partez vite, chaque minute a son prix… Que l'Empereur sache sans retard qu'il peut agir.

Les deux hommes se serrèrent énergiquement la main.

Dans la cour, un cheval tout sellé attendait. Le courrier sauta en selle, et bientôt il galopait à toute bride sur la route de Troyes, pour gagner cette dernière ville, où Napoléon avait établi son quartier général.

Àcette heure même, M. de Metternich tout grelottant rentrait chez lui, s'installait devant un grand feu, et écrivait à Sa Majesté

François, empereur d'Autriche, la lettre historique que voici :

Châtillon. 26 février 1814.

« Une fois encore, j'ai réussi à calmer les impatiences de ceux qui ne comprennent pas les angoisses paternelles de Votre Majesté.

« Avec un peu d'aide de la Providence qui veille sur les Rois, la noble Marie-Louise continuera à embellir les Tuileries de sa présence, le père n'aura point préparé la ruine de sa fille.

« J'espère que le gendre de Votre Majesté écoutera les conseils de la sagesse ; qu'il renoncera aux entreprises guerrières, et que la paix sèmera de fleurs la route de mon auguste maître et de sa fille, la plus noble des souveraines.

« Et comme toujours, je suis et suis heureux d'être, de Votre Majesté, le féal sujet, la chose dévouée.

« Metternich. »

Àcette heure encore, M. de Humboldt, délégué de Prusse, et Enrik Bilmsen s'arrêtaient devant le porche de pierre de l'hôtel des Cloutiers, qui servait de prison à Lucile de Rochegaule.

Le factionnaire autrichien qui gardait l'entrée les laissa passer après les avoir reconnus et tous deux franchirent le seuil.

Une grande cour pavée précédait le logis, adossé aux bâtiments de l'hôtellerie du Cheval Blanc. Au delà s'étendait un vaste jardin boisé.

Dans la cour, sur le perron abrité d'une marquise de verre, dans les salles du rez-de-chaussée, des soldats veillaient.

Caulaincourt avait eu raison lorsqu'il avait dit que les alliés gardaient Lucile comme un trésor.

M. de Humboldt et son compagnon, salués par tous, gagnèrent l'escalier accédant au premier étage.

Sur le palier, un factionnaire se tenait philosophiquement appuyé sur son fusil, dont la crosse s'enfonçait dans le tapis moelleux.

Il présenta les armes et les visiteurs passèrent.

Une porte fermée leur barra le passage. Ils frappèrent. Presque aussitôt, une soubrette, fille du pays, embauchée pour servir et espionner la prisonnière, ouvrit en riant avec une coquetterie niaise :

— Ah ! c'est M. Enrik Bilmsen ! Bonjour M. Enrik Bilmsen ! Vous faites bien de nous rendre visite, car nous nous ennuyons bien.

Et la servante coula vers le grand garçon blond un regard en coulisse, qui prouvait, qu'elle se fût montrée moins cruelle que sa maîtresse.

— M de Rochegaule est-elle visible, demanda M. de Humboldt coupant court aux agaceries de la soubrette.

— Je vais voir, Monsieur. Mademoiselle est dans sa chambre d'où elle ne bouge guère. C'est un marbre que Mademoiselle. Croiriez-vous qu'en dehors des choses de mon service, elle ne me parle jamais.

— Elle a raison, interrompit brusquement le Prussien. Depuis que vous jabotez, vous auriez pu dix fois nous annoncer.

Interloquée, la fille bredouilla :

— Qui annoncerai-je ?

— M. de Humboldt, délégué de Prusse, et M. Enrik Bilmsen, secrétaire de M. de Metternich.

Cette fois, Catherine Pollin — ainsi se nommait la domestique, — fit une profonde révérence, traversa l'antichambre en courant, disparut par une porte placée en face de celle du palier.

Une salle à manger succédait à cette pièce. Catherine ne s'y arrêta pas et fit irruption dans la chambre à coucher, dernière alvéole du logement mis à la disposition de la captive.

Une grande cheminée occupait un des côtés de ce réduit. Une bûche énorme flambait sur les chenets de fer, et devant la flamme dansante, Lucile, pelotonnée dans un grand fauteuil, rêvait en suivant distraitement des yeux l'envol des étincelles.

La jeune fille était pâle ; ses traits exprimaient la tristesse. On sentait en la voyant quelles terribles angoisses l'avaient étreinte, depuis le soir fatal où d'Artin l'avait entraînée hors du château de Rochegaule.

Au bruit que fit la servante, elle sursauta :

— Qu'est-ce, Catherine ?

— M. de Humboldt, délégué de Prusse, et M. Enrik Bilmsen demandent à être reçus.

Lucile eut un sourire mélancolique :

— Les geôliers ont le droit d'entrer dans une prison quand il leur plaît. Cette affectation de politesse est une ironie.

— Que répondrai-je à ces messieurs ?

— Ce que je viens de dire, Catherine.

— Bien, Mademoiselle.

La soubrette s'élança en dehors, pour reparaître un instant plus tard et annoncer les visiteurs.

Ceux-ci attendirent que la porte fût refermée, puis ils saluèrent cérémonieusement.

Lucile répondit par une simple inclination de tête.

— Mademoiselle, commença M. de Humboldt, ce ne sont point des geôliers qui ont sollicité la faveur d'être admis en votre présence,... la seule appellation qui nous convienne est celle d'amis.

Elle eut une moue dédaigneuse :

— Amis... de qui ? Pas de moi, je pense.

— Vous vous trompez, Mademoiselle.

— Comment ? Je me trompe encore ?... Au fait ! c'est juste ! Vous êtes des amis de la France, que vous ravagez par pure tendresse ; vous pouvez être les amis d'une Française à qui vous avez ravi la liberté.

— Mademoiselle, supplia Enrik, si vous saviez...

Elle leva sur le banquier un regard sévère :

— Ce que je sais suffit, Monsieur. Mon mépris ne peut plus être augmenté.

Mais Humboldt intervint.

— Vous êtes fière, Mademoiselle. La captivité vous rend violente, dure pour vos amis. Ils se soumettent. Soit ! Vous nous considérez comme des adversaires. Nous continuerons à nous montrer affectueux, avec l'espoir qu'un jour vous reconnaîtrez votre erreur.

— Allez, allez, Monsieur. Votre affection a le masque de la haine, et moi qui ne connais pas l'hypocrisie, je prends ce masque pour un visage, très joli en vérité. Est-ce seulement pour m'apprendre ces choses dont l'intérêt m'échappe, que vous m'avez causé le déplaisir de vous recevoir ?

— Mais vous me déchirez le cœur, soupira Enrik ?

Elle ricana :

— Enfin ! voici donc une parole agréable !

Le jeune banquier allait parler encore, Humboldt le prévint :

— Certes ! Mademoiselle, vous avez de l'esprit ; la femme de France est privilégiée à cet égard,… et même s'exerçant à mes dépens, cet esprit me cause un plaisir extrême. Par malheur, je ne puis m'abandonner à mon goût, la vie d'un homme dépend de la démarche, très amicale je le répète, que j'accomplis à cette heure, et je dois vous faire connaître la situation.

Une ombre couvrit le front de Lucile à ces paroles.

— Il s'agit du capitaine Marc Vidal, murmura-t-elle d'une voix étranglée, du capitaine retenu contre le droit des gens…

— À la ferme Éclotte, à cent pas d'ici ; oui, Mademoiselle.

— Il est jugé… gémit Lucile en se levant ?

— Non, Mademoiselle, pas encore.

— Non… Oh ! vous me trompez… Les vôtres, qui l'ont capturé par surprise, qui ont inventé contre lui une monstrueuse accusation d'espionnage, l'ont condamné.

Et sans permettre aux visiteurs de placer un mot, elle continua avec une exaltation croissante :

— Ah ! vous êtes bien mes amis, comme vous l'affirmiez audacieusement. Un officier vient voir celle qu'il rêve de prendre pour femme, sa fiancée. Il est loin de ses soldats, de tous ceux qui le défendraient ; on le prend par surprise, et comme on a peur de lui, que l'on veut à tout prix le faire disparaître, on dit, malgré les preuves, malgré le serment sacré d'un père : c'est un espion,... et on le condamne... On appelle jugement une parodie de la justice, juges, des assassins... !

— Eh ! Mademoiselle, il n'a pas été traduit devant un conseil de guerre, clama brutalement de Humboldt.

— Non, non, appuya le banquier.

Elle les considéra d'un air de doute.

— Non, reprit le Prussien avec force. Grâce à nous, le tribunal militaire n'a pas été appelé à statuer,... par bonheur pour le capitaine Marc Vidal ; car fût-il mille fois innocent, les apparences le condamnent... S'il est jugé, il est mort.

Lucile se voila la figure de ses mains :

— Affreux ! affreux !

— Je pense comme vous, Mademoiselle ; aussi viens-je essayer de sauver ce malheureux officier.

— Mais il est innocent.

— Je le crois puisque vous l'affirmez... Seulement, un conseil de guerre ne saurait tenir compte de l'affirmation, réputée intéressée, d'une fiancée.

— Que l'on entende mon père.

— M. le comte de Rochegaule a quitté son château, congédiant tous ses serviteurs, et l'on ignore ce qu'il est devenu.

La jeune fille se tordit les mains :

— Mon père a répondu de la loyauté de M. Marc Vidal, en présence de mon frère, le vicomte d'Artin.

— Le vicomte nie cela.

— Il nie... Oh ! le misérable... Attendez, attendez, Monsieur, je vous en supplie... Quand d'Artin a arrêté le capitaine, des soldats l'accompagnaient.

— Des cavaliers russes, oui.

— Eh bien,... ces hommes ont entendu mon père ;... qu'on les recherche,... et ils diront la vérité.

— Hélas ! Mademoiselle, nous y avons songé...

— Et... ?

— Aucun de ces pauvres diables ne parle le français.

Àcette dernière réplique, Lucile se laissa retomber sur son fauteuil ;

— Alors, s'il n'y a aucun espoir, pourquoi venez-vous me torturer ?

— C'est qu'il en reste un, Mademoiselle.

— Un...

Ses yeux se portèrent sur Bilmsen. Elle poussa un cri :

— Ah ! je comprends… Ma main à cet homme…

— Oui, Mademoiselle, car seul il pourra obtenir que Marc Vidal soit oublié dans sa prison jusqu'à la fin des hostilités.

— Jamais ! Jamais !

Lucile s'était redressée ; le visage en feu, superbe d'indignation et de dédain, elle semblait défier les deux hommes.

— Accepter serait trahir ma foi… La présence de d'Artin dans vos rangs vous a fait croire que je fléchirais… Détrompez-vous… Un traître, c'est assez pour la maison de Rochegaule !

— Mademoiselle.

— Devoir la vie à pareille honte, serait odieux à Marc Vidal. De quel droit, me dirait-il, avez-vous déshonoré ma fiancée, de quel droit m'avez-vous voué au deuil, à l'irréparable, à l'inconsolable. Quitter la vie n'était rien,… la mort est la compagne des rêves d'un soldat ;… mais exister au prix du sacrifice de votre honneur, de votre dignité… C'est une tache dont vous m'avez marqué.

— Alors, vous le condamnez donc à périr ?

Lucile eut un gémissement sourd. Elle promena autour d'elle un regard éperdu :

— Moi, moi, bégaya-t-elle.

— Oui, vous, qui pouvant le sauver, refusez.

— Cela est impossible.

— Sachez donc la vérité tout entière. À la requête de mon souverain, S. M. le roi de Prusse, le conseil de guerre se réunira avant trois ou quatre jours.

— Oh ! bourreaux !

— Il fera son devoir en admettant l'accusation qu'aucune preuve n'infirme.

— C'est…

— La mort… Fusillé sera Marc Vidal… Et vous songerez trop tard qu'il vous suffisait d'accepter le nom d'Enrik Bilmsen, d'un pauvre garçon qui subirait avec joie vos moindres caprices,… pour arracher au trépas le malheureux officier qui tombera, percé de balles, au pied du mur de la ferme Éclotte.

Dans le fauteuil, la jeune fille s'était pelotonnée, les bras repliés sur la figure, comme si elle ne voulait plus voir, plus entendre.

Et de Humboldt conclut avec une froide cruauté :

— En rendant le dernier soupir, Vidal songera à vous qui, par crainte de vous sacrifier, l'aurez envoyé au sacrifice.

Puis lentement, scandant les syllabes, les faisant pénétrer ainsi que des coins d'acier dans le cerveau de l'infortunée :

— Vous avez trois jours pour prendre une résolution. Ce délai passé, il sera trop tard.

Elle ne répondit pas. Tout bas elle sanglotait, secouée par des spasmes douloureux.

Enrik Bilmsen fit mine de s'approcher d'elle ; le délégué prussien l'empoigna rudement par le bras et le poussant devant lui, l'entraîna au dehors.

La porte retombée sur lui, Humboldt gronda :

— La demande en mariage est faite dans les termes les plus convenables. Toi, et nos amis, êtes trop remplis de scrupules, vous ne savez point parler aux demoiselles. Il était temps que je m'en mêle. Réjouis-toi, mon camarade, avant trois jours, cette tourterelle mettra sa petite main dans la tienne.

— Si cela est, s'exclama le banquier avec extase, ma reconnaissance…

— Je n'en ai que faire. Ton hymen conclu, songe seulement à placer sous les yeux de Metternich les lettres de Joséphine. Et après, que Satan te torde le col, si cela lui convient ; je m'en soucie comme de ma première pipe.

p02 · Ch03

Lucile n'avait pas l'ait un mouvement. Elle restait enfoncée dans son fauteuil, en face du feu qui pétillait joyeusement.

Des idées noires cavalcadaient dans sa tête. Vidal fusillé, ou bien, elle, mariée à Bilmsen…

Quel deuil choisirait-elle ?

Sinistre dilemme ; à quelque parti qu'elle s'arrêtât, il y aurait deux victimes. Si le capitaine mourait, elle demeurerait la veuve inconsolable ; si elle s'unissait à Enrik, Vidal souffrirait toutes les tortures de l'abandon.

La France, Napoléon, Louis XVIII, la guerre, la paix, préoccupations terribles de cette année néfaste, se mêlaient à ses angoisses personnelles.

Que décider ? Que résoudre ?

Héroïne de bronze ou de marbre, elle n'eût pas hésité. L'honneur commandait de laisser l'officier marcher à l'exécution.

Mais elle était femme… ; mais elle aimait de toute son âme, et elle se sentait défaillir en songeant qu'il serait là, vis-à-vis un peloton de tireurs, présentant sa poitrine aux balles mortelles.

Et tout à coup elle se redressa, regarda la cheminée avec effroi.

Du milieu des flammes dansantes, une voix jaillissait, disant :

— Mademoiselle, poussez le verrou de la porte d'entrée et éteignez le feu.

La cheminée parlait.

Un instant la jeune fille se demanda si elle ne devenait pas folle ; ses mains tremblantes se crispèrent sur son front.

Mais de nouveau la cheminée parla :

— Je vous en prie, Mademoiselle, c'est un ami qui est là… Votre prison est entourée de soldats, je suis obligé de me présenter par la cheminée…

— Un ami… qui… ? J'ai donc encore un ami… bredouilla Lucie se rassurant peu à peu ?

— Oui… un ami que l'Empereur a chargé de veiller sur vous.

— L'Empereur !…

Elle eut un cri de reconnaissance éperdue… À l'heure où les souverains du monde s'acharnaient contre son bonheur…, l'Empereur, lui, étendait sur elle sa main tutélaire ; il lui envoyait un défenseur.

Précipitamment elle courut à la porte, poussa le verrou, puis s'emparant d'une carafe posée sur la table qui occupait le milieu de la pièce, elle en vida le contenu sur la bûche flambante.

Une épaisse fumée emplit le foyer, déborda dans la chambre, mais avant qu'elle fût dissipée, un corps solide la déchira et Espérat Milhuitcent sauta sur le plancher, en éternuant :

— Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer. Pardonnez-moi de pénétrer auprès de vous par ce chemin,... je n'avais pas le choix.

Et comme elle regardait le jeune garçon qu'elle ne connaissait pas, il reprit :

— Espérat Milhuitcent, fils adoptif du maître d'école de Stainville présentement messager de l'Empereur.

— Vous, vous, fit-elle, un enfant...

Le gamin se dressa de toute sa hauteur :

— Un enfant qui, caché dans les ruines de l'Abbaye, à Saint-Dizier, a assisté à votre comparution devant le czar Alexandre ; un enfant qui a averti Sa Majesté Napoléon... et à qui le grand homme a confié le soin de vous délivrer, ce que nous ferons la nuit prochaine.

Son aplomb, son audace tranquille stupéfiaient, M de Rochegaule.

— Comment j'arrive par la cheminée, tel un ramoneur... ? Voici l'histoire. Avec mon ami Bobèche, et un bon pope... Vous les verrez plus tard, je suis entré à Châtillon depuis une quinzaine. Sur informations, j'appris que vous étiez captive dans l'hôtel des Cloutiers. Une compagnie entière était affectée à votre garde. Quand la porte est barricadée, on passe par la fenêtre ; mais ici la fenêtre était aussi interdite... Alors, j'ai réfléchi, et le résultat de mes réflexions...

Il désigna le foyer. Avec surprise, Lucile constata que la plaque du fond était abattue laissant libre une ouverture sombre.

— Le voilà le résultat, acheva Milhuitcent, les alliés n'y ont pas songé, eux. Malins, les alliés, mais pas autant que les Français.

— Comment avez-vous découvert cette issue, interrogea la jeune fille en se l'approchant du visiteur ?

Espérat haussa les épaules :

— Comment ?... Vous voulez savoir cela aussi, Mademoiselle... Les minutes sont précieuses et j'ai encore beaucoup de choses à vous dire... Bah ! il faut vous donner confiance... Écoutez... Au mur du fond de l'hôtel des Cloutiers sont adossées les écuries de l'hôtellerie du Cheval-Blanc. En bas, au niveau du sol, le logement des chevaux, au premier, leur buffet, autrement dit le grenier aux fourrages. Percer un trou dans le mur fut ma première pensée. En cherchant l'endroit favorable, j'ai découvert la plaque de la cheminée, recouverte d'une simple couche de plâtre. La nuit, je me glissais à travers les bottes de paille, de foin, et je travaillais à desceller cette barrière. J'ai posé des pattes de fer qui la soutiennent, je les ai barbouillées de blanc. Bref, une fois refermée, personne ne la soupçonnera de nous avoir livré passage.

La prisonnière joignit les mains. Comme l'Empereur, comme Marc, comme Bobèche, elle subissait l'ascendant du caractère résolu, fait de témérité et de prudence, d'enthousiasme et de raisonnement, du brave garçon debout devant elle.

— Ce soir, continua Espérat, vers minuit, je viendrai vous chercher. Vous envolée, Marc Vidal ne court plus de danger ; sa mort ne servirait à rien.

— Vous avez préparé ma fuite, à travers ce pays occupé par l'ennemi ?

Il se prit à rire :

— Non pas… Une jeune fille est trop reconnaissable, nous serions arrêtés dès la première journée ; car, vous le pensez bien, on va lancer toute la cavalerie à votre poursuite…

Lucile pâlit :

— Mais alors…

— Attendez, Mademoiselle. Je vous ai préparé une retraite ou personne ne songera à vous aller chercher.

— Où donc ?

— Sur la place du Saint-Voile même… Au presbytère… Le curé, un brave homme, consent à vous cacher. Les bons alliés ne se figureront jamais que, fuyant, vous avez simplement traversé la place.

L'évidence de cette affirmation bouleversa M de Rochegaule. Ce fut avec une sorte de respect qu'elle répliqua :

— Ce soir je vous attendrai, je me confie à vous.

— Parfait ! Alors je me retire ;…rallumez le feu, lisez ; que votre fille de chambre ne se doute de rien… Elle est au mieux avec les alliés : c'est une coquine.

— Avant, laissez-moi vous serrer la main.

Pour toute réponse, Milhuitcent saisit l'extrémité des doigts de la jeune fille, les porta à ses lèvres, puis, rentrant dans la cheminée à reculons, il disparut non sans avoir répété :

— Rallumez le feu, lisez.

La plaque se referma, vibra un instant sous l'effort du jeune garçon qui l'assujettissait du dehors, puis le silence se fit ; Lucile aurait pu croire à la fin d'un rêve de son imagination.

Espérat était dans un grand grenier aux solives entre-croisées, supportant les tuiles de la toiture.

Un amoncellement énorme de bottes de paille, de bottes de foin, se dressait devant lui, laissant le long du mur un espace libre à peine suffisant, pour qu'il pût s'y mouvoir.

Mais le gamin connaissait les êtres. Si souvent, depuis son arrivée à l'hôtel du Cheval Blanc, il avait, durant les heures de la nuit, bravant le froid, le danger d'être surpris, exploré ce magasin à fourrages.

Contournant les obstacles, escaladant les remparts de paille, il atteignit bientôt l'ouverture donnant sur la cour de l'hôtel. Les montants d'une échelle appuyés au plancher indiquaient de quelle façon on pénétrait dans le grenier.

Un instant, le jeune garçon se tint coi, aux aguets, puis profitant d'une

seconde où la cour était vide de servants et de voyageurs, il se mit à califourchon sur l'échelle et se laissa glisser jusqu'au sol.

Les mains dans les poches, de l'air indifférent d'un flâneur, Espérat traversa la cour, gagna la voûte d'entrée.

Àsa droite, s'ouvrait une large baie accédant à un vestibule d'où partait l'escalier conduisant aux chambres situées à l'étage supérieur.

Àcôté de la première marche, une porte close découpait dans la muraille son parallélogramme peint de couleur brune.

La clef était dans la serrure.

Sans façon, le fils adoptif de M. Tercelin ouvrit et pénétra dans un petit appartement de deux pièces séparées par un couloir vitré.

C'était le logis adopté par lui et ses compagnons.

Dans l'une des salles, Bobèche et le pope Ivan se tenaient, ce dernier en face d'une bouteille largement entamée.

— Comment nous tirer de là, disait Bobèche.

— Adversitas beatificat cor hominum… l'adversité béatifie le cœur de l'homme, psalmodiait Platzov.

Tous deux saluèrent leur jeune compagnon d'une exclamation désolée :

— Ah ! mon pauvre ami.

— Qu'y a-t-il donc, interrogea celui-ci, sans rien perdre de son calme.

— Un malheur !

— Un désastre.

— Un jour de guigne.

— Dies iræ, dies illa… Un jour de colère, un jour tragique.

Le pope et Antoine, fils parlaient ensemble.

— Voyons, demanda Milhuitcent qui ne comprenait rien à leurs lamentations ; avez-vous juré de me rendre fou ?

— Eh ! s'écria Bobèche, je crois que pour mon compte, je le suis.

— Mais encore ?

— Devine qui sort d'ici ?

— Dis-le-moi, ce sera plus tôt fait.

— Lord Aberdeen.

— Le délégué anglais ?

— Oui, mon fils, gronda le pope, légatus anglicanus.

— Et M. de Stadion, reprit le pitre.

— De Stadion, le commissaire d'Autriche… Que voulaient-ils ?

— Nous prier, moi Bobèche, et toi présenté ici comme un membre de ma troupe de comédiens…

— De donner une représentation, s'exclama le gamin ?

— Tu as mis le doigt dessus.

— Ah celle-là est trop drôle !

Et le jeune garçon éclata de rire. Ses interlocuteurs le considérèrent avec ahurissement.

— Il ne nous croit pas, bredouilla le pope qui élevant jusqu'à sa bouche le goulot de la bouteille posée devant lui, en vida le contenu d'un trait… Mon fils, in vino veritas, dans le vin, la vérité… Je suis plein du précieux breuvage… Le digne Bobèche a parlé selon la réalité.

— Mais je n'en doute pas.

— Cependant tu ris… tu n'es pas comédien… on reconnaîtra…

— Pas du tout, car je ne jouerai pas.

— Tu refuseras.

— Non. Cette nuit, M Lucile en sûreté — entre parenthèses, tout est arrangé de ce côté — cette nuit, dis-je, après l'avoir conduite au presbytère, nous quitterons Châtillon, au lieu de revenir ici.

— Sans mot de passe, sans rien… Mais malheureux, tu seras arrêté avant de sortir de la ville.

Cette fois, le jeune garçon baissa la tête d'un air pensif. L'observation était juste, il devait bien le reconnaître.

— Tu vois bien qu'il n'y a pas moyen d'en sortir, reprit Bobèche après un silence.

Mais l'enfant secoua la tête avec énergie :

— Avec cela !

— Que prétends-tu dire ?

— Quoi ! tu ne devines pas ?

— Ma foi, non.

— C'est pourtant clair. Si nous refusons nous sommes pris.

— C'est ce qui me désole.

— Tu baisses, ami Bobèche, puisque pour n'avoir rien à craindre il nous suffit de jouer.

— Mais jouer ?…

— Je jouerai.

— Toi ?

— Parfaitement ! ne dirait-on pas que c'est là une chose impossible. Mais, mon ami, depuis que je joue la comédie, je me dis roya-

liste je ne salue pas Caulaincourt, je cache ma joie des succès de l'Empereur.

— Parce que tu crois, tu aimes… Mais sur les planches ?

— Les planches !… je ne passerai pas plus au travers que toi.

Et avec une crânerie qui stupéfia son interlocuteur :

— Tu es Bobèche, je serai Galimafré.

— Toi… ?

— Moi-même. C'est pour demain. Nous avons vingt-quatre heures… ; non, vingt-trois, car il m'en faudra au moins une pour délivrer M de Rochegaule.

— Eh bien ?

— En vingt-trois heures, mille trois cent quatre-vingts minutes, j'ai le temps d'apprendre un rôle… Allons, mon bon Bobèche, fais de moi un acteur digne de te donner la réplique.

Le pitre se leva, courut à Espérat, l'étreignit dans ses bras :

— Ah ! courageux enfant… je t'admire.

Et Ivan, électrisé, entonna d'une voix animée un sursum corda retentissant.

C'était convenu. Le jeune homme allait devenir comédien.

p02 · Ch04

Minuit !

Selon les ordres des généraux alliés, le couvre-feu est sonné depuis deux heures. Des patrouilles circulent lentement par la ville, s'assurant que nulle lumière ne brille dans les logis, qu'aucun habitant n'est debout.

Àl'auberge du Cheval Blanc tout dort ou semble dormir. Les volets sont clos. La place du Saint-Voile est déserte, aucun bruit. De temps à autre un craquement se fait entendre. Ce sont les charpentes qui gémissent sous l'action du froid.

Car la gelée redouble. On dirait que l'hiver veut tuer le pays, déjà ravagé par la guerre.

Une patrouille de cavalerie traverse la place ; les sabots des chevaux résonnent sur la terre ; dans l'ombre vibrent des froissements d'acier ;

Puis les cavaliers s'éloignent, évoluent devant la ferme Éclotte qui fait face à l'hôtellerie et s'engouffrent dans une rue latérale.

Le silence règne de nouveau ; un silence morne, désolé, qui fait songer au mutisme sacré des nécropoles.

Alors les volets d'une fenêtre du rez-de-chaussée tournent doucement, s'appliquant sur la façade de l'auberge du Cheval Blanc ; une silhouette humaine saute sur la place, paraît prêter l'oreille :

— Tiens.

L'ombre fit quelques pas :

— Personne.

Elle se rapproche de sa croisée, et susurre d'une voix légère comme un souffle.

— Venez, Mademoiselle, profitons de ce moment.

Une seconde ombre bondit hors de la croisée ouverte.

La première la saisit par la main, murmure :

— Veille, Bobèche, guette mon retour.

Puis les deux nocturnes promeneurs, qui ne sont autres qu'Espérat et M de Rochegaule s'élancent en courant à travers la place.

Lui, n'a point lâché la main de la jeune fille.

Il l'entraîne dans une course éperdue.

Les voici devant l'église du Saint-Voile ; dans l'obscurité plus profonde au pied de ses murailles vieilles de neuf siècles, les fugitifs se glissent, atteignent le presbytère.

— La porte est seulement poussée, remarque le jeune homme… Le curé a tenu parole.

Tous deux entrent.

Ils sont dans le vestibule. Comment se diriger au milieu des ténèbres ?

Un moment ils hésitent.

Mais une voix douce résonne à leurs oreilles :

— Est-ce vous, mes enfants ?

— Monsieur le curé, dit Milhuitcent… Oui, c'est nous.

— Attendez… ne bougez pas, vous vous heurteriez contre le coffre à bois… je viens à vous…

Et tout en se rapprochant :

— Je n'ai pu laisser aucune lumière ; les ennemis de la France le défendent.

Il y a dans ces paroles toute la douleur d'une âme patriote. Les jeunes gens en sont émus, et Lucile, d'un ton assourdi :

— Je vous remercie, Monsieur le curé.

— Non, non, mon enfant, je ne mérite pas de reconnaissance… C'est le devoir de tout Français de venir en aide à ses frères persécutés… Le vieux prêtre regrette de ne pouvoir faire davantage.

Il est parvenu auprès d'elle :

— Donnez-moi votre main… je vous guiderai jusqu'à la chambre que je vous ai fait préparer.

Et avec une nuance de gaieté :

— Singulière présentation. On ne se voit pas. C'est à présent que les adversaires de la religion auraient beau jeu à m'appeler : l'homme noir.

Puis la voix changée :

— Et le brave garçon, où est-il ?

— Ici, près de la porte, Monsieur le curé, répond Espérat.

— Que je te presse la main ; tu es un brave, mon enfant. Tu seras un homme dans la plus haute acception du mot. Maintenant, sauve-toi ;… je refermerai la porte… Va.

— Au revoir, Mademoiselle… Au revoir, Monsieur le curé, susurre le gamin d'une voix faible comme un souffle.

Il ouvre la porte par laquelle entre un flot de vent glacial.

— Rien sur la place, bonsoir.

Sur lui le battant se referma sans bruit.

Deux minutes plus tard, Espérat est de retour, devant la croisée de l'hôtellerie par laquelle il est sorti tout à l'heure.

Il frappe légèrement.

— C'est fait, dit-il.

Les volets s'entr'ouvrent.

Il se glisse par l'ouverture.

Les volets se closent.

Plus de traces de l'aventure.

Lucile est en sûreté.

Et dans la chambre où le fils adoptif de M. Tercelin vient de rentrer, on entend une sorte de murmure.

Le curieux qui eût appliqué son oreille aux contrevents, eût été surpris de percevoir ce singulier dialogue :

— Vous dites donc, Galimafré, que toutes les peaux peuvent servir à faire des gants ou des chaussures ?

— Toutes, sauf une, patron Bobèche.

— Quelle est donc celle-là ?

— La politique (peau litique).

— Galimafré, vous êtes un âne.

— Alors, patron, vous n'êtes pas Bobèche, mais Baptiste.

— Hein ? Pourquoi ?

— Parce que l'on dit toujours l'anabaptiste.

— Animal !

— Mon esprit ne vous plaît pas. Essayons d'autre chose. Un peu de géographie.

— Allez-y, Galimafré.

— Quelle est la rivière détestée des paresseux ?

— Je l'ignore.

— Eh bien c'est l'Aube, parce qu'à l'aube il faut se lever. Et celle que les paresseux préfèrent ? Vous ne devinez pas. C'est la Loire, car on dit : dormir comme un loir.

— Assez, assez.

— Non, une question encore. Quel est le département le plus heureux.

— Ne vous gênez pas, parlez.

— C'est l'Ardèche.

— L'Ardèche, pourquoi ?

— Parce qu'il a les Cévennes (les sept veines).

Cette conversation bizarre était une répétition dramatique ; tout simplement.

Espérat apprenait son rôle pour le lendemain.

p02 · Ch05

Vers une heure après-midi, de nombreux carrosses arrivèrent au château de Châtillon. Généraux, commissaires de la coalition au Congrès, représentants de la municipalité (ces derniers par ordre des envahisseurs) se rendaient à la grande représentation donnée par l'inimitable Bobèche et son camarade Galimafré II.

Le grand salon du manoir avait été transformé en salle de spectacle. Une scène minuscule était dressée à l'une des extrémités.

Déjà de nombreux spectateurs avaient pris place, mais on ne reconnaissait pas en eux l'impatience des badauds attendant le lever du rideau.

Une préoccupation pesait sur tous, et dans un groupe, d'Artin, les sourcils froncés pérorait :

— On la rejoindra sûrement.

— Je le souhaite de tout mon cœur, lui répondait Enrik Bilmsen, dont la face rose offrait les caractères d'un bouleversement extraordinaire.

— Et je la ferai enfermer si étroitement qu'elle ne pourra plus jamais se livrer à pareille incartade, ajoutait de Humboldt en grinçant des dents.

Un quatrième personnage s'approcha du groupe :

— Serais-je indiscret en vous demandant ce qui se passe ? D'Artin lui serra la main :

— Vous, de Lorcet, mais pas du tout.

— Alors, j'ouvre mes oreilles.

— Il s'agit de ma sœur.

— M Lucie de Rochegaule ?

— Précisément.

— Eh bien ?

— Elle s'est évadée cette nuit.

— Évadée ?

— De l'hôtel des Cloutiers où elle était cependant bien gardée. Et voyez le stupéfiant, le déconcertant de l'affaire. Aucun factionnaire n'a quitté son poste. La fille de chambre a dormi dans la pièce voisine de celle qu'occupait la captive.

— Elle n'a rien entendu ?

— Rien.

— C'est fort.

— Mais vrai. On a fouillé l'hôtel, le jardin, examiné les murailles. Aucune trace d'escalade, pas un indice. C'est à croire que la fugitive s'est dissoute en vapeur.

— Il faut lancer du monde à sa poursuite.

— Toute la cavalerie disponible bat les environs.

— Et vous ne soupçonnez personne.

— D'abord, j'ai pensé à ce petit Espérat.

— Ah oui !

— Mais le drôle est à côté, s'habillant pour la parade dont il va nous régaler avec Bobèche. S'il avait fait le coup, il ne serait pas res-

té là.

— Évidemment.

Le carillon d'une sonnette interrompit l'entretien.

Le pope Ivan Platzov, assis en avant de la scène et remplissant les fonctions de régisseur, annonçait ainsi que le spectacle allait commencer.

— Attention, chuchota le vicomte en regardant le baron de Vitrolles, qui occupait une chaise à proximité de lui.

Et le baron, se tournant vers les membres du Congrès rassemblés au premier rang, répéta :

— Attention ! Examinez bien le jeune Espérat, je vous en prie, Messieurs.

La sonnette tinta une dernière fois, une porte sise en arrière de la scène improvisée s'ouvrit. Bobèche et Milhuitcent parurent.

Le pitre avait repris son habit rouge, sa culotte jaune, sa perruque rousse, son chapeau sur lequel tremblotait au bout d'un fil de fer le papillon symbolique de la folie. Quant à son compagnon, revêtu de l'accoutrement classique de Galimafré, le nez barbouillé de rouge, la bouche élargie par le maquillage jusqu'au milieu des joues, il riait, semblant tout heureux de se présenter ainsi devant l'assistance.

Au fond, cette apparence n'était pas trompeuse.

Lucile en sûreté, la redoutable intrigue ourdie contre l'Empereur n'existait plus. Et le gamin, enveloppant d'un regard narquois diplomates et officiers de la coalition, se disait :

— On va vous amuser, braves gens. Je vous dois cela, car je me suis bien amusé de vous la nuit dernière.

— Y es-tu, murmura Bobèche à son oreille ?

— Oui, oui, va, ne crains rien.

— L'air bête… la parole un peu lourde, les mains tombant gauchement le long des cuisses.

— Comme ça ?

— Oui… mais éteins ton regard…, il est trop malin ton regard… défie-toi de d'Artin, il te dévore des yeux.

Satisfait enfin, le pitre s'avança vers la rampe :

— Nous allons distiller pour vos oreilles le nectar de l'esprit, enclos en une ravissante saynète du plus grand écrivain du moment. Je ne le désigne pas autrement, sa modestie s'y oppose.

L'annonce fit sourire tous ceux qui ignoraient le but caché de la représentation. Encouragé ainsi, Bobèche clama de sa voix la plus retentissante :

— Galimafré amoureux, idylle, ou le véritable Paul et Virginie.

La pièce commença.

Dialogue incohérent, cocasse, calembours, coq à l'âne, se succédant en fusées ; allusions politiques, médisances mondaines, se mêlaient à un texte « omnibus » emprunté aux parades du théâtre des Pygmées.

Imperturbable, Espérat débitait les énormes balourdises de Galimafré ; sans sourciller il émettait des répliques comme celle-ci :

— La France, cette fileuse inconsolable.

— Quoi ? Comment ? la France, une fileuse, interrompait Bobèche ?

— Oui, patron, et inconsolable aussi, car elle a perdu son roi (rouet). Ou bien les deux compères échangeaient ces phrases folles :

— Cette demoiselle est née à Berne ; alors elle est certaine de se marier.

— Vraiment ?

— Sans doute, puisque fille de Bernadotte (fille de Berne a dot).

La salle applaudissait.

— Bon, fit tout bas Milhuitcent, profitant d'un instant où les bravos l'obligeaient à suspendre son jeu ; la partie est gagnée.

Bobèche secoua la tête :

— Ne t'y fie pas, regarde le d'Artin, il fronce le sourcil, il te foudroierait si ses yeux étaient des pistolets. Je ne sais pas ce qu'il complote, mais j'ai de la défiance.

Puis changeant brusquement de ton :

— Garde à toi, j'enchaîne.

Et derechef, la comédie continua.

Au surplus, elle s'acheva sans encombre au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Les jeunes gens saluaient le public, prêts à quitter la scène, le cœur bondissant de joie à la pensée d'avoir évité le danger inconnu qui les menaçait, quand une voix, qu'ils reconnurent bien, les cloua sur place.

— Seigneur Bobèche, vous et votre jeune émule, avez été admirables de tout point. En ma qualité de Français, je désire vous assurer un nouveau triomphe, assurer à mes nobles amis, réunis pour vous écouter, un nouveau plaisir.

Puis avec une ironie aiguë :

— Un plaisir que je partagerai, car, exilé de France, je n'ai jamais assisté à vos parades.

— Voilà le coup, murmura le pitre… Mon vieil Espérat, ouvrons l'œil.

— Mais, poursuivait le vicomte, de tous vos succès, l'un surtout a fait du bruit dans le monde. C'est, si je ne m'abuse, une sorte d'improvisation sur l'actualité, sous un titre invariable.

Il parut chercher :

— J'y suis… Le duel à coups de botte ou la situation politique.

Des sourires accueillirent l'énoncé de cette annonce baroque.

— Eh bien, je crois exprimer le désir de tous, en vous priant de nous traduire en parade les événements de ce mois de février qui s'achève.

— Cela y est, chuchota Bobèche, il se souvient que tu es fanatique de l'Empereur, il veut t'obliger à le bafouer.

Mais la proposition du vicomte avait émoustillé le public.

— Oui, oui, criait-on de toutes parts. Le duel à coups de botte.

— La dernière lutte de l'ogre de Corse, clama l'organe de d'Artin, dominant le tumulte.

— C'est cela, c'est cela…

Le pitre essaya de se défendre :

— Nobles seigneurs, dit-il, nous sommes touchés plus que nous ne saurions le dire de votre flatteuse requête,… mais…

— Pas de mais, lui répondit-on, pas de mais… Le duel à coups de botte.

— Permettez, l'art dramatique a ses exigences.

— L'art doit s'incliner devant la volonté générale.

— Comme le disait plaisamment Molière, insista Bobèche, un bon impromptu doit être fait à loisir… Vous conter, au pied levé, les incidents actuels serait audacieux ; je craindrais de vous ennuyer.

— Non, non, gronda d'Artin, nous serons indulgents.

Soudain Milhuitcent tira son ami par la manche :

— Cède.

— Quoi, tu veux ?

— Railler l'Empereur… pour le servir, oui.

Dans les yeux du jeune garçon brillait une résolution telle que Bobèche n'hésita plus.

— Soit donc, Messieurs, je me rends à vos souhaits. Accordez-nous cinq minutes pour convenir des grandes lignes de la saynète, et nous serons tout à vos ordres.

— Accordé ! Accordé !

Cris, applaudissements se croisèrent ; les deux jeunes gens, après un dernier salut, disparurent par la porte d'accès à la scène.

Aussitôt de nombreuses conversations s'engagèrent entre les spectateurs.

— Vous vous êtes mépris, vicomte, dit M. de Humboldt assez haut pour être entendu de ses collègues au congrès. Ce petit Espérat est un histrion de profession.

— Il me semble, en effet, appuya lord Aberdeen.

— Ma foi, déclara le prince de Metternich ; j'hésitais à donner mon avis, de crainte d'être encore accusé de tiédeur ; mais puisque ce cher de Humboldt a exprimé ma pensée, je me décide à penser à haute voix.

Les lèvres serrées, d'Artin écoutait.

— Je ne me suis pas trompé, fit-il d'une voix dure.

— Pourtant !

— Eh ! Messieurs, qu'importe que ce drôle soit ou non comédien… Ce qu'il nous faut établir, c'est l'état de son esprit. Est-il ou n'est-il pas un fidèle du Corse ?

— Ah ! ça… c'est autre chose.

— Nous allons voir de quelle façon il daubera sur notre ennemi…, et si l'expérience ne nous paraît pas concluante…

— Que ferez-vous ?

— Je vous convierai à un spectacle, après lequel vous n'aurez plus aucun doute.

— Qu'est-ce ? Qu'est-ce ? demandèrent curieusement les auditeurs.

— Laissez-moi vous ménager la surprise.

Cependant Bobèche et Espérat se préparaient à rentrer en scène.

— Ainsi, questionnait le premier, tu as bien compris ?

— Parbleu. Le duel à coups de botte est un « passe-partout », comme tu dis en argot de théâtre. On prend l'événement important d'actualité. L'un des acteurs représente le gouvernement, l'autre son adversaire… ; de là, plaisanteries, critique du pouvoir…

— Oui, mais à cette heure, le gouvernement c'est…

— L'Empereur et son adversaire est la Sainte-Alliance. Il n'y a pas à discuter là-dessus. Au surplus d'Artin ne nous permettrait pas de tourner la difficulté.

— Hélas ! je le crains.

— Donc, va pour l'Empereur et la Sainte-Alliance.

Bobèche serra nerveusement les mains du jeune garçon :

— Tu songes bien que les coups de botte devront être donnés à l'Empereur…, sans cela ces gueux nous arrêteraient sûrement.

— Oui, j'y songe, grommela Espérat d'un ton sombre.

— Le rôle est dur pour nous… ; je ferai donc l'Empereur, comme cela je recevrai les horions.

Mais l'enfant lui étreignit le bras :

— Non, non, l'Empereur, ce sera moi…

— Toi… ?

Oui, oui, je t'en prie… ; j'aime mieux recevoir les coups que les donner… Frapper sur lui, même en folie, en pitrerie, je ne pourrais pas.

Des larmes roulaient dans les yeux d'Espérat, disant la souffrance de son cœur dévoué.

— Soit, consentit le comédien, tu seras l'Empereur, mais pas de nerfs, mon pauvre vieux, pas de nerfs… Napoléon se moque bien de cette petite exhibition, et quand il saura l'évasion de M Lucile, sois certain qu'il rira de notre pantalonnade.

Le gamin avait relevé la tête :

— Tu as raison, serrons-nous la main et en scène.

Les doigts des braves garçons se nouèrent un instant, puis Bobèche marchant le premier, ouvrit la porte conduisant à l'estrade.

Un grand silence accueillit l'entrée des jeunes gens.

Avec l'aisance que donne l'habitude, le pitre s'avança, salua à trois reprises, et se cambrant, amenant un sourire de commande sur ses lèvres :

— À la demande générale, nous allons avoir l'honneur de représenter le duel à coups de botte ou la situation politique, impromptu.

Après quoi, avec l'inimitable accent qu'il savait prendre :

— Seulement, un impromptu se joue sans répétitions préalables, les rôles ne sont même pas distribués. Vous allez donc assister à notre petite cuisine.

Il se tourna vers Milhuitcent :

— Galimafré, mon ami.

— Patron Bobèche.

— Tu as entendu ce que veulent de toi… ?

— De vous aussi, patron.

— C'est juste, de nous, les honorables badauds rassemblés dans cette salle ?

— Attendez…, fit niaisement son compère en portant ses mains aux organes qu'il nommait. Est-ce que j'ai une oreille ?… Oui, très bien, j'en ai même deux, alors j'ai entendu.

— La situation politique, sais-tu ce que c'est ?

— Parfaitement… c'est comme qui dirait ma situation sur les toits.

— Sur les toits, abruti.

— C'est là qu'on place les girouettes, patron… Or, vous m'avez appris que politique ou girouette…

— M. Galimafré, ceux qui ont trop d'esprit meurent jeunes, vous ne deviendrez jamais grand-père.

— Dommage… j'aurais aimé être aïeul sans être père.

— Allons, allons, trêve de galimatias. La situation politique à cette heure, c'est la suprême lutte de Napoléon contre l'Europe.

Ce disant, Bobèche adressait un sourire à d'Artin ;

— … Ainsi que l'a décidé le plus aimable, mais non le plus aimé de nos spectateurs.

— Pourquoi n'est-il pas aimé… ?

— Je l'ignore, mais son front plissé, ses sourcils froncés indiquent que sa belle ne lui est point bonne.

Tous les regards s'étaient portés sur le vicomte, visiblement irrité des plaisanteries du pitre. Celui-ci profita de cette seconde d'inattention :

— Cela va bien… Es-tu prêt, Espérat ?

— Oui.

— Alors, je distribue les rôles.

Et élevant la voix :

— Napoléon et l'Europe sont en présence.

— Si vous voulez, patron.

— L'Europe ou la Sainte-Alliance, c'est moi.

— Une alliance, vous… Ah ! bien je voudrais voir la fiancée qui vous passera à son doigt.

— Vous êtes idiot, digne Galimafré. Cela ne me surprend pas, car vous passez votre existence à clouer…

— À clouer, patron… cela rend donc idiot ?

— Sans doute ! cela indique un coup de marteau chronique.

On rit dans la salle, et Bobèche retrouvant tous ses moyens avec la faveur du public, poursuivit :

— Donc, je suis la Sainte-Alliance, et vous Napoléon.

— Pas possible, patron.

— Et pourquoi, je vous prie.

— Parce qu'il me faudrait une figure en or… Sur toutes les pièces de 20 francs, Napoléon a une figure en or.

— Vous aurez une figure en peau, voilà tout, en attendant qu'on la mette en pot ainsi qu'un cornichon.

— Je veux bien.

— En ce cas, commençons.

Un salut au public, puis Bobèche d'un ton arrogant de matamore :

— Je suis l'Europe ; j'ai grande envie de corriger ce petit Napoléon, qui fait trop de bruit et me rompt les oreilles.

— Moi Napoléon, j'ai envie de couper les vôtres.

— Les couper…, misérable avorton…, attends, attends. Tu fais le brave parce que je suis loin, couché sur les reins… non sur le Rhin, mais j'accours. Tu es à Troyes.

— À trois, non je suis seul.

— À Troyes, la ville de Troyes.

— Bon ! bon ! M'y voici, jolie cité, des andouillettes exquises.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je les mange.

Le pitre leva les bras au ciel en un geste d'éloquent désespoir ;

— Ce garçon est stupide, il a une stupidité royale… non, impériale veux-je dire, allons, Napoléon-Galimafré, je t'explique.

— Ce n'est pas la peine. Probablement que vous n'avez pas été dans le notariat, je ne vous comprends jamais.

— Qu'est-ce que le notariat a à voir là dedans.

— Dame, ayant passé par une étude, vous sauriez être clair (clerc).

Les assistants riaient à gorge déployée. Seul d'Artin restait sombre. Il reconnaissait, avec une rage croissante qu'Espérat tenait adroitement son rôle…

Ah ! son instinct ne le trompait pas… Non, non, ce n'était pas un paysan vulgaire, ce petit qui, sans préparation, s'improvisait comédien !

Et retrouvant, malgré le maquillage, la ressemblance qui l'avait si fort impressionnée lors de sa première rencontre avec Milhuitcent, cette ressemblance qui avait frappé le comte de Rochegaule, il murmurait :

— Ce sont les traits de la comtesse défunte, née de Mirel… Serait-ce donc l'enfant que, dans la nuit, j'ai jeté le long de la route… Le doute même est insupportable… Il faut que ce drôle disparaisse.

Mais la parade continuait, conduite par Bobèche :

— Moi, Sainte-Alliance, j'envoie contre toi, Blücher, Olsouvieff, Sacken par la Marne, Schwarzenberg par la Seine. Ils vont t'entourer, Napoléon-Galimafré, que fais-tu ?

— Je quitte Troyes.

— Tu fuis, grand lâche, tu remontes vers le nord, avec l'idée de t'échapper ; mais, à Champaubert, tu rencontres l'invincible Olsouvieff avec ses valeureux Russes.

— Je le rencontre.

Eh bien retourne-toi, que je t'administre la correction Olsouvieff.

Et Bobèche agitait le pied d'inquiétante façon.

Sous le rouge, Espérat avait pâli. L'instant critique était arrivé. Aurait-il le courage, devant cette assemblée d'ennemis de la France, de laisser houspiller l'Empereur en sa personne ?

Oui, la prudence le commandait… Cela d'ailleurs n'avait aucune importance.

— J'obéis, patron Bobèche, fit-il.

Mais sa voix s'étranglait dans sa gorge, rendue rauque par l'émotion.

Pourtant il exécuta le mouvement commandé.

Bobèche aussitôt lui allongea le coup de pied traditionnel, et les spectateurs éclatèrent en applaudissements, qui couvrirent le rugissement de colère qu'Espérat n'avait pu retenir.

Une minute, il resta immobile, les yeux fermés, pensant qu'il allait perdre connaissance. Le geste de son partenaire, la joie insultante de cette foule exotique insultant aux malheurs de la France, l'avaient atteint au cœur. Il avait l'impression d'avoir permis le sacrilège, d'avoir jeté une poignée de boue sur son idole, d'avoir été criminel vis-à-vis de l'Empereur.

Mais un chuchotement parvint à son oreille :

— Courage, Espérat, on leur rendra tout cela avec les intérêts.

C'était Bobèche qu'effrayait le trouble du jeune garçon.

Il fallait poursuivre la parade infâme. D'Artin, de sa place considérait les acteurs avec un sourire méchant. Galvanisé par la nécessité, l'enfant fit taire son courroux, il contraignit son cœur à re-

prendre sa palpitation normale, il se força au calme, et, faisant face à son partenaire :

— Après ça, patron Bobèche, je m'en vais au désert.

— Au désert, Napoléon-Galimafré, quelle idée avez-vous là ?

— Une idée sage ! Un désert n'est pas habité, en général.

— Parbleu !

— Et s'il n'y a personne, je ne risque plus de rencontrer quelqu'un…

— Vous avez donc horreur de la société ?

— De la société, non… mais de ses sièges.

— De ses sièges ?

— Dame ! on m'oblige toujours à m'asseoir sur un coup de botte.

La satisfaction du public touchait au délire. Bobèche jugea le moment opportun.

— Du calme, souffla-t-il rapidement… il n'y a que le premier pied qui coûte.

Et d'une voix éclatante :

— Après Champaubert, tu t'enfuis vers Montmirail. Le noble Sacken, l'admirable York, sont là, avec les inoubliables phalanges de Prusse, de Russie, d'Angleterre… Volte-face, Galimafré, et plus vite que cela.

Milhuitcent pivota sur lui-même, reçut le coup de botte, gronda, mais moins fort que la première fois, l'habitude venait.

Par malheur, au milieu de la foule surexcitée, un spectateur, emporté par l'enthousiasme sans doute, cria :

— Voilà comment nous traitons Napoléon !

L'exclamation n'avait pas plus de portée que la parade… Mais une goutte d'eau fait déborder un vase plein, un rien détermine la bouffée de colère qu'aucune volonté humaine ne peut réfréner.

Le cri d'un imbécile traversa comme un fer ardent le cerveau du jeune homme. Espérât vit rouge, il oublia l'endroit où il se trouvait, le public qui l'écoutait, il oublia le regard perfide du vicomte pesant sur lui. Il ne songea même plus que Bobèche était son ami, qu'il courait les mêmes dangers.

D'un bond il fut auprès du pitre et lui administra une série de coups de botte, en rugissant :

— Tiens, Sainte-Alliance, voilà pour Champaubert, et pour Montmirail, pour Vauchamps, Étoges, Meaux, Mormant, Villeneuve, Montereau, Méry et pour mon retour à Troyes.

Le gamin était fou de rage. Soudain Bobèche réussit à l'empoigner

dans ses bras ; du regard il désigna les spectateurs debout, furieux, invectivant les acteurs et il murmura :

— Tu nous perds, malheureux… Laisse-toi faire, que je répare ton emportement.

Et comme Espérat subitement apaisé s'abandonnait, il le renversa à terre et lui appuyant le genou sur la poitrine, clama d'une voix de stentor :

— Bobèche et Galimafré ne mentent jamais… Après la vérité d'hier, voici la vérité de demain… Napoléon renversé par la Sainte-Alliance.

Ah ! il connaissait bien, le public, ce pitre ; comme par enchantement, la salle redevint favorable… ; les bravos retentirent…, et les deux protagonistes de la saynète purent venir saluer à l'avant-scène sans qu'un cri malveillant se mêlât à l'expression de la satisfaction générale.

p02 · Ch06

— Ouf ! quelle émotion !

— Mon pauvre Bobèche, cela a été plus fort que moi.

Déjà le pitre enlevait son habit.

— Je le sais bien, répliqua-t-il tout en continuant à dépouiller son costume de comédien ; aussi je ne t'en veux pas ; seulement tu as le pied mauvais.

Et faisant mine de botter un ennemi imaginaire :

— Tiens, voilà pour Champaubert, Montmirail, Montereau… Tu y allais de tout cœur ; le fond de ma culotte doit en avoir des durillons.

— Je regrette…

— Pas tant que moi, sois-en sûr ; … mais débarbouille-toi ; … quitte tes oripeaux et filons d'ici.

Espérat se mit aussitôt à se débarrasser du maquillage grotesque qui, un instant, avait fait de lui un Galimafré.

En dix minutes, les « artistes » eurent repris leur apparence accoutumée. Ils assujettissaient leurs chapeaux, quand la porte s'ouvrit doucement et le pope Ivan parut.

Toute la personne du Russe exprimait la satisfaction ; les jeunes gens en comprirent de suite la raison.

Platzov tenait sur son cœur une énorme bouteille garnie d'osier.

— Pax vobiscum, dit-il onctueusement, vous jouâtes comme des anges, angelicum spectaculum. Le public est transporté d'aise, à ce point que moi, humble, obscur compagnon de deux étoiles, Comes stellarum, il m'a suffi d'exprimer l'opinion qu'il faisait soif, pour que l'on me passât aussitôt cette gourde de nectar du pays, auprès duquel celui des dieux de l'Olympe n'eût été que piquette.

Il s'administra une large rasade, puis, faisant claquer sa langue en connaisseur :

— Ceci est mon sang, a dit le Seigneur ; rien n'est plus vrai, plus admirable. C'est la parabole des paraboles. C'est comme s'il avait dit : Aimez le vin plus que vous-mêmes.

Nouvelle lampée. Après quoi le pope poursuivit :

— Mais j'oublie la commission dont ces nobles seigneurs m'ont chargé ; car je suis ambassadeur de César, Cesariensis legatus… Ils sont là, derrière la porte, soucieux de vous adresser leurs compliments. Les ferai-je entrer ?

Bobèche échangea un regard avec Espérat. Tous deux, à l'audition des paroles du pope, avaient eu la même pensée :

— Encore un incident qui va retarder notre départ. Mais ils ne pouvaient se soustraire à la visite annoncée. Des comédiens refusant les adulations de la foule, cela ne se serait jamais vu ; cela aurait paru étrange… Le soupçon naîtrait peut-être de leur résistance.

Et Bobèche consentit d'un geste las. Ivan ouvrit sans tarder. Plusieurs personnes entrèrent. C'étaient les commissaires du Congrès de Châtillon… Derrière ceux-ci marchaient de Vitrolles et le vicomte d'Artin.

— Voilà un succès, dit ce dernier, qui marquera dans votre carrière d'artiste, M. Galimafré… De même que ces messieurs, j'ai pris un instant votre rage simulée pour une colère véritable… Avec eux j'ai sifflé, crié, menacé, persuadé par votre talent que ce qui n'était qu'un effet de théâtre, était un outrage sanglant au public choisi rassemblé dans la salle.

La main de Bobèche se crispa sur l'épaule de son ami. Celui-ci comprit et salua d'un air flatté, avec la satisfaction apparente d'un comédien auquel un admirateur distille la flatterie.

Au fond de lui-même, il s'inquiétait. Dans la voix du vicomte frémissait une sourde menace. Si le gentilhomme rappelait l'incident de tout à l'heure, n'était-ce pas pour dire à ses auditeurs :

— Je n'ai pas été dupe, moi… Ne résistez pas à ma volonté, ou rien ne me sera plus aisé que de vous rendre suspects à ceux qui nous entourent.

Mais cela pouvait être pressenti par eux seuls. D'Artin demeurait impénétrable. Le sourire qui plissait ses lèvres minces s'accentuait même.

— Reconnaissant du plaisir ressenti, reprit-il, je viens de régler avec ces messieurs, une mise en scène que les gazettes raconteront

en d'innombrables exemplaires, qui portera vos noms aux quatre coins du pays, et vous honorera, en flagellant les rebelles à l'autorité royale.

Bobèche sentit l'épaule d'Espérat frissonner sous sa main. Plus fortement encore il fit peser son étreinte, conservant, par un énergique appel de sa volonté, le plus imperturbable sang-froid :

— Cette mise en scène, je vous prie ?

Les assistants, d'Artin lui-même furent trompés ; ils crurent au calme du pitre.

La voix du vicomte s'altéra pour répondre :

— La chose sera courte. Il s'agit de nous accompagner à la ferme Éclotte.

— Volontiers.

Le gentilhomme eut un mouvement d'impatience. Un instant, il craignit que sa dernière expérience fût aussi infructueuse que les précédentes.

S'il en était ainsi, Espérat lui échappait, Espérat que ses combinaisons perfides visaient seul. Son regard se posa sur le gamin, brillant d'un éclat satanique.

Mais, effet singulier, il sembla que sous ce coup d'œil, Milhuitcent se transformât. Son attitude raide, inquiète, devint aisée ; son visage se dérida. Il s'éloigna d'un pas, et comme Bobèche, étonné de ce mouvement qui mettait son jeune compagnon hors de la portée de sa main, interrogeait des yeux ce dernier, Espérat le rassura d'un sourire ; narquois, il demanda :

— Nous voici à la ferme Éclotte, après ?

— Après, reprit d'Artin… On vous mettra en présence de prisonniers… Oh ! pas intéressants ; ce sont des drôles amenés ici de la forêt d'Argonne, où ils faisaient le coup de feu. Le pays entourant Châtillon est hésitant ; il importe de lui imprimer la bonne direction.

— Et… ?

— Concevez l'effet produit quand, à la face de ces brigands qui s'intitulent : la nation, des artistes de votre valeur répondront par le cri de…

Le vicomte s'arrêta.

— Le cri de… interrogea Bobèche ?

D'Artin allait répondre, mais plus prompt que lui, Espérat s'écria :

— Le cri de : Vive le Roi ! Parbleu, il est étrange que tu n'aies pas deviné cela de suite.

L'anxiété se peignit sur toutes les physionomies.

Seul le gamin souriait.

— Pour ma part, reprit-il, je suis infiniment flatté d'être chargé de pareille mission. Ma voix, mes poumons sont au roi.

Et le pitre le considérant avec effarement.

— Toi aussi, j'imagine, patron Bobèche, poursuivit le jeune garçon avec les inflexions baroques du dialogue de Galimafré. Toi aussi, tu es au roi comme moi-même.

— Sans doute, Galimafré, bredouilla le pitre entraîné par l'accent de son ami.

— C'est au mieux.

Se tournant vers les assistants, Milhuitcent conclut :

— Alors, estimables seigneurs, nous allons vous prier de vider la place. Dans cinq minutes, nous aurons achevé notre toilette et nous serons tout à vous.

Puis s'avançant vers d'Artin stupéfait :

— Votre main, mon gentilhomme, c'est entre nous à ma vie, à votre mort. — Il eut un éclat de rire strident : — Ne vous effrayez pas… j'emploie une formule de parade, qui en vaut bien une autre.

Nerveusement il étreignit les doigts du vicomte, reconduisit les visiteurs jusqu'à la porte, la referma sur eux.

— Ah çà, balbutia Bobèche, ce n'est pas sérieux. Nous ne crierons pas : Vive le roi ! devant des hommes prêts à mourir pour l'Empereur ?

— Si, répliqua nettement le gamin dont le visage rayonnait.

— Si ?

— Parfaitement

— Toi, tu pousseras ce cri ?

Milhuitcent vint à son ami et tout bas :

— Je viens de faire un serment. D'Artin mourra de ma main.

— Eh bien ?

— Pour le tenir, il me faut rester libre.

— Dame !

— Eh bien ! Vive le roi… devient pour moi un cri de liberté !

p02 · Ch07

Un grand parallélogramme clos de hautes murailles. Sur la place du Saint-Voile, une porte charretière, juste en face, une baie étroite percée dans le mur et par laquelle, en faisant tourner le lourd battant de chêne qui la fermait, on accédait au verger.

Dans la cour, parsemée de tas de fumier, de flaques gelées, les bâtiments, étables, et autres, aux toits de chaume noirci par les pluies. Telle était la ferme Éclotte.

Son apparence était sombre, sombre aussi sa légende.

Derrière le bâtiment d'habitation, actuellement transformé en prison, s'allongeait un couloir étroit, resserré entre le logis et le mur du verger. À l'une de ses extrémités se creusait une cavité profonde, où les détritus de l'exploitation s'accumulaient, se transformant peu à peu en engrais.

C'était là qu'aux mauvais jours de la terreur rouge, les suspects étaient mis à mort.

Car Châtillon-sur-Seine a eu ses exécutions, son Fouquier-Tinville, son Carrier, son Sanson, au petit pied. Et les vieilles gens rappellent encore en frissonnant aux jeunes, le nom de Picart, garçon de la poste aux chevaux, qui, en 1793, remplit de morts la cavité ménagée pour recevoir le fumier de la ferme Éclotte.

Maintenant les alliés fusillaient en cet endroit les paysans coupables de s'être armés contre l'invasion. On punissait le patriotisme, on assassinait le dévouement.

Au nom des empereurs, des rois de l'Europe, au nom du roi de France, on exigeait que les Français fissent bon accueil aux troupes de l'étranger.

Et pour restaurer la royauté, on lui imprimait la tache ineffaçable, formée du sang des héros morts pour la défense du territoire.

Aussi, dans le pays, ne parlait-on qu'avec terreur du trou au fumier de la ferme Éclotte.

On l'appelait : Le Trou. À ces mots redoutés, les femmes se signaient, les hommes secouaient tristement la tête.

C'est là, dans le couloir du Trou, qu'Espérat et Bobèche avaient été conduits par d'Artin.

Le pope, fatigué de n'avoir pu boire durant la parade, s'en était allé rattraper le temps perdu à l'hôtellerie du Cheval Blanc, où les jeunes gens le rejoindraient plus tard.

Quant aux commissaires du Congrès, rassemblés au centre de la cour, ils regardaient le groupe formé par le vicomte et les « comédiens ».

D'Artin parlait.

Ses paroles n'arrivaient pas jusqu'aux curieux, mais l'éclat de ses yeux, la cruauté empreinte sur ses traits, disaient qu'il allait se passer une scène émouvante.

Bobèche l'écoutait, la tête penchée, les mains dans les poches. Quant à Espérat, il s'était adossé à la porte du verger et demeurait aussi immobile qu'une statue.

Tout à coup, d'Artin fit entendre un sifflement prolongé.

Àce signal, douze fantassins autrichiens en armes sortirent des communs. Un sous-officier les conduisait.

Les spectateurs frissonnèrent.

Dans cette petite troupe ils avaient reconnu un peloton d'exécution. Qui donc allait être fusillé ?

Comme pour répondre à cette anxieuse question, la porte du bâtiment d'habitation tourna sur ses gonds.

Entre plusieurs soldats, baïonnette au canon, deux hommes, deux prisonniers, marchaient.

L'un portait un habit élimé, usé, poussiéreux, la culotte de ratine, les bas noirs et les souliers à grosses boucles ; l'autre était revêtu de la soutane des prêtres.

Il y eut un cri poussé par Espérat.

Dans ces hommes qui allaient mourir, le jeune garçon venait de reconnaître son père adoptif, M. Tercelin, et son maître, l'abbé Vaneur.

Les patriotes, le laïque et l'ecclésiastique avaient été jetés aux mains de l'ennemi.

Oh ! ç'avait été une heure néfaste.

Durant un engagement avec un convoi prussien, M. Tercelin avait été atteint à la tête par une grosse branche détachée du tronc d'un arbre par le passage d'un projectile.

Il était tombé à terre inanimé.

Alors l'abbé s'était précipité vers lui, appelant son vieil ami, essayant de le rappeler à la conscience des choses.

Et les partisans qui, cette fois, avaient affaire à trop forte partie, s'étaient mis en retraite, pourchassés par l'ennemi. L'abbé Vaneur eût pu fuir comme les autres, mais l'idée d'abandonner son ami, ne lui vint même pas.

Il le chargea sur ses épaules, emportant son fusil, le vieux fusil de Valmy, et tenta de se frayer passage à travers les fourrés.

Hélas ! il avait été aperçu. Des Prussiens se lancèrent à sa poursuite.

Bientôt il fut évident qu'avant quelques minutes, il serait rejoint.

Que se passa-t-il alors dans le cerveau du prêtre.

Quelle immense colère patriotique envahit l'âme du ministre de paix. Nul n'aurait pu le dire.

Mais l'abbé qui, jusqu'à ce moment, avait refusé obstinément de combattre, qui s'était intitulé l'aumônier, le consolateur, l'infirmier, des partisans, l'abbé chargea le fusil de Valmy, échappé à la main défaillante de Tercelin.

Puis froidement il épaula, jetant bas le premier Prussien qui se présenta.

Un second eut le même sort. Mais bientôt toute une section l'entoura. Avec un rugissement, le prêtre fixa la baïonnette au canon de son arme, et se rua sur les assaillants.

Cinq ennemis furent renversés dans cette attaque furieuse, puis le brave abbé succomba sous le nombre.

Un jeune hauptmann (capitaine) était là.

Il ordonna que l'on prît M. Vaneur vivant.

Celui-ci et Tercelin furent ramenés auprès du convoi, jetés dans un chariot. On eût pu les pendre au premier arbre venu — presque tous les partisans subissaient ce sort lorsqu'ils se laissaient prendre. — On préféra les réserver pour la fusillade, ainsi que l'ordonnaient les courriers envoyés dans toutes les directions par l'état-major de la coalition.

Voilà pourquoi les braves gens se trouvaient à la ferme Éclotte. Le vicomte avait assisté la veille à leur arrivée ; aussitôt il avait songé à la rencontre présente, qui amènerait sûrement Espérat à se trahir, le rendrait suspect aux alliés, permettrait à la haine inquiète du gentilhomme de perdre l'enfant.

La figure de d'Artin s'était éclairée. Sa joie perfide lui donnait une expression satanique.

— Eh, c'est ma foi vrai, fit-il en réponse à l'exclamation de Milhuitcent, vous avez habité Stainville, seigneur Espérat, vous reconnaissez le curé…

— Mon maître, murmura le gamin.

— Et aussi le maître d'école ?

— Mon père.

— Ma foi, ricana le vicomte, voilà qui assure une saveur particulière à l'aventure. Voyez-vous l'effet dans les gazettes… Un fils, mis en présence de son père, aveuglé par un stupide dévouement à l'ogre de Corse, un fils, dis-je, rompant les liens qui l'attachent à cet individu, et lui jetant à la face le : Vive le Roi, des sujets féaux de Sa Majesté. Ce sera superbe, tout simplement.

Àla raillerie barbare, Espérat ne répondit pas.

Ses mains avaient disparu derrière son dos.

Elles faisaient doucement tourner le bouton de la porte du verger.

Mais une ombre couvrit le front du jeune homme ; le battant ne s'ouvrit pas. La porte était fermée à clef.

Il fallait renoncer à l'espoir vague, né de l'émotion du gamin. Ouvrir, et fuir, fuir loin de ce lieu où son père allait expirer, où l'on voulait le forcer à flageller le condamné d'un cri de lèse-patriotisme.

Du coup, les paupières d'Espérat se baissèrent. Il n'osait plus regarder les captifs qui s'avançaient lentement, au milieu de leurs gardiens, vers le couloir étroit du Trou.

Et d'Artin, riant toujours, quitta un instant Bobèche et Milhuitcent. Il présida au placement des prisonniers, juste au bord du Trou, où ils tomberaient frappés par les balles ; il faisait ranger le peloton d'exécution sur deux lignes, adossées, l'une à la maison, l'autre au mur du verger.

Ces dispositions prises, il éleva la voix, et d'un ton de commandement :

— M. Bobèche, seigneur Espérat, venez affirmer votre inaltérable attachement au roi en présence de ces rebelles.

— Espérat, répétèrent les condamnés en portant les yeux vers les jeunes gens.

Jusqu'à ce moment, ils ne les avaient pas vus ; mais alors ils les aperçurent et Tercelin tendant les bras, s'écria :

— Espérat ! Espérat ! mon enfant. Je pourrai donc t'embrasser avant de mourir !

Ces gens étaient venus là pour assister à l'exécution de partisans, capturés les armes à la main, et tout à coup la scène s'élevait au dernier degré du tragique.

Un silence pénible plana dans la ferme après cette phrase. Commissaires au Congrès, soldats, sentaient palpiter en leur poitrine un trouble soudain.

Un père était mis en lutte avec son fils.

L'homme tomberait en clamant : Vive l'Empereur ! L'enfant insulterait à son dernier râle en répondant : Vive le Roi !

Toute l'horreur de la guerre civile, de la lutte fratricide, se concentrait en ces deux êtres mis en présence par le vicomte d'Artin.

La surprise promise par ce dernier était trop violente ; elle déconcertait les assistants.

Mais le gentilhomme était incapable de s'émouvoir.

Il poursuivait l'exécution d'un plan implacable, et ce fut le sourire aux lèvres qu'il reprit :

— Allons, Messieurs, veuillez avancer et apprendre à ces traîtres le seul cri digne de sujets fidèles.

Bobèche promena au loin de lui un regard désespéré. Espérat ne bougea pas.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? continua d'Artin. Et comme tous deux conservaient la même immobilité figée :

— Voulez-vous faire supposer à nos amis Alliés que vous refusez de pousser un hurrah à la gloire de Sa Majesté Louis XVIII.

Puis après un silence :

— Prenez y garde, vous nous avez amusés tout à l'heure, et il nous en coûterait d'avoir à vous traiter en rebelles, ou conspirateurs déguisés. — Il appuya sur ces derniers mots. — Mais l'intérêt général nous commande de passer outre à tous nos sentiments personnels. Donc, prenez garde.

— Oh ! murmura Milhuitcent, infliger cette suprême insulte à ceux qui m'ont élevé, aimé… Non, plutôt mourir… Crie, toi, Bobèche, sauve-toi… Tu diras à l'Empereur que je ne pouvais pas déchirer ainsi le cœur de mon père.

— Crier, vive le roi… moi, gronda le pitre.

— Oui.

— Tu es fou. Faire ça au vieux camarade du père Antoine, à un vieux de Valmy… Mais mon ancêtre me flanquerait sa malédiction.

— Eh bien ? questionna d'Artin avec impatience.

— Une minute, répliqua Bobèche, et vous verrez si l'on a de l'organe.

Puis revenant à Espérat :

— Refuser, c'est se condamner à mort… cela m'est égal, je t'emboite le pas… Seulement il faut finir gaiement en leur cornant aux oreilles ce qu'ils aiment le moins, un : Vive l'Empereur soigné ! Allons-y.

— Chut, fit doucement Espérat.

Qu'avait donc le jeune garçon ?… Toujours adosse à la porte du verger, il avait penché la tête, il semblait écouter.

Un bruit léger, plus doux que la plus suave harmonie, avait attiré son attention.

On eût dit que de l'autre côté du panneau de chêne, une clef était introduite dans la serrure, qu'elle tournait avec précaution.

Quelqu'un faisait glisser la gâche hors de son alvéole… Qui, sinon un ami inconnu.

Et l'idée de la fuite, abandonnée un instant plus tôt, se représentait à l'esprit du gamin.

D'Artin ouvrit la bouche pour appeler encore… Milhuitcent le prévint :

— Voulez-vous venir un instant, monsieur le vicomte ?

— Venir ?…

— Oui.

Le gentilhomme consulta les délégués au Congrès du coin de l'œil. Tous, impressionnés par le spectacle, inclinèrent la tête.

Ils étaient d'avis que l'on ne refusât rien au fils qui allait insulter son père.

Et d'Artin s'approcha des jeunes gens, disant d'une voix rogne :

— Qu'y a-t-il encore ?

— Une prière à vous adresser, repartit Espérat dont l'angoisse ne se trahissait que par la rougeur de son visage.

— Je vous écoute.

— Nous sommes prêts à crier : Vive le roi !

— Ah !

Les yeux de Bobèche s'arrondirent à cette déclaration.

— Ce nous sera même un plaisir… politique, continua le gamin. De la sorte, vous aurez ces articles de gazettes, de journaux, qui feront tant de bien à la chère cause royale.

— À la bonne heure.

— Mais, continua Milhuitcent, cette marque de dévouement absolu donnée à Sa Majesté, vous ne sauriez trouver mauvais que le sujet cède la place au fils.

— Sans doute ! sans doute ! ricana le vicomte.

— Alors, cela marchera tout seul.

— Qu'est-ce donc qui marchera ?

— Notre marché, mon gentilhomme. Je vous donne l'article à sensation que vous cherchez, vous me donnez mon père durant cinq minutes.

— Que l'on amène mon père et mon compagnon ici, que je leur fasse mes adieux sans que personne nous gêne ; ensuite, que les lois de la guerre soient respectées…

Et avec un accent étrange :

— Comme cela, je n'aurai failli à aucun devoir ;… j'aurai accordé au roi, au père, ce que je dois à chacun d'eux.

Le vicomte regardait à terre, se mordant les lèvres, devinant que son interlocuteur brisait à cette heure les mailles du filet tendu autour de lui. Du reste, Espérat ne lui accorda pas le loisir de réfléchir :

— Je vais solliciter cette suprême faveur de MM. les commissaires au Congrès, dit-il.

Avant que d'Artin eût pu répondre, le jeune garçon s'était élancé en courant vers le groupe des délégués de la Sainte-Alliance.

Il lui suffit d'exposer sa requête pour qu'elle fût admise. Les étrangers furent heureux de pallier ainsi l'indignité du spectacle auquel l'émigré les avait conviés.

Le gamin revint aussitôt vers Bobèche.

— C'est entendu, dit-il, rien ne nous empêche plus d'acclamer le noble Louis XVIII.

Mais se penchant à l'oreille de Bobèche :

— Surtout, crie bien : Vive le Roi ! tu comprendras dans un instant.

Ce disant, il se plantait vis-à-vis des condamnés, et d'une voix rauque, formidable, où vibraient à la fois un ricanement et une douleur, il clama :

— Vive le roi !

Un même geste de stupeur traduisit l'étonnement de M. Tercelin et de l'abbé Vaneur.

Mais Milhuitcent était lancé :

— À vous, patron Bobèche !

— Volontiers, Galimafré, murmura le pitre comprenant à ces seuls mots que son ami jouait une comédie.

De toute la force de ses poumons, il rugit :

— Vive le roi !

Il n'avait pas achevé qu'Espérat s'inclinait gracieusement devant le vicomte positivement ahuri et disait :

— Veuillez donner l'ordre que l'on amène les prisonniers et que l'on s'écarte à distance respectueuse durant notre entretien.

Quel que fût son désappointement, force fut au gentilhomme de s'exécuter.

Les prisonniers conduits auprès des jeunes gens, il se retira à une vingtaine de pas avec le peloton chargé de la sinistre exécution.

— Vous dites ?

Àvoix basse, en phrases hachées, Milhuitcent parla :

— Ayez l'air de m'adresser des reproches..., des gestes, des hochements de tête..., bien... Nonobstant, écoutez-moi, père, Monsieur le curé... Bobèche et moi servons l'Empereur... Il y a quelques jours encore nous aurions dû vous laisser mourir... la patrie l'eût exigé.

— À la bonne heure, fit simplement M. Tercelin ;... je savais bien que le brave petit ne pouvait pas être royaliste.

— Aujourd'hui on peut essayer d'échapper à ces coquins d'alliés ;... regardez cette petite porte... ; elle donne sur le verger de la ferme Éclotte ;... à l'autre bout du verger une seconde ouverture accède à une ruelle.

— Mais elle est close, ta porte.

— Elle va s'ouvrir. Alors, élancez-vous tous, sans vous inquiéter de

moi… Attention… Vos geôliers sont occupés par l'arrivée d'un officier… ; tous ont les yeux fixés sur la place du Saint-Voile… C'est le moment… En avant !

Brusquement, le jeune garçon fait tourner le battant, qui cède cette fois. Un cri d'appel retentit… C'est un soldat qui a vu le mouvement. Mais Espérat pousse ses compagnons, se coule par l'ouverture, et au moment de disparaître, lance aux Autrichiens, à d'Artin, qui accourent, un formidable :

— Vive l'Empereur !

La clef est dans la serrure, il ferme, puis bondissant, tel un chevreuil, il rejoint ses compagnons détalant à travers le verger.

L'enclos est traversé… la sortie sur la ruelle est là… Bobèche est déjà dehors.

Soudain il se rejette en arrière :

— Cernés !… une patrouille de kaiserliks…

Cernés !… La rue est occupée, et là-bas, en arrière, des coups de crosse ébranlent la porte qui a livré passage aux fugitifs.

Espérat a un cri de rage… Des tiges de fer, réunies par des fils métalliques, marquent des espaliers, le long des allées. L'enfant arrache de terre, une des barres, brise ses attaches et, lionceau déchaîné, il gronde :

— Faites comme moi… Mourons en frappant.

Ah ! si Napoléon était là, il frémirait d'orgueil. Comme ce gamin dont lui, l'Empereur, a fait son ami, est bien tel qu'il l'a jugé. Comme ce tout jeune, à peine entré dans la vie, est disposé à en sortir gaillardement.

Tous ont compris.

Ils imitent Espérat.

Seul l'abbé Vaneur parle et c'est pour murmurer d'un ton d'ardente prière :

— Que le Tout-Puissant reçoive les opprimés en sa miséricorde.

Tout à coup, un grincement léger se fait entendre, tous frémissent…

Une porte ménagée dans le mur séparatif du verger et de la maison voisine vient de s'ouvrir.

De nouveaux ennemis vont se présenter.

Non…, c'est un jeune homme, mince, élégant et doux. Espérat le reconnaît…, c'est celui qu'il a rencontré sur la route de Saint-Dizier.

— M. de Lamartine, s'écrie-t-il.

— Chut ! répond le gentilhomme,… pas d'explications… Vite…, par ici…

Il entraîne les fugitifs dans le jardin de sa demeure, referme… À Milhuitcent qui veut interroger, comprendre le secours qui lui arrive, il impose silence :

— Plus tard… quand vous serez sauvés.

Un puits est là… recouvert d'un disque de bois… M. de Lamartine écarte les planches… L'eau est haute, mais à la surface se trouve une épaisse couche de glace.

— Il y en a vingt centimètres, déclare le gentilhomme, cela porterait du canon…

Le gamin comprend, le premier il se laisse glisser dans le puits. Ses compagnons le rejoignent sur la croûte glacée.

— Le froid nous aide, dit encore Lamartine… Ne bougez pas jusqu'à mon retour.

Il replace les planches, laissant les fugitifs dans l'obscurité du puits.

Un instant plus tard, il reparaît à l'une des fenêtres de la maison et hèle les soldats autrichiens qui, maintenant, parcourent le verger avec des hurlements de rage.

— Que se passe-t-il donc, Messieurs… Vous courez ainsi que des loups, en clabaudant comme des putois !

p02 · Ch08

Deux heures du matin.

Un groupe de cavaliers parcourt la route qui, par Laignes et Crozy, relie Châtillon à la ville de Tonnerre.

Un élégant gentilhomme tient la tête de la petite troupe. Il s'arrête et ceux qui le suivent font de même.

Il esquisse un geste d'appel.

Aussitôt l'un des cavaliers sort du peloton, vient à lui.

— M. de Lamartine, dit-il, vous m'avez appelé, je crois.

— Oui, Espérat, oui, mon brave enfant. C'est en ce point que nos routes vont se séparer. Tonnerre est là, en avant de nous. De ce point, il te sera facile, ainsi qu'à tes amis, de regagner Troyes.

— Comment vous remercierai-je jamais ?

— En te souvenant de moi comme d'un Français qui, enrôlé parmi les envahisseurs, n'a jamais fait la guerre à la France.

— Oh ! cela j'en suis sûr.

Le jeune garçon se prépara à mettre pied à terre.

— Que fais-tu, demanda le futur poète ?

— Je quitte le cheval que vous m'avez prêté.

— Garde-le. Il te permettra d'arriver plus vite au terme de ton voyage.

Et arrêtant les paroles de gratitude qui s'échappaient des lèvres de son interlocuteur :

— Au revoir, Espérat, au revoir ; va, tu es plus heureux que moi… ; tu crois en l'étoile de Napoléon, et tu peux ainsi rejoindre la dernière armée française.

Mais secouant la tête pour chasser la pensée importune.

— Allons… je ne veux pas te retarder davantage…

Il tendit la main à Milhuitcent, qui la pressa dans les siennes, puis revenant au groupe immobile à quelques pas, il fit ses adieux à Bobèche, à M. Tercelin, à l'abbé Vaneur, donna un ordre bref, et piquant des deux s'élança au galop vers le sud, suivi de son escorte.

Le pitre, le gamin, l'abbé et le maître d'école restèrent seuls sur la route, les yeux fixés sur la petite cohorte qui s'enfonçait dans la nuit.

Il y avait une tristesse dans la séparation. Depuis l'instant où il les avait sauvés à la ferme Éclotte, Lamartine avait été pour eux une

sorte d'envoyé de la Providence.

La première alerte passée, il les avait fait sortir de leur cachette, les avait conduits dans sa maison, et, au risque de se compromettre lui-même, il avait décidé que tous quatre se mêleraient à sa suite pour quitter Châtillon dans la nuit. Il retournait en Italie, mais bah ! il effectuerait un crochet afin de conduire ses protégés hors des lignes ennemies.

Plus que cela encore. Espérat, pris de confiance, lui avoua son ennui de s'éloigner de Châtillon sans M de Rochegaule.

Et Lamartine se rendit en personne au presbytère ; s'il ne ramena pas la jeune fille, c'est que celle-ci lui déclara ne pas vouloir sortir de sa retraite. Elle était en sûreté chez le vieux desservant de l'église du Saint-Voile, pourquoi risquer de nuire à ses défenseurs… ? La présence d'une femme devant naturellement attirer l'attention sur l'escorte du gentilhomme.

Devant cette résolution, force avait été aux hôtes du poète de se résigner. À minuit, tous quatre, mêlés aux serviteurs qui formaient la « maison » de M. de Lamartine, étaient sortis sans encombre de Châtillon. Un laissez-passer, donné par Alexandre de Russie au jeune gentilhomme, et que celui-ci présentait à toute réquisition des postes ou des patrouilles disséminés sur le chemin, aplanit les obstacles.

Ainsi on avait traversé le pays occupé par l'armée de Bohème. Puis les soldats de l'étranger étaient restés en arrière, et sur la route libre maintenant, la petite troupe avait pu filer bon train.

— Un digne seigneur, fit enfin Bobèche quand le groupe de cavaliers eut disparu.

— Oui, murmura Milhuitcent. Pourquoi les royalistes ne sont-ils pas tous ainsi ; Français d'abord ?

Mais l'abbé Vaneur interrompit les réflexions des deux amis :

— Gagnons Tonnerre. Après les émotions de la journée nous avons besoin de repos. Demain, il y aura une longue route à parcourir, vous pour atteindre Troyes ; nous pour retourner vers l'Argonne.

— Quoi, Monsieur le curé, vous voulez… ?

— Tercelin aussi le veut. Guerre sans merci, sans trêve, à l'ennemi qui foule notre sol.

— Un prêtre parler ainsi.

— Je ne suis plus prêtre jusqu'à nouvel ordre. J'ai pris le fusil pour défendre mon vieil ami ; le soldat s'est réveillé en moi… Puis nous sommes à une heure où nul n'a le droit de se dérober au terrible devoir de la guerre. Je combattrai désormais… Dieu, qui nous juge, me pardonnera.

En silence on atteignit la cité de Tonnerre. À l'auberge du Chariot d'Or les voyageurs trouvèrent des chambres et ils dormirent du sommeil lourd de gens harassés.

De grand matin toutefois ils furent debout. Des adieux rapides furent échangés.

Après quoi, tandis que l'abbé Vaneur et le maître d'école se préparaient à aller dans la forêt d'Argonne reprendre leur place parmi les partisans qui continuaient la lutte, Bobèche et Espérat montèrent à cheval et, par Flogny, Ervy, rejoignirent, à Auxon, la grande route de Saint-Florentin à Troyes.

Vers six heures du soir, ils entraient dans cette dernière ville.

Des soldats, français ceux-ci, campaient dans les rues, se montraient aux fenêtres des maisons, réjouissant spectacle pour les voyageurs qui venaient de vivre de longs jours parmi les Alliés.

Soudain un garçonnet, portant l'uniforme des voltigeurs, se détacha d'un groupe :

— Espérat, cria-t-il.

Le gamin retint sa monture, regarda, et joyeux :

— Henry de Mirel ! que fais-tu là ?

— Je tiens les kaiserlicks en respect avec les autres. Mais toi-même ?

— J'apporte des nouvelles à l'Empereur…

— À l'Empereur… ?

Henry se rapprocha vivement, baissant la voix :

— Il est parti.

— Parti… quand ?… où ?

— Ce matin,… sa destination ?… inconnue… Mais Macdonald, qui commande ici,… te dira sans doute ;… toi, on ne te cache rien.

Le garçon blond avait changé depuis sa rencontre avec Espérat. À la rude école de la guerre, l'enfant timide avait appris le courage, la résolution… C'était maintenant un homme… à la taille près.

Et Milhuitcent, constatant cette métamorphose, reprit en souriant :

— Conduis-moi chez Macdonald.

— Volontiers… Après, je t'emmène dîner chez le capitaine de Rochegaule.

— Ton père il est ici également ?

— Oui, tu viendras ?

— Je ne sais… cela dépendra…

— Non, non, pas de simagrées… ; cela me permettra d'ailleurs de partager un repas d'officier… ce qui vaut mieux que la gamelle…

Hein ? c'est entendu…

— Absolument !

Les deux gamins riaient, tout heureux de se retrouver ensemble. Bobèche, à son tour, reçut les compliments de Mirel, puis tous trois

se dirigèrent vers le logis du maréchal Macdonald. Là un contre-temps les attendait. Le maréchal effectuait une inspection des grand gardes et ne serait de retour que vers onze heures.

Il en était sept à peine. Comme le fit remarquer Henry de Mirel, les voyageurs ne pouvaient mieux employer leur temps qu'à dîner, manœuvre indispensable après une chevauchée.

Et Bobèche approuvant hautement la motion, tous trois se mirent en route vers le logis du comte, capitaine de Rochegaule.

Celui-ci était installé dans une maison proche de Saint-Urbain, cette église du treizième siècle édifiée par les soins du pape Urbain IV, originaire de Troyes, et dont l'obscurité empêcha les jeunes gens d'admirer les vitraux remarquables et le curieux bas-relief de Gentil.

Mais l'accueil du comte les dédommagea de ce petit déplaisir. On dîna avec le laisser aller d'anciens amis ; et le sévère gentilhomme se fit tendre, lorsqu'Espérat lui raconta comment il avait réussi à délivrer Lucile.

— Ah ! s'écria-t-il, enfant, tu as sauvé l'honneur de ma maison… Tu as le dévouement d'une noble créature que rappellent les traits de ton visage.

— De qui donc, interrogea Mirel ?

— De ta mère, répondit le vieillard avec émotion.

Henry devint pâle. Mais personne ne remarqua son trouble, car Bobèche, soucieux de ne pas laisser s'attendrir ses compagnons, commença un de ces récits funambulesques dont il avait le secret et auxquels le rire faisait cortège.

Neuf heures sonnèrent, le comte se leva. Il devait prendre son service. On se sépara avec de grandes effusions.

Une fois dehors, Milhuitcent et le pitre parlèrent de se rendre à l'auberge, d'abord pour attendre le moment de retourner au quartier général de Macdonald, puis pour achever la nuit après l'entrevue. Mais Henry de Mirel supplia :

— Allez seul, monsieur Bobèche, je voudrais parler longuement à Espérat.

— À moi, se récria celui-ci… ?

— À toi.

— De quel air tu dis cela. Tu as la mine d'un poltron qui fait son testament !

— C'est quelque chose d'approchant, répliqua le jeune voltigeur d'un ton mélancolique.

Milhuitcent le regarda. Il fut frappé de l'expression du visage du petit soldat. Fondues en une exaltation incompréhensible, il y lut l'angoisse et la joie.

Doucement il murmura :

— Va, mon vieux Bobèche, va… à onze heures, rends-toi à la maison de Macdonald, tu me ramèneras ensuite à l'hôtellerie que tu auras choisie.

Et le pitre s'en alla, emmenant les deux chevaux que les voyageurs traînaient à leur suite depuis leur arrivée à Troyes.

— À présent, Henry, tu peux parler.

— Non, pas ici… Il fait froid,… la pluie commence à tomber…

— Le temps change, en effet, soupira philosophiquement le fils adoptif de M. Tercelin, mais ce n'est pas une raison pour ne pas se dégourdir la langue, lingua frigida, comme dirait ce bon ivrogne de pope, qui doit nous chercher vainement dans tout Châtillon.

Puis, ce souvenir accordé à Ivan Platzov :

— Où veux-tu me conduire ?

— À mon logement… J'y suis seul ce soir ; mes camarades étant de garde ;… donc nous aurons toute liberté…

— Sapristi tu parles en conspirateur.

— Si je conspire,… c'est seulement pour ton bonheur.

Sur ces mots, de Mirel se mit en marche. Milhuitcent n'insista pas et l'accompagna.

Traversant les différents bras de la Seine qui se ramifie en ce point, formant des îlots verdoyants durant la belle saison, les jeunes garçons parvinrent à la maisonnette dont les propriétaires avaient la charge de loger Henry.

Bientôt tous deux furent installés dans une chambre proprette. Un bon feu flambait répandant une douce chaleur. En face de la cheminée, Espérat s'étira voluptueusement :

— Le fait est que l'on est mieux ici que dans la rue. N'empêche que tu as mis ma curiosité en éveil. Voyons, que désires-tu me raconter ?

— Ma vie, fit sourdement de Mirel.

— Ta vie ?

— Oui. Jusqu'ici les circonstances ne nous ont pas accordé l'heure nécessaire à cet entretien. Aujourd'hui, nous avons le temps ;... je veux en profiter... Qui sait si je vivrai assez pour attendre une nouvelle occasion.

— Pas de ces idées-là, plaisanta Milhuitcent...

Mais Henry l'interrompit :

— Tu es tout au devoir, toi ; laisse-moi accomplir le mien.

— Que signifie... ?

— Écoute... En te voyant, en te sachant enfant trouvé à Stainville, une pensée m'était déjà venue... Tout à l'heure les paroles de mon père..., — il se reprit vivement : — du comte de Rochegaule ont ranimé l'impression ressentie naguère.

— Quelle impression ?

— Tu ressembles à la comtesse de Rochegaule, née de Mirel, à la morte que depuis des années, j'appelle, avec horreur de mon mensonge, ma mère.

Milhuitcent frissonna. Devant ses yeux passa comme un brouillard… Quoi lui, le pauvre enfant abandonné, élevé par la charité du maître d'école de Stainville…, il était l'image vivante de la défunte.

Le comte, ce vieillard auguste, pourrait être son père… Lucile serait sa sœur… d'Artin son frère.

Cette dernière conséquence lui fit faire la grimace… Et puis, n'était-il pas insensé de s'abandonner au rêve éclos dans la cervelle repentante d'Henry. Celui-ci n'était pas le chevalier de Mirel, d'accord ;… mais pourquoi conclure de ce fait que lui-même méritait ce titre, ce nom ?

Sa ressemblance avec la morte, endormie sous la pierre tombale dans la chapelle de Rochegaule. Existait-elle cette ressemblance ?… Et même si elle était complète, indiscutable, que prouvait-elle ? La nature ne s'amuse-t-elle pas parfois à créer deux êtres identiques ? Les Ménechmes, Sosies, démontrent que la remarque a été faite dès la plus haute antiquité.

Résultat de ces réflexions qui se succédèrent avec la rapidité de l'éclair : Espérat haussa les épaules et grommela :

— Tu es fou, Henry. Tu prends ton désir pour la vérité.

Mais le petit voltigeur secoua la tête.

— Écoute du moins.

— Soit… j'écoute…, pour te faire plaisir… Je t'avertis seulement que si tu ne m'apportes pas d'autres preuves que la forme de mon

visage…

— Attends.

Et lentement, Henry commença.

— M. de Rochegaule, de son premier mariage, eut deux enfants : François, vicomte d'Artin, et Lucile.

— Bien.

— M de Rochegaule trépassa durant l'émigration. Rentré en France vers la fin de 1798, le comte rencontra M de Mirel. Son mariage fut décidé. Or, d'Artin âgé alors de quinze ans, déjà autoritaire et vindicatif, vit la chose de mauvais œil. Dès cette époque, il disait à ma mère, à Marion Pandin : Je hais cette étrangère qui vient occuper la place de ma mère à moi. Plus tard il devait haïr le fils né de cette union.

Le jeune soldat s'arrêta comme oppressé.

Espérât lui prit la main :

— Parle, parle, mon cher Henry… Quoi qu'il advienne, nous serons frères.

Le narrateur lui adressa un regard rempli de gratitude, puis continua avec effort.

— Au mois de juin 1800…, la seconde comtesse de Rochegaule mourut en donnant le jour à un enfant qui devait, suivant la tradition de la famille, prendre le nom d'Henry de Mirel. Je naquis à deux ou trois jours d'intervalle, et Marion Pandin fut chargée d'allaiter les deux petits êtres : le sien, celui de la morte. Le comte, désespéré par la disparition de sa compagne, sentait sa douleur redoubler à la vue de son dernier né. Il fut heureux de le confier à Ma-

rion, et durant un mois, il ne vint pas une seule fois au pavillon habité par ma mère. On eût dit qu'il avait oublié l'existence d'Henry.

Quoi qu'il en eût, Espérat s'intéressait au récit de son interlocuteur. Vainement il cherchait à échapper à l'émotion grandissant en lui, son cœur dominait sa raison, traduisant en pulsations précipitées une espérance imprécise, une tendresse jusqu'alors endormie. Tout bas, il murmura :

— Un cœur… étranger se comporterait-il ainsi ?… Ce que j'éprouve, n'est-ce pas l'appel de la voix du sang, comme disent les poètes.

Mais il eut un geste de colère :

— La voix du sang,… chimère… ! Si Henry ne me confiait pas son histoire, ressentirais-je l'affection filiale en présence du comte ?… Non… Alors,… je prends une impression nerveuse, une sensation mécanique… pour un sentiment. J'oublie les leçons de l'abbé Vaneur, dont les définitions sont si précises. Sensation : mouvement physique, qui des extrémités du réseau nerveux, se transmet au cerveau ; Sentiment : mouvement moral qui a son origine dans le cerveau et est transmis au système nerveux… Mon émotion aboutit-elle à la masse cérébrale ou bien en part-elle ?

Posé ainsi, le problème n'était point d'une solution facile, et l'incertitude de Milhuitcent s'en trouva augmentée.

Cependant Henry poursuivait :

— D'Artin, lui, venait souvent à la maison — j'ai su toutes ces choses plus tard. — Il paraissait s'intéresser aux deux nourrissons. Ma mère ne pouvait soupçonner les projets de cet adolescent, mûr pour le crime à quinze ans. Le 16 juillet arriva…, veille de la Saint-Espérat, ajouta le jeune soldat en accentuant ses paroles. Le comte

reçut des amis le soir. Marion fut mandée au château pour servir de fille de chambre à une visiteuse. Elle nous coucha dans nos berceaux, nous endormit, puis alla prendre son service. Quand elle revint, l'une des couchettes, celle du dernier né du comte, était vide, et d'Artin, le front en sueur, les cheveux collés aux tempes, livide et ricanant, se tenait auprès.

— Et tu veux qu'il soit mon frère, gronda Milhuitcent… ? Tu es insensé.

— Une explication terrible suivit, continua le soldat sans prendre garde à l'interruption. C'est moi qui ai enlevé cet enfant, déclara le vicomte, cet enfant qui me volait une part de mes droits. Je suis parti à cheval l'emportant au loin… ; il ne rentrera jamais ici. Toi, Marion, tu te tairas, sinon je t'accuse, moi…, je t'accuse d'avoir fait disparaître mon jeune frère afin de lui substituer ton fils. Veuve, sans ressources, faible comme on l'est quand on a l'habitude de la servitude…, Marion céda. Elle consentit à me présenter, moi, comme l'héritier des Rochegaule. C'était facile, personne en dehors de d'Artin ne s'était inquiété de moi depuis ma naissance. Voilà comment j'entrai ainsi qu'un voleur dans la famille de Rochegaule… À douze ans, le vicomte lui-même m'apprit la vérité. Je devais être sa chose, son esclave, sinon l'accusation terrible suspendue au-dessus de la tête de Marion Pandin s'abattrait sur elle. Je pliai,… mais j'ai souffert, va,… souffert à ce point que toi, dépossédé par moi, tu aurais pitié si tu savais…

Espérat mit son bras autour du cou de son interlocuteur. Il l'attira à lui, l'embrassa sur le front :

— Je sais, Henry… j'ai entendu ton désespoir prier dans la nuit, à la Croix des Cosaques.

La figure du jeune soldat exprima la stupeur :

— Tu as entendu ?

— Oui, tout… et je t'ai plaint d'éprouver une souffrance trop lourde pour ton âge.

— Tu m'as plaint,… tu ne connaissais pas la vérité.

— Aujourd'hui, je te plains davantage.

— Quoi ?… Maintenant encore ?…

— Je te répète mes paroles de tout à l'heure… Un même malheur a pesé sur nous, une famille m'a abandonné… En t'en créant une, on t'a forcé d'abandonner la tienne. Chacun de nous est un enfant trouvé… Soyons frères, Henry.

Dans ces paroles vibrait une émotion communicative.

Les yeux gonflés de larmes, le voltigeur se jeta dans les bras d'Espérat.

— Merci, merci, bégaya-t-il…, j'accepte ton amitié… Mais je veux en être digne… Demain j'irai trouver le capitaine, comte de Rochegaule.

— À quel propos ?

— Pour lui dire… Je t'ai volé ton affection,… un autre y avait droit.

Mais Milhuitcent secoua la tête :

— Moi, vas-tu dire ?

— Sans doute.

— Es-tu certain que cela soit vrai ?

— Oui, je le sens…

— Cela ne suffit pas pour crier à un père : Voilà ton fils !… Il faut prouver.

— Eh bien… l'absence de d'Artin, dans la nuit de l'enlèvement, a duré deux heures à peine… il n'a pas pu aller bien loin, même à cheval… le lendemain on te découvre près de Stainville,… tu as les traits de M de Rochegaule…

— Tout cela ne suffirait pas en justice.

Henry crispa ses mains avec une rage impuissante :

— Alors, que faire ?

— Te taire.

— Me taire,… c'est continuer à mentir,… à tromper le comte,… à recevoir ses témoignages de tendresse auxquels je n'ai aucun droit.

— C'est surtout Laisser à ce père tant éprouvé, l'illusion d'avoir encore un enfant.

— Mais c'est la prolongation de ma torture que tu exiges.

Espérat eut un mélancolique sourire :

— Et moi, crois-tu que je ne souffre pas. Tes suppositions peuvent être exactes. M. de Rochegaule peut être mon père,… cependant je scelle mes lèvres, je m'interdis de prononcer les paroles qui jaillissent de mon cœur.

— Ah ! je ne te comprends pas, gémit le soldat…

Le fils adoptif de M. Tercelin saisit les deux mains de son interlocuteur et le dominant du regard :

— Tu vas comprendre parce que je le veux.

Puis lentement, mettant en sa voix tout l'héroïsme de sa jeune âme :

— Le comte est certain que tu es son fils, ce lui est un bonheur, une consolation. En lui enlevant cette croyance, sans lui assurer la certitude que je suis l'enfant jadis enlevé par d'Artin, tu lui causerais un déchirement de plus… Le doute lui serait plus cruel que le mensonge.

— C'est vrai ! c'est vrai ! balbutia de Mirel.

— Écoute donc, frère de douleur, un même devoir filial nous rassemble… Je dois rester étranger à celui qui peut-être est mon père… Tu dois rester le fils de l'homme qui n'est pas ton père.

Mais changeant de ton.

— Onze heures moins un quart. Il faut que je me rende chez le maréchal. Au revoir, Henry, toujours mon frère… Ayons au cœur un même amour pour l'honneur de Rochegaule… Agissons de telle sorte que, quel que soit l'avenir, le comte puisse être fier de chacun de nous.

Les jeunes gens échangèrent une longue accolade, et Espérat quitta son compagnon. Il avait les yeux humides, mais le cœur léger. Descendant ou non des Rochegaule, le brave enfant sentait qu'il venait de faire tout son devoir.

p02 · Ch09

Dix minutes plus tard, Milhuitcent, qui avait retrouvé Bobèche à la porte du quartier général, était introduit auprès du maréchal Macdonald.

Celui-ci, assis devant un grand feu, faisait sécher ses bottes couvertes de glèbe.

Àl'entrée du jeune homme, il se retourna à demi :

— Ah ! ah ! C'est toi, mon garçon. Que veux-tu ?

— Savoir où est l'Empereur.

Le maréchal cligna des yeux et d'un ton railleur :

— Tu es curieux, petit.

— Vous êtes gai, monsieur le Maréchal, mais l'heure n'est point favorable à la plaisanterie.

— Vraiment ?

— Je dois rendre compte à Sa Majesté d'une mission dont j'étais chargé.

— Ah bah ! Quelle mission ?

— C'est le secret de l'Empereur, monsieur le Maréchal.

Macdonald fronça les sourcils.

— Mais, continua Espérat, comme vous êtes un brave soldat, dévoué à lui, je puis vous dire que j'ai réussi.

— Et sans doute, fit ironiquement l'interlocuteur du gamin, l'Empereur attend avec impatience ton arrivée ?

— Je le crois, car il m'a dit lors de mon départ : Réussis, petit… le succès équivaudrait à une grande victoire.

Àces mots, prononcés d'un ton ferme, le maréchal cessa de rire. Il se leva brusquement, vint à Espérat, le considéra un moment en silence, puis pensif :

— Il a dit cela ?

— Oui.

— Et il est important que tu le joignes au plus tôt ?

— Oui.

Macdonald allait parler, mais, à ce moment, des acclamations retentirent au dehors :

— Vive l'Empereur ! clamaient des voix nombreuses.

— Hein, murmura le jeune garçon…, l'Empereur ?… On m'avait affirmé qu'il était parti…

Excusez-moi, monsieur le Maréchal,… je cours…

La main de son auditeur s'appuya sur son épaule :

— Inutile… il est loin de Troyes à cette heure.

— Pourtant ces cris…

— Comédie réglée par lui-même, afin que les acclamations parviennent aux avant-postes alliés, et que nos ennemis le croient toujours dans la ville.

Le visage de Milhuitcent s'éclaira :

— Une bonne farce, alors !

— Justement.

— Et lui, lui… ?

Avant de répondre, Macdonald marcha vers la porte, l'ouvrit, s'assura que la pièce voisine était vide, puis se rapprochant d'Espérat.

— Il a quitté Troyes hier, chuchota-t-il à l'oreille du gamin.

— Hier… et il va ?

— Écraser Blücher.

Puis, comme s'il prenait son parti, le maréchal poursuivit :

— Après tout, l'Empereur a confiance en toi… Ses généraux doivent l'imiter… Voici la situation.

— Blücher, interrogea le jeune homme, s'est donc relevé du désastre de Montmirail.

— Précisément. Tandis que Napoléon revenait vers Troyes, en bousculant les troupes de Schwarzenberg, Blücher reformait son armée. À la tête d'environ 50,000 hommes, il a franchi la Marne et s'est dirigé vers Meaux, où les maréchaux Mortier et Marmont l'ont arrêté. Un courrier, parvenu ici, a informé l'Empereur de ces opérations. J'étais là. Je pensais que Sa Majesté allait entrer en grande colère. Pas du tout, Napoléon a semblé ravi. Il n'a prononcé qu'une parole :

— C'est ?

— Enfin !

Espérat se frotta les mains :

— Il paraît que Blücher a fait une maladresse attendue par lui.

— Je le pense. C'était avant-hier au soir que le courrier est arrivé. Dans la nuit même, le maréchal Victor, dont les troupes campaient entre Troyes et Méry, reçut l'ordre de rétablir le pont de cette dernière ville et de se porter sur Planey pour y passer l'Aube. Le maréchal Ney, lui, quitta Troyes et marcha sur Aubeterre… Nous restons, nous, Oudinot, Gérard et moi, pour tenir en respect l'armée austro-russe, avec une trentaine de mille hommes, formant les divisions Rothembourg, Leval, Boyer, la cavalerie du comte de Valmy, le 44 corps, les escadrons de Milhaud, le 2 corps et les cuirassiers de Saint-Germain. L'Empereur emmenait environ 35,000 hommes, lesquels réunis aux 14,000 de Marmont et de Mortier, lui assurent, dans la lutte avec Blücher, des forces égales.

— Bravo !

— Tu es content, Espérat ?

— Dame ! à forces égales, l'Empereur mettra le Prussien dans sa poche sans la moindre difficulté. Mais lui… lui… ?

— S'est mis en route hier matin, 27.

— Bon,… par quelle voie ?

— Par Arcis et Herbisse… Après je ne sais pas.

— Arcis, Herbisse, cela suffit ; je le rejoindrai… Maintenant, Monsieur le Maréchal, je vous remercie et vais dormir pour fournir demain une longue traite.

— Bonne nuit, Espérat.

— Bonne nuit, monsieur le Maréchal.

Bobèche qui, durant la visite de son jeune compagnon, avait fait les cent pas devant le quartier général, vit sortir Milhuitcent avec

satisfaction. La pluie tombait toujours et le digne comédien était transpercé.

Par bonheur il avait arrêté des chambres dans une hôtellerie peu distante, et bientôt les deux amis, après s'être promis de se mettre en route de grand matin, se glissèrent dans des lits, qui, nonobstant leurs draps de toile grossière, leur parurent délicieusement moelleux.

p02 · Ch10

Au jour, Espérat et Bobèche, frais et dispos, montèrent à cheval et sortirent de Troyes. Laissant la Seine derrière eux, ils piquèrent vers l'Aube, franchirent cette rivière, à Arcis, et parvinrent au crépuscule au petit village d'Herbisse.

Des habitants interrogés leur apprirent que Napoléon et son état-major avaient passé la nuit chez le curé de l'agglomération.

Les voyageurs s'y rendirent ; de même que l'Empereur ils trouvèrent un hôte aimable, un souper frugal mais offert de bon cœur.

L'ecclésiastique leur montra une chaise de paille, soigneusement recouverte d'une housse.

— C'est sur ce siège que l'Empereur a passé la nuit, dit-il. Il s'était mis à cheval, les bras repliés sur le dossier, le front appuyé sur les bras. Dormait-il, ou bien sa pensée évoquait-elle les batailles prochaines, je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que désormais ce siège est sacré, que nul ne s'y reposera, et que je le garderai toujours.

Le cœur d'Espérat battait en entendant ces paroles qui répondaient si bien à sa tendresse passionnée pour le grand capitaine, de qui nul conquérant ne fut l'égal.

Tout son être palpitait. Dans la petite salle aux murs blanchis à la chaux, ornés de quelques images de sainteté, l'Empereur avait respiré ; sur cette chaise, il avait reposé ; sur cette table de bois, sur des bottes de paille jetées à même le plancher, son état-major avait dormi.

Et le jeune homme se représentait, dans la teinte grise du matin, ces officiers étendus, immobiles, autour de Napoléon, seul dressé sur son siège, comme le maître infatigable qui, même durant le repos, conserve l'altitude de l'action.

Milhuitcent voulut passer la nuit dans cette pièce. À l'aube, sur les indications du prêtre, les amis se dirigèrent vers Sézanne et La Ferté-Gaucher, suivant pas à pas le chemin parcouru par celui qu'ils voulaient rejoindre.

Touchant à Jouarre à la Ferté-sous-Jouarre, traversant la Marne sur le pont provisoire que les marins de la garde avaient édifié, ils gagnèrent Château-Thierry, Oulchy.

Le 3 mars, comme le crépuscule commençait, ils atteignirent Bézu-Saint-Germain. Partout aux environs, des troupes campaient, des canons roulaient à travers champs, des escadrons galopaient, des colonnes d'infanterie défilaient.

— Nous approchons du but, disait Espérat en pressant sa monture. Tout s'agite, tout est en mouvement. Il ne saurait être loin.

Et, de fait, il apprit que l'Empereur devait passer la nuit à Bézu.

S'enquérir du quartier général, y courir, fut l'affaire de quelques minutes.

Une maison de paysan, un grenadier de faction à la porte, des officiers d'ordonnance qui entraient et sortaient incessamment ; c'était là.

Sans hésiter, Milhuitcent franchit le seuil ; mais un capitaine l'arrêta.

— Que voulez-vous ?

— Voir l'Empereur.

— Impossible… on ne le voit pas comme cela.

— Dites-lui mon nom, il me recevra.

— En vérité… Voyons ce nom.

— Espérat Milhuitcent.

Et à l'officier ébahi :

— Allez vite, j'apporte des nouvelles de Troyes.

Cette fois l'interlocuteur du jeune garçon ne résista plus. Il poussa une porte et disparut.

Un instant plus tard, il revenait, disant avec ce respect involontaire de l'entourage de Napoléon pour ceux qui approchaient le maître :

— Entrez.

Bobèche et son ami se précipitèrent dans la petite pièce où se tenait l'Empereur.

Ce dernier était debout. Il vint à Espérat, lui prit la tête à deux mains, et enfonçant dans ses yeux son regard pénétrant, il prononça ces seuls mots :

— Eh bien ?

— Succès, riposta laconiquement le gamin.

— M de Rochegaule…

— En sûreté.

— Où ?

— À Châtillon même.

— À Châtillon ?

— Au presbytère de l'église du Saint-Voile. Ou n'ira pas la chercher si près de son ancienne prison.

Le visage de Napoléon s'illumina :

— Alors, le Tugendbund est désarmé ?

— Oui.

D'un brusque élan, l'Empereur enleva Milhuitcent dans ses bras, il fit sonner un baiser sur ses joues brunes, puis, le déposant à terre, il s'écria avec une émotion profonde :

— Ah ! petit ! petit ! Tu as immobilisé l'armée de Bohème… Demain j'écraserai celle de Silésie… la France est sauvée.

Et comme emporté par la puissance de ses sentiments, il débita vite, très vite :

— Écoute, il faut que tu comprennes quel service tu as rendu… il le faut. Je veux que tu saches à quel point je suis ton obligé… La reconnaissance n'est pas une vertu royale, aussi l'Empereur doit-il l'avoir.

— Oh ! Sire, balbutia le jeune homme… Vous êtes trop bon… Vous obéir, travailler à votre gloire est un devoir… je me mépriserais d'y manquer.

Napoléon ne parut pas entendre :

— Tu te souviens, continua-t-il, qu'une fois déjà, abandonnant la Seine, je me suis jeté sur la Marne… Montmirail, Vauchamps… des jours de victoire… en mon absence Schwarzenberg, tranquille sur la Seine s'était avancé jusqu'à Montereau. Je dus renoncer à écraser Blücher pour revenir contre l'armée de Bohême et la refouler au delà de Troyes. Mes ennemis se réjouirent : « Nous avons doux troupes, Napoléon n'en a qu'une. Tandis qu'il combattra Schwarzenberg, Blücher marchera sur Paris. Il se précipitera alors contre le Prussien…, et l'armée austro-russe gagnera du terrain. » Hommes à vue courte, à idées étroites… ! Ils n'ont pas compris que je venais de poser la partie. Ils ont pris pour la manœuvre suprême le début de la campagne.

Et s'animant par degrés :

— En revenant sur Troyes, je ne laissais en face de Blücher que 11,000 soldats avec Marmont et Mortier… Cela devait le tenter, le vieux feldmaréchal. Cinquante mille combattants contre quatorze mille…, c'était la route de Paris ouverte… Et de Troyes, j'attendais la faute… la faute que j'avais préparée… Blücher ne l'a pas manquée. Il s'est mis en route, a franchi l'Aisne, a perdu son temps en vaines opérations contre mes lieutenants… J'attendais l'instant favorable… Au jour propice, j'ai quitté Troyes, et à cette heure, le

Prussien battant en retraite à mon approche, est acculé à l'Aisne, avec mes généraux à Oulchy, en avant de Villers-Cotterets, avec moi à Bézu et à Fismes. Un seul pont pour s'échapper, le pont de Soissons, et la ville est à moi, gardée par le général Moreau et mes braves polonais. L'armée de Silésie est prise comme dans une souricière. Les renforts, commandés par Bulow et Wintzingerode, ne peuvent lui porter secours, car ils sont séparés d'elle par le cours de l'Aisne, ceux-là aussi seront pris… Ensuite, que m'importe l'armée unique de Schwarzenberg. Avec mes vaillants, je file sur Saint-Dizier, sur la frontière, je ramasse les divisions éparses dans les places fortes et, avec cent mille hommes, je tiens les communications des envahisseurs. Plus de renforts, plus de convois, ils doivent battre en retraite, rentrer chez eux. Alors la France peut traiter sur ses frontières reconquises, je puis abdiquer en faveur de mon fils… La Révolution m'avait légué la guerre, je léguerai la paix à la nation.

Puis, appliquant ses mains brûlantes sur les épaules d'Espérat :

— Et toi, enfant de France, toi, qui as déjoué les complots du Tugendbund et retardé ainsi la marche de l'armée de Bohême ; toi qui m'as fait gagner les heures nécessaires à l'exécution de mon plan libérateur, je te remercie, car tu m'as épargné peut-être l'agonie de la défaite.

— Sire, Sire, bégaya Milhuitcent. Ne parlez pas ainsi… N'associez pas un être infime aux conceptions de votre génie… Ce n'est pas moi… c'est Dieu qui a protégé la France et l'Empereur.

Napoléon posa sur son interlocuteur un regard d'une douceur infinie. Mais soudain l'exaltation empreinte sur ses traits s'apaisa. Son visage reprit son immobilité olympienne, et lentement, tel un joueur calculant ses chances :

— Blücher, pour incapable qu'il soit, doit se rendre, compte que la clef de la situation est la possession de Soissons. Il va donc tenter contre la ville une furieuse attaque.

— Cela est sûr, fit Espérat comme s'il avait été consulté.

Cette faute d'étiquette n'irrita pas l'Empereur :

— Tu le penses aussi, mon jeune allié… Tant mieux. Tu comprends, toi, petit, ce que des têtes grises ne conçoivent pas. Il faut que Soissons tienne vingt-quatre heures… Une misère avec de solides remparts, une garnison vaillante,… Comme je l'ai déjà ordonné, que l'on brûle les faubourgs si ce n'est fait… que l'on fasse sauter au besoin le pont sur l'Aisne.

— Bien, appuya le gamin.

— Il faut rehausser le courage des défenseurs, leur dire tout cela. Je veux leur envoyer l'ordre de tenir en leur disant l'importance de leur courage.

— Nous partirons quand vous voudrez, Sire.

Napoléon eut ce bon sourire qui flottait sur ses lèvres lorsque l'on allait au-devant de ses désirs. Mais, comme à son habitude, il feignit de résister, plaisanterie familière qui décuplait le prix de ses remerciements.

— Toi ?

— Moi,… et Bobèche, si vous le permettez.

— Bobèche aussi ?

— Nous ne nous quittons pas.

— Un comédien… singulier ambassadeur.

— Tout ambassadeur gagne à être comédien.

L'Empereur se prit à rire. Les répliques nettes, précises, de son interlocuteur l'amusaient.

— Tu es dur pour mes ambassades, petit.

— Mais juste pour Bobèche, Sire.

— Après tout, tu dois avoir raison. Tu te connais mieux que personne en dévouement. Mais tu es fatigué.

— Je ne le suis plus.

— Depuis quand ?

— Depuis que je vous vois, Sire ; depuis que je vous écoute.

Il y avait de l'adoration dans ces paroles, l'Empereur le sentit :

— Comme tu m'aimes, petit,... et combien je serais coupable de ne pas remettre mon sort entre les mains. Je vais te faire donner des chevaux frais.

— Merci.

Joyeusement l'Empereur appela un aide de camp :

— Des chevaux frais, à l'instant.

Puis souriant au jeune homme :

— Tu vas partir avec Bobèche... ; tu suivras le bord de l'Aisne, que les Prussiens n'occupent pas encore.

— Oui, Sire.

— Et souviens-toi bien. Le sort de la patrie dépend de la résistance de Soissons.

p02 · Ch11

Au grand trot de leurs chevaux, les deux messagers de l'Empereur couraient à travers la campagne.

L'ennemi était entre eux et la ville qu'ils voulaient atteindre. Ils devaient donc le tourner. Aussi, obliquant à l'est, gagnèrent-ils, à hauteur du bourg de Braisnes, les rives herbeuses de la Vesle, qui, quelques kilomètres plus au nord, se réunit à l'Aisne.

Les jours précédents la pluie détrempait les chemins, mais depuis le matin, la gelée avait repris, raffermissant le sol. Les chevaux marchaient sans fatigue sur la chaussée durcie, et les voyageurs songeaient que, si rien n'arrêtait leur course, ils atteindraient Soissons vers deux heures après minuit.

Suivant la route qui relie Reims à cette dernière cité, ils allaient dans la nuit claire, marquant d'une exclamation chaque kilomètre parcouru.

Le confluent de la Vesle et de l'Aisne fut dépassé. On atteignit Sermoise, ce riant village à cheval sur la large voie, et dont les maisons blanches couvertes de tuiles rouges, dominent la rivière.

Par mesure de précaution, bien que rien ne décelât la présence de l'ennemi, Espérat et son compagnon contournèrent l'agglomération.

Bien leur en prit, car au moment où les dernières habitations restaient en arrière, où tous deux allaient rejoindre la route, une forme noire se dressa subitement devant eux et une voix rude clama :

— Halt ! Werda !

D'un même mouvement, tous deux retinrent leurs chevaux.

— Wohin gehen Sie ? répéta la voix.

Ces mots, dont la traduction est : Halte ! Qui vive ? Où allez-vous ? ne furent pas compris des Français, mais ils reconnurent sans peine la nationalité de celui qui les avait prononcés.

— Un factionnaire prussien, murmura Bobèche.

— Ils ont des postes le long de la rivière.

— Kommen Sie näher (approchez-vous davantage), ordonna l'Allemand.

Mais les jeunes gens, après s'être concertés du regard, firent volter leurs montures, et leur labourant les flancs de leurs éperons, s'élancèrent à toute bride dans la direction de Braisnes d'où ils arrivaient un instant auparavant.

Un coup de feu répondit à ce mouvement, une balle siffla aux oreilles de Milhuitcent.

— En avant ! en avant ! rugit le brave garçon ; gagnons Braisnes ; il y a un pont. Nous marcherons vers Soissons sur l'autre rive…

Mais des hennissements résonnèrent dans la nuit ; en se retournant, les fugitifs aperçurent des silhouettes sombres qui se mouvaient avec rapidité dans leurs traces.

Le coup de fusil de l'actionnaire avait attiré tout le détachement dont il faisait partie ; les jeunes gens étaient pourchassés par un escadron de dragons prussiens.

— Bah ! plaisanta Milhuitcent, nos chevaux sont bons… Un temps de galop nous réchauffera.

Il n'acheva pas. Les poursuivants opéraient une manœuvre qui le déconcerta.

Ils se déployaient en fourrageurs. La route fait un coude brusque en cet endroit, car elle épouse la forme du confluent des deux rivières ; les cavaliers les plus éloignés de l'Aisne devaient donc certainement couper le chemin aux fugitifs.

— Allons, soupira le pitre, va pour la bataille.

Mais Espérat l'interrompit :

— Pas de lutte.

— Tu veux te rendre ?

— Me rendre !... Un éclair étincela dans les yeux du gamin — à tout autre moment, Bobèche, je te sauterais à la gorge,... mais nous n'avons pas le droit de combattre. L'Empereur nous a ordonné de gagner Soissons.

— Parfaitement,... seulement le chemin est occupé...

— Non.

— Non ?

Espérât agit sur les rênes, et, dirigeant sa monture vers la berge :

— À la rivière, dit-il.

Sans hésiter, Bobèche le suivit. Il avait compris. Tous deux allaient tenter de traverser le cours d'eau à la nage. Malgré le danger de l'aventure, le comédien ne fit aucune objection.

Un instant auparavant, il avait consenti le sacrifice de sa vie. Tomber en frappant ses ennemis, ou bien être roulé par les eaux glacées de l'Aisne, qu'importait ?

Et tout à coup, il arrêta son cheval brusquement.

Qu'avait-il donc ?

Il était stupéfait. Son jeune compagnon venait également de retenir sa monture et sautant prestement à terre, il se précipitait parmi les roseaux qui bordaient la rive.

Presque aussitôt sa voix joyeuse expliqua l'incident :

— Vite, Bobèche, abandonnons les chevaux ; … une barque, une barque.

Une barque, c'est-à-dire le moyen d'échapper à la poursuite des dragons, de reprendre le chemin de Soissons.

Ni l'un ni l'autre ne se demanda comment l'embarcation était en cet endroit, quel contrebandier l'avait amarrée en ce point où les conduisait leur bonne fortune.

Les instants étaient trop précieux. Les Prussiens se rapprochaient, dispersés suivant un demi-cercle dont les Français occupaient le centre.

En dix secondes, ceux-ci furent dans le canot. Une longue gaffe y était déposée. Grâce à elle, ils écartèrent la barque du rivage et s'abandonnèrent au fil de l'eau.

Des hurlements de colère s'élevèrent.

Rassemblés sur la berge, les dragons invectivaient les fugitifs qui leur échappaient.

Mais les poursuivants ne se tinrent pas pour battus. Longeant le bord de la rivière, ils commencèrent, à l'aide de leurs pistolets d'arçon, à tirailler sur les navigateurs improvisés.

Ces pistolets étaient des armes assez imparfaites ; de plus la nuit, peu favorable aux exercices de tir, diminuait encore leur précision contestable. Aussi suffit-il à Bobèche de se rapprocher de l'autre berge pour se mettre hors de portée des ennemis.

Il plaisantait à voix basse les projectiles s'enfonçant dans l'eau à plusieurs mètres de l'embarcation, quand, tout à coup, un éclair jaillit d'un fourré situé sur la rive droite de l'Aisne, accompagne d'une détonation stridente.

Des acclamations retentirent parmi les poursuivants. Le bruit de leur mousqueterie avait attiré l'attention de soldats occupant le côté droit de la rivière.

Les fugitifs allaient être pris entre deux feux.

Si braves qu'ils fussent, les messagers de l'Empereur pâlirent.

Dans la hâte de la fuite, ils n'avaient songé qu'à jeter entre eux et leurs ennemis l'obstacle du profond cours d'eau. Ils avaient oublié que les renforts de Blücher, commandés par les généraux Bulow et Wintzingerode, étaient séparés du feldmaréchal par l'Aisne, dont ils occupaient la rive droite, tandis que lui-même était acculé à la rive gauche.

Et maintenant, de quelque côté qu'ils voulussent aborder, ils tomberaient au milieu de soldats des armées coalisées.

Tenir le milieu de la rivière, voilà tout ce qui leur était permis. Et encore. Les nouveaux adversaires, armés de fusils, apparaissaient beaucoup plus dangereux que les premiers.

Les détonations se succédaient, zébrant les berges sombres de flammes rougeâtres. Sur les eaux tintait un crépitement de projectiles ; grêle mortelle qui ne cessait pas un instant.

Les passagers du bateau seraient infailliblement atteints, si cette situation se prolongeait.

Soudain Espérat eut un cri :

— Un îlot !

En effet, une étroite bande de terre, couverte d'arbres, se montrait à peu de distance, partageant l'Aisne en deux bras.

La situation allait se compliquer. Quel que fût le passage choisi par les fugitifs, il serait beaucoup plus étroit que la partie de la rivière où ils se trouvaient à présent. Sur les rives, il se produisait un grouillement d'hommes. Les patrouilles errantes aux environs accouraient au son de la mousqueterie. Une fois engagée dans un des bras, la barque deviendrait une cible facile à atteindre.

Dans cette minute critique, Espérat ne perdit rien de son sang-froid :

— Abordons à la pointe de l'île.

— Aborder, pourquoi ?

— Pour la traverser à pied, en portant le bateau et maintenir ainsi la plus grande distance possible entre nos fusilleurs et nous-mêmes.

— Ah ! murmura Bobèche, avec toi les voyages sont charmants… ; on rencontre à chaque pas une surprise agréable.

Une balle, en trouant le bordage, coupa court à la plaisanterie commencée.

— Voilà qu'ils détériorent notre canot.

Penché à l'avant, Espérat ne sembla pas avoir entendu.

— La gaffe, demanda-t-il.

— La voici, fit le pitre en poussant la longue perche terminée par des crampons de fer.

Le jeune garçon s'en saisit :

— Attention, nous allons toucher. Il s'agit de sauter à terre et lestement.

Un choc léger se produisait à ce moment. La barque, avec un grincement léger, s'engrava dans une petite plage de sable.

— En avant, fit encore Espérat !

Et prêchant d'exemple, il bondit sur le sol ferme, traversa en courant l'espace découvert, large de quelques mètres, et disparut dans le fourré qui couvrait le reste de l'îlot.

Bobèche procéda de même ; pas assez vite cependant pour éviter d'être salué par une grêle de balles, lesquelles par bonheur ne l'atteignirent pas.

Àplat ventre sur la terre, à la lisière du taillis, entendant siffler au-dessus d'eux les projectiles dont les ennemis couvraient l'île, les deux amis tinrent conseil :

— Nous sommes relativement en sûreté, déclara le pitre ; mais en somme notre position ressemble assez à celle de rats dans une souricière.

— Une souricière d'où l'on peut sortir.

— Oui, oui, en tirant la barque de l'eau. Seulement (Voilà, il y a le fâcheux seulement), pour réussir, il faut se montrer à découvert, et ces damnés Prussiens sont si maladroits qu'ils nous « cracheront » certainement un lingot de plomb dans les chairs.

Espérat secoua la tête :

— Non.

— Comment… non ?

— Regarde ce que je tiens à la main.

— La gaffe… ; tu n'as pas lâché la gaffe, et après ?

— Je vais accrocher les crampons dans le bordage ; l'extrémité de la perche atteindra presque la ligne des arbres.

— J'y suis ! Nous halerons le canot sans nous offrir comme cibles à ces affreux coquins.

Sans plus de discours, Milhuitcent, poussant devant lui la gaffe, rampa hors de son abri. Bien que la nuit fût claire, rien ne bougea. Sans doute, les ennemis n'apercevaient pas le jeune garçon aplati contre le sol, semblant faire corps avec lui.

Les crochets de fer s'implantèrent dans la pièce d'avant de l'embarcation ; Espérat, reculant doucement, se trouva allongé, les bras étendus dans le prolongement de la tige de bois. Ainsi ses pieds affleuraient les buissons qui abritaient le comédien.

— Bobèche ! appela-t-il à voix basse.

— Mon vieil Espérat !

— Peux-tu me saisir par les pieds sans te montrer ?

— Oui.

Le gamin sentit deux mains nerveuses se nouer autour de ses chevilles.

— Bien. Je tiens la gaffe, tu me tiens. Tire à toi, tout viendra.

— Parbleu, plaisanta le pitre, si je narrais sur les tréteaux cette façon de haler une chaloupe, les badauds me déclareraient fou à lier, mûr pour les cabanons de Bicêtre.

Mais en même temps il enroulait ses jambes autour du tronc d'un arbre, et s'étant assuré ainsi un point d'appui fixe, il opéra avec les bras une vigoureuse traction.

Espérat, la perche, le bateau se rapprochèrent de quelques centimètres.

— Bravo, fit encore Bobèche, l'appareil fonctionne ; continuons… Nous demanderons le monopole à l'Empereur… Navigation sur terre ; cela fera fureur, il y a si longtemps que les bateaux vont sur l'eau.

Il recommença.

L'attention des Prussiens n'avait pas encore été attirée. De temps à autre, une salve de coups de fusils partait de l'une ou de l'autre rive. Les balles passaient en volées sifflantes dans le taillis, mais rien n'indiquait que la barque « et ses accessoires » (ainsi le pitre désignait l'ensemble formé par la perche et son compagnon) fussent le point de mire des tireurs.

Milhuitcent était à présent sous le couvert, auprès du comédien ; l'embarcation, à demi hors de l'eau, appuyait son avant sur la grève avec la silhouette d'un cétacé échoué.

Le gamin se dressa sur ses pieds :

— Un effort sérieux, dit-il, il s'agit d'amener le canot dans le fourré, sans laisser à ces Prussiens le temps de l'avarier.

Et tous deux s'attelant à l'extrémité de la gaffe, s'élancèrent en avant.

Un long grincement de la quille glissant sur le sable, des exclamations sur les berges, puis une tempête de détonations, se produisirent.

— Trop tard, s'écria Milhuitcent… nous avons réussi.

Puis se rejetant à terre :

— Fais comme moi, Bobèche… et ne bougeons pas. Ils vont se figurer que nous traversons l'île et tireront en avant de nous.

En effet, la fusillade continua à crépiter, mais les projectiles n'arrivaient pas à l'endroit où les fugitifs se tenaient immobiles.

L'enfant avait pressenti le raisonnement des ennemis.

Peu à peu cependant les coups de feu s'espacèrent, se firent rares. Les soldats se lassaient de tirer sur l'îlot boisé, où il leur était impossible de juger de l'effet de leur mousqueterie.

La lune, qui à ce moment ne faisait qu'une courte apparition audessus de l'horizon, parcourait sa courbe descendante. Espérat la montra à son ami :

— Quand elle sera couchée, nous nous lèverons.

— Compris.

Et tous deux demeurèrent cois, les yeux fixés sur le disque argenté se mouvant avec lenteur dans le ciel parsemé d'étoiles.

Mais bientôt Bobèche s'agita en grommelant :

— Je gèle ici.

— Il gèle aussi ailleurs, riposta le jeune garçon.

— Possible, mais ailleurs cela ne me gêne pas.

Et avec une colère croissante :

— Ces gueux qui nous obligent à rester à plat ventre sur la terre par un temps pareil.

— Tu es libre d'allumer du feu et d'indiquer ainsi notre position.

— Appelle-moi idiot tout de suite.

— Je m'en garderais bien. Seulement tu es impatient… Or, un philosophe grec dont le nom importe peu, a dit cette parole mémorable : Il convient de supporter avec patience ce qui ne saurait être empêché.

— Au diable la Grèce et la philosophie ! La mienne… de graisse… se fige au contact de l'air.

— Touche à tout, railla Milhuitcent !

— Comment, touche à tout ? Que veux-tu dire ?

— Tu te plains du contact de l'air.

— Eh bien ?

— N'y touche pas.

Du coup, Bobèche se dérida :

— Ah ! maître Espérat, chuchota l'aimable comédien, tu profites des leçons, toi. Voilà une observation que ne désavouerait pas Galimafré lui-même.

— Alors tâche de riposter avec autant d'esprit que Bobèche en personne. La lune affleure l'horizon, elle nous regarde avant de nous souhaiter le bonsoir… Un peu d'esprit pour saluer son départ.

— Le moindre fourneau à esprit-de-vin ferait bien mieux mon affaire.

— Nous aurions dû emmener le pope, il t'en aurait fourni.

— Assez, assez, tes facéties me navrent ! Elles me prouvent que je suis incomplet. J'ai besoin des planches, des tréteaux pour être possédé de la verve comique. Ici, dans cette île déserte, entre des rives trop populeuses, je ne suis qu'un morne Robinson, et cela me vieillit terriblement, car le héros de Daniel de Foe, vit le jour, si je ne m'abuse, en 1719.

— Monsieur désire embrasser la profession de centenaire ? demanda gravement Espérat.

Bobèche ne répondit pas à la question.

Étonné, le jeune garçon le considéra. Le pitre, appuyé sur ses coudes, regardait dans la direction du rivage.

— Qu'est-ce ?

— Je n'en sais rien. Mais les Prussiens doivent manigancer quelque chose contre nous.

— Pourquoi supposes-tu cela ?

— D'abord, il y a au moins un quart d'heure qu'ils s'abstiennent de canarder l'îlot.

— Ils nous croient morts, peut-être.

— En ce cas, ce sont nos cercueils qu'ils préparent. Regarde là bas, près de ce bouquet d'arbres, ces ombres qui s'agitent.

— Je vois.

— Eh bien,… dans quel but cette agitation ?

— Ah ! cela… je l'ignore.

— Et moi, je m'en inquiète.

Tous deux restèrent en observation. Sur la rive droite les ennemis préparaient évidemment quelque chose. On distinguait des silhouettes humaines allant, venant, se réunissant en un point, pour repartir de nouveau.

Mais l'ombre des arbres, près desquels se passait la scène, empêchait de discerner à quel travail se livraient les soldats.

Bientôt d'ailleurs tout mouvement cessa, les Prussiens disparurent, et la berge reprit son apparence déserte.

Cependant la lune avait poursuivi sa route céleste. Elle disparut sous l'horizon, l'obscurité envahit la surface de la terre.

— Transportons notre canot, fit alors Espérat. Grâce aux ténèbres enfin revenues, nous allons glisser entre les doigts de ces bélitres.

Se plaçant à l'avant du bateau tandis que son ami soutenait l'arrière, tous deux se mirent en marche.

Ils allaient lentement, contournant les arbres, les buissons, s'arrêtant lorsqu'une branche morte craquait sous leurs pieds.

Précaution superflue, car le murmure confus de la rivière ne devait pas permettre aux hommes campés sur le rivage d'entendre ce bruit léger.

Enfin ils atteignirent l'extrémité de l'île, tournée vers l'aval du cours d'eau. Ici, les buissons croissaient jusqu'au bord et de hauts roseaux prolongeaient la terre ferme.

— Sauvés, dit joyeusement Bobèche. Dans deux minutes, la barque sera à flot, nous dedans, et bonsoir la compagnie… Robinson rentre à son domicile.

Mais il achevait à peine qu'une exclamation de rage échappait à Espérat.

Sur les deux rives, des lumières venaient de s'allumer soudain. Elles grandissaient, élargissaient leur zone de clarté… Les Prussiens avaient enflammé des bûchers de bois sec. C'était à cela qu'ils travaillaient tout à l'heure.

Les flammes dardaient leurs langues vers le ciel. Les eaux de l'Aisne reflétaient leur teinte rouge, éclairées jusqu'au milieu du courant comme en plein jour.

Les fugitifs n'avaient pas été seuls à calculer l'instant où la lune cesserait de répandre sa lueur. Leurs ennemis y avaient songé également, et se rendant bien compte qu'à la faveur de l'obscurité les Français leur échapperaient, ils avaient remplacé l'astre absent par des foyers embrasés.

Peindre la colère, la déception des deux amis est impossible. Ils se

trouvaient bloqués sur une langue de terre de cent pas de long, cernés à la fois par l'eau et par les hommes.

La nuit s'avançait, le jour viendrait bientôt, et alors tout serait perdu. Les soldats se procureraient bien quelque bateau aux environs. Ils aborderaient dans l'îlot… Certes Bobèche, Milhuitcent, ne se laisseraient pas faire prisonniers ; ils lutteraient jusqu'à la mort ; mais leur mission ne serait pas remplie, cette mission à laquelle Napoléon attachait assez d'importance pour la confier au jeune garçon, dont l'ardent dévouement lui était bien connu.

Et si, par suite de leur insuccès, Soissons se rendait. Si la géniale combinaison de l'Empereur était déjouée,… que deviendrait-il lui, le géant couronné, que deviendrait la France ?

Les mains crispées sur son crâne, Espérat se demandait ces choses. L'imagination faisait bouillonner son cerveau, l'amenant à la folle exaspération du désespoir.

— Oh ! dit-il tout à coup, j'arriverai à Soissons, dussé-je y aller à la nage.

Bobèche haussa les épaules :

— À la nage… c'est loin ; puis, au bout de cinq minutes, saisi par le froid, tu serais obligé de gagner le bord, de te rendre à ces gueux d'alliés, à moins que tu ne préfères te laisser couler.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Mais alors, que faire ?

— Cherchons !

— Oui… tu as raison, cherchons, cherchons ; il faut que nous trouvions.

Que de solutions folles, de projets abandonnés avant d'être conçus, se confièrent les jeunes gens !

Les heures passaient et aucune idée pratique ne se présentait à leur esprit.

Elle était tombée la colère qui grondait naguère dans le cœur d'Espérat. Un morne silence succédait aux phrases nerveuses qui toutes avaient reçu la même réponse.

— Impossible, pour telle et telle raison.

Le gamin se sentait enchaîne par la fatalité. Ce n'était pas encore le découragement qui le tenait, mais un abattement lourd, annonçant l'approche de la minute où le courage le plus ferme chancelle.

Depuis une demi-heure, les amis n'avaient pas échangé une parole. Assis auprès du canot, la tête enfouie dans leurs mains, ils pressuraient leurs cerveaux lassés, essayant en vain d'en faire jaillir le moyen inconnu de continuer leur route.

Àun instant, les mains d'Espérat s'abattirent sur ses genoux, comme si elles avaient été trop pesantes pour ses bras, et le gamin montra sa face, crispée, sur laquelle roulaient des larmes de rage et d'impuissance.

Il resta quelques secondes ainsi, tel une statue de la douleur ; puis par degrés son regard trouble se clarifia. Il tourna la tête dans tous les sens, semblant se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Se soulevant sur les genoux, il se pencha en avant ; ses yeux se portèrent alternativement sur les deux berges et s'emplirent d'un rayonnement.

— Bobèche, fit-il d'une voix tremblante.

Le pitre tressaillit, arraché à ses réflexions pénibles.

— Que veux-tu ?

— Tu vois les bûchers des Prussiens ?

— Je ne les vois que trop…

— Mais ne remarques-tu pas… ?

— Quoi ?

— Qu'ils sont moins éclatants.

— Moins… ?

Bobèche se mit sur les genoux comme son interlocuteur, et après une minute de silence.

— Ma foi, grommela-t-il,… si,… il me semble. On dirait qu'une étoffe légère est interposée entre la flamme et nous.

— C'est cela… c'est cela.

— Mais qu'est-ce que cela fait ?

— Le brouillard de la rivière se lève.

— Le brouillard ?

— Il va s'épaissir aux approches du jour… et peut-être…

Le visage du pitre s'épanouit :

— Peut-être, veux-tu dire, il deviendra assez opaque pour couvrir notre fuite.

— Oui.

Le cœur battant, les messagers de l'Empereur se turent. Espérat ne s'était pas trompé. Peu à peu, des fumées légères traînèrent à la surface de l'eau pour s'élever ensuite lentement dans l'air.

Au bout de vingt minutes, il ne pouvait plus y avoir de doute ; le brouillard matinal se formait. D'instant en instant la clarté des foyers ennemis diminuait, se perdant au milieu des flots cotonneux de la brume.

Les berges devinrent imprécises, puis ne furent plus qu'une ligne grise, puis disparurent complètement.

— À Soissons, commanda alors Milhuitcent d'une voix frémissante.

La barque fut mise à flot. Tous deux y prirent place, et, se maintenant au milieu de la rivière à l'aide de la gaffe, ils s'abandonnèrent au courant, protégés par le manteau blanc du brouillard.

p02 · Ch12

Sur la rive gauche de l'Aisne, dans une plaine riante entourée de collines, Soissons dressait ses murailles.

Par-dessus les glacis, on apercevait, pointant vers le ciel, les flèches et tours de l'église cathédrale Notre-Dame, de l'abbaye en ruines de Saint-Léger des Génovéfains, de Saint-Pierre au Parvis.

Comme garnison, 1,000 fantassins polonais sous les ordres du vaillant colonel Kozynski, une section de soldats du génie, commandés par le lieutenant colonel Saint-Hellier. C'était peu ; mais les remparts étaient solides, les combattants aussi, et la ville eût pu sans peine résister quelques jours à un siège en règle.

Napoléon ne demandait que vingt-quatre heures, et Blücher serait écrasé, son armée détruite, la France délivrée.

Hélas ! dans l'histoire des peuples, certaines minutes sont voilées de crêpe.

Parmi les défenseurs de Soissons, un seul était faible, irrésolu, inintelligent, et celui-là était le chef suprême : le général Moreau.

Contrairement aux instructions de l'Empereur, il n'avait fait ni raser les faubourgs gênant la défense ni miner le pont jeté sur

l'Aisne, afin de le détruire s'il reconnaissait l'impossibilité de le fermer aux alliés.

Or, le 2 mars, au matin, deux masses ennemies s'étaient présentées devant la cité. L'une formée d'environ 30,000 hommes, conduite par Bulow, arrivait de Belgique par la rive droite de l'Aisne ; l'autre forte de 20,000, longeait la rive gauche, amenée de Reims par le général Wintzingerode.

Les deux officiers ennemis comprenaient l'importance capitale de la ville. Pour Blücher, elle était l'issue qui lui permettrait d'échapper à l'étreinte de l'Empereur ; pour eux, la prise de Soissons, les tirerait de l'isolement, les unirait au feld-maréchal prussien, et grouperait autour de celui-ci une force d'environ 100,000 soldats, c'est-à-dire double de celle dont disposait Napoléon.

Vers dix heures et demie du matin, l'artillerie coalisée commence à battre les remparts de Soissons, mais les canons de la place, servis par de vieux militaires, ripostent avec vigueur. Le feu dure jusqu'à trois heures après midi.

Alors une colonne russe traverse le ruisseau de la Crise et tente l'assaut. La mitraille, la mousqueterie, rompent l'élan des assaillants. Le colonel Kozynski rassemble 300 Polonais et charge les Russes à la baïonnette ; il les rejette dans le faubourg dit « de Reims ». Là, les ennemis se reforment et couvrent la poignée de braves d'une grêle de projectiles. Rien n'arrête cependant les vaillants compagnons de Kozynski, et celui-ci, quoique blessé au bras d'un coup de feu, enlève le faubourg et met l'ennemi en fuite.

Cependant au loin, du côté de l'Ourcq, le bruit confus de la canonnade parvient aux oreilles de Bulow, de Wintzingerode. Ce sont les corps de Marmont, de Mortier qui écrasent l'arrière-garde de

Blücher en retraite, de Blücher qui, à Fismes, va se trouver arrêté par Napoléon en personne.

Bulow sent que si Soissons résiste, c'en est fait de l'armée de Silésie, c'en est fait de lui-même. Il entrevoit vaguement les conséquences de la déroute. L'armée de Bohême astreinte à regagner la frontière, la France, galvanisée par la victoire, se dressant derrière l'Empereur, les sacrifices, consentis par l'Europe depuis 1812 pour abattre la grande nation, devenus inutiles. C'est l'empire affermi, la terre de la Révolution, de la Liberté, délivrée… C'est la marche triomphale de l'Idée… C'est le principe antique de la Légitimité renversé par la formule plus haute : Humanité.

Et de son émoi, de ses nerfs crispés, jaillit la pensée qui doit empêcher le triomphe de la France, de la Liberté. Il laisse à Wintzingerode le commandement des troupes, et revêtu de l'uniforme d'un simple commandant, précédé d'un trompette, accompagné de deux cavaliers portant le drapeau blanc des parlementaires, il se dirige vers la ville.

Àcette heure, le général Moreau était en proie aux plus ridicules terreurs.

— Soissons, se disait-il, ne saurait supporter, durant plus de deux ou trois journées, le choc de la nombreuse armée qui l'entoure. Résister, c'est condamner à mort les quelques centaines de soldats que je commande.

Chose étrange. Moreau, bon soldat jusque-là, Moreau qui avait donné maintes preuves de courage et de résolution, était devenu faible comme un enfant. Il avait peur, une peur intense, instinctive, irraisonnée. Sans doute la main du Destin s'était appesantie sur sa tête, le désignant comme l'homme qui devait faire sombrer la gran-

deur de Napoléon et de la patrie. Il s'empressa de recevoir le parlementaire annoncé.

Bulow brutal, mais non dépourvu de finesse, jugea l'homme d'un coup d'œil, et de sa voix rude qui terrifiait ses subordonnés :

— Général, dit-il, je suis Bulow. J'ai tenu à vous parler en personne.

— Vous, vous ?... balbutia Moreau très impressionné par ce début.

— Oui, moi.

— Comment avez-vous osé ?...

— Pénétrer dans Soissons... Parce que j'ai confiance en votre loyauté. La qualité de parlementaire me couvre.

— Cela est vrai.

— Et puis j'ai admiré l'énergie de votre résistance, je veux éviter de massacrer les pauvres diables qui forment la garnison... C'est avec des sentiments amis que je suis venu ; un autre n'aurait pas la possibilité le traiter comme moi.

— Ah ! s'écria Moreau, ravi dans sa pusillanimité momentanée de la tournure de l'entretien, vous parlez en véritable homme de guerre..., ayant l'horreur du sang versé inutilement.

Les yeux de Bulow lancèrent un éclair aussitôt éteint. Le cri échappé à son interlocuteur venait de lui révéler l'état d'esprit de ce dernier. Il avait en face de lui un trembleur, une victime résignée d'avance à son sort ; il pouvait donc tout oser.

Et sentant le succès assuré, il continua sans périphrases oiseuses :

— J'ai cinquante mille hommes dans la main.

— C'est à peu près le chiffre évalué par mes reconnaissances, confessa le gouverneur tel un enfant devant son maître.

— Que je les lance ce soir à l'assaut de vos retranchements et la ville sera prise. Je perdrai du monde je le sais ; mais cinq ou six mille morts et blessés ne sont rien pour l'Europe en armes. Seulement, mes soldats irrités, massacreront la garnison, mettront Soissons au pillage. Voilà ce que je désire éviter.

Et voyant le faible Moreau pâlir.

— Rendez-vous donc, conclut brusquement Bulow ; nous allons discuter les conditions de la capitulation.

Une heure après, le général Bulow retournait à son camp. Wintzingerode l'attendait.

— Eh bien ? fit ce dernier avec anxiété.

— La reddition est entendue en principe.

— Entendue, dites-vous ?

— Oui.

— Mais alors ce Moreau est un traître à son pays.

— Du tout ; c'est un simple imbécile. Il est persuadé que son devoir est de conserver à Napoléon les 12 ou 1,300 fantassins qu'il commande.

— Est-ce possible ?

— À ce point que la capitulation serait signée dès maintenant, si je n'avais craint, par trop de précipitation, de lui laisser entrevoir l'importance que nous attachons à la possession de Soissons.

— Ah !

— Je lui ai seulement offert de se retirer ainsi que ses soldats avec serment de ne plus servir pendant cette guerre.

— Et il ne vous a pas fait jeter à la porte ?

— Il m'a supplié de lui permettre d'évacuer la place sans conditions.

Wintzingerode leva les bras au ciel en éclatant de rire :

— Cela est incroyable ; … c'est d'un fou.

— Possible, ricana Bulow.

— Et ?…

— Je me suis retiré en l'invitant à réfléchir et à me faire connaître le résultat de ses réflexions sans tarder, car sans cela, dès l'aube, nous attaquerions et passerions tout au fil de l'épée.

Les généraux alliés se livraient aux dépens de leur incapable adversaire aux plus sanglantes plaisanteries, quand un officier avertit Bulow qu'un parlementaire venant de la ville, demandait à l'entretenir.

Du coup Wintzingerode se laissa choir sur un siège.

— Déjà, dit-il, véritablement stupéfié par la démence du général français ?

Bulow haussa les épaules :

— Il est terrifié, vus dis-je ; au reste, vous partagerez mon avis. Recevons l'envoyé de cette brave ganache.

Le parlementaire, un jeune officier dont la voix tremblait de colère et de douleur, apportait les supplications du général Moreau.

— Plaise à MM. les Commandants ennemis de songer qu'une troupe aussi faible que la garnison de Soissons ne saurait devenir un facteur important dans la campagne en cours. Pourquoi dès lors infliger à un vieux soldat la honte d'une capitulation déshonorante. En égard à sa longue carrière, il demande les honneurs de la guerre, la permission de se retirer avec armes et bagages.

Bulow répondit :

— Qu'il emporte ses fusils, mais ses canons doivent nous rester.

Toute la nuit ce fut un chasse-croisé de parlementaires. Enfin le comte Woronzoff, au service de la Russie, dit vers le matin au général Bulow :

— Excellence, vous avez assez joué avec la souris, prenez garde qu'elle ne s'échappe. Laissez Moreau emmener ses canons, donnez lui-même les nôtres, s'il les désire, mais qu'il nous laisse libre le passage de l'Aisne.

À 9 heures et demie, le 3 mars, la capitulation était signée. À 10 heures, en vertu des clauses de cet acte, les Polonais durent se retirer des portes de Reims et de Laon, où ils furent aussitôt remplacés par des détachements prussiens et russes.

Àce moment même, Napoléon-quittait Bézu-Saint-Germain, étendait la droite de son armée jusqu'à Fismes, et complétait ainsi le cercle de fer qui devait se refermer sur Blücher.

Àce moment aussi, deux hommes, pâles, couverts de poussière, exténués, franchissaient la porte dite « de Château-Thierry », et demandaient aux soldats de garde de leur indiquer la demeure du gé-

néral Moreau. C'étaient Espérat et Bobèche qui, parvenus avec leur bateau à quelque distance de Soissons, avaient abandonné leur embarcation, et par un long détour avaient réussi à gagner la ville.

Sur eux aussi, la fatalité avait pesé. Les obstacles rencontrés sur la route faisaient qu'ils arrivaient trop tard.

Déjà le bruit de la reddition s'était répandu dans la ville. Les militaires se montraient sombres, furieux ; parmi les habitants, les plus nobles, les plus élevés de pensée, partageaient l'irritation douloureuse des soldats. Les autres, à l'âme vile, troupeau méprisable, attachés seulement aux intérêts matériels, esclaves de l'argent, prêts à toutes les servitudes, se réjouissaient d'éviter un assaut.

Les jeunes gens se rendirent compte de cela durant le trajet des remparts à la maison occupée par le gouverneur.

Ils haussaient les épaules quand ils frôlaient des bourgeois à la face stupidement hilare, qui croyaient l'occupation étrangère moins coûteuse que le devoir patriotique. Il leur paraissait impossible que Moreau, apprenant l'approche de l'Empereur, ne déchirât pas le traité au bas duquel il avait apposé sa signature.

C'est dans cet état d'esprit qu'ils se présentèrent chez le général.

Celui-ci les reçut aussitôt.

— Vous avez désiré me parler ? commença-t-il.

— Sa Majesté l'Empereur nous a envoyés pour cela, répliqua Milhuitcent.

— Sa Majesté ?

Moreau rougit en répétant ces mots, mais se remettant :

— Hélas ! les messagers de mon auguste maître arrivent en un moment pénible…

— Nous le savons ; vos soldats nous ont tout appris.

— Ah !

— Cependant nous avons pensé qu'une capitulation non encore exécutée était un malheur réparable.

— Réparable,… redit le gouverneur avec un étonnement si profond qu'Espérat fronça le sourcil.

— J'estime qu'un officier français ne saurait en douter, fit le jeune homme en élevant un peu la voix, et pour preuve, je répète les ordres de l'Empereur.

Puis lentement, détachant les syllabes comme pour les mieux faire pénétrer dans l'esprit de son interlocuteur :

— Les troupes de Sa Majesté entourent l'armée de Blücher. Celle-ci doit être anéantie demain. C'est le coup de tonnerre qui va délivrer la France. Un seul chemin pourrait sauver le feld-maréchal,… le pont de Soissons. Il ne faut donc pas qu'il en puisse profiter.

Àmesure que le jeune garçon parlait, Moreau baissait la tête.

— Donc, vous devez déchirer la capitulation.

Le gouverneur sursauta :

— La déchirer ?

— Il n'est pas d'autre façon d'obéir à l'Empereur.

— Mais j'ai signé.

— La signature sera déchirée du même coup.

Avec colère, le général frappa le sol du pied :

— Vous n'y songez pas.

— Pardon, je ne songe qu'à cela.

— Manquer à ma parole, moi ?

— Cela vaut mieux que manquer à votre serment de servir la France.

— C'est mon honneur que vous me demandez là.

Espérat eut un éclat de rire dédaigneux.

— Votre honneur… Il est mort depuis l'instant où votre main a tracé le paraphe qui remettait la ville à l'ennemi. Vous pouvez le reconquérir, le ressusciter,… n'hésitez pas.

Le gamin parlait durement. Il espérait que l'injure allait faire bondir son interlocuteur, lui donnerait l'énergie d'accomplir ce qui lui était proposé.

Il se trompait. Moreau, soufflété par ses paroles, retrouva bien quelque volonté, mais ce fut pour s'entêter dans son erreur.

Et d'un ton péremptoire il dit :

— Je ne puis agir ainsi.

— Quoi, rugit Milhuitcent, après les explications que je vous ai données ?…

— J'ai engagé ma parole…

— Mais vous perdez la France… Vous arrachez la victoire à l'Empereur.

Moreau secoua la tête en homme qui ne veut pas être convaincu :

— L'Empereur saura bien la ressaisir, sans m'obliger à une action qui jetterait sur ma mémoire une tache ineffaçable.

L'aberration de cet homme, hypnotisé par la crainte de ne pas faire honneur à sa signature, en une situation où l'honneur même lui commandait de n'en tenir aucun compte, bouleversa les messagers.

En une seconde, ils entrevirent les conséquences de l'entêtement du gouverneur, et Espérat, oubliant toute mesure, s'exclama :

— Vous préférez être appelé : traître à la patrie.

Àcette insulte sanglante, le visage du général se décolora ; dans ses yeux s'alluma une flamme.

— Vous m'injuriez, je crois, bégaya-t-il les dents serrées.

— J'avance sur l'histoire, voilà tout, riposta le jeune garçon sans baisser les paupières.

— Vous ne songez pas qu'à cette heure encore, je commande seul à Soissons.

— J'y songe…, j'y songe à ce point que je m'étonne de vous voir employer votre autorité, non à garder la ville à l'Empereur, mais à la livrer aux alliés.

— Je vous excuse, vu votre âge… Il est des choses que vous ne comprenez pas.

— C'est vrai… la lâcheté par exemple.

Cette fois, la rage de Moreau éclata :

— C'en est trop !… ces gens qui, sous couleur de message de l'Empereur, se croient autorisés à jeter l'outrage à la face d'un vieux serviteur de la France. Êtes-vous seulement messagers ? Qui me le prouve ?

— Nos conseils, que des amis des alliés ne vous donneraient certes pas.

— Encore ?

— Toujours.

— Prenez garde. Il y a des prisons à Soissons.

La menace n'intimida pas Milhuitcent :

— Ma foi, c'est complet. On ouvre les portes de la ville aux ennemis et l'on enferme les Français. Encore une chose que je ne comprends pas, M. le gouverneur… pas plus que votre honneur, du reste.

Mais changeant brusquement de ton :

— Que l'on nous jette en prison, cela nous est égal ; mais que la patrie ne souffre pas. Vous avez voulu plaisanter, j'imagine, mon général ; je me suis laissé prendre, j'ai manqué de respect à un brave officier… Punissez-moi, mais gardez la ville… Avant mon arrivée, la capitulation était naturelle, sage ;… vous voyez bien que je suis raisonnable ;… mais après ce que je vous ai appris… La guerre terminée d'un coup… Soissons, clef de toute la combinaison ;… vous ne pouvez pas hésiter… Admettons que le déshonneur s'at-

tache à celui qui renie sa signature… Qu'importe l'honneur d'un homme en regard du salut de la France.

Et Moreau hochant la tête d'un mouvement monotone, entêté, stupide :

— Je vous supplie, général… Par ma bouche, c'est la voix de l'Empereur qui vous parle… S'il était là, lui… Il vous dirait : Mon vieux camarade, la partie suprême se joue à cette heure, des milliers de jeunes gens vont tomber fauchés par la mitraille ;… mais il faut une victime de plus, toi… Pour la patrie, sois infidèle à ta parole.

— L'Empereur ne dirait pas cela.

— Il le dirait.

— Tu mens, petit insensé.

— Ah ! hurla le jeune garçon à bout de patience ;… Si Napoléon t'entendait, misérable, il dirait : Voilà un traître… qu'on le fusille !

Par une étrange intuition, Espérat devinait l'ordre de colère, et aussi de justice, que l'Empereur donnerait le lendemain ; ordre qui ne fut pas exécuté par suite des circonstances. Moreau conserva la vie ; mais sur son nom planera toujours un doute sinistre… La mort violente l'eût peut-être réhabilité.

Cet homme rendu absurde par le destin, était destiné à ne rien concevoir de ce qui se passait autour de lui. Dans l'exclamation déchirante d'Espérat, il ne vit qu'une phrase blessante pour son amour-propre, et appelant un piquet de soldats, il leur intima l'ordre d'appréhender les deux amis.

Ceux-ci, désespérés, envahis par l'anéantissement de ceux en qui sombre l'espérance, se laissèrent entraîner au dehors.

Entre quatre hommes, baïonnette au canon, ils furent conduits sur la place à laquelle aboutit la rue des Cordeliers.

On les poussa dans une maison appartenant alors à un négociant en vins. Cette demeure avait été choisie parce que les soupiraux des caves, garnis de barreaux par crainte des voleurs, fermaient bien celles-ci et en faisaient une prison sûre.

Verrouillés dans le sous-sol, éclairé à peine par un soupirail, les messagers de l'Empereur restèrent seuls, avec l'impression déchirante que la ruine de Napoléon s'accomplissait sans qu'ils pussent l'empêcher, et que cette ruine entraînait celle du pays de France.

Oh ! l'atroce journée. Midi, 1 heure, 2 heures sonnent.

Poussés par le désir d'agir, les captifs rassemblent des solives, des tonneaux vides épars dans la cave. Ils en font un monceau. Juchés sur ces objets, ils atteignent le soupirail ; ils voient la place où sont assemblés en armes les Polonais… Le colonel Kozynski est là aussi, debout, les traits contractés par le désespoir, un bras en écharpe, car il a été blessé la veille ;… près de lui, un vieux soldat pleure en tenant son cheval en main.

Comme tous ces gens souffrent de la couardise du gouverneur. Espérat se sent ranimé en le constatant.

Qui sait ? Tout n'est peut-être pas encore perdu. Ces braves se feraient tuer jusqu'au dernier s'ils savaient la vérité…

Il veut leur parler :

— Soldats, amis, camarades, clame-t-il…

Mais le canon d'un fusil se glisse par le soupirail. C'est un factionnaire qui veille, qui dit d'une voix rude :

— Tais-toi. J'ai ordre de faire feu si tu cherches à entrer en communication avec le dehors.

— Ah ! s'écrie le gamin, tue-moi, mais écoute d'abord.

Non, le soldat n'écoutera pas, sa consigne est inflexible.

Une dernière tentative.

— Je voudrais parler au colonel Kozynski, supplie le prisonnier.

— Impossible. Les ordres sont formels. Si je les enfreignais, je serais déféré au conseil de guerre.

Et d'une voix assourdie :

— Tais-toi, je suis déjà en faute de l'avoir entendu si longtemps. Tais-toi, ou tu m'obligeras à tirer.

Et il s'éloigne, continuant sa promenade devant le soupirail aux grilles duquel s'appuient les visages livides des prisonniers.

Ah ! les précautions du gouverneur sont bien prises. Son étroite probité commerciale, qu'il n'a pu hausser jusqu'au dévouement patriotique, aura satisfaction.

Les messagers de Napoléon sont bien réduits au silence. La signature de Moreau ne sera pas protestée ; mais Soissons sera rendu, et l'Empire, la Nation, indissolublement unis par la défaite, s'effondreront sous les coups de l'Europe.

p02 · Ch13

Espérat et Bobèche gardaient le silence.

Cramponnés aux barreaux du soupirail, ils regardaient, attendant le miracle, le prodige qui rendrait Soissons aux Français, qui assurerait le triomphe du pays envahi.

Dans le tumulte de leurs pensées, il leur était impossible de s'exprimer. Leurs yeux seuls, se rencontrant parfois, leur disaient l'anxiété partagée.

Et cependant les minutes s'écoulaient.

Une à une elles naissaient et tombaient dans le passé, telles des éphémères dont l'existence se traduit par quelques coups d'ailes.

Trois heures et demie.

Qu'est-ce donc ? Un bruit cadencé de troupe en marche retentit dans la rue des Cordeliers. Il se rapproche, s'enfle.

Quoi ? C'est déjà l'ennemi.

Oui. Wintzingerode, à la tête de deux bataillons d'infanterie prussienne, paraît sur la place.

Un murmure irrité part des rangs des Polonais. En un moment, les braves gens se sont reformés, et les mains crispées sur leurs armes, les sourcils froncés, ils interrogent du regard leur chef, le colonel Kozynski.

Celui-ci s'est avancé vers Wintzingerode :

— Trois heures et demie, dit-il d'une voix tonnante. Vous êtes trop pressé, Monsieur. Nous ne devons nous retirer qu'à quatre heures.

— Encore vous ? fait brutalement le général ennemi.

— Toujours.

— Vous ne prétendez pas nous empêcher de passer. La ville a capitulé et…

— Elle est à nous jusqu'à quatre heures.

Puis se tournant vers ses soldats, pris par le désir rageur de la bataille :

— Apprêtez… armes ! rugit-il.

Les fusils sonnent dans les mains joyeuses… Le sourire reparaît sur les traits des grognards.

Wintzingerode bondit en avant :

— C'est de la démence ; vous n'allez pas engager une lutte inutile.

— La place nous appartient durant vingt-cinq minutes encore.

— Qu'importe un pareil laps ?

— Retirez-vous !

— Prenez garde !

— Prenez garde vous-même, général. Si vous ne vous retirez pas, je commande le feu. Considérez mes hommes ;…jamais ordre ne leur aura causé plus de plaisir.

Àsa lucarne, Espérat halète, la poitrine étreinte par une indicible émotion. Bobèche pâle, frissonnant comme lui, murmure d'une voix étranglée :

— Si les Prussiens pouvaient s'entêter ; si le conflit éclatait, tout serait sauvé !

Un instant, les prisonniers crurent qu'il allait en être ainsi.

Le cœur bondissant, ils répétaient, les mains unies :

— Pourvu qu'ils ne cèdent pas !

Hélas ! tout devait être contre la France ce jour-là. L'arrogance prussienne elle-même plia.

Wintzingerode très calme, consulta sa montre, s'inclina devant le colonel Kozynski :

— Votre observation est juste, Monsieur, dit-il seulement. Il est de mon devoir d'éviter l'effusion du sang.

Après quoi, il s'adressa à ses officiers :

— En arrière, Messieurs.

Un demi-tour à droite, et la colonne ennemie s'éloigna, disparut dans la rue des Cordeliers, d'où elle était sortie tout à l'heure.

Le silence se rétablit sur la place. Les Polonais, appuyés sur leurs fusils, reprirent leurs réflexions moroses ; le factionnaire préposé à la surveillance des prisonniers recommença sa promenade.

Vingt-cinq minutes d'horreur, d'anxiété éperdue, de désespoir sans nom. Puis lentement, ainsi qu'un glas, quatre heures sonnent.

Et les tambours battent, et les Polonais se forment en colonne, tandis que les Prussiens reparaissent à l'angle de la rue des Cordeliers.

Moreau, qui, à ce moment encore, semble ne pas comprendre l'horreur de sa capitulation, accourt à cheval.

Derrière lui roulent pesamment quatre pièces de campagne que Bulow l'a autorisé à emmener.

Il lève son sabre.

Kozynski répète ce mouvement.

Des ordres brefs passent dans l'air, un roulement de tambours retentit, la colonne française s'ébranle, défile, quitte la place.

Et Espérat, Bobèche sanglotent. Tout est fini ! tout est perdu !

Les Prussiens sont toujours dans la rue des Cordeliers. On dirait qu'ils n'osent pas aller plus avant, dans cette ville qu'ils n'ont pas enlevée d'assaut, mais que l'intelligence obtuse d'un homme indigne de son grade leur a livrée.

Pourtant, au bout d'une demi-heure, ils se décident.

Àprésent, la garnison française est hors de la ville. Elle défile sur la route de Paris, laissant en arrière la suprême espérance de la patrie.

Tout est fini. Tout est perdu !

Soudain un bruit sourd, un grondement continu retentit au loin.

Les captifs, les Alliés tressaillent. C'est le canon qui tonne.

— C'est Lui ! balbutie Espérat.

Le jeune garçon ne se trompe pas. Napoléon pousse devant lui les régiments apeurés de Blücher.

Il rétrécit le cercle de fer dont il les a entourés ; il les conduit vers Soissons, assuré de les écraser entre ses baïonnettes et les remparts de la ville.

Pour lui, l'armée de Silésie n'existe plus. Il va porter le coup mortel à l'invasion ; il va délivrer la France ; il va rejeter au delà du Rhin ces souverains conspirateurs du Tugendbund, qui ont comploté de ramener la patrie aux frontières de la monarchie.

Les officiers d'état-major galopent dans la plaine, chargés de ses ordres. Lu joie du maître se répand, sur eux, illumine leur physionomie.

Quelle est l'idée de l'Empereur ? Ils l'ignorent ; mais à son allure, à son aspect, à son accent, ils devinent qu'un acte décisif se prépare.

Quand, le grand victorieux daigne rire, l'ennemi est perdu.

Les soldats sentent eux-mêmes qu'une grande chose s'accomplit ; l'âme de l'incomparable meneur d'hommes pénètre les combattants, flotte dans la fumée, dans les plis des étendards claquant au vent.

On ne marche plus à la victoire ; on y court, on y vole. Les obstacles sont franchis, les résistances brisées, en apparence sans effort.

Les conscrits égalent les vétérans.

Et l'on avance, l'on avance toujours, refoulant les bataillons prussiens. Là-bas, cette ville que l'on aperçoit au bout de la plaine, c'est Soissons.

Napoléon adresse un salut de la main à la vieille cité, dont les murailles vont voir l'anéantissement de l'armée de Silésie.

Tout à coup une pâleur livide couvre sa face.

Sur les remparts, des canons allongent leurs gueules de bronze… Ces canons viennent de s'empanacher de fumée ; ils crachent des boulets qui tracent des sillons sanglants dans les rangs français.

Ah ! çà, la garnison de la ville est frappée de folie !… Elle ne reconnaît plus les soldats de l'Empereur !

Mais une seconde, une troisième salve retentissent. Plus de doute, Soissons est au pouvoir de l'ennemi !

. . . . . .

Captifs dans la cave où on les a oubliés, Bobèche et Espérat, versant des larmes de sang, ont entendu tous les bruits de la bataille. Au son, ils ont suivi les péripéties du combat.

Maintenant ils voient défiler l'armée vaincue de Blücher.

C'est la déroute qui passe.

Dragons, fantassins, hussards, artilleurs confondus, traversent la ville comme une avalanche de terreur. Des furieux déchargent leurs armes contre la façade des maisons, cherchant à faire du mal à ces Français, dont les troupes ont si vaillamment malmené l'envahisseur.

Une femme qui a eu l'imprudence d'ouvrir sa fenêtre, sans doute une de ces bourgeoises économes et pratiques, toujours prêtes à acheter d'une acclamation la clémence de l'ennemi, est tuée d'une balle.

Des garçonnets, surpris au milieu d'une partie de marelle, par la soudaine arrivée de grenadiers poméraniens, sont passés au fil de la baïonnette.

Du sang, du crime, des rugissements de rage, des appels déchirants… Tout cela se confond, sonne, bourdonne dans la ville, autour de laquelle hurle la canonnade de deux cents bouches à feu.

Puis le vacarme redouble.

Les troupes de Blücher, divisées en trois colonnes, dont deux ont contourné les murailles, tandis que la dernière se frayait une route

à travers les rues de Soissons,… les troupes de Blücher franchissent le pont jeté sur l'Aisne.

Il faut leur donner le temps de gagner l'autre rive. Une division se sacrifie pour le salut du plus grand nombre. Elle occupe les retranchements et engage un combat meurtrier avec l'avant-garde de Napoléon qui veut reprendre la cité.

On dirait être au centre d'un orage furieux. Les boulets ricochent à l'angle des maisons, trouant les murs, abattant les toitures.

Ah ! ah ! ces lâches individus qui ont trouvé naturelle, raisonnable, la capitulation, doivent faire de singulières réflexions à cette heure. L'assaut de Bulow, de Wintzingerode n'aurait pas eu de résultats plus funestes que celui des troupes françaises, obligées par quelques couards à emporter une place forte au soir d'une victoire en rase campagne.

Pleurez, lâches ! Pleurez, égoïstes ! Pleurez, fourmis économes, en qui un sac d'écus tient la place du cœur… Vous avez perdu la France, et vous n'avez pas sauvé pour cela vos infimes bicoques !

— En avant ! En avant !

Ce cri français éclate en fanfare dans les rues ensanglantées. Les grenadiers de la garde sont là.

Au pas de charge, ils chassent devant eux les derniers Prussiens affolés… Les voici sur cette place où tantôt Kozynski pleurait.

— En avant ! En avant !

— Camarades… délivrez-nous, répondent des voix brisées.

C'est Espérat, c'est Bobèche qui appellent.

Des soldats viennent au soupirail, interrogent. D'autres enfoncent les portes closes du logis, ouvrent celles des caves.

Les prisonniers sont libres.

— Où est l'Empereur ? tels sont leurs premiers mots.

— À la porte de Château-Thierry, il nous suit.

— Bien, merci.

Et, laissant leurs libérateurs, les deux jeunes gens se précipitèrent vers l'endroit où ils pensaient rencontrer Napoléon.

Les soldats ne les avaient pas trompés.

L'Empereur était là, interrogeant, les sourcils froncés, le maire de la ville courbé en deux devant lui.

La nuit tombait. Des cuirassiers avaient allumé des torches et, sous leur lueur rougeâtre, le visage du Maître prenait une apparence terrible, fantastique.

Son regard d'aigle distingua Espérat dans la foule.

D'une voix brève, il prononça :

— Milhuitcent !

Et les soldats, les habitants s'écartèrent, laissant le chemin libre au fils adoptif de M. Tercelin.

Napoléon fixa longuement les yeux sur lui, puis d'un ton glacial :

— Tu vis..., et Soissons s'est rendu.

— Après que le général Moreau m'eut fait jeter en prison avec mon ami Bobèche, répliqua le gamin sans courber la tête sous le re-

proche immérité.

— En prison, toi ?

— Oui… Parce que je sommais le gouverneur de déchirer une capitulation honteuse.

Une ombre de tristesse voila la figure de l'Empereur, et d'un accent adouci :

— Pauvre enfant… Venez avec moi, mes amis… Vous me direz ce qui s'est passé.

Il poussa son cheval. Les habitants se rangèrent, et lentement, escorté par les cuirassiers porteurs de torches, les jeunes gens marchant auprès de sa monture, il gagna l'hôtel du Gouvernement.

Là il entraîna les deux amis dans une salle, s'y enferma avec eux :

— Parle maintenant, Espérat, parle, je t'écoute, mon enfant.

Milhuitcent obéit. Il dit son voyage, son arrivée à Soissons, son entrevue avec le général Moreau.

Napoléon l'interrompit une seule fois pour murmurer :

— Le nom de Moreau m'a toujours été fatal.

Il faisait ainsi allusion au général Moreau, passé au service de l'Europe coalisée, et qu'un boulet français, tardive vengeance, avait tué en 1813.

Le récit achevé, il demeura pensif. Douloureusement il proféra enfin :

— Veni, vidi, vici… Sed victoria fugit.

L'émule de César se révélait une dernière fois. Après le grand capitaine romain, il pouvait s'écrier :

— Je suis venu, j'ai vu, j'ai tenu la victoire !

Et par la faute d'un incapable, il était contraint d'ajouter :

— Mais la victoire s'enfuit.

Sans doute en son esprit s'établit ce rapprochement entre César et lui-même… une larme brûlante roula sur sa joue, larme de colère, d'impuissance devant la destinée.

Àce moment même, les soldats, ignorants du désastre enclos dans le triomphe momentané, comme un ver caché au sein d'un fruit, se promenaient par la ville illuminée, balançant leurs shakos, bonnets à poil, casques au bout de leurs armes, en criant :

— Victoire ! Vive l'Empereur !

Les cris parvenaient, amère ironie, à celui qui gémissait :

— La victoire a fui !

p02 · Ch14

Les lions ne succombent pas à la première blessure. Dans le sang qu'ils perdent, ils semblent puiser une énergie nouvelle. Où un autre fût demeuré accablé, Napoléon tira de son génie de nouvelles ressources.

Avec une audace qui stupéfia ses adversaires, il se lança, avec 48.000 hommes, à la poursuite d'un ennemi qui en comptait 100.000.

Il passa l'Aisne, lit ce furent alors des prodiges… Comme le cygne, l'Aigle avait réservé son meilleur chant pour l'heure suprême.

Ce sont les sanglantes journées de Craonne, où les Français, électrisés par leur chef, enlèvent, un contre deux, les plateaux occupés par l'armée russo-prussienne. C'est la terrible bataille de Laon, où les régiments, décimés par les combats précédents, un contre trois maintenant, se brisent sur les formidables retranchements élevés par les troupes de Blücher.

Puis la retraite sur Soissons, puis l'écrasement à Berri-au-Bac d'une division russe commandée par l'émigré Saint-Priest qui trouve la mort dans le combat.

Mais la fatalité travaille de son côté.

Des messagers arrivent. Ils racontent que l'armée austro-russe de Schwarzenberg s'est mise en mouvement, a refoulé les faibles contingents laissés par l'Empereur autour de Troyes.

Les 35.000 hommes que possède encore l'Empereur vont se trouver aux prises avec 170.000 ennemis.

Tout semble consommé.

Non… le génie est inépuisable. Napoléon conçoit, à cette heure, un plan nouveau, extraordinaire, qui effacera les récents succès des alliés. Il va marcher contre Schwarzenberg, rallier en passant les corps de Macdonald, de Victor, d'Oudinot… ; puis, après une attaque soudaine, il se portera avec toutes ses troupes vers l'Est. Ce qu'il comptait opérer, ayant écrasé Blücher, il l'exécutera Blücher restant debout. Il envoie des courriers à tous ses généraux, leur donnant rendez-vous à la frontière ; il en expédie à Paris, à son frère Joseph, à Marie-Louise.

— Que Paris se garde, se défende ; lui interceptera les communications de l'ennemi. Comme cela, il peut encore contraindre ses adversaires à revenir sur leurs pas.

Mais la fatalité veille. Les courriers sont pris par l'ennemi, et, après la bataille d'Arcis-sur-Aube, où 25.000 Français ont tenu en échec 170.000 alliés et leur ont échappé ; alors que l'Empereur, se dirigeant à marches forcées sur Saint-Dizier, croit entraîner toutes les forces adverses à sa suite, les souverains coalisés, éclairés sur ses intentions, appelés à grands cris par les royalistes, décident qu'ils ne le poursuivront pas, qu'ils iront à Paris que l'on n'a pas mis en état de défense.

Àla Fère-Champenoise, ils accablent Mortier et Marmont qui, n'ayant pas reçu les ordres de Napoléon, se retirent sur la capitale.

Soult, devant les Anglo-Espagnols a dû reculer jusqu'à Toulouse. Les Anglais, commandés par Wellington, entrent à Bordeaux. Le duc d'Angoulême accourt aussitôt, et les royalistes proclament la restauration des Bourbons.

Cependant, après Arcis, l'Empereur avait mandé auprès de lui Bobèche et Espérat, lesquels accompagnaient l'armée depuis Soissons.

— J'ai besoin de vous, leur dit-il.

— Nous sommes prêts, répondirent-ils.

— Je veux savoir pourquoi, malgré les assurances de M. de Metternich, les Autrichiens agissent aussi énergiquement contre le gendre de leur souverain.

— Vous le saurez.

— Allez à Châtillon et informez-vous.

— Nous irons.

— Vous en êtes partis… un peu précipitamment ; mais il n'y a plus de troupes dans cette ville… ; je ne pense donc pas la mission très dangereuse. Soyez prudents cependant, car je tiens à vous revoir.

— Vous nous reverrez, Sire.

La confiance manifestée par ce pitre, par cet enfant, dont il avait pu apprécier l'héroïque dévouement, amena un sourire sur les lèvres de Napoléon, sur ces lèvres serrées depuis Soissons en une contraction douloureuse.

— Allez donc, mes amis chers entre tous, allez…, et rejoignez-moi au plus vite.

Une heure après cet entretien, les deux compagnons se séparaient de l'armée, prenaient la route de Brienne, avec l'intention de se rabattre sur Châtillon, par Châteauvillain et Montigny-sur-Aube.

Le premier jour s'écoula sans incident. Les renforts de l'ennemi passaient beaucoup plus au nord, et les habitants, rassurés par l'éloignement des alliés, vaquaient à leurs occupations.

Mais le lendemain il n'en fut plus ainsi. Les troupes qui, dans la région de Lyon, s'étaient mesurées avec le corps d'armée d'Augereau, avaient détaché plusieurs divisions, dont l'arrivée prochaine était annoncée. Elles allaient se joindre aux cohortes en route sur Paris.

Les populations, durement traitées par les envahisseurs, avaient été terrifiées par cette nouvelle invasion en expectative.

En masse, elles avaient émigré vers le sud.

C'était une désolation profonde, que ces campagnes, désertées par les paysans, où aucun soldat ne se montrait encore.

Àla traversée des villages, sur les longues routes sans passants, les voyageurs allaient tristes, avec l'impression de circuler dans un pays maudit, brusquement dépeuplé par une calamité.

L'espoir, lui aussi, était mort en eux.

Depuis la terrible bataille de Laon, depuis que Napoléon avait dû battre en retraite devant les forces supérieures de Blücher, Bobèche avait perdu sa faconde, Espérat sa résolution.

Cependant c'était un devoir qui les ramenait à Châtillon. Il fallait rapporter des nouvelles à l'Empereur… et le nom de Lucile montait à leurs lèvres. Ils songeaient :

— Tout peut encore se réparer, si elle est restée libre.

De temps à autre, Milhuitcent murmurait, comme pour raffermir son courage :

— Tout peut encore se réparer…

Bobèche comprenait et répondait avec l'accent du doute :

— Si elle est restée libre.

Puis tous deux se taisaient, angoissés par le son de leurs voix dans le silence morne des plaines.

Aussi, grande fut leur surprise, en arrivant aux premières maisons de Brion-sur-Ourse, d'entendre une basse-taille retentissante jeter aux échos ce refrain bachique :

— Pour que mon âme soit en fête
Je veux pour cercueil, un pressoir.

Ainsi le vin, sur mon squelette,
Coulera du matin au soir.

Ils s'étaient arrêtés.

— Parbleu, murmura le pitre, si nous n'avions abandonné le pope…

— … à Châtillon, tu jurerais que c'est lui, n'est-ce pas, acheva Milhuitcent.

— Absolument… Écoute…

L'organe tonitruant s'éleva derechef :

— Amis, pour me porter en terre
Quatre buveurs impénitents.
Aux nez rougis par Eleuthère
Bacchus, de leurs pas chancelants
BaccBerceront ma dépouille.
Comme bouquets, comme couronnes.
Ayez de jolis raisins d'Août.
Comme psaumes, d'amples bonbonnes
De vin, afin que leur glouglou
BaccEncore me chatouille.

— C'est lui, fit Espérat.

— Je le crois, appuya le pitre… Comment est-il ici ?

— Le moyen de le savoir…

— Est de le lui demander… Allons-y.

Le bruit partait d'une maison située à gauche de la rue. Les voyageurs se dirigèrent de ce côté, guidés par l'organe du chanteur, qui avait repris le refrain à tue-tête.

Si le personnage était adorateur de la treille, à coup sûr il ignorait la défiance, car la porte de la chaumière était entrouverte. Poussant le battant, les jeunes gens entrèrent. Et ils demeurèrent stupéfaits en face de l'étrange spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Dans une petite chambre de paysan, avec sa grande cheminée de plâtre, son alcôve fermée par des rideaux de serge, Ivan Platzov — les voyageurs ne s'étaient pas trompés, — se vautrait au fond d'un vieux fauteuil de cuir.

Près de lui une table grossière ; et sur ce support, un tonneau, calé par des assiettes, la cannelle s'allongeant, telle une gargouille bachique, au-dessus d'un verre énorme que serraient les doigts de l'ivrogne.

Quelles que fussent leurs dispositions mélancoliques, les jeunes gens ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

Au son, le pope se retourna lourdement, les considéra d'un regard vague, puis la lumière se fit en son esprit et il mugit :

— Hosannah ! Gloria, in excelsis… l'ami Bobèche et le chevalier de Mirel, qui n'est ni chevalier, ni Mirel, je me souviens… Espérat… Ô mes amis, amici, je vous rejoins enfin… Ce jour sera marqué d'une croix blanche Crux alba.

Il voulut se lever, mais son état d'ébriété ne lui permit pas d'exécuter le mouvement désiré. Alors il gémit :

— Venez à mon secours… Des méchants m'ont collé sur ce siège, je suis captif de la malice des Philistins… Que Satan recule à votre approche… Vade retro, Satanas.

Mais oubliant son mécontentement aussi vite qu'il l'avait éprouvé, Ivan continua, souriant à présent :

— Ah ! Vous ne sauriez croire les tribulations auxquelles j'ai été en proie, jusqu'au jour fortuné où j'arrivai en ce refuge. Ici vivait un homme aimé du Seigneur…

— Vous l'avez vu, pope ?

— Non, non, il était parti, comme les autres, comme tous les autres… Mais sa porte était demeurée ouverte, suivant le précepte de l'Écriture. Si tu t'éloignes, laisse ouverte ta maison, afin que le voyageur fatigué puisse trouver sous ton toit le repos et la nourriture.

Avec componction Platzov acheva :

— Le repos…, ce fauteuil me l'offrit… Comme nourriture, j'ai découvert une tranche de lard, une miche de pain, et ce tonneau de nectar. Ayant placé le tout sur la table, pour n'avoir plus à me déranger, j'étais occupé à consommer ce que mon hôte inconnu, élu du Très Haut, avait préparé pour réconforter le voyageur — viator gratuss sed non jam satiatus — reconnaissant, oui, mais non encore rassasié.

Faire comprendre à l'ivrogne que les provisions sur lesquelles il avait fait main basse ne lui étaient point destinées parut aux deux amis un travail au-dessus de leurs forces.

— Bref, se borna à dire Bobèche, vous traduisiez votre joie par des chants…

— Oui, mon fils, un cantique d'actions de grâce.

— Ah ! c'était un cantique.

— Sans doute ! Sans doute ! Peut-être ne dis-je pas exactement les paroles sacrées, mais ma mémoire est rebelle… L'insuffisance de la créature ne diminue pas la gloire du Créateur… David, le grand

roi, dansait devant l'arche, et la tradition rapporte qu'il n'allait pas en mesure. Qui donc aurait la pensée de lui jeter la pierre pour ce vice de chorégraphie… Le Très Haut est tout, il n'a aucune peine à remettre les choses en place.

Altéré sans doute par ces explications, le pope vida son verre, puis le replaçant sous la cannelle du tonneau :

— Aujourd'hui je me réjouis… Les jours d'épreuve sont terminés… Les cachots se sont ouverts pour me rendre à la liberté.

— Les cachots, répéta Milhuitcent frappé par ces derniers mots ; auriez-vous été emprisonné ?

— Oui, mon fils.

— Où… ? quand ? Pourquoi ? Comment ?

Ivan se prit la tête à deux mains :

— Trop de questions à la fois. Tu es tumultueux comme la mer ; mais avec l'aide de Marie, étoile de l'Océan, Maris Stella, j'espère répondre à toutes de façon à te satisfaire… Que veux-tu connaître ?

— Où avez-vous été jeté ?…

— En captivité… O popoi poté popoi, gronda Platzov, employant la formule grecque de lamentation ; c'est en cette ville dénommée Châtillon-sur-Seine.

— Et quand cela ?

— Après ton départ, mon fils… J'étais resté seul à l'hôtellerie du Cheval Blanc. Inconsolable de ton absence, je cherchais à noyer mes regrets dans le vin bienfaisant. Alors des gens vinrent. Ils m'ordonnèrent de dire où tu étais caché.

Les jeunes gens échangèrent un regard :

— Le pouvais-je ? Je ne le savais pas. Si je l'avais su, je me serais mis en route pour te rejoindre.

— Mais enfin, interrompit Espérat, quelque peu impatienté par ce verbiage, connaissez-vous les gens qui vous interrogeaient ainsi ?

— Oui et non.

— Comment, oui et non… Ou c'est oui, ou c'est non… Ce ne peut être les deux à la fois.

— Errare humanum est, il est dans la nature de l'homme de se tromper, fit gravement le pope en balançant sa tête, je ne connais pas ces hommes, parce qu'ils sont ennemis de l'Empereur et que je n'entrerai jamais en commerce d'amitié avec des adversaires de ce grand souverain…

— Alors c'est non.

— Pardon, mon fils, il y a un distinguo. Je les connaissais pour les avoir vus, en ce jour mémorable, où tu jouas la comédie avec l'illustre Bobèche.

Les amis eurent un cri :

— Ils se trouvaient parmi les spectateurs ?

— Vous l'avez dit.

— D'Artin, Enrik Bilmsen, les commissaires du Congrès.

— Tu as la faculté divinatoire, mon fils, et s'il ne me semblait malséant de substituer un sexe à l'autre, je t'appellerais : pythonisse.

Le jeune garçon lui coupa la parole :

— Trêve de phrases inutiles… Voilà un point acquis… Vous connaissiez les questionneurs ?

Mais le pope s'entêta :

— Non et oui… pas davantage… Errare humanum est, sed diabolicum perseverare ; il est diabolique de persévérer dans l'erreur.

— Peu importe, gronda Milhuitcent. Pourquoi vous a-t-on emprisonné ?

— Parce que je n'ai pu désigner ta retraite, mon fils.

— Et pourquoi vous a-t-on remis en liberté ?

Cette fois Ivan cligna des yeux d'un air fin, éleva son index à la hauteur du bout de son nez, et baissant la voix :

— Oh ! cela,… c'est le Seigneur qui a inspiré son serviteur, qui l'a manifestement protégé…

— Enfin… vous expliquerez-vous ?

— M'y voici… Je gémissais sur la paille de mon cachot, où il n'y avait pas de paille, mais une couchette dure et étroite… Tel Job sur son fumier… Mes persécuteurs m'avaient soumis au plus horrible des supplices… Le pain et l'eau.

Le pope eut un rugissement indigné :

— L'eau à moi… ; mon cœur se soulève, ma bouche s'affadit.

Et, remplissant son verre au tonneau, il fit mine de le porter à ses lèvres.

Milhuitcent l'arrêta :

— Parlez d'abord, pope.

Mais Ivan secoua la tête :

— La parole n'est excusable que si elle est éloquente,... laisse-moi puiser l'éloquence dans cet honnête breuvage.

Et le gobelet vidé d'un trait, l'ivrogne claqua de la langue, puis souriant :

— Du fond de l'abîme, je criais vers le Seigneur, enviant le sort du paysan qui, sa journée achevée, peut s'attarder devant un pichet où pétille un vin clairet. o forlunatos nimium sua si bona norint agricolas ! Heureux agriculteurs s'ils connaissaient leur bonheur. Tout l'attirail de la torture antique ne m'eût pas fait fléchir... ; la question de l'eau me vainquit.

Il poussa un profond soupir :

— À cette heure décisive, l'Esprit-Saint, sanctus Spiritus descendit en moi, sous la forme d'une colombe, alba columba, tenant en son bec un rameau de vigne. J'appelai mes persécuteurs. À ma voix ils accoururent. Pourquoi me désespérez-vous, leur dis-je, moi qui depuis de multiples années sers fidèlement l'empereur Alexandre. — Vous comprenez, c'était de la diplomatie. — Est-il vraisemblable, continuai-je, que des hommes accusés de trahison envers la Sainte-Alliance, m'aient pris pour confident. S'ils sont réellement à la solde de Napoléon, c'est un séide de ce monarque qu'il convient d'interroger et non moi.

Une nouvelle rasade ponctua la phrase.

Espérat et son compagnon étaient devenus livides. Avant que le Russe eût avoué la vérité, ils avaient compris.

Mais Ivan, les yeux au ciel, parlant comme en rêve, continua :

— L'argument les frappa. J'avais trouvé le fiat lux… que la lumière soit, et lux fuit !

— Marc Vidal ? bégaya Milhuitcent.

— Lui-même… Il était captif aussi… ; le séide de Napoléon était désigné… Le capitaine fut extrait de sa geôle, traduit devant un conseil de guerre et condamné à être passé par les armes.

— Misérable, rugit le jeune garçon !

L'ébriété du pope ne lui laissait pas la nette perception des choses.

— Non pas. Rendu à la liberté, je fus admis à le visiter, ce Marc Vidal. Je lui appris ce que vous aviez fait… et il me remercia. Ma vie n'est rien, dit-il, si l'Empereur triomphe.

— Brave cœur, gémirent Espérat et Bobèche…, ces deux vaillants qui savaient si bien apprécier le dévouement.

— Le pauvre officier, poursuivait imperturbablement Ivan Platzov, me supplia d'assister à ses derniers moments. Il voulait que quelqu'un pût raconter à l'Empereur comment il était mort.

Et dans le silence, la voix pâteuse de l'ivrogne résonnait :

— Il devait être fusillé sur la place du Saint-Voile. On espérait que, cachés aux environs, vous vous livreriez pour le sauver. Des hérauts annoncèrent le jour, l'heure, les détails de l'exécution.

— Horrible !

— Le jour vint ;… le peloton s'aligna sur la place ;… le condamné fut amené en face de lui. Il demanda comme suprême faveur de commander le feu… et d'un ton calme, il lança dans l'air, devant la foule muette et tremblante : « Apprêtez armes… en joue… »

— Oh ! Vidal ! Vidal ! gémit le fils adoptif de M. Tercelin.

— Un instant encore, reprit le pope, et son âme était projetée dans l'éternité..., ce soldat était béatifié, beatificatus erat... Tout à coup, une des fenêtres du presbytère accolé à l'église du Saint-Voile s'ouvre ; une jeune fille paraît, tend les bras et crie : Ne le tuez pas... Prenez-moi, mais qu'il vive !

— Lucile, murmurèrent les jeunes gens en courbant la tête.

— Et le capitaine fut épargné, conclut Ivan, ce qui prouve bien que la main du Tout-Puissant avait voulu écarter de moi jusqu'à l'ombre du remords.

Espérat eut une exclamation douloureuse.

Tout était clair à présent.

Lucile, enfermée chez le digne desservant de l'église du Saint-Voile, avait assisté invisible aux préparatifs de l'exécution... Mais à la dernière minute, son courage avait fléchi. La fiancée avait triomphé de la patriote. Elle n'avait plus vu qu'une chose, c'est que l'homme qu'elle aimait allait mourir. Et ouvrant la fenêtre, elle avait supplié !

— Me voici, faites de moi ce que vous voudrez, mais épargnez-le.

La suite de l'aventure n'était pas difficile à deviner. Enrik Bilmsen avait remis à M. de Metternich les lettres de Joséphine à la reine Hortense. Voilà pourquoi Napoléon avait rencontré, à Arcis-sur-Aube, l'armée russo-autrichienne conduite par le prince de Schwarzenberg.

La fatalité se montrait partout, même dans l'inspiration du pope ivrogne qui, pour fuir l'eau de la prison, avait amené la catastrophe.

Et Ivan se félicitait ; il semblait se glorifier de son action.

Une colère formidable bouillonna dans le cerveau des jeunes gens. Emporté par son courroux, Espérat frappa rudement du poing l'épaule de Platzov.

— Sais-tu ce que tu as fait, lâche coquin, gronda-t-il ?

— Je me suis tiré d'affaire, prononça avec peine le pope riant toujours…

— Tu as préparé la défaite de l'Empereur.

Ivan tressauta. Le vermillon de sa trogne de buveur s'effaça.

— Sa défaite, redit-il hébété ?

— Oui… Que la malédiction du ciel soit sur toi !

Et entraînant Bobèche au dehors, le jeune garçon s'écria avec un accent d'indomptable énergie :

— À Châtillon, ami… À Châtillon… ; tâchons au moins de leur arracher Lucile…

Dans un sanglot, il ajouta tout bas :

— Qui est peut-être ma sœur !

p02 · Ch15

Le pope avait conté ce qu'il savait. Le désastre était plus grand encore. Lorsque Lucile avait paru à la fenêtre du presbytère, Enrik Bilmsen, les commissaires du Congrès, présents à la scène, avaient fait reposer les armes au peloton d'exécution.

Puis ils s'étaient rendus auprès de la jeune fille, et Enrik l'obligeant à regarder sur la place, lui montrant Marc Vidal debout en face des soldats, lui avait dit :

— Jurez sur la croix d'être ma femme, et il ne mourra pas.

Affolée elle avait juré.

Alors, le capitaine fut reconduit à sa prison.

Pour elle, on la ramena à l'hôtel des Cloutiers, d'où Espérat l'avait tirée naguère.

Enrik, rassuré par sa promesse, s'était empressé de communiquer les papiers de Joséphine à M. de Metternich qui, enflammé de colère à leur lecture, avait cessé brusquement de pousser à la conciliation. Dans une entrevue orageuse, le diplomate autrichien décida l'Empereur François à oublier que sa fille Marie-Louise était impératrice de France. Schwarzenberg, en vertu d'ordres formels, se porta sur Troyes, puis sur Arcis, avec toute l'armée de Bohême. Les soldats disparurent de Châtillon et des environs.

Quelques détachements demeurèrent seuls pour garder le prisonnier de la ferme Éclotte, la captive de l'hôtel des Cloutiers.

Les jours s'écoulèrent. Lucile reculait sans cesse l'exécution de son fatal engagement ; mais les événements se précipitaient. Le Congrès se séparait, Caulaincourt rentrait à Paris, les délégués de la Sainte-Alliance rejoignaient leurs souverains respectifs.

Bilmsen, resté seul à Châtillon, instamment rappelé par M. de Metternich qui suivait l'armée en marche sur Paris, Bilmsen résolut de précipiter le dénouement.

Il se présenta devant Lucile, et lui annonça que si le lendemain, dernier délai, elle ne l'accompagnait pas à l'autel, il lui serait impos-

sible de retarder davantage la mort de Vidal.

Et M de Rochegaule consentit à l'hyménée.

Le jour vint où d'Artin la fit vêtir en mariée, la poussa dans une voiture où se trouvaient déjà des témoins.

Dans la rue régnait une animation inaccoutumée. Les habitants étaient tous dehors.

Ils voulaient voir cette Française que l'on contraignait à épouser l'Allemand Enrik Bilmsen.

Ils saluaient ce carrosse d'hyménée comme un char mortuaire, ayant l'impression qu'il contenait une âme morte. Confusément, à travers les glaces, Lucile voyait cela. Mais le sens des démonstrations demeurait caché pour elle.

Immobile, raide, le faciès d'une statue, figée en une attitude froide et fatale, on eût dit qu'elle était absente, étrangère à tout ce qui se passait.

Pourtant, en arrivant sur la place du Saint-Voile, elle eut une lueur.

Au milieu de l'espace libre, un groupe de cavaliers entourait un homme à pied, et cet homme portait l'uniforme des soldats de Napoléon.

Elle le reconnut :

— Marc Vidal, murmura-t-elle.

— Lui-même, répondit d'Artin. Savez-vous ce qu'il fait là, auprès d'un cheval tout sellé ?

Elle fit un effort pour fixer sa pensée et d'une voix mourante :

— Non.

— Je vais donc vous l'apprendre. On vous a promis sa vie contre votre consentement à un mariage que désire le roi.

— Je me souviens.

— Eh bien, à l'instant même où vous aurez prononcé devant le prêtre le : Oui, qui vous liera pour toujours, cet officier montera à cheval et sera libre.

Lucile baissa la tête et ne parut plus s'intéresser aux choses extérieures.

Dans la vieille église, peu de monde. Assis sur le siège réservé au fiancé, Enrik Bilmsen, le visage rayonnant sous ses cheveux blond pâle, portait un costume de voyage. Cette infraction aux règles usitées en pareil cas rappelait qu'aussitôt après la cérémonie, les époux seraient emportés par une chaise de poste vers Montereau, où M. de Metternich avait mandé son secrétaire, toute affaire cessante.

Guidée par d'Artin, Lucile prit place à côté de l'Allemand.

Et le vieux curé du Saint-Voile parut, accompagné des enfants de chœur et du clergé de l'église.

La messe commença.

En bourdonnement confus, les versets frappaient les oreilles de la jeune fille. Les tintements de la sonnette sacrée, les fumées d'encens, tout se confondait dans sa tête.

L'instant de l'échange de l'alliance arriva.

Elle n'eut point de révolte, point de résistance dernière. Rien ne la tira de son morne abattement.

L'anneau fut passé à son doigt.

Elle était mariée.

Alors le suisse, debout à deux pas des époux, leva la haute canne qu'il tenait à la main.

Un homme, qui semblait attendre ce mouvement, traversa l'église, et parvenu sous le porche, cria au dehors :

— Laissez aller.

Un murmure, parti de la place, répondit et pénétra avec une bouffée de vent dans le temple, ainsi qu'un gémissement.

C'était la foule qui prenait part à l'hyménée d'Enrik Bilmsen.

Comme l'avait annoncé le vicomte d'Artin, presque aussitôt, un bruit de galop se fit entendre. Marc Vidal venait d'être autorisé à monter en selle et à quitter Châtillon.

Le cœur brisé, l'officier avait obéi et, déchirant les flancs de son cheval de coups d'éperons rageurs, il l'avait lancé à toute vitesse sur la route de Bar-sur-Seine.

Par cette ville, par Bar-sur-Aube et Brienne, le capitaine allait essayer de rejoindre l'Empereur.

Et tandis que sa monture galopait furieusement, tandis que le vent lui fouettait le visage, Marc Vidal murmurait avec une énergie désolée :

— Tout meurt, la France, la tendresse… Moi aussi je veux mourir.

p02 · Ch16

Deux cavaliers, le teint animé par une course rapide, se montrèrent sur la place, quelques minutes après le départ du capitaine.

Bobèche et Milhuitcent — c'étaient eux — hésitèrent. Vers quel point de la ville se dirigeraient-ils ? À qui adresseraient-ils les questions embusquées sur leurs lèvres ?

Comment Enrik avait-il entraîné Metternich ? où était maintenant Lucile ?

Des badauds bavardaient aux abords de l'église, commentant le mariage célébré en ce moment, et les voyageurs ne soupçonnèrent pas qu'il leur eût suffi de se mêler aux groupes pour apprendre ce qu'ils désiraient savoir.

Un roulement de charrettes pesamment chargées parvint, à leurs oreilles, appelant l'attention des bourgeois.

Bientôt, de la rue qui longe l'église du Saint-Voile, déboucha un lugubre cortège, un convoi de blessés.

Dans des véhicules de toute espèce, escortés de hussards autrichiens, des soldats pâles, hâves, sanglants, étaient entassés.

Ces malheureux, extraits des ambulances de Troyes pour faire place aux victimes de la bataille d'Arcis, avaient été dirigés sur Châtillon, où on les logerait comme on le pourrait.

Le chef de l'escorte, apprenant que le maire assistait à la cérémonie religieuse dont Saint-Voile était le théâtre, décida que l'on attendrait, sur la place, la sortie des époux et de leur cortège.

Les chariots sinistres s'alignèrent, pendant qu'un carrosse de voyage stoppait au bas des degrés du temple.

Cette voiture allait recevoir Enrik Bilmsen et sa désolée compagne, et les emporterait rapidement vers la résidence actuelle de M. de Metternich.

— Des blessés, avait murmuré Bobèche.

Espérat inclina la tête sans répondre.

Il éprouvait à cette heure un malaise indéfinissable. La vue du convoi le pénétrait d'une tristesse inexpliquée :

Pourquoi ? Il n'eût su le dire lui-même. Depuis deux mois que durait la campagne, il s'était familiarisé avec le sang, avec les fureurs des hommes. Pourquoi donc se sentait-il ému, bouleversé devant ces épaves de la bataille, dont les yeux fiévreux, les visages exsangues, se montraient, exprimant la surprise de la halte imprévue, la fatigue du voyage pénible et douloureux, le désir avide du repos, peut-être de la mort où l'on ne souffre plus, où l'on n'est plus secoué par les cahots dont chacun arrache une plainte.

Comme malgré lui, le jeune garçon se rapprocha de la file des voitures. Deux hussards seulement les gardaient, les autres avaient couru à l'hôtellerie du Cheval-Blanc et y réquisitionnaient des rafraîchissements. Il faut vivre, et bien vivre, sur le pays ennemi.

Les hommes laissés à la surveillance des blessés ne s'en occupaient guère. Le visage renfrogné, l'air maussade, ils n'avaient d'yeux que pour l'auberge dans laquelle leurs camarades avaient disparu.

Évidemment, ils se disaient :

— Les autres mangent, boivent… Nous, nous sommes de corvée auprès de ces blessés qui se passeraient bien de nous. À demi

morts, ils ne s'enfuiraient certes pas… Sale métier ! Sale journée ! Sale tout !

Tout à coup, il se fit un mouvement dans la dernière voiture ; une voix prudemment assourdie appela :

— Espérat !

Le compagnon de Bobèche tressaillit :

— Qui a prononcé mon nom ?

Il regarda autour de lui, cherchant.

— Espérat, répéta la voix.

Guidé par le son, le jeune homme alla vers le chariot, et brusquement une exclamation jaillit de ses lèvres :

— Henry ! toi ?… toi ?

Il ne se trompait pas. Le petit voltigeur se trouvait là.

— Toi, continua Milhuitcent, tu es blessé ?

— Non.

— Alors que fais-tu en cet équipage ?

Le blond petit soldat répondit avec tristesse :

— J'accompagne le comte de Rochegaule qui, lui, est cruellement atteint.

— Le comte ?

— Oui… Il est tombé dans un des derniers combats, livrés autour de Troyes. Quand les nôtres battirent en retraite, je restai auprès de lui. Je ne voulais pas l'abandonner. Le médecin qui le ramassa sur

le champ de bataille eut pitié de moi… On m'a autorisé à demeurer à ses côtés jusqu'au moment…

Un hoquet sanglotant coupa la parole à Mirel. Il se remit pourtant et acheva d'un ton sombre :

— Après, je serai prisonnier.

Espérat avait senti le sang refluer vers son cœur. Le comte de Rochegaule gisait là, dans cette voiture grossière, atteint mortellement, affirmait Henry.

Et dans un zigzag d'éclair, cette pensée déchirante traversa le cerveau du brave garçon :

— Ce mourant est peut-être ton père !

Père ! mot simple et doux qui résume le poème éternel de la vie… Père ! chaînon sacré reliant le passé ancestral à l'avenir embrumé.

Jamais peut-être le sens contenu en ces quatre lettres n'était apparu clairement au fils adoptif de M. Tercelin. À cette heure, il comprit. Ce fut pénétrant comme une fanfare, éblouissant comme l'éclatement d'une gerbe d'artifices.

L'enfant vit la longue série des Rochegaule… Il s'imprégna en une seconde des traditions d'orgueil et d'honneur de la race, et, sans en avoir conscience, il murmura :

— Je suis digne d'eux.

Mais cette bouffée de… gentilhommerie s'évanouit aussitôt, remplacée par la tristesse de la situation présente. Les yeux d'Espérat se firent humides, et le gamin, s'accrochant d'une main tremblante au rebord de la charrette, se pencha à l'intérieur.

Cinq malheureux, au teint livide, étaient entassés dans le véhicule ; l'un soutenait sa mâchoire fracassée par une balle, que les bandelettes de pansement, s'étant déplacées, ne protégeaient plus suffisamment. Un autre hochait lentement la tête comme un pendule, prononçant des paroles incompréhensibles dans le délire de la fièvre, et son bras gauche brisé, replié dans l'écharpe, tremblotait, communiquant à tout son corps un grelotement fébrile.

Un troisième, immobile, une jambe amputée, fumait une courte pipe, considérant avec pitié ses camarades plus atteints que lui.

Et dans le fond, étendus sur des bottes de paille, deux moribonds, les yeux clos, endormis avant la mort par la souffrance.

Dans l'un de ces derniers, Espérat reconnut le comte de Rochegaule, et il se découvrit.

L'approche du trépas avait encore accentué le caractère d'énergie du visage du vieux gentilhomme. La face brune, parcheminée, prenait des tons de bronze dans l'encadrement des cheveux d'argent.

Le jeune garçon restait là, figé dans la contemplation de ce mourant, qui peut-être lui avait donné la vie, quand une harmonie passa sur la place, portée par le vent.

L'orgue de l'église du Saint-Voile exécutait la marche triomphale de l'hyménée.

Le portail venait de se rouvrir, et comme très loin, dans la pénombre mystérieuse du sanctuaire, les cierges de l'autel brillaient ainsi que des étoiles d'or.

De même que les autres personnes rassemblées sur la place, Milhuitcent regarda. Le cortège nuptial s'était formé, se mouvant

confusément dans l'église. Il se rapprocha avec lenteur du portail,… arriva en pleine lumière.

Et le gamin gémit d'une voix étranglée :

— Lucile ! En mariée !

Oui, la jeune fille était là, au bras d'Enrik Bilmsen rayonnant. Autour d'elle, ses yeux, au regard vague, erraient sans se fixer. Plus blanche que sa robe, on sentait qu'en elle la pensée était absente, le cœur engourdi.

Guidée par le secrétaire de Metternich, elle marcha vers le carrosse de voyage arrêté devant le temple.

Elle allait y prendre place, s'éloigner à jamais…, et le comte de Rochegaule s'éteindrait sans que la main pieuse de sa fille lui fermât les yeux.

L'idée parut insupportable à Espérat. Il oublia que lui-même se trouvait en danger, que d'Artin dont il apercevait le visage cynique et railleur était son ennemi juré. En quelques bonds, il fut auprès de Lucile.

Le vicomte le reconnut :

— Toi ?… commença-t-il.

Il ne put continuer. Vers le convoi de blessés, le bras du jeune garçon s'étendait en un geste tragique, et des lèvres d'Espérat jaillirent ces mots :

— Là,… parmi ces malheureux,… le comte de Rochegaule se meurt.

Un double cri lui répondit ; cri de surprise chez d'Artin, cri d'épouvante chez Lucile. L'esprit de celle-ci s'était brusquement ré-

veillé au choc brutal de la sinistre nouvelle.

Éperdue, elle courut, précédée de Milhuitcent, au véhicule informe où le vieillard agonisait pour l'Empereur, pour la France, qu'elle-même, faible fiancée, avait sacrifiés afin de sauver les jours de Marc Vidal.

— Mon père, mon père ! clama-t-elle d'une voix déchirante.

Les bourgeois de Châtillon s'étaient reculés en présence de cette péripétie imprévue,… et les factionnaires ennemis considéraient cette mariée, qui sans souci de sa fraîche toilette, que les bois du chariot maculaient de poussière et de boue, pleurait sur ce moribond que les appels de l'infortunée ne tiraient pas de sa torpeur.

Le vicomte s'était approché d'Enrik.

— Un incident fâcheux, fit-il railleusement. Votre épouse ne va pouvoir vous suivre. Elle doit rester auprès de notre père.

— C'est vrai, balbutia Bilmsen d'un air penaud,… et les ordres de M. de Metternich ne me permettent pas de retarder mon départ.

— Bah ! laissez une escorte !… Une chaise de poste l'emmènera bientôt auprès de vous.

Enrik parut prendre une décision :

— Soit !… je vous confie ma femme, monsieur le vicomte.

— C'est la première fois que l'on m'accorde pareille marque de confiance, ricana d'Artin ; je la reçois donc avec gratitude. Parlez tranquille, mon cher monsieur Bilmsen, avant huit jours, ma sœur, conduite par moi, viendra se jeter dans vos bras.

Et avec une ironie cruelle qui disait la sécheresse de son cœur, il conclut :

— Plus de belle-maman,... bientôt plus de beau-père... Heureux homme !

L'Allemand ne put réprimer un mouvement de surprise.

Il ne pouvait concevoir que le vicomte parlât en ces termes, au moment où son père, le comte de Rochegaule, allait expirer.

Le geste fit sourire son interlocuteur :

— Bon..., vous songez aux vertus familiales, digne Bilmsen, ces vertus que l'on enseigne en Allemagne entre un plat de choucroute aux saucisses et une chope de bière... Abandonnez ces réflexions oiseuses. Le temps me manque aujourd'hui ; mais plus tard, je vous formerai... Au revoir, comptez sur moi.

Il poussait le grand garçon blond dans le carrosse de voyage. Lui-même referma la portière et, d'un ton bref, lança au postillon le commandement :

— Allez !

Il regarda le véhicule s'éloigner, traverser la place, disparaître à l'angle ouest, puis, d'un pas lent, il se dirigea vers le groupe désolé dont Lucile formait le centre.

Àla prière de la jeune fille, le chef des hussards qui escortaient le convoi, avait permis que le comte de Rochegaule fût extrait de la charrette. Deux soldats étendaient le moribond sur une civière improvisée.

— Que faites-vous là ? demanda d'Artin à sa sœur.

Celle-ci, les yeux fixés sur le visage immobile du mourant, répondit sans lever les paupières :

— J'ai obtenu qu'il fût transporté à l'hôtel des Cloutiers, où je résidais encore ce matin. C'est là que l'espérance est morte pour moi… ; l'endroit est propice pour que mon père exhale son dernier soupir.

Les porteurs de civière se mettaient en marche.

Et lugubre procession, Lucile, Espérat, Henry, Bobèche, d'Artin, suivirent, salués au passage par les habitants qui, voyant le soldat de Napoléon couché sur le brancard, escorté de la malheureuse, mariée à un envahisseur, devinaient le lamentable drame dont était déchirée l'âme des Rochegaule.

Ils devinaient une partie seulement de la vérité, car le drame était plus horrible que les indifférents ne le pouvaient supposer.

Chacun des personnages éprouvait des sentiments tumultueux.

D'Artin songeait que le trépas de son père allait le faire comte, comte de Rochegaule ; que seul il aurait à réclamer les faveurs du roi.

Espérat continuait à se poser l'angoissante question : Ce mourant est-il mon père ?

Dans les yeux baignés de larmes d'Henry, brillait un éclair, lorsque leur regard rencontrait le vicomte ; ce gentilhomme qui, durant de longues années, avait été un maître impitoyable,… ce gentilhomme qui avait assassiné Marion Pandin ! Et la main du petit voltigeur fourrageait sa poitrine, sur laquelle, à l'extrémité d'une cordelette, elle rencontrait un bouton de bois ciselé, le bouton trouvé entre les doigts glacés de Marion et qui avait décelé le meurtrier.

On atteignit l'hôtel des Cloutiers ; on traversa la cour déserte. Dans l'escalier à la rampe de fer forgé, le cortège s'engagea, gagna

la chambre de Lucile, et les soldats, impressionnés par le silence, déposèrent le comte sur le lit.

Lucile eut un gémissement.

Son père allait s'enfoncer dans l'éternel sommeil sur ce lit, où elle-même avait dormi les heures de captivité.

Les porteurs reçurent quelques pièces de monnaie de la main du vicomte et se retirèrent.

Alors, comme rejetant les pudeurs de l'affliction, M de Rochegaule, maintenant M Bilmsen, éclata en sanglots, s'agenouilla près de la couche funèbre.

Entraîné par l'exemple, Henry l'imita.

Mais un ricanement sonna dans la chambre. Tous levèrent la tête. D'Artin, les dents serrées, considérait le jeune soldat avec une colère non dissimulée.

— Debout, ordonna-t-il rudement. Le comte est déjà comme mort, tu n'as plus à continuer la comédie de l'amour filial.

Comme, les autres, Henry regardait le vicomte ; mais le voltigeur n'était plus l'enfant timide et tremblant qui se courbait naguère sous la volonté du gentilhomme.

— Vous vous trompez, Monsieur, dit-il d'une voix calme. Je ne continue pas la comédie de l'amour filial. Devant ce vieillard qui ne m'entendra pas, hélas, mais aussi devant ceux-ci qui m'écoutent, je me suis prosterné pour commencer… ma confession.

Ironiquement d'Artin grommela :

— Ce sera fort intéressant…, seulement je t'engage à remettre à plus tard les sornettes que tu te prépares à débiter.

— Je veux parler tout de suite.

— Et moi je t'interdis d'élever la voix devant le corps de mon père.

— Je n'obéis plus qu'à ma conscience.

— En ce cas, je vais appeler, te faire enfermer comme un drôle qui trop longtemps abusa de ma patience, justifiée par la crainte du scandale.

Déjà le gentilhomme se dirigeait vers la porte, mais plus prompt que lui, Bobèche, qui avait suivi la scène avec attention, lui barra le passage :

— Allons, allons, Monsieur, vous êtes vif comme la poudre, laissez donc ce jeune brave raconter… sa confession.

— Maraud !

— Bon, les gros mots sont inutiles quand ils ne peuvent être soutenus par des actes. Un jour, ici même, à Châtillon, vous nous avez contraints, Espérat et moi, de faire la parade contre notre volonté. Aujourd'hui vous serez spectateur malgré vous, c'est de bonne guerre.

Et s'adressant à Henry :

— Parle, petit, parle sans crainte. Foi de Bobèche, M. le vicomte permet… ce qu'il ne saurait empêcher.

Distraite de sa douleur, Lucile considérait les interlocuteurs, sans comprendre évidemment le sens caché des paroles échangées.

Le jeune voltigeur s'inclina devant elle :

— Mademoiselle de Rochegaule, dit-il doucement, pardonnez-moi de vous avoir appelée si longtemps : ma sœur ; je ne suis pas Henry de Mirel.

— Puisque ce drôle avoue, s'écria d'Artin…

Il ne put poursuivre. Brutalement, Bobèche l'avait saisi par l'épaule, et le jetant sur un fauteuil :

— Silence donc. Vous troublez l'artiste. Silence ou je vous bâillonne.

— Que signifie tout cela ? balbutia Lucile éperdue.

— Je m'explique, reprit Henry en adressant un geste de remerciement au pitre. Quelques mots d'abord pour vous faire connaître les mobiles du crime… car il y eut crime.

— Crime ? répéta-t-elle.

— Oui, crime.

Après un court silence, le jeune soldat continua :

— La révolution qui avait aboli les titres de noblesse, avait aboli en même temps une chose odieuse du passé : le droit d'aînesse. Jadis, le premier né d'une famille avait droit à la totalité de l'héritage, dépossédant ses frères, ses sœurs, à qui l'armée ou les monastères offraient un refuge. Cela était inique, et la révolution se fût-elle contentée de rayer cette iniquité des lois françaises, qu'elle mériterait l'admiration du monde.

D'une voix monotone, arrêtant toute vibration de son être comme s'il voulait prouver par son calme, la justice, la vérité, l'impartialité de ses paroles, Henry poursuivit :

— M. le vicomte d'Artin songea, en 1800, lorsque naquit Henry de Mirel, qu'il lui faudrait partager la modeste fortune des Rochegaule avec ce nouveau venu. Suffisant pour un seul, l'héritage devenait mesquin s'il était divisé. De là, chez le gentilhomme, une haine sans bornes contre le petit enfant. Sans doute, il rêva longtemps au moyen de se défaire de ce concurrent, enfin ; il le trouva.

Les yeux rivés sur ceux du vicomte, Mirel parlait sans hésitation, sans crainte.

D'Artin essaya de protester, mais une poussée violente arrêta la parole sur ses lèvres. Bobèche veillait.

— Marion Pandin, reprit le petit soldat, avait un enfant du même âge ; les deux bébés étaient entrés dans la vie à quelques jours d'intervalle. Or, un soir que son service l'avait retenue au château, elle vit, en rentrant dans sa maisonnette, son fils couché dans le berceau d'Henry de Mirel ;… quant au petit chevalier il avait disparu.

— Disparu ? demanda Lucile d'une voix étranglée.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, nous le reverrons tout à l'heure. M. d'Artin enjoignit à Marion, à ma mère, de me présenter moi, comme le fils de M de Mirel. Si tu refuses, dit-il, je t'accuserai d'avoir supprimé mon jeune frère… Entre ma parole et la tienne, les magistrats n'hésiteront pas. Ma mère eut peur,… elle consentit… à douze ans, quand on m'apprit la vérité, moi aussi j'eus peur, moi aussi j'acceptai le fardeau du mensonge… pour ma mère… Mais aujourd'hui où l'âme du capitaine de Rochegaule, de mon capitaine, va quitter la terre, aujourd'hui où la Providence nous a réunis pour m'indiquer que l'heure de la vérité avait sonné, je dois cesser d'être le complice de l'homme que vous voyez là.

La main d'Henry désignait le vicomte.

— Ah ! rugit celui-ci, échappant une seconde à l'étreinte de Bobèche,… je serais curieux de savoir ce que j'ai fait de ce marmot que l'on m'accuse d'avoir volé.

— Je vais aussi le dire.

Le pitre rejetait en même temps d'Artin sur le fauteuil :

— On va vous le dire… ; prenez donc la peine de vous asseoir.

— Le soir du crime, commença Henry, le vicomte d'Artin alla aux écuries, sella le cheval qui servait à ses promenades, le fit sortir du parc par une brèche existant dans la partie de la clôture qui bordait les bois.

Le vicomte ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Vous êtes étonné de me voir si bien renseigné, continua Henry, vous le serez davantage tout à l'heure. Les faits ont été recueillis par ma mère, le lendemain même de l'enlèvement. Elle vous avait obéi, mais elle vous haïssait d'avoir fait d'elle votre complice, et à tout hasard, elle cherchait des armes pour réparer un jour le mal qu'elle faisait d'après vos ordres.

D'Artin essaya de ricaner, mais son interlocuteur haussa les épaules et sans élever la voix :

— Je reprends. Votre cheval attaché à un arbre, vous vîntes au pavillon de la grille. Les deux poupons dormaient. Personne n'était auprès d'eux, puisque ma mère était de service. Vous prîtes Henry de Mirel et, chargé du pauvre petit, vous rejoignîtes votre monture. En hâte, vous arrachez alors à l'infortuné les langes chiffrés qui le couvrent. Vous les remplacez par des lambeaux de toile que vous avez préparés d'avance. Puis en selle, au galop. Vous ne pouvez prolonger votre absence ; on vous chercherait au château… Bah ! de

l'autre côté de la forêt d'Ancerville, il semble que l'on soit au bout du monde. Qui donc ira s'aviser que l'enfant que vous jetez dans un champ d'avoine est votre frère, le dernier-né du comte de Rochegaule ? Et vous rentrez. Vous remettez votre cheval à l'écurie, sans le bouchonner, imprudence bien étonnante de votre part, mais vous êtes sans doute pressé. Vous remontez à votre chambre, vous cachez les langes enlevés à l'enfant. Puis le désordre de votre toilette réparé, vous vous montrez au salon, vous causez gaiement. Après quoi, vous regagnez votre appartement, vous emportez le linge que vous avez serré un instant plus tôt. Vous courez au logis de Marion. Bravo ! la pauvre femme n'est pas encore rentrée. Alors vous tirez son fils de sa couchette, vous l'affublez de la défroque d'Henry, vous le placez dans le berceau de ce dernier. Vous venez d'achever quand Marion rentre. Celle-ci, terrorisée, déclara deux jours après qu'elle avait envoyé son fils chez des parents établis dans le Languedoc. Six mois plus tard, elle annonça la mort du petit.

Tous écoutaient, incapables de proférer une parole, anéantis par la vérité brusquement mise au jour, et aussi par la précision des détails. Marion avait fait son enquête, elle, et les traces lui avaient révélé les diverses phases du drame.

— Henry de Mirel, reprit le jeune soldat, après un moment de silence, Henry de Mirel fut découvert le lendemain matin par le maître d'école de Stainville, M. Tercelin.

— Hein, clama Bobèche en se rapprochant vivement…

— Il se nomme à présent…

— Henry, supplia Espérat… n'ajoute pas un mot.

Mais avec une affection brutale, le jeune garçon répondit :

— Tais-toi, salue… C'est la justice qui passe.

Puis s'adressant à Lucile :

— Il s'appelle : Espérat Milhuitcent !

— Lui… lui !… s'écria M de Rochegaule, lui qui m'avait sauvée…

— Comme il avait sauvé votre père, à l'assaut de Saint-Dizier, ajouta Henry d'une voix grave.

Lucile s'était dressée toute droite, la tête légèrement renversée en arrière, les bras tendus. D'un regard étincelant elle enveloppait le jeune garçon, et celui-ci croyait sentir pénétrer en lui le rayonnement des yeux de sa sœur.

— Oh ! reprit-elle en joignant les mains, cela devait être… D'Artin traître et méprisable, moi, faible et lâche,… il fallait que celui-ci sortît de l'ombre pour ramasser l'honneur des Rochegaule et l'élever vers les cimes.

— Sœur, sœur, murmura Milhuitcent, ne vous accusez pas, je vous plains d'avoir tant souffert.

— Et il me plaint, continua-t-elle… il pardonne, lui qui est sans péché.

Mais soudain, l'organe railleur du vicomte se fit entendre :

— Joli roman, en vérité !… mais il conviendrait d'apporter quelques preuves.

Bobèche qui, un instant, avait oublié son prisonnier, revint vers lui le geste menaçant :

Espérat l'arrêta d'un signe :

— Ami, laisse parler cet homme. Il est juste que l'accusé puisse se défendre.

— Accusé, rugit d'Artin ;… qui donc ici osera m'accuser ?

— Moi. Et lentement Lucile s'approcha du vicomte. Il essaya de résister à l'angoisse que lui causait la vue de la jeune femme, de dominer celle-ci du regard ; mais devant ses prunelles flamboyantes, devant l'immobilité marmoréenne de ses traits, il trembla et ses paupières s'abaissèrent.

Elle se tenait maintenant devant lui.

— Moi, répéta-t-elle, moi… M de Rochegaule, Lucile-Jeanne-Marie, que vous, fils aîné de la maison, héritier et dépositaire de la tradition de nos ancêtres, avez traîtreusement enlevée, jetée à la honte.

— Service du roi, fit-il les dents serrées.

— Service de votre seul égoïsme. Traître à votre patrie, félon à l'égard de votre famille, courtisan d'un roi que servent les armées étrangères et dont vous briguez les faveurs.

— Est-ce tout, gronda le vicomte essayant encore de braver son interlocutrice ?

— Non, répondit Henry en s'avançant à son tour…

Maintenu par la main nerveuse de Bobèche, d'Artin se tordit de rage :

— Toi, laquais, tu oses…

Le petit soldat pâlit, mais se remettant aussitôt :

— Merci de l'insulte, monsieur le vicomte, vous vous êtes trahi vous-même.

Et comme le gentilhomme se mordait les lèvres, le jeune garçon poursuivit :

— Toujours du reste, vous vous êtes trahi vous-même… Marion Pandin savait le passé, elle pouvait parler… Vous l'avez tuée…

— Tu mens.

— La pauvre femme, en luttant contre vous, avait arraché un bouton de votre habit…, un de ces boutons guillochés, reconnaissables entre tous. Et moi, orphelin de par votre volonté, j'ai retrouvé cette pièce accusatrice dans la main glacée de ma mère.

D'Artin courba la tête.

Grandi par la situation, avec le calme d'un juge, Henry parlait toujours :

— Des preuves, demandez-vous ? mais votre conduite est la plus accablante des preuves. Au surplus, nous avons mieux… un témoin…

— Un témoin ?

Ce fut un hurlement qui s'échappa des lèvres d'Artin :

— Un témoin… Le palefrenier qui renseigna ma mère le lendemain de l'enlèvement d'Henry de Mirel… Il vous avait vu, vous avait suivi… Il s'était caché près de l'endroit où votre cheval était entravé. Il assista à votre départ avec l'enfant… Il vit… Je connais sa retraite…

D'Artin l'interrompit brusquement. Acculé, pris au piège, une dernière ruse venait de se présenter à son esprit :

— Oui… ; mais il n'a pu dire ce qu'est devenu l'enfant… Je vous le dirai moi,… il est mort.

— Mort, gémirent Lucile et Henry, frappés en plein cœur par le mot cruel.

— Mort ! fit Milhuitcent en écho plaintif.

— Oui… je l'ai tué… Voilà qui détruit toute votre combinaison.

Il triomphait, mais Bobèche secoua la tête :

— Vous avez tort de parler ainsi, monsieur le vicomte, l'enfant n'est pas mort.

— Comment faquin…

— Ne donnez pas votre nom aux autres, persifla le pitre avec une révérence de théâtre, il ne fait point envie… Mais je reprends… l'enfant n'est pas mort ;…car s'il l'était, vous n'auriez pas cherché à l'envoyer ad patres une seconde fois.

— Une seconde fois, grommela le vicomte, blêmissant de rage ?

— Parfaitement.

— Où prenez-vous cela ?

— Dans cette bonne ville de Châtillon, monsieur le vicomte. Dans cette bonne ville où, devant les commissaires de la coalition, vous nous avez obligés à représenter… la situation politique… le duel à coups de bottes, vous saviez bien… ; les coups de bottes, vous devez connaître ça.

— Misérable !

— Encore un prénom qui vous appartient… Vous aviez reconnu Espérat ;… il ressemble, dit-on, à M de Mirel d'extraordinaire façon… Recueilli à Stainville au matin de cette nuit où vous l'y aviez

abandonné ; bien sûr, vous vous étiez informé,… un gaillard comme vous ne néglige aucune précaution.

— Rêve que tout cela… commença d'Artin.

Soudain il se tut. Une voix faible mais claire venait de retentir dans la chambre.

— Non, disait-elle, réalité !… J'avais reconnu le visage d'Espérat,… Dieu a permis que je reprisse conscience, pour reconnaître son âme.

Tous s'étaient retournés.

Sur le lit, le comte assis sur son séant, les traits déjà contractés par le trépas, mais les yeux étincelants au fond des orbites caves, les considérait.

Un même cri s'échappa de toutes les poitrines.

— Silence, ordonna-t-il, silence… Mes minutes sont comptées… Il faut que j'aie le temps de tout disposer avant mon départ.

Il parlait sans un geste.

On sentait que sa volonté était concentrée dans le désir de ne pas mourir sans avoir rendu son arrêt :

Et tous s'inclinèrent devant le mourant.

— Espérat, reprit-il, tu es noble, tu es digne. C'est en tes mains que je remets le titre de comte de Rochegaule. Je l'ai reçu pur de mes aïeux ;… porté par toi, je ne crains pas de le voir déchoir.

— Mais je suis l'aîné,… protesta le vicomte.

Le moribond lui lança un regard foudroyant :

— En présence de la famille assemblée, selon l'usage de la noblesse, je vous raye du nombre des alliés aux Rochegaule.

— Oh ! fit sourdement le gentilhomme en serrant les poings.

— Mais, poursuivit le comte… Un Rochegaule ne reprend point ce qu'il a donné. Vous conserverez la vicomté d'Artin. Seulement celle-ci sort de ma maison, la merlette qui la représente dans nos armes, sera effacée de notre blason. Vous entendez, comte Espérat de Rochegaule.

— Oui, Monsieur.

— C'est bien. Et maintenant enfant, viens embrasser ton père.

Àcet appel, Milhuitcent fit un pas en avant, mais se ravisant soudain, il enlaça Lucile, Henry, et debout entre ces deux victimes qu'il semblait soutenir, il adressa au mourant un regard suppliant.

Quelque chose comme un sourire passa sur la physionomie du comte :

— Je te comprends, mon fils… Tu les aimes, donc ils ne sont pas coupables… Qu'ils approchent aussi.

Les trois jeunes gens, avec une exclamation de tendre reconnaissance, coururent au lit, s'agenouillèrent, et les mains tremblantes du vieillard se levèrent sur leurs têtes inclinées.

Puis avec une sorte de hâte le comte reprit :

— Debout, comte de Rochegaule… apporte ton front à mes lèvres.

Espérât obéit cette fois. Le mourant donna un long baiser à ce fils retrouvé.

— Le premier, murmura-t-il,… le premier et le dernier.

Puis s'écartant un peu de la tête chère :

— Souviens-toi… de notre devise : Dieu… France… Honneur.

Le jeune homme répondit :

— Dieu, France, Honneur ! Oui, père.

Comme s'il n'avait attendu que ces paroles, le comte eut un frémissement ; ses yeux se voilèrent, et il se renversa doucement en arrière en répétant :

— Dieu !

p02 · Ch17

Lucile, tenant d'Artin sous la menace d'un pistolet, avait fait fuir Espérat, Henry et Bobèche, par la cheminée qui naguère s'était ouverte devant elle. Puis elle avait rendu la liberté au vicomte furieux.

Deux journées de deuil, de lugubres pensées, de douleur sans nom, et Lucile se retrouva seule dans la chambre mortuaire.

La dépouille du comte avait été conduite au cimetière de Châtillon…, conduite par la jeune femme désolée et par l'artisan de tous ses malheurs, le vicomte d'Artin.

Celui-ci avait constaté, non sans étonnement, que sa sœur ne pleurait plus. Froide, hautaine, les yeux brillant étrangement, semblant éclairer son visage pâle, Lucile avait assisté à la funèbre promenade sans qu'une larme humectât ses paupières.

Sur la tombe, elle avait répandu l'eau bénite, murmuré les dernières prières, puis elle était rentrée à l'hôtel des Cloutiers, toujours insensible en apparence.

Maintenant elle était dans la grande chambre morne où elle avait souffert, où son père avait expiré.

Àquelle étrange besogne se livrait-elle ?

Accroupie devant la cheminée, ses mains mignonnes crispées autour de la poignée d'un couteau de chasse, elle aiguisait la lame brillante, en la frottant d'un mouvement régulier, presque mécanique, sur les pierres du foyer.

Et un sourire singulier errait sur ses lèvres, et ses regards flamboyaient. En elle était quelque chose de trouble, de hagard, de terrifiant et de pitoyable.

On frappa à la porte.

Très vite, elle cacha l'arme sous sa robe, puis elle courut vers l'entrée, tira le verrou et ouvrit.

Le vicomte d'Artin parut sur le seuil.

— Vous ne vous attendiez pas à ma visite, commença-t-il du ton légèrement hésitant de l'homme qui entame une conversation difficile ?

Mais, à sa grande surprise, Lucile répliqua paisiblement :

— Vous vous trompez… je vous attendais…

— Vous me faisiez cet honneur…

— À ce point que je m'étonnais de votre peu d'empressement.

Quelle que fût son assurance, le gentilhomme ne trouva rien à répondre.

— Sans doute, reprit Lucile sans paraître remarquer son embarras. Vous m'avez permis, ce dont je vous remercie, de rendre les derniers devoirs à mon père.

— À notre père, rectifia son interlocuteur.

Elle ne releva pas l'interruption et continua de même que s'il n'eût point parlé :

— Maintenant il dort sous la terre, ayant accompli jusqu'à la fin le devoir du Français et du soldat. Rien ne me retient plus dans cette ville, et je pense que vous devez avoir hâte de me conduire vers celui dont je porte le nom.

La surprise de d'Artin devint de l'ébahissement :

— Quoi ?... Vous désirez rejoindre Enrik Bilmsen ?

— N'était-ce point de la convenance de cette démarche que vous veniez m'entretenir ?

— Si, je dois l'avouer.

— En ce cas, je vais au-devant de vos désirs ?

— Je le reconnais.

— Profitez donc de mes bonnes dispositions, sans vous enquérir de mes sentiments ni des mobiles qui me font agir.

Du coup, le vicomte retrouva toute sa belle humeur.

— Oh ! dit-il, je ne suis pas curieux, moi... Je me suis offert à veiller sur vous, lors du départ de ce digne Enrik, et aussi à vous ac-

compagner pendant la route. Vous rendez ma tâche aisée ; je vous en exprime ma gratitude et n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

Mais la malignité du gentilhomme ne lui permettait pas de renoncer au persiflage.

Aussi il continua :

— Après tout, votre conduite me paraît sage. Enrik Bilmsen est un excellent garçon, pétri de la meilleure pâte à maris… et je crois ne pas me tromper en affirmant qu'avant peu vous ferez bon ménage.

Lucile ne sourcilla pas. L'insinuation, dans la bouche du vicomte, devenait une insulte. Pourtant la jeune femme répondit :

— Je le crois comme vous.

Sans en avoir conscience, d'Artin s'inclina. Décidément sa sœur grandissait à ses yeux et elle prenait son parti de l'aventure aussi légèrement qu'il l'eût fait lui-même.

— Eh bien donc, nous partirons quand il vous plaira.

— Je vous le répète, rien ne me retient ici.

— Alors dans une heure ?

— Oui, dans une heure.

Le vicomte sortit sur ces mots. Il était ravi. En se rendant auprès de sa sœur, il n'était pas exempt d'inquiétude sur la tournure de l'entretien. Il avait craint des reproches, un rappel violent des volontés ultimes du vieux comte de Rochegaule.

Au lieu de cela, il avait trouvé Lucile calme, froidement polie il est vrai, mais prête à se conformer à ses désirs. Évidemment il n'en

demandait pas davantage.

Aussi, la porte refermée sur lui, descendit-il l'escalier en se frottant les mains :

— Allons, allons, monologuait-il, cette petite Lucile est plus raisonnable que je ne l'espérais.

Et avec un rire sardonique :

— Après tout… Enrik est un joli garçon, les femmes remarquent ces choses-là… Qui sait ? En servant le roi, j'aurai peut-être fait le bonheur de ma chère sœur…

Il s'interrompit pour ajouter après un silence :

— Ne te couronne pas des palmes civiques, vicomte. C'est là une bonne action qui ne te sera certes pas comptée dans le paradis !

Ses lèvres s'avancèrent en une moue dédaigneuse :

— Le paradis ;… encore une république, où les croquants ont accès comme les gentilshommes. Foin du paradis… Je n'accepterais d'y entrer que s'il contenait un quartier de la noblesse.

Tout en exhalant ces réflexions, d'Artin parvint dans la rue.

D'un pas pressé, il se rendit à la maison de poste, y commanda une berline de voyage, ordonna de l'atteler des meilleurs chevaux.

Dix minutes après, le carrosse de voyage attendait. De robustes « postiers » piaffaient.

Le gentilhomme examina l'attelage en connaisseur, hocha la tête d'un air approbateur, daigna manifester sa satisfaction au maître de poste.

Quant au postillon, son zèle fut stimulé par ces paroles magiques :

— Un louis de guides, mon garçon ;... cours après.

Cinq minutes plus tard, l'équipage s'arrêtait devant l'hôtel des Cloutiers.

Fidèle à sa promesse, Lucile était prête au départ. Sans mot dire, elle prit place dans la voiture. D'Artin s'assit, en face d'elle, le postillon fit claquer son fouet avec la virtuosité de ses pareils et le véhicule s'ébranla.

Le voyage dura deux journées, pendant lesquelles le vicomte marcha de surprise en surprise. Il avait redouté ce tête-à-tête avec la victime de son ambition ; il lui avait paru invraisemblable que celle-ci ne profitât pas de l'occasion pour l'accabler de reproches. Cette chose invraisemblable se produisit pourtant.

Pas un instant Lucile ne se départit de la politesse froide, résignée, qu'elle avait adoptée depuis la mort de son père.

Enfin le 30 mars, vers cinq heures, après quelques détours causés par la recherche du gîte d'Enrik Bilmsen, les voyageurs mirent pied à terre devant une petite maison, située sur la route de Paris, entre Juvisy et Fromenteau, et, voisine d'un relai de poste.

C'était là que logeait Enrik.

Il était absent pour l'heure. Les maîtres de la maison, deux vieillards apeurés, l'homme et la femme, reçurent Lucile.

Ces gens tremblaient. Tout le jour on avait entendu le canon tonner dans la direction de Paris. Maintenant le silence régnait.

Qu'était-il advenu ?

Les troupes d'invasion avaient-elles été repoussées, ou bien la sublime épopée qui avait promené le drapeau tricolore victorieux sur le monde aboutissait-elle à l'entrée des barbares dans la capitale française ?

Plus impatient que ces pauvres gens de savoir si les salves d'artillerie avaient annoncé la capitulation de Paris, le triomphe des Bourbons, et par ricochet le sien propre, d'Artin prit congé de Lucile et continua sa route.

Alors le visage de la jeune femme s'éclaira.

— Monsieur, Madame, dit-elle doucement à ses hôtes. Mon… mari — elle dut faire effort pour prononcer le mot — mon mari vous a sans doute dit qu'il m'attendait.

— Oui, Madame.

— Séparés brusquement au moment de notre union, nous n'avons pu nous parler, apprendre à nous connaître. J'éprouve donc un trouble violent à la pensée de notre première entrevue, et la présence de tiers augmenterait encore mon embarras.

— Bien ! bien ! plaisanta la vieille paysanne,… les jeunes personnes sont ainsi ;… moi aussi j'ai eu de ces idées-là autrefois… il y a bien longtemps.

— Vous me comprenez, reprit Lucile… En ce cas, vous exaucerez ma prière.

— Vous êtes trop mignonne pour que l'on vous refuse quelque chose.

— Vous êtes bonne, Madame… Merci ;…cela me donne le courage de parler. Je souhaiterais donc que cette maison me fût abandonnée jusqu'à demain.

— Que nous partions alors ?

— Je vous en prie.

— Où irons-nous ?

— Dans le voisinage… vous devez savoir… vous qui êtes du pays.

Les vieux se consultèrent du regard.

Enfin la vieille murmura :

— Oh ! ce n'est pas l'embarras,… à la poste, on aurait bien une chambre, seulement…

— Seulement, il faut payer, n'est-ce pas ?

— Oui, ma petite dame.

Lucile présenta une pièce d'or à son interlocutrice :

— Cela suffira-t-il ?

L'or était rare à cette époque. Le couple poussa un cri avide :

— Quoi ? Vous voulez…

— Vous remettre ce napoléon, oui,… et puisque la chose vous plaît, vous en offrir quelques autres en souvenir de l'étrangère qu'aura abritée votre toit.

Présentée en ces termes, la transaction s'effectua sans difficulté. Les paysans indiquèrent à Lucile la huche au pain, la cachette contenant le lard et les légumes destinés au repas du soir, puis bras dessus, bras dessous, leurs figures parcheminées respirant le contentement de l'aubaine inespérée, ils s'en allèrent chercher leur nouveau logement.

— Enfin, dit alors Lucile d'une voix singulière.

Puis elle s'enferma dans la pièce où avaient été déposés ses bagages.

Elle dépouilla son costume de route, revêtit une robe blanche, la robe de mariée qu'elle portait dans la nef du Saint-Voile.

Ces préparatifs achevés, elle alla à la huche, prit le pain, disposa la table, mais sur le manteau de la cheminée, elle cacha un objet long qui, sous un rayon lança un éclair.

C'était le couteau de chasse qu'elle avait aiguisé sur les pierres du foyer de l'hôtel des Cloutiers.

— Tout est prêt, fit-elle encore !… L'épouse attend l'époux.

Et elle s'assit pâle, les yeux étincelants.

Soudain elle tressaillit. La porte venait de s'ouvrir.

— Vous, vous, enfin retrouvée, prononça une voix joyeuse avec un fort accent tudesque.

Enrik Bilmsen, le grand Allemand blond, était sur le seuil.

Il se rapprocha d'elle :

— Ah ! si vous saviez combien mon cœur est à vous. Pardonnez-moi de parler ainsi, mais depuis le jour où je vous ai rencontrée, je me suis senti capable de tout pour vous obtenir.

— Capable de tout, fit-elle froidement, l'expression est juste.

Le gros garçon rougit… il bégaya :

— Ne soyez pas dure pour moi…

— Suis-je dure, demanda-t-elle légèrement ?

— Oui… j'avais supposé… espéré…

— Ne vous embarrassez pas en d'inutiles explications. Eûtes-vous tort ? Eûtes-vous raison ? Qu'importe ! Le succès a couronné vos combinaisons. Je suis Madame Enrik Bilmsen, et je veux agir en épouse respectueuse de la foi jurée.

Elle désigna la table :

— J'ai dressé le couvert de mon seigneur et maître. Veuillez prendre place. La chère est frugale, mais nous sommes en un pays ravagé par les troupes et il faut se contenter des faibles ressources qu'il est possible d'y trouver.

La voix de Lucile avait des inflexions bizarres. On eût pensé par moment que les phrases commencées allaient s'achever en un sanglot ; mais le visage de la jeune femme demeurait calme, impénétrable. Seuls ses regards décelaient son agitation intérieure, et des lueurs phosphorescentes les traversaient ainsi que ces éclairs d'été, précurseurs des orages.

Intimidé, Enrik s'assit devant la table. Lucile alors le servit, remplit son verre et se tint debout, attentive à ses moindres gestes.

Il s'étonna :

— Ne consentiriez-vous pas à dîner avec moi ?

— Je n'ai pas faim,… et puis…

— Et puis ?… questionna-t-il.

— Je vous répondrai franchement. Je ressens au fond de moi-même des révoltes,… c'est le sang de ma race qui les cause. Je dois

les dominer et m'accoutumer à ma nouvelle situation. Je suis la servante de mon époux ;... j'agis en servante.

— Vous, s'écria Bilmsen, la bouche pleine..., vous, servante... Mais ma fortune, moi-même sommes vos esclaves, désireux seulement de vous obéir.

Elle hocha lentement la tête :

— Alors, passez-moi ma fantaisie présente. Acceptez sans récriminer que je vous serve.

— Dès l'instant où c'est par obéissance, je me tais.

Et enchanté, de sa réplique, qui lui apparaissait comme une fine fleur de la galanterie française, l'Allemand se remit à dévorer.

Avec une patience inlassable, la jeune femme veillait à ce qu'il ne manquât de rien. Elle lui avançait le pain, la viande, les légumes, s'empressait à apporter la salière de terre émaillée que, dans son trouble, elle avait oublié de mettre sur la table.

Enrik la regardait avec tendresse. De même que d'Artin, il avait songé non sans émoi à ce premier tête-à-tête, et Lucile était si différente de l'épouse qu'il avait imaginée, qu'il s'engourdissait dans une satisfaction béate coupée de phrases admiratives :

— Vous êtes trop bonne.

Ou bien encore :

— Vous êtes un ange.

Il prononçait : anche ; mais celle à qui s'adressaient ces compliments ne paraissait pas s'en apercevoir.

Toujours plus attentive, elle remplissait le verre d'Enrik aussitôt que ce dernier l'avait vidé. La double opération pratiquée souvent amenait des tons plus vifs aux joues du secrétaire de M. Metternich. Ses regards devenaient indécis… ; il présentait les symptômes d'une digestion laborieuse, et la jeune femme lui paraissait se noyer peu à peu dans un brouillard.

Il la vit confusément se diriger vers la cheminée, lever le bras, puis elle se rapprocha de lui, la main droite cachée derrière le dos.

Cette main tenait le couteau de chasse aiguisé à Châtillon.

p02 · Ch18

— Halte-là… ! Halte ! ou vous êtes morts…

— On s'arrête, mes camarades. Vous parlez français, on est donc tout disposé à vous obéir.

Et les trois cavaliers retinrent leurs chevaux fumants.

Autour d'eux s'étendaient les taillis de la forêt du Der. Depuis un quart d'heure ils avaient quitté le village de Brancourt, suivant la route qui, quelques lieues plus loin, aboutit à Saint-Dizier.

L'ordre brutal auquel ils obtempéraient avait jailli des fourrés sans que l'on vît personne.

— Bon, reprit la voix, mettez pied à terre. Si vous êtes sages, il ne vous sera fait aucun mal. On désire seulement vous interroger.

Les voyageurs se conformèrent encore à ces prescriptions.

— Laissez vos chevaux, on en prendra soin, et pénétrez un à un sous bois. Dans une demi-heure, vous serez libres de continuer votre route.

Tranquillement, en hommes qui n'ont rien à craindre, les cavaliers, devenus piétons, écartèrent les buissons.

Aussitôt des mains vigoureuses étreignirent leurs bras, les mettant dans l'impossibilité de faire un mouvement, et ils furent entraînés rapidement à travers les arbres.

Les prisonniers regardaient curieusement ceux qui les conduisaient. Armés jusqu'aux dents, les cartouchières appliquées sur des vêtements de paysans, ceux-ci avaient le visage couvert par des lambeaux de toile qui ne permettaient pas de distinguer leurs traits.

— Allons, murmura le plus âgé des captifs, ce sont des bandits. Ils profitent du bouleversement général pour rançonner le pays.

Et haussant philosophiquement les épaules :

— Ils ne s'enrichiront pas à nos dépens… Maigre butin, mes braves, maigre butin.

Cependant, tirés, poussés, les voyageurs débouchèrent dans une petite clairière où se trouvaient déjà une cinquantaine d'hommes, semblables comme tenue, aux premiers.

Tous entourèrent les nouveaux venus.

— Les chefs ? demanda l'un de ceux-ci.

— En reconnaissance, répondit-on.

— Loin ?

— Non.

— Bah ! en tous cas, nous allons interroger ces messieurs. Ce sera autant de fait.

Et s'adressant aux prisonniers, celui qui venait de prononcer ces paroles, reprit :

— Je vous le répète, vous n'avez rien à craindre. Seulement il faut parler clair et franc. Qui êtes-vous ?

Les captifs se consultèrent du regard, puis chacun à son tour :

— Je suis Antoine, dit Bobèche, comédien.

— Moi, j'ai nom Espérat.

— Et moi, Henry.

— D'où venez-vous ?

— De Châtillon-sur-Seine.

Un murmure satisfait s'éleva, mais un geste du questionneur l'apaisa aussitôt.

— C'est au mieux, dit-il, alors vous êtes en mesure de nous donner de précieux renseignements.

— À une condition toutefois, déclara Milhuitcent… Vous nous connaissez à présent ;… nous ne vous connaissons pas. Qui êtes-vous à votre tour ?

— Le jeune coq chante haut, plaisanta son interlocuteur ; mais nous n'avons pas à nous cacher. Partisans, combattants volontaires, nous formons l'arrière-garde de l'armée française qui, hier, a écrasé à Saint-Dizier un corps prussien occupant la ville.

Espérât s'inclina :

— Alors je répondrai avec plaisir, car nous aussi servons l'Empereur.

— Vous venez de Châtillon, disiez-vous, poursuivit le partisan sans s'arrêter à la remarque du jeune homme ?

— Cela est vrai.

— Quelle route avez-vous suivie ?

— Nous avons coupé par Montigny, La Ferté, Lignot, Soulaines et Montiérender.

— Et vous marchez depuis… ?

— Trois jours.

— Trois. Vous alliez lentement.

— Nos chevaux étaient fatigués lorsque nous quittâmes Châtillon.

Il se fit un silence. Enfin le partisan eut un geste insouciant, et, narquois :

— Alors les alliés ne vous ont pas obligés à faire quelques détours ?

— Les alliés, répéta Milhuitcent avec surprise, mais nous n'avons rencontré aucune troupe ennemie.

— Aucune…, ah çà, tu te moques de moi.

— Aucune, je vous l'affirme.

— Tu mens.

Le visage du jeune garçon s'empourpra :

— Je ne mens jamais. Les lâches seuls craignent la vérité.

— Pourtant tu prétends n'avoir aperçu aucun parti allié.

— Je l'affirme encore. Mes compagnons vous diront la même chose.

— Et moi, gronda le partisan, je te dis que cela est impossible. Les armées de Blücher et de Schwarzenberg sont à la poursuite des troupes françaises. Elles doivent forcer de vitesse pour rejoindre l'Empereur qui marche vers l'est. Il est inadmissible que le pays ne soit pas couvert de patrouilles, de fourrageurs, d'éclaireurs de toute espèce.

Espérat écoutait stupéfait. Comment, ces gens se figuraient l'ennemi tout proche, alors que les armées de la Sainte-Alliance s'avançaient sur Paris, tournant le dos aux régiments conduits par Napoléon !

— Qui vous a dit ces choses, demanda-t-il ?

— Quelqu'un de bien renseigné.

— Mais qui ?

— L'Empereur lui-même. Et d'un ton menaçant :

— N'espère donc pas nous tromper. Nous opérions dans l'Argonne. La situation devenue intenable, nous nous sommes repliés, à travers bois, vers Saint-Dizier. L'arrivée de l'Empereur nous remplit de joie. Nous lui offrîmes nos services, et, il consentit à nous confier le service périlleux d'arrière-garde.

— Eh bien, s'écria le jeune garçon avec une tristesse profonde, il vous a confié une sinécure. L'ennemi est bien loin vers l'ouest… Il

ne pourchasse pas vos bataillons… ; il se rapproche de Paris. Peut-être l'a-t-il atteint à cette heure !

Ces paroles produisirent un effet foudroyant. Les partisans s'entre-regardaient, effarés, stupides.

Tous avaient compris la gravité des nouvelles dévoilées par Milhuitcent.

Celui-ci reprit suppliant :

— Vite, faites monter un de vos hommes à cheval, si vous vous défiez de nous. Qu'il galope jusqu'à Saint-Dizier, qu'il dise à l'Empereur : Voilà ce qu'Espérat Milhuitcent, ce que Bobèche affirment,… et l'Empereur sera détrompé.

— Quelle créance ajoutera-t-il à tes dires ?

Il y avait un reste de défiance dans cette question.

Le jeune homme se redressa de toute sa hauteur. Son clair regard se fixa sur celui du partisan qui baissa les yeux, et d'une voix vibrante dont les assistants se sentirent pénétrés :

— Espérat Milhuitcent, Bobèche étaient en mission à Châtillon par ordre de l'Empereur. Nous lui rapportions les résultats de nos opérations, lorsque vous nous avez arrêtés.

— Tu prétends que les alliés sont proches de Paris… commença son interlocuteur hésitant…

Mais il ne put continuer. Un organe sonore répondit :

— Si Espérat l'affirme, cela est vrai.

Tous se retournèrent. Deux hommes venaient de pénétrer dans la clairière.

— Les chefs ! les chefs ! murmurèrent les partisans.

Quant au jeune garçon, il bondit vers les nouveaux venus en criant éperdument :

— Mon père ! M. le curé !

C'étaient en effet Tercelin et l'abbé Vaneur qui, avec leur petite troupe avaient émigré de l'Argonne dans la région boisée qui avoisine Saint-Dizier.

Mais le moment n'était pas propice aux effusions. Des baisers rapides sont échangés, et Tercelin éloignant son fils adoptif.

— Si j'ai bien compris, tu déclarais que l'ennemi…

— Est aux portes de Paris, père.

Le maître d'école baissa la tête, puis la relevant aussitôt :

— Cela doit être… Sans cela nous aurions déjà une armée sur les bras. Pars, mon enfant… pars… il faut que l'Empereur sache…

Un morne silence régnait dans la clairière. Aux derniers mots du chef, deux hommes s'étaient avancés, prêts à reconduire les prisonniers sur la route. Ils n'en eurent pas le temps.

Un groupe de partisans fit irruption dans l'espace découvert, entourant un officier d'ordonnance de Napoléon.

Celui-ci s'avança vers Tercelin debout au centre du cercle formé par ses soldats :

— C'est vous, Monsieur, qui commandez à ces braves gens ?

— C'est moi.

— Bien. Veuillez vous diriger vers Doulevant, où Sa Majesté compte s'arrêter ce soir.

— Nous retournons donc à Paris ?

— Oui.

— Au revoir, Messieurs, à Doulevant.

Et il disparut à travers les arbres, reprenant le sentier par lequel il était venu. Son cheval sans doute l'attendait sur la route, de même que ceux des ex-prisonniers.

Il n'y avait plus doute pour personne ; l'ennemi menaçait Paris et, par une marche précipitée, Napoléon allait tenter de l'assaillir en arrière, tandis qu'il attaquerait la ville.

. . . . . .

Le soir même, la compagnie de Tercelin campait non loin de Doulevant. Espérât et ses compagnons s'enquéraient aussitôt du quartier général de l'Empereur.

Celui-ci s'était installé au château qui domine le bourg.

C'est là qu'ils le trouvèrent étudiant des cartes, l'air sombre et inspiré, ayant auprès de lui M. de Caulaincourt, lequel, le Congrès de Châtillon rompu, avait regagné Paris, d'où il était accouru à franc-étrier deux jours plus tôt.

— Vous arrivez dans un mauvais moment, dit-il.

— Et avec de funestes nouvelles, fit tristement Espérat.

— Ah ! à Châtillon… ?

— Lucile a épousé…

— Bilmsen… je le sais. La pauvre enfant n'a pas eu le courage de laisser fusiller mon pauvre Marc Vidal… Je ne saurais lui en vouloir… j'ai été heureux de retrouver cet ami fidèle.

— Il est auprès de vous, Sire ?

— Oui.

— Alors vous n'ignorez plus rien.

Henry hasarda timidement :

— Votre Majesté a perdu un dévoué soldat à Châtillon.

— Lequel ? interrogea Napoléon dont le visage s'assombrit encore.

— Le comte de Rochegaule, mort pour le service de l'Empereur. Celui-ci demeura un instant muet, et avec une émotion profonde.

— C'était un brave… un vrai gentilhomme.

Puis mélancoliquement :

— Ce nom à présent sera porté par un ennemi, ce vicomte d'Artin…

— Non, s'exclama Henry, non, Sire, et c'est là ce que je désirais vous apprendre. Avant de rendre l'âme, le comte a désigné l'héritier du titre. Il a choisi le plus digne, et vous ratifierez la décision du défunt.

— Le plus digne… ?

— Espérat Milhuitcent, enlevé tout enfant à la tendresse de son père, miraculeusement retrouvé.

Les traits de l'Empereur se détendirent.

— Toi, murmura-t-il, toi, petit.

Mais redevenant grave :

— Comte Espérat de Rochegaule, je suis heureux de vous féliciter… heureux d'être assuré qu'un nom que j'aime sera noblement porté.

— Sire, balbutia le jeune garçon.

— Ce nom, va, sonnera comme une fanfare de gloire dans les appartements des Tuileries. De même que tous, tu as cru la partie perdue. Tu as pensé : Les amis de l'Empereur n'ont plus qu'à lui offrir leur existence… allons mourir autour de lui… Oui, tu baisses la tête, tu t'es dit cela. Eh bien ! reprends courage. Les soldats de France sont toujours invincibles et je suis à leur tête. Il m'est doux d'avoir à mes côtés des amis comme toi, mais c'est à la victoire que je les conduirai. Sous les murs de Paris, Napoléon veut vaincre, Napoléon vaincra.

Et s'apaisant soudain :

— Bobèche, Espérat, Henry, vous ferez partie de mon escorte. Allez trouver Marc Vidal qui a repris son service auprès de moi ;… qu'il vous installe. Allez… j'ai encore beaucoup à travailler avant de dormir.

Les visiteurs s'inclinèrent et se retirèrent pour se mettre en quête de Marc Vidal, chargé par la volonté impériale de pourvoir à leur logement. Un billet expédié par eux devait avertir Tercelin des dispositions prises et empêcher le brave maître d'école de s'inquiéter de leur absence.

p02 · Ch19

Parmi les troupes qui se hâtaient vers Paris, avec le désir héroïque de rejoindre les généraux Marmont et Mortier, rejetés par l'ennemi sous les murs de la capitale, l'Empereur allait silencieux et morne, suivi de son escorte, dont faisaient partie Marc Vidal, Espérat, Henry, Bobèche, tristes comme Napoléon lui-même.

Plus de plaisanteries, plus de rires : la verve du pitre faisait trêve, la confiance de Milhuitcent s'était endormie.

Non, on ne marchait pas à la victoire. La suprême chevauchée aboutirait à la catastrophe.

L'Empereur serait vaincu ; le titan serait renversé.

Et la France, la France… que deviendrait-elle ?

Voilà ce que se demandaient les fidèles.

Espérat, lui, ne concevait pus le pays sans son idole impériale. Napoléon écrasé, il n'y avait plus de France à ses yeux. Aussi sa douleur était-elle poignante.

Le 29 mars, on franchit l'Aube à Dolancourt, on alla coucher à Troyes, laissant en arrière l'armée qui ne pouvait se déplacer aussi rapidement.

Si Napoléon se pressait ainsi, c'est qu'il avait reçu en chemin un message envoyé de Paris par M. de Lavalette.

Message terrible et décourageant.

La veille, le conseil de régence s'était réuni pour décider de la conduite à tenir, en présence des armées de la Sainte-Alliance proches de Paris.

M. de Talleyrand consulté avait émis l'opinion que l'Impératrice régente Marie-Louise et le petit roi de Rome devaient quitter la capitale menacée.

Une discussion orageuse s'en était suivie, après laquelle Joseph Bonaparte, Cambacérès et le ministre de la guerre Clarke avaient accompagné l'Impératrice dans ses appartements. Ils avaient tenu autour d'elle une longue conférence, à l'issue de laquelle les voitures de la Cour avaient été commandées pour le 29.

Le chargement en avait commencé aussitôt. Bagages de la famille impériale, papiers de Napoléon, le reliquat de son trésor de guerre (18.000.000 de francs), les diamants de la couronne s'étaient empilés dans les coffres.

Des officiers de la garde nationale avaient forcé les portes des Tuileries, car dans de pareilles extrémités l'étiquette disparaît. Ils avaient conjuré Marie-Louise de demeurer au milieu d'eux.

— Vous nous verrez mourir pour vous défendre, disaient-ils.

Ce à quoi elle avait répondu :

— Je ne suis qu'une femme, sans autorité… Je pars en vous remerciant de votre dévouement.

L'Empereur s'était senti le cœur brisé à la lecture de ce papier.

Il avait eu l'intuition que l'agonie morale commençait pour lui. Dans la brume du rêve, il avait entrevu la longue file des voitures de la cour quittant le Carrousel, traversant les rues de Paris, saluées par un peuple attristé.

Et son fils, son fils…, où le conduisait-on ? Le héros fût mort de douleur s'il avait pu entendre la réponse du destin :

— On l'emmène à Vienne, où il doit rendre l'âme, sans père, presque sans mère, sans patrie, réduit à ignorer son origine glorieuse.

Mais l'avenir reste mystérieux pour les plus puissants génies. Napoléon, un instant atterré, retrouva bientôt toute son énergie.

— Soit, dit-il, tous m'abandonnent ;... je vaincrai seul.

Puis ordonnant à ses généraux de presser la marche de l'armée sur Paris, il avait pris les devants avec son escorte.

Le 30 au matin, il atteignit Villeneuve-l'Archevêque. Là il emprunta la poste, avec M. de Caulaincourt et le maréchal Berthier, suivi seulement d'Espérat et de ses deux amis.

Il avait envoyé en avant le général Dejean, pour annoncer son arrivée à la garnison de Paris et supplier Joseph, Marmont, Mortier, de tenir coûte que coûte contre l'ennemi.

Vers minuit, sa voiture atteignit Fromenteau.

Àce moment, Espérat poussa son cheval à la portière :

— Sire, dit-il.

L'Empereur ne l'entendit pas. Le masque immobile, comme figé, les yeux rivés sur le point de l'horizon où se trouvait Paris, il semblait absorbé par une pensée unique. Parvenir là bas assez tôt pour sauver sa capitale.

Le jeune garçon fut frappé de l'expression grandiose de la physionomie de Napoléon, et ce fut d'un ton timide qu'il répéta :

— Sire :

L'Empereur tressaillit :

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Là, sur la route, en avant de nous, de nombreux cavaliers.

C'était vrai. Une masse sombre, précédée par plusieurs officiers, venait à la rencontre de la chaise de poste.

Au même instant la voiture s'arrêta.

Napoléon sauta à terre, imité par Caulaincourt et Berthier.

— Qui vient là ? cria-t-il d'une voix forte.

Les cavaliers firent halte et, après une courte hésitation, l'un d'eux s'avança :

— Général Belliard.

— Que faites-vous ici ?

— Je me rends à Fontainebleau ?

— À Fontainebleau ?

— Oui, Sire, afin d'y chercher un emplacement convenable pour établir le camp des troupes des maréchaux Mortier et Marmont.

— Qui vous a donné cet ordre, reprit l'Empereur d'un accent irrité ?

— Les vainqueurs, Sire, j'exécute les clauses de la capitulation de Paris.

— Paris a capitulé !

Caulaincourt, Berthier, Bobèche, Henry frissonnèrent à cette lugubre nouvelle jetée brusquement dans la nuit.

Mais Espérat emporté par son émotion s'écria :

— Cet homme ment… Paris ne s'est pas rendu ainsi.

Napoléon regarda de son côté :

— Toi, tu aurais résisté, j'en suis sûr… ; mais les autres !… Et soudain, il marcha vers Belliard, lui étreignit nerveusement le bras, tandis que ce dialogue pressé, haché, s'échangeait entre les deux hommes.

— Où est l'armée ?

— Sire, elle me suit.

— Où est l'ennemi ?

— Aux portes de Paris.

— Et qui occupe Paris ?

— Personne. La ville est évacuée.

— Comment, personne ? Et mon fils, ma femme, mon gouvernement… Où sont-ils ?

— Sur la Loire.

Une seconde l'Empereur semble chanceler sous ce flot de nouvelles désastreuses ; mais il se remet et avec un calme qui étonne les assistants, il reprend l'entretien là où il l'a laissé :

— Sur la Loire, dites-vous ? De qui vient cette résolution ?

— Sire, on prétend que vous aviez donné l'ordre…

— Cela n'est pas, mais Joseph, Clarke, Marmont, Mortier, que sont-ils devenus ? Qu'ont-ils fait ?

— Nous n'avons vu ni Joseph ni Clarke de la journée. Quant à Marmont et à Mortier, ils se sont conduits en braves gens. Les troupes ont été admirables ; la garde nationale rivalisait avec les hauteurs de Belleville et leurs revers du côté de La Villette et aussi Montmartre… Ah ! Sire, si nous avions eu une réserve de 10.000 hommes, si vous aviez été là… Nous aurions sauvé Paris.

Ironiquement Napoléon murmura :

— Oui…, si j'avais été là !

Puis reprenant son interrogatoire :

— Mais Joseph, Clarke, où étaient-ils ? Mes deux cents bouches à feu de Vincennes, qu'en a-t-on fait ? Et mes braves Parisiens, pourquoi ne s'est-on pas servi d'eux ?

Belliard étendit les bras en un geste vague :

— Je ne sais rien, Sire. Nous étions seuls et nous avons fait de notre mieux. Nous avons mis au moins 12.000 ennemis hors de combat.

Un silence, après lequel l'Empereur, d'une voix assourdie, comme couverte d'un voile, prononça :

— Je devais m'y attendre. Joseph a perdu l'Espagne, il perd la France. Et Clarke ? Rovigo avait raison… Clarke est un lâche, un traître, un incapable…

Soudain son organe s'éclaircit, et relevant la tête qu'il avait courbée, prenant un accent d'irrésistible autorité :

— C'est assez se plaindre… Il faut réparer le mal, il en est temps encore… Caulaincourt, faites suivre la voiture.

Ce disant, il marchait vers les cavaliers arrêtés à quelque distance.

— En avant… mes braves, réoccupons Paris… C'est l'Empereur qui vous conduira une fois encore à la victoire.

— Vive l'Empereur, répondent les soldats électrisés !

Mais Belliard se précipite sur les pas de Napoléon, il supplie :

— Il est trop tard pour nous rendre à Paris. L'armée a dû le quitter

— Nous la ramènerons.

— L'ennemi y est déjà sans doute.

— Nous le chasserons. À ma voix toute la population parisienne se lèvera et refoulera les alliés hors des murs.

— Trop tard, Sire, l'infanterie nous suit,… d'ailleurs la capitulation signée nous interdit de rentrer dans Paris.

— Vous avez signé cela… Vous êtes donc des lâches ?…

— Comme de braves gens qui ne pouvaient plus agir autrement.

Napoléon marche toujours vers sa capitale. Ira-t-il seul arracher Paris à l'ennemi victorieux ?

Hélas ! un nouveau venu paraît.

C'est un officier d'infanterie, Curial. Les troupes de ligne sont tout près, à quatre lieues de la capitale dans laquelle il n'est plus temps de retourner.

Alors vaincu, l'Empereur s'arrête et promène autour de lui un regard désolé. Il sembla vouloir fixer en sa mémoire le cadre dans le-

quel tombe son inoubliable épopée.

Il est sur la route de Juvisy, que de grands arbres bordent, dont le branchage bruit sous la caresse du vent. Les deux fontaines, que naguère il a fait réparer sur les fonds de sa cassette particulière, laissent couler leur filet d'eau avec un clapotement mélancolique.

Et là-haut, au fond du ciel sombre, de grands nuages déchiquetés se précipitent dans la direction de Paris.

Rien ne les arrête, eux. Ils planeront sur la capitale où il est interdit au souverain de rentrer.

Napoléon s'asseoit sur le rebord d'une des fontaines. Il cache son visage dans ses mains.

Personne ne parle, personne ne bouge. À quelques pas, Caulaincourt, Espérat, pleurent silencieusement, rapprochés par un secret instinct qui les avertit qu'eux au moins appartiennent toujours corps et âme à l'invincible aujourd'hui vaincu.

Ils sont exténués… ils ont fait soixante lieues à cheval ou en chaise de poste… ; mais ils ne songent pas à la fatigue. Est-ce que le Maître, qui a peiné comme eux, y songe, lui.

Quelle tempête gronde sous le crâne impérial ?

Que va-t-il sortir de cette méditation ?

Une demi-heure se passe ainsi. Enfin Napoléon se lève.

— Y a-t-il une maison où je puisse m'abriter, demande-t-il ?

— La maison de la poste à deux cents pas à peine, répond une voix.

— Bien. Caulaincourt, prenez mes cartes, elles sont dans la voiture,... et rejoignez-moi.

Puis appelant du geste Espérat qui le regarde, il ajoute :

— Viens ça..., c'est sur toi que Napoléon s'appuiera pour gagner son gîte.

Et la main sur l'épaule du jeune garçon, il se rend à la maison de poste. Le maître du logis, déjà réveillé par les allées et venues des troupes, met une chambre à la disposition de l'Empereur.

Celui-ci étale les cartes rapportées par de Caulaincourt, il les examine, réfléchit et parle :

— Si j'avais mon armée ici... tout serait réparé... Alexandre de Russie est vaniteux, il brûle de parader dans la grande cité parisienne... Demain sans doute, il y passera une revue et aura une partie de ses régiments sur la rive droite de la Seine ; l'autre sur la rive gauche... Si j'avais mon armée, je les écraserais tous ;... la grandeur de la France serait refaite... mais je ne l'aurai que dans trois ou quatre jours.

— L'armée viendra, insinua Caulaincourt, et dans quelques jours, Votre Majesté fera ce qu'elle ferait aujourd'hui.

Il n'acheva pas. L'Empereur lui avait saisi les mains ;

— Ah ! mon pauvre ami..., vous ne connaissez pas les hommes... Trois journées... deux même, vous ignorez ce que l'intrigue peut faire en un temps si court. Que de partisans je perdrai... je les connais, moi... je les nommerais tous... C'est un bonheur que l'Impératrice ait quitté Paris... c'est une enfant, on se serait servi d'elle contre moi et Dieu sait quels actes on lui aurait arrachés !

Et marchant à grands pas dans la chambre.

— Sortez tous, dit-il enfin… sauf vous, Caulaincourt, sauf toi, Espérat.

L'ordre exécuté :

— Écoutez, reprit-il. Alexandre est intelligent. J'ai 50.000 hommes ici, auxquels je vais réunir les 15 ou 18.000 hommes sortant de Paris. Avec les bataillons que je pourrai tirer des contingents de la Seine et de l'Yonne j'aurai 80.000 combattants… Une pareille force avec moi représente un danger qu'Alexandre comprendra. Partez auprès de lui… exposez-lui la situation, proposez un traité assez semblable à celui que l'on débattit à Châtillon. Il vous renverra vers moi… Les jours passent vite en négociations. Durant cela, je concentre mes troupes et je suis en mesure de sauver cette France bien-aimée.

Le fidèle de Napoléon hésite. Il craint que la tache soit trop lourde pour ses épaules :

— Sire, adjoignez-moi Berthier :

— Non, non, pas lui… il est excellent, il m'aime, mais il est faible… Vous n'imaginez pas ce qu'en pourraient faire les intrigants qui vont s'agiter. Partez sans lui. Il n'est que vous qui soyez de trempe à résister à toutes les intrigues.

Et s'animant par degrés :

— Je vais m'établir à Fontainebleau, y concentrer l'armée, tandis que vous vous efforcerez d'arrêter les menées que les alliés vont tenter avec le concours des partisans des Bourbons. Quatre jours, il me les faut et l'heure suprême sonnera… je me présenterai aux portes de Paris, j'y succomberai peut-être, mais j'entraînerai la coalition dans ma chute.

Sans permettre à Caulaincourt de répliquer, Napoléon alla lui-même ouvrir la porte, appela Berthier, Belliard, distribua ses ordres.

Berthier allait l'accompagner à Fontainebleau.

Belliard se porterait sur la rivière d'Essonne ; il y appellerait Marmont et Mortier qui s'y établiraient entre la Seine et la route d'Orléans, formant un rideau de troupes, à l'abri duquel l'Empereur opérerait la concentration de son armée.

Tout disposé ainsi, il serra la main de Caulaincourt, du général Belliard :

— Je compte sur vous, dit-il, pour m'aider à sauver la France.

Puis s'adressant à Berthier :

— Où est notre voiture ?

— À la porte, Sire.

— Parfait… mon vieux camarade, nous ne dormirons qu'à Fontainebleau.

Il semblait avoir oublié ses angoisses. Son visage s'était rasséréné et son œil d'aigle contemplait peut-être dans l'avenir des heures glorieuses.

Prenant le bras du maréchal, il allait sortir, quand il se sentit tirer par la manche.

Il se détourna vivement. Espérat était devant lui.

— Tu veux m'accompagner, demanda-t-il ?

— Non, Sire.

Les traits de Napoléon exprimèrent la surprise.

— Non, dis-tu. Est-ce que tu songerais à me quitter ?

— Pour peu de temps, Sire.

— Où veux-tu donc aller ?

— À Paris, avec M. de Caulaincourt, si vous m'y autorisez.

De même que lors de sa première rencontre avec le jeune garçon, l'Empereur passa la main sur les cheveux d'Espérat, et souriant :

— Caulaincourt !

— Sire ?

— Vous avez entendu la requête de notre jeune brave ?

— Oui, Sire.

— Voulez-vous de lui ?

— Certes.

— Eh bien donc, c'est convenu.

Et avec un signe de tête amical, Napoléon sortit, suivi de tous les assistants.

Vingt minutes plus tard, sa voiture l'emportait vers Fontainebleau. Les troupes s'éloignaient, allant s'établir le long de la rivière d'Essonne.

Le maître de poste avait refermé sa maison où ne brillait plus aucune lumière.

Tout dormait maintenant dans ce lieu où l'Empereur avait décidé l'ultime combat contre l'invasion.

Alors la porte d'une chaumière voisine du relai, de cette chaumière où, dans l'après-midi, le vicomte d'Artin avait amené sa sœur, où Enrik Bilmsen avait pénétré bien avant dans la nuit… la porte s'ouvrit et livra passage à un fantôme blanc.

L'être s'avança au milieu de la route, et sous un rayon de lune, montra le visage pâle de Lucile.

La jeune femme riait d'un rire continu, strident, dont tressautaient ses épaules, dont tout son corps semblait secoué.

Ses cheveux dénoués flottaient autour d'elle, lui donnant un aspect étrange, et ses yeux hagards regardaient de façon troublante.

Qu'avait-elle donc ? Quelle raison l'obligeait à quitter la demeure qui lui avait offert asile ?

Soudain elle lève les bras, un objet brille dans sa main. Elle le considère, riant plus haut.

— Judith a frappé Holopherne, dit-elle d'une voix grinçante, surhumaine.

Puis elle lança l'objet sur la route. En heurtant la chaussée, celui-ci rendit un son métallique.

L'astre nocturne éclaire la place où il est tombé. On peut distinguer sa nature. C'était le couteau de chasse aiguisé par la jeune femme dans l'hôtel des Cloutiers, à Châtillon.

Et… détail horrible… des taches rouges maculaient la lame, la poignée.

Du sang !

Sur les mains de Lucile aussi, il y avait du sang.

Et elle riait toujours.

— Judith a frappé Holopherne, répéta la malheureuse… Enrik Bilmsen est mort… Les Rochegaule sont vengés !

Mais c'est la folie qui flambe dans ses yeux… ; c'est la folie qui palpite dans sa voix, qui dicte ses paroles incohérentes, ses gestes bizarres !

Folle ! Lucile ! oui, folle ! Elle a mis à exécution l'idée fixe née devant le lit funèbre de son père. Enrik Bilmsen, artisan de tous ses maux, a été condamné par elle.

Il git dans la chaumière, au milieu d'une large flaque rouge.

Elle a frappé d'une main ferme, mais sa raison a été broyée par la tourmente.

Elle rit :

— Libre… libre… clame-t-elle… Le sang lave la honte… Rochegaules, accourez-tous… il y a beaucoup de sang… lavez, lavez, spectres sinistres, lavez…

Et ses mains frottent avec rage une tunique imaginaire, avec le geste pressé et monotone d'une lavandière.

— Toujours la tache, reprend-elle en s'arrêtant… Toujours… La vie de Bilmsen ne suffit pas… il faudrait encore celle de d'Artin.

Dans un éclat de rire, elle poursuit :

— D'Artin… ah ! ah ! ah ! un gentilhomme félon… le frère de Lucile… l'ami du Roi.

Elle s'arrête à ces mots, semble interroger les environs, puis avec un grand cri :

— C'est lui, je le vois…

Et s'élançant à travers les champs, la malheureuse disparaît bientôt dans la nuit.

p02 · Ch20

Depuis trois jours l'Empereur résidait au palais de Fontainebleau. La ville, les environs regorgeaient de troupes, et toujours il en arrivait de nouvelles, attirées là par l'appel suprême de Napoléon.

Dans la cour d'honneur, dans le parc, la garde campait, et près d'elle un groupe de cinquante paysans, bien armés, avait établi son bivac.

C'étaient les partisans commandés par Tercelin et l'abbé Vaneur. Parvenus à Fontainebleau, ceux-ci s'étaient recommandés du nom d'Espérat, et l'Empereur, touché du dévouement inébranlable de ces vaillants, à l'heure où il se sentait abandonné par les hommes que son amitié avait naguère gorgés de richesses, s'était empressé de leur ouvrir l'enceinte de la résidence impériale.

Il avait tenu même à inspecter la bande héroïque de l'Argonne. Ses mains avaient pressé les mains calleuses, et les voix rauques des paysans, de ces enfants du peuple, jadis combattants républicains de Valmy, toujours patriotes, avaient acclamé le souverain, en qui désormais s'incarnait la France.

Puis, avec une activité fiévreuse, Napoléon s'était remis au travail, préparant le suprême choc, la dernière hécatombe, grâce à la-

quelle il espérait sauver la patrie.

Or, vers cinq heures du soir, le 2 avril, un cavalier dont la monture ruisselait de sueur franchit la grille, stoppa devant la façade édifiée par François I, et jetant les rênes à un laquais qui s'était précipité à sa rencontre :

— Message de M. de Caulaincourt. Où est Sa Majesté ?

— Sa Majesté est enfermée dans ses appartements avec M. le général Berthier et M. le duc de Bassano.

— Ah ! le duc a rejoint l'Empereur ?

— Oui, depuis le 31 mars.

Le courrier eut un soupir :

— Bizarre… Cet homme dont on raillait la courtisanerie, ne délaisse pas le monarque dans le malheur. La flatterie était donc l'expression de son admiration… Oui, oui… cela m'avait paru ainsi… mon cœur ne me trompait pas.

Puis avec un geste insouciant :

— Il en faudrait beaucoup comme nous, acheva-t-il, et d'un pas agile il pénétra dans le château.

De vestibule en escalier, il gagna l'entrée des appartements de Napoléon. Là, les officiers de service, parmi lesquels figurait Marc Vidal, l'arrêtèrent une dernière fois.

Mais il n'eut pas besoin de répéter comme il le faisait depuis son entrée dans la résidence impériale :

— Message de M. de Caulaincourt.

Le capitaine Vidal le prévint :

— C'est Espérat Milhuitcent, laissez passer.

— Pardon, répliqua l'un des assistants, Sa Majesté a interdit qu'on le dérangeât.

— Sa Majesté aura plaisir à recevoir celui-ci… Au surplus j'accepte la responsabilité de la chose ; passe, Espérat.

Le jeune garçon profita de la permission. Il remarqua combien Vidal était maintenant différent de lui-même. Amaigri, le regard terne, le capitaine portait sur son visage les traces d'un incurable désespoir.

Personne n'occupait la première salle qu'il traversa… Personne encore dans la seconde… En face de lui, le jeune garçon aperçut une porte ouverte… un bruit de voix parvint jusqu'à ses oreilles.

— L'Empereur est là, murmura-t-il.

Il s'arrêta une seconde, comme hésitant :

— Mon pauvre Empereur, dit-il encore.

Mais se secouant avec une décision rageuse :

— Il le faut, acheva le courageux enfant.

Et il heurta à plusieurs reprises le battant de la porte. Sa présence ainsi annoncée, il entra.

Dans la salle aux larges fenêtres donnant sur le jardin d'honneur trois hommes étaient groupés autour d'une table-bureau : Napoléon, Berthier, Bassano.

Tous s'étaient retournés au bruit.

— Espérat, s'écria l'Empereur avec une intonation qui décelait les angoisses que sa volonté dissimulait à son entourage.

— Et une lettre de M. de Caulaincourt, Sire.

— Une lettre, pourquoi… ? Quand on a sous la main un messager tel que toi on se dispense d'écrire.

— M. de Caulaincourt a dressé un rapport de ses démarches.

— Et puis tout va mal, n'est-ce pas ?… Tu ne t'es pas senti le courage de prononcer des paroles qui, selon toi, doivent m'affliger.

Le jeune garçon courba la tête.

Napoléon se leva, vint à lui et le pressant sur sa poitrine :

— Va, rassure-toi… le rassemblement de mon armée est presque terminé… C'est sur elle que je compte pour chasser l'étranger… remets-moi le rapport de mon brave Caulaincourt… Berthier va nous en donner lecture… Pendant ce temps, regarde-moi ;… quoiqu'il contienne, tu me verras sourire.

Il était impossible de se montrer plus simplement grand dans l'adversité.

Avec une inclination profonde, Espérat tendit le pli à son auguste interlocuteur. Celui-ci le passa au général Berthier qui, dans le silence, lut :

« Conformément aux instructions de Votre Majesté, je me suis rendu à Paris accompagné du jeune Espérat Milhuitcent, un enfant que peu d'hommes égalent en dévouement et en courage.

— Je le sais, murmura l'Empereur,… continue Berthier, continue.

« Immédiatement nous avons couru à l'hôtel de ville, afin de nous concerter avec la municipalité et les préfets. Mais déjà ceux-ci, avec une délégation de l'Assemblée, étaient partis pour le château

de Bondy, occupé par Alexandre de Russie, qui semble l'arbitre désigné du conflit actuel.

« Hélas ! un nom pénible entre tous aux oreilles de Votre Majesté devait être prononcé durant l'entretien. Celui de M. de Talleyrand.

« Voici l'incident, tel qu'il m'a été conté :

« M. de Nesselrode, attaché à la personne du Czar, reconnut, parmi les délégués, M. de Laborde et le pria, au nom des souverains alliés, d'aller trouver Talleyrand et de l'assurer de la haute considération des chefs de la coalition.

— Bon ! remarqua Napoléon,... haute trahison, haute considération de l'ennemi... cela devait être... l'Europe ne peut moins faire qu'honorer les Français qui agissent contre leur patrie.

Et Berthier, qui s'était tu un moment, poursuivit :

« À notre tour, nous prîmes le chemin du château de Bondy. Alexandre me reçut avec courtoisie, mais me déclara nettement qu'il ne traiterait pas avec Votre Majesté.

— Nous verrons cela, fit ironiquement l'Empereur.

« Le jeudi 31 mars,... Alexandre, le roi de Prusse et le prince de Schwarzenberg sont entrés dans Paris, suivis de 50.000 hommes, portant tous le brassard blanc. Dans le faubourg Saint-Martin, sur les boulevards, la foule était silencieuse, farouche, presque hostile ; mais en arrivant près la place de la Concorde, des royalistes acclamèrent les vainqueurs.

— Oui, grommela Napoléon... Pour le roi, des Français crient : Vive le Russe, vive le Prussien, vivent les ennemis ! Et la France... personne n'y songe.

« Très adroit, du reste, Alexandre flatte l'amour-propre des Parisiens, il affirme que jamais ses troupes ne seraient entrées dans la capitale, si la population, lasse de votre gouvernement, ne l'avait permis. Et la population lui devient sympathique, à ce vainqueur qui affecte de croire qu'il n'a pas remporté la victoire, mais qu'elle lui a été offerte par les vaincus.

— Oui… il est habile.

« Ici se place un incident qui démontre que M. de Talleyrand conduit tout. Tandis que le Czar passait la revue de ses troupes, il reçut un billet anonyme dont l'auteur est certainement l'homme néfaste de la rue Saint-Florentin.

« Sire, disait en substance ce papier, avec une magnanimité qui fera l'admiration des siècles futurs, vous avez refusé d'établir votre logis aux Tuileries, ainsi que vous en aviez le droit. Vous avez décidé que vous occuperiez le palais de l'Élysée. Eh bien, un homme de cœur tient à vous avertir… L'Élysée est miné… y entrer c'est aller à la mort.

Napoléon interrompit le lecteur et s'adressant à Espérat.

— Quel intérêt avait M. de Taillerand à rédiger cette lettre ?

— Vous l'allez voir, Sire.

— Ah !… Va donc, Berthier.

— « Alexandre quelque peu inquiet envoie aussitôt consulter M. de Talleyrand. Celui-ci répond que le renseignement lui paraît émaner d'un fou ; que toutefois on ne saurait prendre trop de précautions pour sauvegarder l'existence précieuse de l'Empereur de Russie, et qu'à cet effet, si le souverain y consentait, il mettrait à sa dis-

position son hôtel de la rue Saint-Florentin qui n'était pas miné, lui, il en était sûr.

— Et Alexandre devint l'hôte de ce bon M. de Taillerand, dit lentement Napoléon. Voilà un hôte compromettant. Il sera difficile après cela de nier la trahison.

Mais Berthier lisait toujours :

— « À peine arrivé rue Saint-Florentin, Alexandre s'enferma avec le roi de Prusse, M. de Schwarzenberg, Talleyrand, M. de Dalberg, le baron Louis et le général Dessolles. Ils tinrent conseil et tombèrent d'accord que le seul gouvernement possible désormais pour la France était celui des Bourbons. Séance tenante, ces hommes préparèrent la proclamation qui devait, le lendemain, être placardée.

« En voici la copie :

« Les armées des puissances alliées ont occupé la capitale de la France. Les souverains alliés accueillent le vœu de la nation française.

« Ils déclarent :

« Que si les conditions de la paix devaient renfermer de plus fortes garanties lorsqu'il s'agissait d'enchaîner l'ambition de Bonaparte, elles doivent être plus favorables, lorsque par un retour vers un gouvernement sage, la France elle-même offrira des assurances de repos.

« Les souverains alliés proclament en conséquence :

« Qu'ils ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun membre de sa famille ;

« Qu'ils respectent l'intégrité de l'ancienne France, telle qu'elle a existé sous ses rois légitimes ; ils peuvent même faire plus, parce qu'ils professent toujours le principe que, pour le bonheur de l'Europe, il faut que la France soit grande et forte ;

« Qu'ils reconnaîtront et garantiront la Constitution que la nation française se donnera. Ils invitent par conséquent le Sénat à désigner un gouvernement provisoire qui puisse pourvoir aux besoins de l'administration et préparer la constitution qui conviendra au peuple français.

« Les intentions que je viens d'exprimer me sont communes avec toutes les puissances alliées. »

« Signé : Alexandre.

En lisant ces lignes, la voix de Berthier tremblait. M. de Bassano s'était soulevé à demi et, les yeux dilatés, écoutait avec un mélange de colère et de tristesse.

L'Empereur seul demeurait impassible :

— Voilà, dit-il lentement, qui me lavera de toutes les accusations dans l'avenir. Au moment où la Sainte-Alliance vient de décider qu'elle durera vingt années, qu'elle entretiendra pendant ce temps 300.000 hommes contre la France, au moment où elle réduit le pays aux frontières de la royauté elle parle de sa tendresse pour la nation française, elle permet à celle-ci de se donner une constitution. Admirable en vérité. Je t'aime, ô France, dit Alexandre, aussi je te fais petite, et je t'interdis de choisir Napoléon, car il représente pour toi la victoire possible.

Et doucement :

— Allez, allez, Berthier, le rapport de Caulaincourt est clair, je tiens à le connaître jusqu'au bout.

Le maréchal poursuivit aussitôt :

« Cette rédaction achevée, le roi de Prusse se retira et se rendit à l'hôtel du prince Eugène.

« Trop tard pour empêcher l'accord, je réussis, moi, Caulaincourt en compagnie d'Espérat, à me faire admettre en présence de M. de Talleyrand. Cet homme s'est montré inflexible. À tout ce que j'ai pu lui dire, il a répondu : L'heure de l'Empereur est passée ; Napoléon est devenu impossible.

— Je le reconnais là, souligna l'impérial auditeur.

« Au moins, reprit Berthier, le prince avoue son hostilité en termes modérés. Il n'en est pas de même de l'abbé de Pradt… un misérable.

— Oh oui ! interrompit Espérat…

Le jeune garçon s'arrêta, rougissant, mais Napoléon le couvrant d'un regard affectueux :

— Parle sans crainte… qu'a fait ce bon abbé de Pradt ?

— Ma foi, Sire, comme nous sortions du cabinet du prince de Talleyrand, de Pradt pérorait dans l'antichambre, et il s'exprimait sur le compte de Votre Majesté en termes tels que M. de Caulaincourt, furieux, voulut le corriger.

— Brave Caulaincourt !

— L'abbé s'enfuit dans l'escalier, tandis que les assistants s'interposaient, retenaient mon compagnon…

— Évitant une correction méritée au lâche qui déshonore l'habit ecclésiastique.

Mais Milhuitcent se prit à rire :

— Non, Sire, ils ne la lui ont pas évitée…

— Que veux-tu dire ?

— Que moi, à qui personne ne faisait attention, j'ai poursuivi le sieur de Pradt dans l'escalier et…

Le jeune homme balança le pied en un mouvement expressif, puis tranquillement :

— Vous pensez bien que je me suis fait cirer en quittant l'hôtel Talleyrand, ma chaussure eût eu honte de ses relations avec le faquin en question.

Àcette boutade, Bassano, Berthier se déridèrent. Il leur sembla que ce coup de botte décoché par Milhuitcent, effaçait toutes les turpitudes dont le maître était victime.

Encouragé ainsi, le jeune garçon continua.

— Au surplus, pourquoi ne pas tout dire de suite ? Pourquoi continuer la lecture de ce rapport que M. de Caulaincourt écrivit en pleurant ? Ce qu'ils font là-bas ne signifie rien. Vous êtes ici avec votre armée… Pour rejeter vos ennemis dans la poussière, il vous suffit, à vous qui les avez battus depuis vingt ans, de les battre une fois de plus.

L'Empereur approuvait de la tête, heureux de cette confiance juvénile en son génie.

Àcette heure même, Napoléon songeait que, suivant son expression, l'ennemi était dans une position à tout perdre.

En effet s'il ne pouvait lui-même réunir que 70.000 combattants, les 180.000 soldats de la coalition se trouvaient partagés en trois corps. L'un sur la rive gauche de la Seine entre Essonnes et Paris, le second dans Paris même, le dernier sur la rive droite du fleuve.

Il projetait de fondre sur le groupe de la rive gauche, de le refouler dans la capitale, où les habitants, ranimés par ce coup d'audace, engageraient aussitôt la guerre meurtrière des rues.

Pour lui, passant alors la Seine, sur tous les ponts dont il disposait, il attaquerait les corps concentrés sur la rive droite, se placerait sur la ligne de retraite des armées d'invasion, les mettant ainsi dans une situation dont il leur serait impossible de se tirer.

En vingt-quatre heures, la face des choses aurait changé. La France serait sauvée, elle reprendrait sa frontière du Rhin.

— Va, mon enfant, va, fit l'Empereur avec bonté. Tu vois dans l'avenir… Va… qu'ont-ils encore trouvé, mes ennemis de Paris ?

— Sire, ils ont nommé, le 1 avril, hier, un gouvernement provisoire.

— Dont fait partie M. de Talleyrand sans doute ?

— Oui, Sire, et avec lui, MM. de Dalberg, Bournonville, de Jaucourt, l'abbé de Montesquiou. Sous le titre de commissaires délégués, on a placé le baron Louis à la tête du ministère des finances ;…

— Bon choix. Louis est un économiste distingué.

— Le général Dupont à la guerre.

— Moins bien cela ; Dupont est un piètre officier.

Napoléon raillait ses adversaires, Espérat reprit gaiement :

— On a tenté d'amener la garde nationale à substituer la cocarde blanche à la cocarde tricolore, mais Allent, chef de l'état-major, a opposé une telle résistance que les royalistes ont dû renoncer à leur projet.

— Je me souviendrai d'Allent.

— Dans la journée, M. de Vitrolles est arrivé à Paris, annonçant la venue prochaine du comte d'Artois, frère de Louis XVIII, actuellement encore à Hartwell, près Londres.

— Louis XVIII est plus prudent que son frère. Il me sait à Fontainebleau sans doute et ne se risque pas à rentrer en France.

— Enfin Milhuitcent prit un ton méprisant : — M. de Caulaincourt a eu aujourd'hui même une entrevue avec le czar Alexandre. Il voulait savoir quel sort on vous réservait au cas où vous consentiriez à abdiquer… Il a demandé pour vous en apanage, la Toscane, ou Parme, ou Lucques. Le souverain lui a répondu : nous ne voulons plus de Napoléon dans l'Europe continentale… Je lui ferai offrir la Corse. — La Corse est à la France, répliqua Caulaincourt et Sa Majesté ne l'accepterait pas.

— Bien, souligna l'Empereur.

— Alors, déclara Alexandre, ou lui donnera l'île d'Elbe, un îlot où la mer nous gardera de ses entreprises.

Napoléon eut un ricanement :

— L'Europe coalisée ne suffit pas à les rassurer… ils appellent l'Océan à leur secours.

— C'est tout, conclut le jeune garçon.

Mais se ravisant soudain :

— Non, il me reste trois mots à dire.

— Lesquels ?

— Vive l'Empereur, Sire.

Brusquement Napoléon lui ouvrit ses bras, l'attira contre son cœur :

— Ah ! mon enfant, tu es bien l'incarnation de cette France généreuse que j'aime, de cette France qui comprend que je lutte, non pour moi, mais pour elle ; que je suis une victime comme elle. Espérat, c'est la France que j'embrasse en toi !

. . . . . .

Ce fut la dernière joie de celui sur qui pesait le fatum antique. M. de Caulaincourt, expulsé de Paris, arriva dans la nuit.

Le 3 avril, l'Empereur harangua ses troupes, leur dit son espoir de vaincre. Les soldats, ivres d'enthousiasme, répondirent aux paroles du chef bien-aimé :

— Vive l'Empereur ! à Paris ! à Paris !

Mais les maréchaux, Ney, Macdonald, épouvantés par des avis hypocritement envoyés de la capitale, exprimèrent des craintes indignes d'eux-mêmes. Et Napoléon, comprenant qu'il ne pouvait compter sur eux, tenta de les ramener en s'adressant à leur bonne foi.

Le 4 avril, il envoya à Paris, Caulaincourt avec Ney et Macdonald. Il voulait que ceux-ci comprissent la joie de l'ennemi.

Mais Marmont, duc de Raguse, qui formait sur l'Essonne, l'avant-garde de l'armée française, persuadé par son ami, M. de Montessuy, que Talleyrand lui avait envoyé, traita avec le gouvernement provisoire, quitta ses campements et conduisit ses troupes à Versailles, réduisant ainsi les forces de l'Empereur d'un tiers, rendant impossible sa marche sur Paris.

Il devait expier cruellement sa défection. Le bon sens populaire durant de longues années devait fustiger son souvenir, en flagellant de son nom, les trahisons, les actes infâmes… Ragusades, disait-on. Repoussé par tous les partis, il vécut isolé, sombre, attristé.

Châtiment tardif de l'homme qui avait perdu la France !

Le 6 avril, Napoléon se soumit à la fatalité… il consentit à abdiquer.

Le 11, en présence des délégués commis à cet effet, il signa officiellement l'acte qui le détrônait lui et sa descendance et faisait du maître de l'Europe, du plus grand génie de l'histoire française, le roitelet de l'île d'Elbe.

p02 · Ch21

Or, tandis que s'accomplissait, à l'intérieur du palais de Fontainebleau, ce dernier acte de la tragédie commencée en 1789 par la Révolution, les partisans d'Argonne, rassemblés devant la façade principale, entouraient Espérat, affolé de voir s'effondrer la puissance de son idole, la gloire de la patrie.

Le jeune homme ne tenait plus en place. Vainement Tercelin, l'abbé Vaneur, leurs compagnons de lutte, bouleversés par l'an-

goisse du jeune homme, s'efforçaient de le calmer.

Il était touché en plein cœur !

Soudain l'enfant poussa un cri.

M. de Caulaincourt venait d'apparaître sur le perron. Le diplomate descendait lentement, le visage attristé, plongé dans une méditation pénible que décelaient les brusques contractions des sourcils.

Espérat courut à lui :

— Monsieur de Caulaincourt, balbutia-t-il…

L'interpellé releva le front, regarda le jeune garçon, puis étendant les bras en un geste d'impuissance découragée :

— Tout est fini !

Étrange rapprochement. À cette heure où sombrait la fortune de Napoléon, ce fervent prononçait les mêmes paroles qui avaient salué la fin de la tragédie du Golgotha :

— Tout est fini !… Tout est consommé.

Milhuitcent chancela, une sueur froide aux tempes.

— Il a signé !

Telle était la douleur de sa voix, l'angoisse de son regard, que Caulaincourt lui tendit les deux mains :

— Il a signé, après avoir assuré à sa femme, à son fils, aux divers membres de sa famille des douaires considérables, se contentant pour lui de l'île d'Elbe, ce minuscule coin de terre que la Méditerranée enserre de ses flots bleus. Pas un instant de faiblesse, pas une émotion apparente. Jamais il n'a fait montre d'autant de grandeur.

— Si, si… grand toujours.

— Les alliés eux-mêmes ont été troublés par l'élévation de ses sentiments, dans ce désastre sans nom où il perd tout. Ils lui ont conservé le titre d'Empereur. Sans royaume, sans armée, il restera l'Empereur.

— Oui, appuya le jeune homme avec une intonation farouche, il restera l'Empereur,… il restera la Gloire.

Mais Caulaincourt baissa le ton.

— Il restera, dis-tu… J'ai peur que non.

Milhuitcent frissonna… Ses yeux ardents fouillèrent les regards de son interlocuteur :

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci. Le calme de Napoléon m'épouvante…

— Que craignez-vous ?

— Qu'il veuille mourir.

— Lui ! Toute l'âme d'Espérat passa dans ce cri… Vite, il se rapprocha du diplomate et d'un accent tremblé :

— Vous ne parlez jamais au hasard, vous, M. de Caulaincourt… Vous avez vu, entendu quelque chose… quoi… ? Parlez, je serai muet, mais pour qu'il vive, je suis prêt à donner ma vie.

— Je le sais… Il le sait aussi… Je ne te cacherai donc rien… Au surplus, je me trompe peut-être… c'est une impression vague…

— Non, non… quand un homme comme vous a une impression… elle est motivée.

— Eh bien…

Caulaincourt, s'arrêta, comme s'il hésitait.

— Eh bien ? questionna le jeune garçon.

— Eh bien… l'Empereur, après avoir lu l'acceptation de ses demandes concernant sa famille, a dit avec un ton impossible à rendre : Eux, du moins pourront encore être heureux.

— Ah !

— Puis venant au paragraphe par lequel lui était conservé son titre d'Empereur, il eut un sourire si dédaigneux, que je crus y distinguer cette pensée : Qu'importe un vain titre à celui qui songe au trépas.

— Quoi ?

— Et j'ai peur, peur… parce que d'un instant à l'autre le poison du docteur Yven peut accomplir son œuvre.

— Le poison du docteur Yven ? répéta Milhuitcent ne comprenant pas.

— Oui.

— Quel poison ? quel docteur Yven ?

— Tu ignores cela… écoute donc.

— Mes oreilles sont ouvertes, je vous le jure.

— Sache donc qu'en 1812, pendant la terrible retraite de Russie, alors que des nuées de Cosaques tourbillonnaient dans les plaines blanches, autour de nos bataillons décimés, Napoléon fut entouré avec son escorte par une sotnia de ces cavaliers barbares et il faillit tomber en leur pouvoir.

— Ah ! s'écria Milhuitcent en haussant les épaules… Lui, fait prisonnier par des sauvages est-ce que c'est possible ?

— L'Empereur le crut, et, décidé à ne pas survivre à pareille aventure si elle se produisait, il demanda au docteur Yven de lui confectionner un poison, grâce auquel il serait maître de sa vie.

— Bien cela.

— Yven y consentit. Il lui fit une poudre contenant trois grammes d'opium… un gramme suffirait à donner la mort.

— Bon… grâce au ciel, l'Empereur n'eut pas à s'en servir.

— Non, mais le souvenir de ses craintes lui resta.

— Et ?…

— Et, rentré en France, il conserva le sachet contenant, la dangereuse préparation. Toujours il le porte sur lui.

— Sur lui, s'exclama le jeune garçon, mais en ce cas…

— Il lui suffit, conclut Caulaincourt avec tristesse, de se verser un verre d'eau, d'y vider le sachet…

— Et il mourrait, lui… lui !

— Oui.

Un instant les deux causeurs gardèrent le silence.

Tout à coup, Espérat tendit ses mains jointes.

— Monsieur de Caulaincourt, dit-il.

— Quoi donc ?

— Retournez auprès de lui… ne le laissez pas seul une minute.

— Pourquoi ?

— Pour veiller à ce qu'il n'attente pas à ses jours.

— Mais s'il me renvoie…

— Il ne vous renverra pas… je vous demande une heure, une heure seulement.

— Qu'espères-tu donc ?

— Je vous le dirai… mais pas maintenant… chaque minute passée hors de sa présence est un danger pour lui.

Et comme le diplomate insistait, le jeune homme l'entraîna vers le perron :

— Allez, allez, monsieur de Caulaincourt… Vous serez au courant, je vous le jure… et nous l'empêcherons bien de mettre ses projets à exécution.

— Mais…, remarquez que je puis me tromper…, ma supposition ne saurait être considérée… comme une certitude.

— C'en est une pour moi,… retournez à ses côtés, je vous en conjure.

Tel était le trouble d'Espérat qu'il gagna le diplomate. Celui-ci ne résista plus ; d'un pas précipité il gravit les degrés et s'engouffra dans le vestibule.

Alors Milhuitcent traversa le jardin d'honneur, franchit la grille du palais et s'enfonça dans les rues de Fontainebleau.

Àpeu de distance, il avisa une droguerie, tenue, l'enseigne en faisait foi, par Ludovicus Varlot, bachelier es droguerie et herboristerie.

— Voilà mon affaire, se déchira le jeune garçon.

Et sans hésiter, il pénétra dans l'officine.

Parmi les bocaux, les herbes sèches, un petit homme, coiffé d'une calotte, sous laquelle s'ébouriffaient des cheveux gris, circulait d'un air affairé.

— Salut..., monsieur le bachelier es droguerie, fit gravement le visiteur.

Sans doute le négociant n'était pas accoutumé à pareille courtoisie, car il s'arrêta net et adressant un sourire aimable à Milhuitcent.

— Monsieur, dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer.

Et se rapprochant de son interlocuteur, Milhuitcent continua d'une voix assourdie :

— Une personne de ma famille, atteinte d'une grande douleur, a en sa possession une certaine quantité d'opium...

— Oh ! oh ! s'exclama le droguiste en gonflant ses joues... une grande douleur... de l'opium... voilà qui est inquiétant.

Le jeune garçon paraissait ravi d'entendre Varlot exprimer son opinion d'un air de suffisance.

— Je suis heureux de voir que ma pensée était raisonnable.

— Votre pensée ?

— Oui, monsieur le bachelier. Je m'étais dit : l'opium est un poison ; nous ne pouvons employer la ruse pour l'enlever à notre parente... mais peut-être qu'avec le concours d'un homme éclairé, d'un homme de science — le droguiste salua — il serait possible de le neutraliser.

— Le neutraliser… c'est un contre-poison que vous désirez ?

— Précisément. Le négociant se prit le menton, sembla s'absorber dans des réflexions profondes, puis d'un ton doctoral :

— Mon jeune ami, l'ingestion de l'opium détermine l'arrêt de la circulation ; d'où sommeil, coma, et enfin mort.

— Il importe donc d'arrêter l'action nocive de ce produit, et pour cela d'obliger le patient à le rejeter… un vomitif est indiqué en pareil cas… Après cela, du café en quantité afin de réveiller, de surexciter les nerfs engourdis par le poison.

Espérat écoutait sans mot dire. Il songeait, que l'Empereur serait seul toute la nuit ; que d'ailleurs, absorbât-il la poudre du docteur Yven dans la journée, il serait impossible de le contraindre à se soigner.

Le résultat de ces idées fut qu'il s'écria d'un air consterné :

— Hélas ! si ma parente s'empoisonne durant la nuit, nous la retrouverons au matin trépassée.

— Cela est de toute évidence.

— De plus, elle a une volonté de fer, ma parente… Elle ne consentirait peut-être pas à boire les remèdes.

Le droguiste parut embarrassé à son tour.

— Diable ! Diable ! bougonna-t-il. On sauve les gens avec leur consentement… mais malgré eux, c'est impossible.

— J'avais songé à un moyen… insinua le jeune homme. — Est-il pratique, voilà ce que je ne sais pas.

— Interrogez, mon jeune ami, interrogez… je me ferai un plaisir de répondre.

Milhuitcent poussa un soupir de satisfaction. Le droguiste était enfin arrivé à l'état d'esprit où il avait espéré l'amener.

— Voici, monsieur le bachelier. Le poison que détient ma parente est en poudre. Pour l'absorber, il sera nécessaire de le délayer dans de l'eau.

Or la nuit, près de son lit, elle a sa carafe, son verre, personne pour la surveiller. Il lui sera donc très commode de préparer le breuvage mortel. Alors il m'était venu une idée.

— Laquelle ?

— Ne serait-il pas réalisable de mêler à l'eau de la carafe un contrepoison, inoffensif par lui-même, mais tel qu'il combattît l'opium, si ma parente venait à faire ce que je crains.

Un instant le droguiste demeura muet :

— Attendez donc, s'écria-t-il enfin d'un ton triomphant… Votre idée est excellente.

— Vraiment… et applicable ?

— Sans doute.

— Guidez-moi, Monsieur le bachelier.

— Ainsi ferai-je. Vous êtes un brave jeune homme, vous respectez le savoir, et j'aurai plaisir à vous obliger.

Raffermissant sa calotte, Ludovicus Varlot continua :

— Il y a deux sortes de contre-poison de l'opium : d'abord les vomitifs suivis d'absorption de café à haute dose, puis les corps anti-

pathiques à l'opium. Je les nomme ainsi, parce qu'ils ne consentent pas à se combiner avec l'opium. Ingérés en même temps que le poison, ils traduisent leur répulsion pour lui en déterminant des contractions de l'estomac telles que ce viscère les expulse forcément, et rejette du même coup la substance vénéneuse elle-même.

Le jeune garçon ne put retenir un cri de joie :

— C'est précisément ce que je demande..., et cela existe ?

— Mais oui.

— Et vous me procurerez un de ces... corps antipathiques ?

— À l'instant même.

— Il se nomme ?

— Le tannin.

Ce disant, le droguiste prenait sur l'un des rayons un bocal empli d'une poudre jaunâtre :

— Voilà le corps, dit-il. Je vais vous en remettre un petit paquet, avec l'indication du dosage, et vous n'aurez plus rien à craindre.

— Ah ! Monsieur le bachelier, s'exclama Milhuitcent dont le visage rayonnait, je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi.

Et après une courte pause, il ajouta :

— J'espère du reste que, plus tard, ma parente elle-même aura à cœur de vous prouver sa reconnaissance.

Cinq minutes plus tard, le jeune homme sortait de la droguerie, accompagné jusqu'au seuil par Ludovicus Varlot, qui lui répétait pour la dixième fois :

— Surtout, tenez-moi au courant… Les gens de science s'intéressent aux personnes qu'ils sauvent… N'oubliez pas que je suis à votre entière disposition ; et mon magasin, le mieux assorti de la ville, également.

Au pas de course, Espérat regagna le château.

p02 · Ch22

La nuit était venue.

Seul dans sa chambre à coucher, Napoléon rêvait. Par les fenêtres, dont les rideaux étaient relevés, la lune projetait ses doux rayons dans la salle.

Tout bruit s'était éteint dans la ville. La garde dormait.

Il y avait dans l'air comme un apaisement, dans le silence comme un repos.

— C'est ici que la fatalité a marqué la fin de ma carrière.

De sa poitrine il tira un sachet de soie verte brodée d'argent.

— Yven était un brave homme. Il comprenait l'intérêt qu'il y avait pour moi à ne pas vivre prisonnier des Russes. Il a donc préparé ce poison avec soin… Je tiens là, la mort, le repos.

Et avec un sourire :

— Je puis partir sans regret… J'ai accompli la mission que m'avait attribuée le destin. Le sort de ceux que j'aimais est assuré, je suis libre… mon suicide sera celui d'un soldat, non d'un déserteur.

Il s'était mis à marcher lentement à travers la pièce.

— Comme plus tard, après la période des calomnies intéressées, j'aurai une page sublime dans l'histoire. Alexandre, César, Charlemagne, grandes figures qui éclairent, le passé, vous serez effacés par le rayonnement de mon nom. Ainsi en avaient décidé les puissances mystérieuses qui dirigent les événements.

Il s'adossa à la porte, les yeux grands ouverts, regardant dans le vide.

Et à cette heure sans doute, sa vie se déroula devant lui.

Il se revoyait, pauvre sous-lieutenant d'artillerie, habitant, avec son frère Louis, le galetas de la caserne d'Auxonne, meublé d'une table, d'une malle et de deux chaises ; vivant avec sa solde, 3 francs 5 centimes par jour, préparant lui-même les repas.

C'était la pauvreté, la misère orgueilleuse et digne.

Puis il devenait lieutenant, habitait avec Bourrienne, la chambre 14 à l'hôtel de Metz, rue du Mail, dînait au restaurant des Trois Bornes, rue de Valois, les jours de richesse où l'on pourrait mettre 18 sous à son repas ; les autres jours on prenait sa nourriture chez Justat, rue des Petits Pères, où la portion coûtait 6 sous.

Et puis l'ascension avait commencé.

Le siège de Toulon, la campagne d'Italie… la rencontre de Joséphine, le mariage… malheur dans l'existence de l'homme génial.

La femme bonne, gracieuse, l'amie dévouée, n'était point l'épouse qu'il eût fallu au futur maître du monde. La femme, d'ailleurs, est rarement la compagne nécessaire au génie. Frivole, se complaisant aux petites choses, elle s'effraie des larges coups d'ailes, et nouvelle Dalila, elle cherche à rogner les plumes de l'aigle, à abaisser son vol.

Sur les lèvres de l'Empereur errait un sourire railleur. Avec lui, ainsi que lui, ses maréchaux, ses ministres, toute cette pléiade d'hommes jaillis de terre à son appel, s'étaient aussi embarrassés dans les fondrières du mariage. Ils avaient subi le charme de la grâce, de doux yeux brillant de même que les étoiles, et ils s'étaient mépris en croyant voir en de délicieuses créatures, les épouses nées pour comprendre leurs héroïques aventures.

Rares étaient ceux qui avaient rencontré la femme au cœur vaillant, à l'âme haute, inspiratrice et soutien des actions élevées, guerrière qui ne tremble pas au milieu de la lutte, sœur de charité qui panse les blessures, mère qui peuple le foyer d'anges aux joues roses.

Cette femme-là, Napoléon lui-même, emporté par le tourbillon de l'inoubliable épopée, l'avait rencontré une seule fois, et de son cœur s'élançait vers le ciel une action de grâce pour l'avoir rencontrée une fois.

— Pauvre comtesse Walewska, murmura-t-il. Elle seule n'a été ni ambitieuse, ni vaine, elle a été l'oasis dans le désert, la source pure miroitant parmi les sables.

Mais sa pensée vagabonde abandonnait cette aimante et noble Polonaise. Elle retraçait la lutte géante de la France contre l'Europe.

Napoléon se revoyait galopant du Danube à Moscou, sans cesse victorieux, sans cesse sollicité au combat par de nouveaux ennemis.

— C'était l'hydre de Lerne, fit-il encore. À mesure qu'une tête était tranchée, une autre repoussait.

Et les minutes évoquant des années de souvenirs, il arrivait à son divorce avec Joséphine, à son mariage avec Marie-Louise.

Là encore il s'était mépris.

Sur la foi de courtisans, il avait cru que la descendante de la maison d'Autriche était l'épouse attendue, espérée dans les rêves d'un grand homme.

Il se rappelait sa marche officielle à sa rencontre, avec tout l'apparat des protocoles et les exigences de l'étiquette.

Comme son cœur tressautait alors. Comme le conquérant farouche que dépeignaient des ennemis frappant sans relâche de la calomnie, comme ce conquérant était loin. C'était homme simple, doux, plein d'affection, allant au-devant de celle qui, de Vienne, daignait venir en France.

Ainsi l'Empereur arrivait à Compiègne, le 27 mars 1810.

Là, l'impatience de se trouver en présence de la jeune Autrichienne ne lui permettait plus de se plier aux lenteurs du cérémonial. Il s'évadait de sa cour comme un collégien de la famille. Il sautait dans un carrosse avec Murat, et à toute vitesse il arrivait près de Courcelles, au milieu de l'escorte de Marie-Louise.

Écartant les chambellans stupéfaits, les gentilshommes de la cour ahuris, il se présentait, lui-même à la princesse.

Quelles douces journées alors… Très timide d'abord, Marie-Louise semblait partager toutes ses idées. Le roi de Rome voyait le jour et Paris acclamait le nouveau-né, dans le tintamarre des salves d'artillerie et du carillon des cloches sonnant à toutes les églises.

Et puis venaient les tristesses, le long calvaire aboutissant à l'abdication.

Marie-Louise se montrait frivole, sans tête et sans cœur.

1812 étendait ses champs de neige sur la grande armée ensevelie.

1813 amenait Leipzig.

1814 c'était l'invasion.

Tout pâle, les joues tremblotantes, Napoléon demeurait immobile, ayant achevé la revue de ses souvenirs, la dernière revue qu'il passerait sur la terre, car il allait mourir, mourir enfin… partir à la conquête d'un bonheur inconnu dans un au delà ignoré.

— Il est temps, murmura-t-il d'une voix douce.

Sans se presser, il s'avança vers la table de chevet dressée auprès du lit. Une carafe de verre teinté de Bohême, rehaussée d'ornements de bronze, et un gobelet appareillé, présents de l'empereur d'Autriche — (ironie des choses !) s'y trouvaient.

Napoléon versa le contenu du sachet dans le verre, puis il remplit d'eau le récipient de cristal.

Un léger bouillonnement se produisit ; le liquide prit une teinte brune.

— Adieu, France… Adieu, mon fils… prononça l'Empereur.

Et il saisit le gobelet, le porta à ses lèvres, le vida d'un trait.

— Amer, grommela-t-il… Destinée étrange que la mienne… La mort elle-même contient une amertume.

Ce fut tout.

Méthodiquement, sans hâte, il se déshabilla, se glissa dans les draps.

— Demain, il n'y aura plus d'Empereur, fit-il avec un vague sourire, et il ferma les yeux.

Longtemps, il demeura sans mouvement.

Était-il mort ? Le poison du docteur Yven avait-il accompli son œuvre ?

Non. Au moment où trois heures du matin sonnaient, Napoléon se souleva sur son lit. Son visage était horriblement pâle ; une expression de souffrance s'y lisait.

— Oh ! fit-il les dents serrées, faut-il tant de douleur pour entrer dans le néant.

Sa voix résonna dans la pièce avec des inflexions lugubres.

— Ce répit m'est accordé, sans doute pour que je répare un oubli… Oui, Caulaincourt, il vaut un adieu, lui… et puis je lui confierai mon fils.

Il étendit la main vers la sonnette.

Àl'appel, le valet, de chambre de service entra :

— Allez me chercher M. de Caulaincourt.

— À l'instant, Sire.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que le diplomate faisait irruption dans la chambre.

Lui aussi était pâle, lui aussi portait sur ses traits les traces de l'insomnie.

— Vous m'avez mandé, Sire ?

— Oui, mon ami… Venez vous asseoir auprès de mon lit.

Caulaincourt obéit.

— Mon ami, je vous demande pardon de vous avoir fait éveiller, mais j'avais à vous adresser certaines recommandations, et le temps vole laissant après lui le regret des minutes inemployées.

La lampe baissée éclairait à peine le visage de l'Empereur. D'une voix faible et altérée celui-ci reprit :

— Écoutez-moi, mon ami.

Ce disant, il glissait la main sous son oreiller, en retirait un portefeuille et une lettre qu'il tendit à son interlocuteur :

— Ce portefeuille, cette lettre sont destinés à ma femme et à mon fils. Je vous prie de les leur remettre. Les deux pauvres êtres auront, l'un et l'autre, grand besoin des conseils de votre prudence et de votre probité, car leur situation va être très difficile. Je vous demande de ne pas les quitter.

Puis désignant son nécessaire de voyage, ouvert sur une chaise :

— Ceci devra être donné à Eugène. Vous direz à Joséphine que j'ai pensé à elle.

Avec effort, il tira une bague de son doigt.

— Pour vous, Caulaincourt, prenez ce camée, vous le garderez en mémoire de moi. Vous êtes un honnête homme, toujours vous m'avez fait entendre la vérité… Embrassons-nous.

Àces mots, le diplomate éclata en sanglots. Il saisit les mains de Napoléon, y appuya ses lèvres, et prenant le verre placé sur la table du chevet, ce verre que le breuvage absorbé par le grand capitaine avait enduit de traces brunâtres :

— Sire, Sire, bégaya-t-il… vous avez donc voulu mourir… le poison du docteur Yven.

— Comment savez-vous ?… s'écria Napoléon surpris.

— J'avais deviné… Sire.

L'Empereur s'apaisa aussitôt :

— Eh bien oui ! C'est vrai !… Il le fallait, mon ami. La France ne comprendrait pas que je survive à son honneur.

D'un accent caressant il poursuivit :

— Contenez-vous… La mort, qu'est-ce pour l'homme qui a passé sa vie en face d'elle… ? Rien… un départ… le début d'un sommeil ou le premier pas d'un voyage… Ne pleurez pas.

Le diplomate haletait. Informé des démarches d'Espérat, il se demandait, à cette heure tragique, si le contre-poison, donné par Ludovicus Varlot était assez puissant, si le jeune garçon avait bien compris les instructions du bachelier es drogueries, si même l'infusion tannique dont la carafe avait été remplie, avait été préparée selon les règles nécessaires.

L'angoisse l'étreignait à la gorge. Le doute horrible comprimait sa poitrine… une erreur, une maladresse et l'Empereur mourait.

Était-ce l'agonie du maître qui se déroulait en ce moment ?

Bouleversé, pris de vertige devant le tourbillon des pensées contradictoires qui se heurtaient dans son cerveau, M. de Caulaincourt se leva… fit un pas vers la porte.

— Où allez-vous ?

— Appeler… des secours…

— Trop tard, mon ami… Je vous prie d'ailleurs de n'en rien faire.

Mais le diplomate continuant à se rapprocher du seuil :

— Caulaincourt, je vous ordonne de ne pas me quitter… de laisser mon agonie s'achever tranquillement.

Jamais, à l'époque de sa toute-puissance, Napoléon n'avait plus énergiquement commandé.

Caulaincourt, dominé, revint auprès du lit, la tête basse, le cœur déchiré.

— Bien… vous voici raisonnable. Comprenez donc que je ne veux aucun éclat, aucun œil étranger fixé sur mon visage expirant :

Le diplomate ne répondit pas. Il se sentait paralysé par l'émotion, incapable de faire un geste, de prononcer une parole. Il ne songeait même plus. Son crâne empli de bourdonnements par l'afflux du sang que projetait son cœur en contractions éperdues, son crâne se refusait à l'éclosion d'une idée.

Et Napoléon parlait d'une voix de plus en plus faible.

On n'entendait presque plus celui dont l'organe avait ébranlé la vieille Europe jusqu'en ses fondements.

Il souffrait cruellement, mais ne s'interrompait pas, s'efforçant de se raidir contre la douleur.

Car le poison agissait. Le malade avait l'impression qu'un fer rouge était ballotté dans son estomac. Des spasmes nerveux le secouaient.

Une sueur abondante couvrait son front, ses joues. Sa respiration s'échappait de ses lèvres avec des grincements, des sifflements…

— Ah ! gémit-il soudain, enfin vaincu par le supplice, je souffre trop.

Il eut un hoquet, un cri… presque un râle, et tout à coup, il se jeta hors de son lit… Chancelant, livide, n'ayant plus conscience de ses actes, il courut au cabinet de toilette voisin et repoussa la porte derrière lui.

Caulaincourt s'était dressé tout droit… L'espoir brillait en ses yeux avidement fixés sur le panneau qui dérobait l'Empereur à ses regards.

Et comme il restait là, heureux et anéanti, une tête anxieuse parut dans l'entrebâillement de la porte de l'antichambre, une voix faible comme un souffle murmura :

— M. de Caulaincourt.

Le diplomate se retourna :

— Espérat, dit-il !

— Oui, moi… Mais Sa Majesté… mais l'Empereur… ?

— Il est sauvé, j'espère… grâce à toi, grâce au stratagème qui t'a fait mêler à l'eau de cette carafe le contrepoison…

— Sauvé… alors : Vive l'Empereur !

Dans un mouvement de joie irréfléchie, le jeune garçon bondit dans la chambre et sautant au cou de M. de Caulaincourt, embrassa celui-ci à plusieurs reprises.

Il riait, et pleurait à la fois. Quant au diplomate, aussi bouleversé que lui-même, il cherchait vainement à se débarrasser de l'étreinte de Milhuitcent, en bredouillant :

— Assez ! assez ! tu m'étouffes… Il est sauvé… inutile de m'étrangler pour cela.

— Sauvé… Vous aviez donc prévu que je chercherais la mort ?

Ces mots résonnèrent aux oreilles des deux fidèles comme un éclat de tonnerre. Ils se séparèrent brusquement, regardant du côté d'où venait le son.

Sur le seuil du cabinet de toilette, Napoléon était debout, blême, s'appuyant au chambranle.

Il se fit un lourd silence, puis Espérat s'approcha de l'Empereur et mettant un genou en terre :

— Pardonnez-moi d'avoir agi contre votre volonté, Sire, mais la France a besoin que vous viviez.

— C'est donc à toi que je dois…

— Le contrepoison délayé dans l'eau de cette carafe…, du tannin, ennemi de l'opium… Oui… Sire.

Le jeune homme avouait sans peur, son clair regard fixé sur celui du Maître.

— Un contrepoison… Comment saviez-vous ?

— Le cœur devine ce que la raison ne perçoit pas.

— Le cœur ?

— Oui… M. de Caulaincourt qui vous aime, autant que moi, avait lu dans votre pensée.

— Et…

— Vous nous êtes rendu, répliqua Milhuitcent en fondant en larmes.

Pendant un instant, Napoléon parut lutter contre son émotion. Enfin ses yeux se voilèrent…

— Sire, vous pleurez, s'écria Espérat, donc vous pardonnez.

— Oui je pardonne, car je pleure sur toi, sur Caulaincourt, sur votre dévouement… et aussi sur moi que votre affection condamne vivant, à connaître l'horreur du tombeau.

— Que dites-vous, Sire…

— Il n'y a plus de Sire.

— Si… Malgré tout, plus haut que les vainqueurs d'un jour… vous restez l'Empereur. L'aigle domine les hommes.

Napoléon secoua la tête :

— L'aigle est blessée à mort, l'aigle est morte.

— Non, Sire, l'aigle est immortelle.

Et s'animant par degrés, tel un devin tourmenté par l'inspiration :

— Les Bourbons en France… folie… ils ne comprennent pas, mais je vois, je vois demain, ces rois, esclaves de l'étranger, serviteurs d'une tradition que la révolution a brisée… en désaccord avec la nation… Je vois le peuple tourner les yeux vers l'île d'Elbe, tendre les bras vers son chef, vers son Empereur. Oh ! Sire, Sire, croyez-moi, M. de Caulaincourt, Marc Vidal, mon père adoptif, ses cinquante partisans, votre garde, tous ceux que révolte la défaite et la servitude, nous sommes là pour dénoncer les fautes de ces rois qui osent rentrer en France à la suite de l'invasion… Vivez… Vivez… La patrie a besoin de vous.

. . . . . .

Le 20 avril, après des adieux déchirants à la garde, après avoir embrassé devant le front des troupes, le général Petit, porte-drapeau de la légion… l'Empereur prenait la route de l'exil.

Mais à une fenêtre du palais Espérat Milhuitcent parut. À ce grand vaincu il cria :

— Sire ! l'aigle est immortelle…

Puis il rugit :

— Vive l'Empereur !

Et les soldats éperdus, la gorge serrée par l'angoisse, répétèrent de leurs voix rauques.

Vive l'Empereur !

Donnant ainsi au prisonnier, au fugitif, au condamné de l'Europe apeurée, l'acclamation glorieuse des apothéoses.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Mort_de_l%E2%80%99Aigle_%28Ivoi%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.